

UNE DETTE À PAYER



ANNABELLE BLANGIER

Annabelle Blangier

Une dette à payer

Roman

C'était fini. Tout était fini. La cour avait finalement rendu son jugement, et Chuck le savait maintenant : Tout était perdu. Jamais plus il ne sortirait de derrière les barreaux de cette cellule. Le pire, pour lui, était de se dire que personne ne le regretterait. Qui irait verser des larmes sur le sort d'un assassin ? Allongé sur la couchette de sa cellule, les yeux fixés sur le plafond, Chuck prit finalement la décision de faire ce qu'il songeait à faire depuis plusieurs jours, déjà. Il ne pouvait se laisser aller au désespoir, pas alors qu'on avait encore besoin de lui. Il devait trouver de l'aide, convaincre quelqu'un d'enquêter pour lui, à l'extérieur, de découvrir la vérité avant qu'un autre drame ne se produise. Et il n'existait que deux personnes au monde qui soient capables d'aller au-delà des apparences, et de lui accorder le bénéfice du doute. C'était il y avait plus de dix ans, bien sûr, mais ils avaient fait un pacte, tous les trois. Si Jordan et Gary avaient gardé ce pacte en mémoire, tout comme lui l'avait fait, alors ils ne pourraient faire autrement que de l'aider. Chuck espérait de tout cœur pouvoir encore compter sur ses vieux amis, car ils étaient tout ce qu'il lui restait, maintenant.

Chapitre 1

« J'ai été piégé. » Ces quatre mots tournaient encore dans la tête de Jordan James alors qu'il raccrochait le téléphone. Le coup de fil en lui-même avait déjà de quoi déstabiliser, mais ces mots... Il n'y croyait pas. Comment pourrait-il, après avoir entendu tout ce qu'il avait entendu à la télévision ? Cette histoire avait fait les choux gras de la presse, ils avaient détaillés toutes les preuves, tous les témoins, et avaient réduites à néant chacune des objections apportées par la défense. Chuck Stall avait été jugé et déclaré coupable, point final. Et ce, même s'il n'avait cessé de clamer son innocence tout au long du procès. D'un pas lent, Jordan quitta le vestibule et retourna dans son bureau, où il s'assit à sa table de travail. Il prit entre ses doigts le crayon avec lequel il travaillait activement avant que le téléphone ne sonne, mais plutôt que de reprendre ses croquis, il garda la pointe du crayon levée au-dessus du papier, l'esprit toujours préoccupé. *Nous avons fait un serment*, lui avait rappelé Chuck, *nous avons juré de nous aider les uns les autres si quelque chose arrivait à l'un d'entre nous*. Chuck avait eu l'air déçu, il avait eu l'air de penser que Jordan avait oublié sa promesse, qu'elle n'était rien de plus pour lui qu'un jeu entre gosses. C'était faux, le serment conservait encore du poids au fond de lui, il se souvenait en détail de ce moment où ils avaient jurés, trois gamins rassemblés autour d'un feu, au beau milieu d'une décharge, il se souvenait de ce sentiment de solennité qu'il avait ressenti, cette impression d'être entouré, protégé. Seulement, la promesse qu'ils s'étaient faites ce soir-là n'incluait certainement pas que l'un d'entre eux tue sa femme, en tout cas pas pour Jordan, et il l'avait fait savoir à Chuck.

– Je suis innocent, Jordan, avait alors répété son ancien ami, une note de désespoir dans la voix, j’ai été piégé, et c’est la raison pour laquelle je te demande de l’aide. Je ne te demande pas de me faire évader, ni de mentir pour moi, tout ce que je veux, c’est que tu cherches qui a fait ça. Je veux que tu découvres la vérité pour moi, tant qu’il en est encore temps. Celui qui a tué ma femme est encore dans la nature, et je ne peux supporter l’idée qu’il s’en sorte.

– Pourquoi moi ? n’avait pu s’empêcher de demander Jordan, pourquoi ne pas embaucher quelqu’un, un professionnel ?

Chuck avait poussé un soupir. Jordan s’était alors imaginé le Chuck Stall qu’il connaissait, ce gamin aux cheveux sombres, grand pour son âge et à l’allure de brute, avec ses gros bras, mais qui avait le sourire le plus communicatif que Jordan avait jamais vu. Et son rire, un rire à déclencher des avalanches, disait toujours Gary. Plusieurs fois, depuis l’annonce de l’assassinat de la femme de Chuck, Jordan avait tenté de s’imaginer son vieil ami perpétrant ce meurtre. Il n’y était jamais parvenu. Mais cela faisait dix ans, bon sang. Il avait revu Chuck pour la dernière fois lors de l’enterrement de sa mère, mais leur rencontre avait été brève, et le souvenir qu’il en gardait était très flou. Il se souvenait d’une poignée de main, de l’air désolé de Chuck, et puis il était aussitôt reparti pour New York, ne désirant qu’une chose, laisser son chagrin loin derrière lui. La dernière fois que lui et Chuck s’étaient réellement parlés, comme deux personnes se connaissant, ils étaient des gosses, tous les deux. En dix ans, les gens pouvaient changer énormément.

– J’ai juste épuisé toutes les options, avait expliqué Chuck d’une voix lasse, j’ai l’impression de ne plus avoir aucun espoir, aucun appui, et je me suis aperçu qu’il fut un temps où les choses auraient été différentes. Si un truc de ce genre m’était arrivé il y a dix ans, j’aurais eu du monde derrière moi,

pour me soutenir. Des personnes qui ne m'auraient jamais laissé tomber peu important les horreurs qu'on aurait pu dire à mon sujet. Elles m'auraient défendu quoi qu'il arrive, et elles auraient tout fait pour me sortir de là. Elles m'auraient cru, et elles m'auraient fait confiance, simplement parce que c'est ce que les amis font. Je me suis aperçu que je n'avais plus rien de tout ça, aujourd'hui, je n'ai plus aucun véritable ami, comme toi et Gary l'étiez, Jordan.

Jordan avait observé un très long silence. Finalement, lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'un ton froid, et assez sec.

– Je suis désolé, Chuck. Je ne peux rien pour toi. Tout ça, c'est vieux, c'est du passé.

– Tu ne dirais pas ça si tu étais dans ma position, avait rétorqué Chuck, si c'était toi qui avais besoin d'aide, et à qui on claquait la porte au nez.

– Je suis désolé, avait répété Jordan.

Il pensait avoir pris sa décision, avoir pris la *bonne* décision, la seule envisageable, mais maintenant voilà qu'il n'arrivait pas à penser à autre chose. Il entendait à nouveau la voix de Chuck et son ton presque suppliant. Il avait reconnu les intonations de cette voix aussitôt, lorsqu'il avait décroché, et cela lui avait donné l'impression d'être soudain de retour dans un passé qu'il croyait révolu. Il se repassait leur conversation dans la tête, entendait à nouveau le ton déçu de Chuck et se sentait mal à l'aise. Non, plus que ça, il se sentait coupable. Parce que Chuck et lui étaient liés par un serment, et qu'en rejetant sa demande d'aide, il avait rompu ce serment. Et il avait raison, si cela avait été lui, qu'aurait-il fait ? *Je n'aurais pas appelé, songea-t-il, je n'aurais pas songé une seule seconde à lui remémorer cette vieille promesse de gosses, parce que nous sommes adultes maintenant.* Mais était-ce bien vrai ? En y réfléchissant bien, avait-il, aujourd'hui, ne

serait-ce qu'un seul ami aussi fidèle et indéfectible qu'à l'époque ? *C'est parce que nous étions des enfants. Tout cela, c'est du passé.*

Jordan se leva brusquement de sa chaise, laissa tomber son crayon sur la table, et alla à la cuisine se servir un verre d'eau. Il se souvenait de Chuck lui tendant la main pour l'aider à se remettre sur ses pieds, après qu'il se soit étalé de tout son long dans la terre alors qu'ils faisaient la course. Ses habits étaient recouverts de boue, et Jordan avait eu envie de pleurer en songeant à ce que dirait sa mère en voyant dans quel état il s'était mis. Chuck n'avait pas ri en le voyant les larmes aux yeux, parce que les amis ne se moquaient pas les uns des autres. Il l'avait mené jusqu'à la laverie automatique, au coin de la rue, et il avait sorti une pièce de sa poche pour l'insérer dans l'un des lave-linges. Comme Jordan était plus qu'embarrassé à l'idée de se retrouver en caleçon dans la laverie, au milieu de toutes ces femmes assises à attendre que leur lessive soit faite, Chuck s'était déshabillé lui aussi, et il avait fourré ses vêtements dans la machine avec ceux de Jordan. Ils avaient passé la journée dans la laverie à faire les idiots, à monter sur les machines à laver et à faire la course dans les caddys à linge. À un moment, Gary les avait rejoints, juste à temps pour payer le sèche-linge. Gary s'était lui aussi mis torse nu, histoire d'être raccord, et comme, en bon chef, il était celui qui avait toujours les meilleures idées, il avait proposé qu'ils en profitent d'être à moitié nus pour aller piquer une tête dans le lac, à quelques mètres de là. Ils avaient laissé le linge sécher et étaient sortis de la laverie. Si Jordan avait été seul, il aurait été affreusement gêné à la simple idée de traverser la rue en caleçon, mais il n'était pas seul, et les pires choses avaient cette façon de devenir très excitantes une fois que vous étiez en bande, comme si vous étiez plus forts que tout le monde, et que rien ne pouvait vous arrêter. Gary avait volé une boîte de lessive à la laverie et ils l'avaient balancée dans l'eau – qui était aussitôt devenue toute

blanche et mousseuse – avant qu’ils ne se jettent tous les trois dedans. C’était l’été, et l’eau était d’une fraîcheur bienvenue. Jordan avait passé une journée incroyable et inoubliable, comme presque toutes les journées qu’il passait avec Chuck et Gary.

En rentrant chez lui ce soir-là, ses habits étaient propres et sentaient bon, et même si sa peau l’avait démangé pendant plusieurs jours après son plongeon dans la lessive – Chuck, lui, s’était retrouvé le torse recouvert de petits boutons rouges, au point que sa mère avait cru qu’il avait attrapé la varicelle, avant que le médecin ne lui explique que ce n’était qu’une réaction allergique – ce n’était rien comparé à l’éventualité d’être puni pendant une semaine par sa mère. *C’est rien*, avait dit Chuck lorsque Jordan l’avait remercié, *t’aurais fait pareil pour moi*. Et il en avait été persuadé, lui aussi, à l’époque. Il aurait fait pareil pour Chuck, et même plus. Mais aujourd’hui ?... C’était peut-être ridicule, mais ce que ressentait Jordan au fond de lui, alors qu’il buvait lentement son verre d’eau, était parfaitement clair. Il sentait qu’il devait ça à Chuck, qu’il se devait, au moins, de lui accorder le bénéfice du doute. Au nom du bon vieux temps. Si Chuck lui affirmait qu’il était innocent, alors lui, Jordan, était censé le croire. Et si Chuck lui demandait une faveur, une dernière faveur... *Ce n’est pas comme s’il me demandait la lune*, pensa Jordan en regardant dehors d’un air absent. *Tout ce qu’il veut, c’est que je fasse quelques recherches. Je peux bien faire ça, poser quelques questions par-ci par-là, et voir si quelque chose semble louche*. Sinon, cela voudrait dire qu’il n’y avait rien à trouver, et qu’est-ce qu’il aurait perdu ? Rien du tout. Au pire, il rentrait bredouille, et avec la certitude que son ancien ami était devenu un assassin. Mais au moins aurait-il la conscience tranquille après avoir honoré sa promesse. Au mieux, il se rendait compte que Chuck avait effectivement été piégé et... Et quoi ?

Mais cela, il s'en occuperait plus tard. Pour le moment, il ne croyait vraiment pas qu'il trouverait quoi que ce soit. Malgré toute la volonté du monde, il ne pouvait réellement penser que Chuck était innocent. Il l'avait cru, au début, bien sûr, parce qu'en aucune façon il ne pouvait s'imaginer que quelqu'un qu'il avait connu aussi bien que Chuck puisse faire une chose pareille. Mais aujourd'hui, après tout ce qui avait été dit, tout ce qu'il avait appris...

Jordan alla au salon, et parcourut la pièce du regard. Pouvait-il vraiment envisager de quitter sa maison, de faire ses valises pour rendre une petite visite à la ville de son enfance ? Il n'y était plus retourné depuis six ans, depuis la mort de sa mère. Cette ville n'était plus la sienne depuis longtemps, et bien qu'il garde des tas d'excellents souvenirs de cet endroit, il y en avait aussi de très moches. Moches du genre traumatisant, du genre qu'on fait tout pour oublier, mais qui ont tendance à vous sauter à la figure à la moindre occasion. Il n'avait pas vraiment envie de retourner là-bas, et pourtant s'il envisageait de faire ce que Chuck lui demandait, il le faudrait bien. Chuck n'avait jamais quitté Milford, à part pour ses trois années de lycée, et c'était là-bas que le meurtre avait eu lieu. Si Jordan voulait savoir ce qu'il s'était passé, il allait devoir poser des questions *là-bas*, à tous ces gens qu'il avait connus, dans son enfance. *Juste une semaine*, se dit-il, *juste le temps de m'assurer que les choses sont bien ce qu'elles semblent être, au nom de notre vieille amitié*. Une semaine de vacances, ce n'était pas une si mauvaise idée. Il n'en avait pas pris depuis des lustres, ces dernières années il semblait qu'il n'avait fait que travailler, et on ne pouvait pas dire qu'il était très inspiré en ce moment. Il avait bien besoin de se mettre au vert, de se changer les idées. *Une semaine. Une semaine, et je remets au placard tous ces vieux souvenirs. C'est tout ce que je t'accorde, Chuck.*

Chapitre 2

I

Le plus frappant, à Milford, c'était cette impression de vide. Et de grandeur, aussi. Lorsque vous vous retrouviez seul, à pied, au beau milieu d'une bifurcation et que, en faisant un tour sur vous-même, tout ce que vous pouviez voir était ces quatre longues routes, désertes et qui semblaient assez larges pour que quatre voitures y roulent côte à côte, vous ressentiez une impression de petitesse très déstabilisante. Pour Jordan, qui s'était habitué à la foule et l'agitation de New-York, cela avait même quelque chose d'effrayant. Pourtant lorsque, après s'être garé sur le parking en face de l'hôtel de ville et être descendu de sa voiture, il regarda autour de lui, ce sentiment de vertige passa bien vite, remplacé par une impression de sérénité. Il y avait de la place, à Milford, de la place pour marcher et, surtout, de la place pour respirer. Il s'aperçut que, à ses yeux, rien ne valait le calme de cet endroit.

Immobile près de sa voiture, Jordan prit le temps d'observer ce qu'il se passait autour de lui, comme un homme regardant de vieilles vidéos avec une certaine nostalgie. Trois autres voitures étaient garées sur le parking, deux d'entre elles étant des pick-up à l'aspect fatigué. De l'autre côté de la large rue, une femme munie d'un sac à provision marchait sur le trottoir. Jordan la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle entre dans la boulangerie située à quelques mètres. Il reconnaissait cette boulangerie, c'était exactement la même que lorsqu'il était gosse, sauf que les murs étaient maintenant d'un bel orange vif, alors que de son temps la couleur ressemblait plus à un vieux

jaune passé. Il se demandait si George Hannigan était toujours au comptoir ; il devait bien avoir dans les soixante-dix ans maintenant mais, ici, la notion de retraite était quelque chose d'assez vague. Deux jeunes d'une dizaine d'années jouaient au football dans un terrain vague non loin. Les terrains vagues n'étaient pas ce qu'il manquait, ici, bien que, de là où il se tenait, Jordan pouvait déjà remarquer que certain de ses anciens terrains de jeux avaient été remplacés par de nouveaux bâtiments. Les nouvelles maisons étaient faciles à reconnaître, avec leurs murets en briques rouges et leurs petits jardins propres. Elles avaient d'ailleurs quelque chose de déplacé, ici, à ses yeux.

Alors que Jordan se demandait si l'on avait fini par construire quelque chose sur l'emplacement de la décharge qui avait été leur repère, à lui et sa bande, quelqu'un l'interpella :

– Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

Jordan se retourna. Un vieil homme se tenait près du pick-up garé à deux places de sa voiture. Ses clefs à la main, il regardait Jordan avec curiosité. Sa question n'avait rien d'agressif, et Jordan ne s'y trompa pas un instant ; personne n'avait jamais rien eu contre les étrangers, ici, simplement, ils étaient très rares.

– Pas vraiment, fit-il avec un sourire, j'observais juste les environs.

– Qu'y a-t-il de si intéressant à observer ? demanda le vieil homme.

Jordan haussa les épaules.

– J'ai grandi ici, expliqua-t-il, mais je n'étais plus revenu depuis plusieurs années.

L'homme le regarda avec un intérêt accru.

– Ah, vraiment ? fit-il, et quel est votre nom, jeune homme ?

– Jordan, répondit-il, Jordan James.

– James...dit l'homme, pensif, comme pour Ellen James ?

– C’était ma mère, acquiesça Jordan. Elle est morte il y a six ans.

Le vieil homme hocha la tête.

– Une crise cardiaque, c’est ça ? dit-il.

Jordan acquiesça. Tout le monde restait toujours au courant de tout, ici, à ce qu’il voyait.

– Je m’appelle Harry Glover, dit le vieil homme en s’avançant pour tendre la main vers Jordan, j’ai vécu ici toute ma vie, alors si vous avez grandi ici, on a probablement dû se croiser.

– Certainement, répondit Jordan en serrant la main tendue.

Il se remémora soudain ce fameux premier avril où ils avaient décidé d’offrir à tous les habitants un feu d’artifice personnel en lançant des pétards dans leurs jardins, et se demanda si Harry Glover avait eu droit au sien.

– Vous êtes de retour dans un but particulier, monsieur James ? demanda Harry Glover.

– Eh bien, disons que j’ai eu envie de renouer le contact, répondit évasivement Jordan.

– Je vois. Eh bien, je vous souhaite un bon séjour.

– Merci, monsieur.

Jordan regarda le vieil homme monter dans son pick-up et démarrer. Alors qu’il quittait le parking, Harry Glover lui fit un petit signe de la main, auquel Jordan répondit. Incroyable comme les choses pouvaient être simples, ici. En apparence, du moins. Abandonnant sa voiture, il traversa la route, et se dirigea vers la ville.

Ses pieds le menèrent directement vers chez lui, sans même qu’il ait eu besoin d’y réfléchir. Après la mort de sa mère, il avait mis la maison en vente, et celle-ci appartenait désormais à un couple et ses deux enfants. Ils avaient repeint les murs en beige, et installé des volets roulants aux

fenêtres. C'était toujours sa maison, celle dans laquelle il avait grandi, mais c'en était aussi une toute autre, comme une nouvelle réincarnation. Il y avait une balançoire dans la cour arrière, et même un petit coin de jardin. Lorsqu'il était enfant, sa mère accrochait son linge sur un fil qui traversait cette même cour, et interdisait à Jordan d'aller jouer là-bas de peur qu'il ne salisse ses draps.

Tandis que, depuis le trottoir d'en face, Jordan observait cette maison dont, il en était sûr, il connaissait encore tous les recoins, une voiture s'engagea dans la rue, et s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur abaissa la vitre, et Jordan le reconnut aussitôt. Gary Baker n'avait pratiquement pas changé, ses traits étaient simplement devenus plus anguleux, plus matures en quelque sorte. Il y avait toujours cette même assurance dans son regard, et Jordan se souvint de cette lueur qui pouvait parfois se mettre à animer les yeux bleus de son ami, une lueur de défi qui semblait vouloir dire, *si tout le monde pense que c'est impossible, alors faisons-le*.

À cet instant, Gary arborait un large sourire éclatant.

– Bon sang, Jordan, j'étais sûr que c'était toi ! s'exclama-t-il.

Jordan souriait lui aussi. Il était heureux de le voir, plus heureux qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer.

– Salut, Gary, dit-il.

– Monte, proposa ce dernier, il faut absolument qu'on parle un peu.

Jordan n'hésita pas une seconde. Il avait très envie de discuter avec Gary, de savoir ce qu'il était devenu, et de se remémorer le bon vieux temps. Et puis, il voulait aussi savoir ce qu'il pensait de ce qui arrivait à Chuck, lui qui vivait visiblement toujours ici. Jordan fit donc le tour de la voiture, ouvrit la portière du côté passager et s'engouffra dedans. C'était une BMW noire à l'air flambant neuf, et Jordan se fit la réflexion que Gary avait visiblement réussi dans la vie. À Milford, ce genre de voiture était une

rareté, et que Gary en possède une montrait qu'il n'avait pas changé en grandissant : Il aimait toujours se faire remarquer.

– Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda Gary en redémarrant, aux dernières nouvelles, tu vivais à New-York.

– C'est toujours le cas, dit Jordan, si je suis là, c'est pour...

Il marqua un temps de silence, et ce fut comme si Gary avait lu dans ses pensées, parce qu'il hocha la tête.

– Il t'a appelé, toi aussi, hein ?

– Chuck t'a appelé ? fit Jordan avec surprise.

– Bien sûr, acquiesça Gary, je me doutais qu'il allait te contacter aussi. Après tout, cette promesse nous concerne tous les trois.

Jordan garda le silence. Oui, il aurait dû s'y attendre, lui aussi. Chuck ne l'avait pas appelé *lui* à l'aide, il avait appelé son ancienne bande à la rescousse, il avait voulu ressusciter le passé.

– Tu crois qu'il a vraiment été piégé ? demanda Gary.

– En fait, j'allais te poser la même question. Moi, j'étais loin, tout ça est un peu flou à mes yeux, mais toi...

– Ouais, moi, je vis ici, j'ai été quasiment témoin de ce qui est arrivé. Mais à dire vrai je crois que je suis aussi dans le flou que toi.

Gary avait fait le tour du pâté de maisons, et était désormais de retour face à l'hôtel de ville, là où Jordan avait laissé sa voiture. Il se gara juste en face du bâtiment, coupa le moteur et se tourna vers Jordan.

– Le problème, c'est que d'un point de vue strictement objectif, il n'y a pas photo. Chuck et sa femme étaient séparés, et puis un soir, on entend des cris, des bruits de lutte dans la maison. Les voisins appellent les flics, et quand ils entrent, c'est le carnage à l'intérieur. Olivia, la femme de Chuck, est étendue sur le sol du salon dans une mare de sang, et sa mère est assise sur le canapé, quasiment coupée en deux. Il y avait une hache par terre, tout

près d'Olivia, la hache de Chuck en fait, celle qu'il gardait dans le jardin. Et Chuck lui-même, qui se trouvait debout, figé sur place au beau milieu de ce carnage, du sang plein les mains et l'air complètement sous le choc. D'après ce que j'ai entendu dire, il y avait ses empreintes partout, sur l'arme en particulier. La version de la police, tu as dû l'entendre à la télé : Chuck aurait pas supporté que sa femme le fiche dehors, et il serait entré dans la maison, armé de sa hache, pour en finir une fois pour toutes. Sa belle-mère n'était qu'un dommage collatéral, elle était là, alors il l'a tuée aussi.

Jordan hochait la tête. Il avait entendu cette histoire un bon nombre de fois déjà. Chuck avait été inculpé de meurtre avec préméditation, avait plaidé non coupable, et après un procès de plus de six mois, il avait été déclaré coupable de meurtre avec circonstances aggravantes, et condamné à la peine de mort.

– Est-ce que tu penses qu'il l'a fait ? demanda Jordan à demie-voix.

Gary secoua lentement la tête, les yeux perdus dans le vague.

– Au début, j'étais persuadé que ce devait être une erreur. Je connais Chuck depuis toujours, enfin, toi aussi tu le connais, comment on pourrait l'imaginer faire un truc pareil, hein ?

– Je vois parfaitement ce que tu veux dire, acquiesça Jordan.

– Mais maintenant... J'en sais rien, je me dis qu'au bout d'un moment, lorsque toutes les preuves pointent vers le même homme, c'est qu'il doit être coupable, non ? Sans parler du fait que personne, à part Chuck, n'aurait eu de raison d'en vouloir à Olivia.

– Selon lui, c'était un piège, visant à l'envoyer où il est en ce moment...

– Je sais, oui, il m'a parlé de ça, mais qui pourrait bien lui en vouloir au point d'être prêt à massacrer deux femmes pour le faire tomber ?

Jordan haussa les épaules.

– Chuck n’avait pas d’ennemis, à ma connaissance. Au contraire, il était plutôt apprécié en ville. Tu sais comment il est, avec ses airs de nounours, il attirait la sympathie de tous. Il avait repris l’épicerie de son père, et s’en sortait plutôt bien. Pas de problèmes d’argent, ou d’alcool, rien de tout ça. Gary semblait consterné par cette histoire ; la tête baissée, il tapotait sur son volant d’un air distrait.

– Vous étiez restés en contact, tous les deux ? demanda Jordan.

– On se croisait souvent, ce qui n’a rien d’étonnant ici. Ça nous arrivait de discuter, même si les années nous avaient un peu éloignés. Tu sais ce que c’est...

– Qu’est-ce que tu fais, maintenant ? voulut savoir Jordan.

– Eh bien, je travaille ici, fit Gary avec un geste vers l’hôtel de ville, devant eux, je suis l’adjoint du maire.

Jordan émit un sifflement admiratif. À vrai dire, maintenant qu’il y pensait, cela n’avait rien d’étonnant, que Gary ait si bien réussi. Il avait toujours été le plus malin d’eux trois, même si étant gosse son génie se portait plutôt sur les bêtises qu’ils allaient faire que sur les études, et il avait toujours eu cette aisance à plaire aux gens qui avait dû l’aider à parvenir aussi haut. *Un jour, nous serons les maîtres du monde*, avait-il l’habitude de dire lorsqu’ils étaient gosses. Pour le monde, il ne savait pas, mais pour ce qui était de cette ville, il semblait très près de mettre la main dessus.

– Oh je t’en prie, fait pas cette tête, dit Gary avec un sourire un rien embarrassé, pour tous les bouseux du coin, ça peut paraître une carrière en or, mais *toi*, tu n’es certainement pas dupe, monsieur l’écrivain de New-York !

Ce fut au tour de Jordan de se sentir gêné.

– J’écris des bandes dessinées, rectifia-t-il avec un petit rire, je ne suis pas exactement un écrivain.

– Tu écris des histoires, c’est ce qui importe, dit Gary. J’ai toujours su que tu avais un don pour le dessin, mais pour ce qui est des histoires, ça, ça m’a surpris. J’étais drôlement fier, quand j’ai vu tes BD en vente à la librairie.

Gary arborait un sourire joyeux, et Jordan s’aperçut qu’il avait le même collé sur les lèvres. Pouvoir parler ainsi à quelqu’un qui avait tant compté pour lui par le passé lui procurait un sentiment indéfinissable, et de voir de la fierté dans le regard de celui qui avait été son chef de bande le rendait plus heureux qu’il n’aurait su l’expliquer.

– Et pour le reste ? demanda Gary, t’es marié ?

– Nan, je... j’ai rien du tout de ce côté-là.

Gary hocha la tête, comme s’il comprenait parfaitement. Et le pire, c’était que Jordan pensait *vraiment* qu’il comprenait.

– Moi non plus. Enfin, ça commence à devenir tout comme à vrai dire, je vis avec cette fille, depuis presque deux ans maintenant. Et bizarrement, plus le temps passe, et plus je me dis que je ne pourrais pas vivre sans elle. Étrange, non ? Alors qu’on dit que c’est plutôt le contraire...

– C’est vrai, fit Jordan en riant. En tout cas, je suis content pour toi.

Gary semblait sur le point d’ajouter quelque chose, mais il regarda soudain sa montre, et sa bonne humeur légère s’évanouit.

– Merde, lâcha-t-il, j’ai un rendez-vous qui était censé commencer il y a exactement six minutes. Il faut absolument que j’y aille, mec.

– Pas de problème, dit Jordan, je comprends.

– Écoute, fit Gary, à propos de Chuck... Il t’a demandé de faire des recherches, à toi aussi, n’est-ce pas ?

Jordan hocha la tête.

– Et si tu es ici, j’imagine que c’est parce que cette vieille histoire de pacte te taraude, toi aussi...

À nouveau, Jordan ressentit cette étrange sensation : son vieil ami semblait lire dans sa tête comme dans un livre ouvert.

– Pas mal de choses me taraudent, à vrai dire, dit-il.

– Ouais... Tu vas t'installer chez Coleman ?

Coleman était le propriétaire d'un petit restaurant – communément appelé *Chez Coleman*, on ne se creusait pas trop la tête par ici – qui louait aussi quelques chambres à ceux qui étaient intéressés. Jordan avait plus ou moins eu dans l'idée de s'installer là-bas, mais n'était jusqu'ici pas certain que le vieux Coleman tenait toujours son restaurant.

– C'est ce que j'avais songé faire, répondit-il donc.

– Qu'est-ce que tu dirais si je venais te rendre visite là-bas, ce soir ? On pourrait boire un verre, se remémorer le bon vieux temps... Et parler un peu de Chuck, qu'est-ce que t'en dit ?

– Ça me paraît une excellente idée, répondit aussitôt Jordan.

– Génial, fit Gary en ouvrant sa portière, à ce soir, alors ?

Ils sortirent tous deux de la voiture, et tandis que Gary montait quatre à quatre les marches de l'hôtel de ville, Jordan revint lentement vers sa voiture. Alors qu'il était à mi-chemin, il se retourna juste à temps pour voir Gary ouvrir la porte de la mairie et s'engouffrer à l'intérieur. Il avait l'étrange impression d'avoir été victime d'une sorte de mirage, comme si son esprit avait du mal à accepter ce si brusque retour en arrière. Parce que c'était exactement ce que cela avait été, un retour dans le passé, pas seulement parce qu'il s'était retrouvé face à Gary, mais parce qu'il avait de nouveau ressenti tout ce qu'il ressentait, à l'époque, lorsqu'il était avec son ami. Toute cette joie simple d'être avec quelqu'un qui, il le sentait au plus profond de lui, le connaissait et le comprenait. Il s'était rappelé pourquoi il appréciait tant Gary, pourquoi, étant gosse, il ressentait cette sorte d'admiration pour lui. Parce que Gary était quelqu'un d'intelligent et que

cela se sentait dès qu'il ouvrait la bouche, et aussi parce qu'il ne s'en faisait jamais, ne se posait jamais de questions. Lorsqu'ils étaient gamins, Jordan considérait Gary comme quelqu'un de bien, voir d'exceptionnel, malgré sa tendance au diabolisme lorsqu'il s'agissait d'inventer des divertissements, et aujourd'hui, après quelques minutes passées avec lui, Jordan savait que Gary était toujours quelqu'un de bien. Là, dans cette voiture, c'était comme si les dix années qui les séparaient s'étaient évanouies d'un coup, comme s'ils s'étaient vus la veille.

Arrivé à sa voiture, Jordan déverrouilla la portière et entra à l'intérieur tout en jetant un coup d'œil à sa montre. Il était presque trois heures, et la température commençait à se faire lourde. Il avait presque oublié cette sensation presque suffocante que l'on éprouvait, ici, lorsqu'on était au beau milieu de la journée. C'était comme si le soleil au-dessus de vos têtes vous avait pris pour cible et était bien décidé à vous griller sur place. Somme toute, c'était une sensation plutôt agréable, même si Jordan sentait déjà son tee-shirt commencer à lui coller à la peau. Cela rappelait de bons souvenirs, des souvenirs qui en étaient réduits à de simples sensations mais qui étaient peut-être plus forts encore que ceux qu'il gardait pleinement en mémoire. Jordan démarra la voiture et s'engagea sur la route en direction de *Chez Coleman*, inconscient du petit sourire qui flottait sur ses lèvres.

II

Le restaurant était sensiblement le même que dans ses souvenirs, et il en allait de même pour Coleman lui-même : à part quelques cheveux blancs sur les tempes, il n'avait guère changé. À la réflexion, songea Jordan tout en s'avançant vers le comptoir, quelque chose avait tout de même changé : la cigarette qui, autrefois, pendait toujours entre les lèvres de

Coleman, était aujourd'hui absente. Jordan se demanda s'il avait arrêté de fumer ou s'il évitait simplement de le faire à l'intérieur, maintenant que la loi l'interdisait. L'un ou l'autre, cela n'avait pas dû être facile pour lui ; tout le monde avait l'habitude de dire qu'il était né avec une cigarette dans la bouche.

– Bonjour, Monsieur Coleman, dit Jordan en s'accoudant au comptoir.

En ce début de matinée, le restaurant était pratiquement vide mis à part les habitués, des amis de Coleman qui ne quittaient quasiment jamais leur tabouret au bar. Jordan leur jeta un coup d'œil et eut l'étrange impression qu'ils étaient exactement les mêmes que la dernière fois qu'il avait regardé à travers la vitre du restaurant, comme s'ils étaient simplement restés assis là pendant dix ans. Coleman était occupé à essuyer des verres, et il leva un regard surpris vers lui en entendant prononcer son nom.

– Bonjour, fit-il, est-ce qu'on se connaît, ou bien avez-vous simplement deviné mon nom à partir de celui de mon restaurant ?

Jordan eut un sourire.

– J'ai vécu ici dans mon enfance, expliqua-t-il, songeant qu'il allait souvent répéter cette phrase dans les prochains jours, je suis Jordan James, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi...

– Si je me souviens ! s'exclama Coleman, vous avez repeint les vitres de mon restaurant avec des œufs deux Halloweens de suite, toi et tes copains !

Jordan se remémora le fameux incident, et se sentit soudain très gêné. Il se demanda si Coleman se sentirait rassuré s'il lui disait que, au départ, Gary avait pensé à de la peinture, mais qu'ils s'étaient rabattus sur les œufs au bout de trois rues après être tombés en pénurie. Combien de devantures de commerçants avaient-ils « repeintes », ces deux années ? La première fois, il y en avait eu une bonne dizaine, toutes recouvertes de jaune d'œuf. La deuxième fois, il y en avait eu moins, parce qu'ils s'étaient fait poursuivre à

travers toute la ville par le boucher du coin, qui semblait bien décidé à les écorcher vifs. Réprimant un sourire, Jordan s'efforça de prendre un ton mortifié.

– Je suis vraiment désolé, Monsieur Coleman, je...

– Bah, le coupa Coleman en secouant son torchon dans l'air, c'est du passé tout ça. J'imagine que je dois m'estimer heureux que ce n'ait pas été des cailloux. De nos jours, c'est ce que des gamins de votre âge feraient.

Jordan lui adressa un sourire soulagé. Un instant, il s'était imaginé que Coleman refuserait de lui louer une chambre à cause de ce vieux grief, et qu'il serait obligé de passer ses nuits dans sa voiture.

– Alors, Monsieur James, qu'est-ce qui t'amène par ici ?

– Juste l'envie de me remémorer des souvenirs, répondit Jordan d'un ton léger.

– Hum. J'ai appris pour ta mère, bien sûr. C'était il y a combien, cinq ans ?

– Six, corrigea Jordan.

– Ah, le temps passe si vite. En tout cas, mes condoléances, jeune homme. C'était une femme courageuse, Ellen, vraiment courageuse...

Jordan hocha la tête. Sa mère l'avait élevée toute seule, elle travaillait toute la journée dans une blanchisserie et avait souvent du mal à joindre les deux bouts. L'argent avait toujours été un problème chez les James, et c'était l'une des principales raisons pour lesquelles il avait quitté les environs pour aller dans un bon lycée, puis qu'il était allé à l'université dès qu'il avait appris qu'il aurait droit à une bourse ; il avait toujours eu dans l'idée qu'ainsi il trouverait un travail stable, qu'il deviendrait riche et qu'il offrirait à sa mère tout ce qu'elle méritait. Seulement voilà, à peine avait-il eu le temps de finir ses études que, à seulement cinquante-huit ans, Ellen James avait été victime d'une crise cardiaque. Elle avait vécu assez

longtemps pour pouvoir accrocher le diplôme de son fils dans son salon, mais pas assez pour lire sa première bande dessinée.

– Je vous remercie, Monsieur, dit Jordan après un silence. Je me demandais si vous louiez encore des chambres...

– Bien sûr ! Je ne peux pas dire que ça m’ait beaucoup rapporté au fil des années, pas beaucoup de touristes dans le coin, mais puisque j’ai des pièces de libres autant en faire profiter ceux qui en ont besoin, n’est-ce pas ?

– Parfaitement, acquiesça Jordan.

– Harold va s’occuper de te montrer ta chambre, dit Coleman.

Il se détourna et ouvrit une porte derrière lui, avant d’appeler :

– Hé, Harold ! Tu veux bien venir par ici, on a un client !

Il y eut un bruit de marches qu’on descend, puis un jeune homme roux à l’allure dégingandée arriva derrière le comptoir.

– Tu te souviens peut-être de mon fils, fit Coleman en faisant signe à Harold d’approcher, il est un peu plus jeune que toi, mais...

Jordan se souvenait, en effet, même si Harold était deux classes en dessous de lui et qu’ils n’avaient jamais vraiment été amis. Mais c’était une petite ville, ici, et tous les gosses finissaient par se retrouver à jouer au même endroit à un moment ou à un autre. Jordan se souvenait vaguement d’un match de football, où Harold s’était révélé très doué pour dribbler même les plus grands que lui.

– C’est Jordan James, expliquait Coleman à son fils, tu te souviens de lui, j’imagine ?

Harold regarda Jordan avec curiosité, et un sourire fendit ses lèvres.

– Bien sûr, fit-il, ça alors, ça faisait une éternité !

Il tendit la main et Jordan la serra, songeant que, s’il fut un temps où Harold était vu par tous comme « le petit Harold », cela avait bien changé aujourd’hui ; il faisait bien deux têtes de plus que lui.

– J’ai lu tes BD, tu sais, disait Harold, une lueur d’admiration dans les yeux, elles sont en bonne place à la librairie, « le gamin du coin qui a réussi », qu’il y a d’écrit. C’est vraiment bon, j’ai adoré.

– Merci, Harold, répondit Jordan avec un sourire.

– Bon, intervint Coleman, et maintenant si tu montrais sa chambre à Monsieur James, tu veux bien Harold ?

– Bien sûr. Suis-moi, c’est par là.

Jordan suivit Harold jusqu’au fond du restaurant, où une porte menait à un petit couloir, suivi d’un escalier en colimaçon. Ils débouchèrent dans un autre couloir, revêtu d’une jolie moquette beige. Harold s’arrêta devant la première porte, et sortit un trousseau de clefs de sa poche.

– Tu ne seras pas embêté, dit-il en cherchant la bonne clef, aucune chambre n’est occupée en ce moment. En fait, elles le sont rarement. La dernière fois qu’on a eu un client, c’était il y a des mois. Une femme, qui est restée juste le temps de se trouver un endroit où loger. Ah, voilà !

Harold tira une clef du trousseau, celle portant le numéro 1 gravé dessus, et ouvrit la porte. Il la poussa puis s’effaça pour laisser entrer Jordan le premier. La chambre était simple et pas très grande, mais d’aspect douillet. Un lit en bois se trouvait au centre, parallèle à la porte. Sur le mur d’en face il y avait une fenêtre et, en dessous, un petit bureau qui avait l’air d’avoir au moins cent ans.

– Voilà, fit Harold en le suivant dans la chambre, là c’est le lit, il y a une armoire juste ici, avec des draps propres sur l’étagère du haut. Ma mère viendra faire le lit dans la journée, et elle apportera aussi tout ce qu’il faut pour la salle de bains...

Harold avait traversé la pièce, et il ouvrit la porte sur la gauche, invitant Jordan à le rejoindre.

– Ici, donc, c’est la salle de bains et les toilettes.

La pièce était minuscule mais propre, elle comportait simplement une cabine de douche et un siège de toilette coincé entre le mur carrelé et la douche. Un tapis au bleu passé mais à l'air moelleux était posé devant la douche.

– Normalement, tu as tout ce qu'il te faut, dit Harold, si jamais tu as besoin de quoi que ce soit, il te suffit de descendre et de demander.

– D'accord, dit Jordan, merci beaucoup, Harold.

– Pour ce qui est de payer, il faudra que tu voies avec mon père, mais prends ton temps, y a rien qui presse.

Harold le regardait toujours avec cet air impressionné, et Jordan l'imagina racontant à tout le monde que Jordan James, le dessinateur de bandes dessinées, logeait chez lui.

– Dis-moi, commença le jeune homme, est-ce que, par hasard, quand tu te seras installé, ou plutôt quand tu auras un moment, est-ce que tu pourrais... me dédicacer l'une de tes BD ?

– Bien sûr, répondit Jordan en souriant, avec plaisir.

Harold eut un sourire soulagé.

– Cool, merci. Je vais te laisser tranquille, maintenant, si tu as besoin de quoi que ce soit, surtout n'hésite pas.

Harold commença à refaire le chemin vers la porte, mais, au moment d'actionner la poignée pour l'ouvrir, il s'immobilisa. Lorsqu'il tourna à nouveau la tête vers Jordan, toute trace de bonne humeur avait disparu.

– J'imagine que tu sais, pour ce qui est arrivé à Chuck Stall, dit-il d'un air sombre.

– Oui, acquiesça Jordan sur le même ton, je suis au courant.

– Lui et toi, vous étiez proches, étant gosses, n'est-ce pas ?

Jordan hocha la tête.

– Ça m'a fait un choc, d'apprendre ça, fit-il.

– Ouais, nous aussi. Je veux dire, qui aurait pu imaginer une seule seconde qu'il puisse faire une chose pareille...

– Et il n'y a aucun doute que ce soit lui ? demanda soudain Jordan, personne, ici, ne pense que, peut-être...

– Quoi, que c'est une erreur ? dit Harold avec surprise, si c'en avait été une alors quelqu'un aurait bien fini par s'en apercevoir, non ?

Jordan haussa les épaules.

– Les erreurs judiciaires, ça c'est déjà vu.

– Oui, j'imagine...

Mais il n'y croyait pas ; ou plutôt n'avait pas envie d'y croire, et Jordan le comprenait très bien : Comment se sentir en sécurité tout en sachant que, du jour au lendemain, vous pouviez vous retrouver sur la chaise électrique pour un crime que vous n'aviez pas commis ?

– Écoute, finit par reprendre Harold, tout ce que je peux te dire, c'est que pas mal de gens n'y ont pas cru au début, mais que ce nombre s'est réduit à mesure que l'affaire prenait de l'ampleur, et qu'on entendait toutes ces horribles choses à la télé. Moi, je peux vraiment pas te dire, ça c'est passé à l'autre bout de la ville et j'ai rien vu rien entendu, en plus de ça j'ai jamais vraiment connu Chuck autrement que de vue. Maintenant, je sais que certaines personnes, ici, n'ont pas renoncé à le défendre bec et ongles, chaque fois que la conversation se tourne vers lui. C'est sa ville, ici, après tout, c'est bien normal.

Jordan se souvint de Chuck lui disant qu'il n'avait plus aucun ami prêt à se lever pour lui, et songea qu'il serait peut-être surpris d'apprendre que tout le monde n'avait pas encore fait une croix sur lui, ici.

– Et qui sont-elles, ces personnes qui croient en l'innocence de Chuck ? demanda-t-il.

Harold haussa les épaules.

– Ses parents, ça c’est sûr. Pour les autres, je pourrais pas dire. Tu dois savoir que le sujet est devenu un peu tabou, ici, d’ailleurs je te conseille de pas trop poser de questions tant que t’es en ville.

– Pourquoi ?

– Parce que Chuck n’est pas le seul dans l’histoire. Olivia Marshall et sa mère sont mortes cette nuit là, et elles aussi avaient de la famille dans le coin. Olivia avait deux frères, qui ont promis que si un jour Chuck remettait les pieds ici, ils le tueraient. Ils ont vandalisé l’épicerie où travaillait Chuck, et ont bien fait comprendre à tout le monde qu’ils ne voulaient plus entendre prononcer son nom. Il paraît même que Gary Baker a failli en venir aux mains avec Jonas Marshall. Tu connais Gary, il ne perd jamais une occasion de faire ce qu’il ne faut pas...

Jordan hocha la tête. À aucun moment, jusqu’ici, il n’avait songé à ce problème, il avait été tellement occupé à se demander si son vieil ami Chuck était capable de commettre un meurtre qu’il n’avait pas pensé une seconde aux victimes. Et il les connaissait, il s’en était aperçu la première fois qu’il avait entendu leur nom complet, à la télévision. Plus exactement, il avait connu Lee et Jonas Marshall, des jumeaux qui avaient deux ans de plus que lui et qui, lorsqu’ils étaient gosses, se plaisaient à jouer les brutes épaisses. Le souvenir qu’il gardait d’Olivia était celui d’une petite fille aux cheveux blonds attachés en couettes, une petite fille éblouissante dont le tempérament n’avait rien à voir avec celui de ses frères. Tenter d’imaginer cette même petite fille devenue adulte, se mariant avec Chuck puis se séparant de lui, pour finir aussi tragiquement, lui donnait le tournis.

– T’es pas venu simplement ici pour prendre des vacances, n’est-ce pas ? demanda doucement Harold.

Jordan leva les yeux vers lui. Cela semblait n’être qu’une question rhétorique, parce que Jordan voyait bien dans les yeux du jeune homme

qu'il connaissait déjà la réponse.

– Tu sais, je sais pas exactement pourquoi t'es venu ici, mais je te le dis, tu devrais laisser tomber. Cette histoire, c'est bien trop... complexe, c'est comme de la glu, tu vois ce que je veux dire ? Plus on essaie d'y comprendre quelque chose, et pire c'est. Et c'est dangereux, aussi, parce que je ne sais pas quel souvenir tu gardes des Marshall, mais je peux te dire qu'ils ne sont pas des gens qu'on a envie de se mettre à dos. Et pour cette fois, on ne peut même pas franchement leur en vouloir, parce qu'il s'agit de leur mère, et de leur petite sœur.

Jordan hocha lentement la tête. Il comprenait, il comprenait parfaitement. Mais il s'agissait aussi de Chuck, et il commençait à ressentir un sentiment étrange : Un membre de sa bande avait été attaqué, et maintenant tous le monde en ville pensait les pires choses de lui. N'était-ce pas à lui de défendre son ami, comme Gary semblait le faire ? De se battre contre les brutes de cette ville, comme au bon vieux temps ?

– Pour Chuck, je suis désolé de te dire ça, mais c'est trop tard. C'est trop tard pour lui, tout comme c'est trop tard pour Olivia. Du gâchis, en fait, parce que ces deux là semblaient le couple parfait, et avec la petite qui va maintenant se retrouver orpheline...

– La quoi ? s'exclama Jordan en redressant subitement la tête.

Harold le regarda avec surprise.

– Leur fille, répéta-t-il, Juliette. Tu n'étais pas au courant ?

– Tu es en train de me dire que Chuck a une fille ?

– Ben, oui, je pensais que tu le savais... Mais maintenant que j'y pense, c'est vrai qu'ils n'ont pas parlé d'elle, à la télé, c'est l'avocat des Marshall qui en a donné l'ordre, sa famille voulait qu'elle reste le plus possible en dehors de tout ça...

– Quel âge a-t-elle ?

– Deux ans, je crois. Peut-être trois, maintenant. D’après ce qu’on raconte, Olivia serait tombée enceinte quelques mois à peine après avoir commencé à sortir avec Chuck. Alors ils se sont mariés et ont tenté de fonder une famille, mais... Tu connais la suite.

– C’est pas croyable, murmura Jordan, où est-elle, maintenant ?

– C’est Lee qui l’a recueillie, lui et sa femme. Les parents de Chuck ont bien essayé de faire valoir leurs droits, mais au vu des circonstances...

Jordan fronça les sourcils. Il lui semblait que, lorsqu’un enfant devenait orphelin, les premiers désignés pour le récupérer étaient les grands-parents, et non les oncles et tantes. Mais, comme Harold l’avait si bien dit, cette histoire était très complexe, et le fait que les Marshall soient la famille la plus riche de Milford, tandis que les Stall n’étaient que de simples épiciers, avait dû pas mal peser dans la balance. Jordan était persuadé que les Stall n’avaient même pas essayé de combattre pour récupérer leur petite fille, tout comme ils n’avaient pas porté plainte lorsque leur épicerie avait été vandalisée, parce qu’ici les gens avaient tendance à avoir conscience, et à accepter, la hiérarchie entre les différentes familles. Lorsque vous étiez épicier et que le propriétaire de la moitié des habitations de la ville vous demandait quelque chose, vous le lui donniez, peu importe à quel point cela vous brisait le cœur.

Jordan imagina cette petite fille grandissant avec Lee Marshall comme figure paternelle, imagina toutes les horreurs que cet homme pourrait raconter sur son véritable père. La petite Juliette grandirait en étant persuadée que son père avait assassiné sa mère, elle croirait Lee Marshall lorsqu’il le dépeindrait comme un monstre, et elle le détesterait. *Voilà une chose qui vaut la peine que je me batte pour elle*, songea-t-il alors.

III

Après être allé chercher sa valise dans sa voiture pour la mettre dans sa chambre, Jordan décida d'aller faire un tour en ville, histoire de voir ce qui avait changé et ce qui était resté comme dans ses souvenirs. En remontant la rue principale, il put se rendre compte que, en l'espace de dix ans, pas mal de nouveaux commerces étaient apparus, dont un salon de coiffure, un centre vétérinaire et une boutique qui semblait vendre un peu tout et n'importe quoi. Au bout de la rue Ouest, là où il n'y avait auparavant qu'un grand terrain vague où les jeunes de son âge venaient jouer, un tout nouveau lotissement avait poussé, rempli de ces petites maisons aux murets de briques et à l'allure si propre.

Alors qu'il tournait à l'angle – il commençait à suer à grosses gouttes, bien qu'il ait prit soin d'enlever sa chemise avant de partir – Jordan se retrouva face à une vision qui lui souleva le cœur. La petite épicerie des Stall où sa mère, comme la plupart des gens du coin, avait l'habitude de faire ses courses toutes les semaines, était fermée. De grandes planches de bois recouvraient les vitres, et les tentatives pour recouvrir les diverses insultes écrites à la bombe sur les murs n'étaient pas très concluantes. Jordan se demanda comment allaient les parents de Chuck ; il se demanda si quelqu'un ici s'en souciait. C'étaient des gens bien, humbles, discrets et travailleurs. Il n'osait imaginer à quel point ils devaient être dévastés par ce qui arrivait à leur fils. *Il faudrait que j'aie les voir*, songea Jordan, qui ne pouvait détourner le regard de l'épicerie défigurée, *si quelqu'un peut m'en dire plus sur ce meurtre, c'est bien eux*. Mais il ne se sentait pas capable de le faire maintenant ; il allait avoir besoin d'un minimum de préparation avant de pouvoir faire face au chagrin de ces parents, ces gens qu'une partie de la ville semblait avoir pris pour cible, faute de mieux, et qui devaient être

maintenant emmurés dans leur tristesse pour laquelle personne ne voulait compatir.

Jordan se détourna de l'épicerie et continua son chemin, redescendant la rue d'un pas un peu plus vif qu'il y avait une minute. La ville était déserte, évidemment ; il était trois heures de l'après-midi, la température était au plus haut et l'air si lourd que l'on s'engluait presque dedans. C'était ainsi, à Milford ; l'après-midi, les gens ne sortaient pas de chez eux, ce qui laissait le champ libre à tous les gosses assez téméraires pour braver les rayons du soleil.

Mais, en général, les gosses sont téméraires par nature.

Jordan se retrouva bientôt face à l'école municipale. Maternelle, primaire et collège étaient rassemblés au même endroit dans ce que certains se plaisaient à appeler le campus. Les trois écoles étaient en vieilles briques rouges, la primaire et le collège partageant la même cour de récréation. Le collège faisait face à la route, tandis que primaire et maternelle se faisaient toutes les deux face, séparées par une allée qui, du temps de Jordan, était en terre, mais qui avait été pavée depuis. Un passage piéton avait aussi été ajouté, ainsi que des barrières sur le trottoir de manière à protéger les enfants des voitures. À part ça, rien n'avait changé. Jordan avait été dans ces trois écoles, et les souvenirs qu'il en gardait, comme la plupart des gens, concernaient plus les moments de rigolade entre copains que les cours auxquels il avait assisté.

Milford n'avait pas de lycée, c'était pourquoi, après la troisième, la bande s'était quelque peu désolidarisée alors que chacun suivait sa voix. Jordan était allé au lycée de Beaver, assez éloigné de Milford mais qui avait la meilleure réputation du coin. Gary, qui, contrairement à Jordan, n'avait bénéficié d'aucune bourse, alla au lycée de Marysvale, et Chuck partit à Circleville, la ville voisine de Milford, pour rejoindre l'équipe de base-ball.

Ensuite, Jordan ne savait pas vraiment ce qu'il leur était arrivé, mais visiblement ses deux amis avaient fini par rentrer à la maison, contrairement à lui.

C'était amusant de voir avec quelle facilité les vieux souvenirs, qui étaient jusqu'ici enterrés quelque part au fond de lui, ressurgissaient maintenant qu'il était de retour. Comme s'ils n'avaient attendus que ça pour se rappeler à lui. Il n'avait qu'à se tenir là, debout face à son ancienne école, pour que tout lui revienne en mémoire.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

I

Milford était ce qu'on pouvait très facilement appeler une ville somnolente. Il était assez délicat, pour des enfants, de grandir dans une telle ville, un endroit où il était communément admis que les après-midi devaient être passés dans la fraîcheur de sa maison, à faire le moins d'activité possible jusqu'à ce que la chaleur se retire. Les enfants n'ont pas le même problème avec la chaleur que tous les adultes semblent avoir. En fait, c'est à peine s'ils y font attention, ou bien peut-être le temps d'une minute, avant de décider inconsciemment de faire avec, et de passer à autre chose.

Pour Jordan et sa bande, ainsi que pour un bon nombre de gamins vivant à Milford, le défi était de tirer leur ville de sa torpeur. Ils étaient jeunes, et ils aimaient se faire remarquer, ils avaient envie de laisser une empreinte, en quelque sorte. Et lorsqu'on était en été, que c'était les grandes vacances et qu'il faisait plus chaud que jamais, Milford devenait un peu le Paradis des enfants. Les adultes, harassés par la chaleur, restaient cloisonnés derrière leurs rideaux fermés, et les rues devenaient le terrain de jeu des seuls capables de surmonter la température, à savoir tous les gamins entre sept et vingt ans, environ. Ce n'était pas le cas de tous, bien sûr, loin de là ; beaucoup avaient interdiction de sortir, et obéissaient, et d'autres encore n'avaient tout simplement pas envie de passer leurs journées à courir les rues. Ces choses étaient réservées aux plus aventureux, à ceux qui étaient trop pauvres pour trouver quoi que ce soit d'intéressant à faire chez eux, autre que regarder la télévision. À l'époque où Jordan avait une douzaine d'années, c'était comme si Milford était un monde à elle toute seule, elle

était remplie de différentes bandes, qui avaient chacune leur point de rendez-vous et leurs habitudes en ville. Les enfants se baladaient en petits groupes en se faisant plus ou moins remarquer selon leur tempérament.

C'était à l'époque où le temps semblait plus souple, comme élastique. Les étés semblaient durer des années entières, et, pourtant, une fois terminés, c'était comme si tout cela n'avait duré que le temps d'un battement de cil. Des étés comme ceux-là, en compagnie de Chuck et Gary, Jordan en avait passés trois, et chacun d'eux ressemblait à une vie antérieure.

II

Jordan et Gary étaient allés à l'école ensemble, dans la même classe, depuis la maternelle, mais ils ne s'étaient vraiment connus qu'à leur arrivée au collège, et ce grâce à un incident anodin qui les avaient réunis, lui, Gary et Chuck. Chuck avait douze ans, un an de plus qu'eux, mais il avait redoublé sa sixième, raison pour laquelle il se retrouvait, pour la première fois, dans leur classe. L'incident, sans surprise, avait été provoqué par Gary, qui avait commis l'imprudence de lancer son ballon de football droit sur une bande de quatrièmes, des types gigantesques et pas du tout sympathiques, qui n'avaient bien évidemment pas apprécié du tout de recevoir ce ballon. Ils étaient cinq et, là encore sans surprise, parmi eux se trouvaient les jumeaux Marshall.

Dans un périmètre d'environ quatre mètres, toute activité cessa dans la cour, et toutes les têtes se tournèrent vers la bande de quatrièmes. Avec un sourire sardonique, Jonas Marshall ramassa le ballon, et le leva devant lui.

– Alors, à qui il est, ce ballon ? demanda-t-il en faisant le tour de la cour, est-ce que celui qui l'a lancé va venir le récupérer, ou bien est-ce qu'il est trop lâche pour ça ?

Il y avait eu quelques rires, venant principalement des amis de Jonas, et parmi les autres élèves quelques têtes s'étaient tournées vers Gary. Jordan se trouvait être tout près lorsque l'incident éclata, et il savait, tout comme quelques autres, que Gary était celui qui avait lancé le ballon. Il regarda dans sa direction et vit Gary serrer les dents en entendant l'insulte de Jonas. Sans hésitation, il s'avança vers la bande de quatrièmes, et son assurance – réelle ou feinte – provoqua les regards médusés de ceux qui l'entouraient. Jonas Marshall posa un regard plein de mépris sur Gary.

– C'est quoi ton problème, le mioche ? On t'a jamais appris à viser ?

– Désolé, dit Gary, qui ressemblait à un nain face aux trois autres, est-ce que je peux récupérer mon ballon ?

Des petits rires moqueurs éclatèrent derrière Jonas. Ce dernier arbora à nouveau son sourire sarcastique, qui faisait comme une barre en travers de sa bouche.

– Vous entendez ça, les gars ? *Est-ce que je peux récupérer mon ballon ?*

Il avait pris une petite voix de fillette qui fit rire encore plus de monde. Devant toute cette attention soudaine, Jonas exultait. De là où il se tenait Jordan songea que, à la place de Gary, il aurait très certainement souhaité pouvoir s'enfoncer dans le sol jusqu'à disparaître. Pourtant, Gary tenait bon, refusant de détourner son regard de celui de Jonas.

– T'as pas l'air de comprendre comment ça marche, ici, finit par dire Jonas, ici, quand un microbe dans ton genre fait l'imbécile, il est puni. Et tu veux savoir ce que c'est, ta punition ?

Le sourire de Jonas s'élargit, et il lança un regard à son frère, derrière lui. Le rictus qu'affichait Lee Marshall était la réplique parfaite de celui de Jonas. Lee et les autres firent un pas en arrière. Jonas leva alors le bras et lança le ballon aussi fort qu'il le pouvait, dans la direction de Gary. Les deux garçons étaient à moins de deux mètres l'un de l'autre, et le choc entre

le ballon de football et la tête de Gary sembla résonner dans la cour pendant plusieurs secondes. Le ballon rebondit, et Gary fut projeté trois pas en arrière, avant de tomber sur les fesses. Un silence total régna pendant trois bonnes secondes, puis Jonas et Lee éclatèrent de rire, et tous les élèves présents, ou presque, firent de même. Sous ce feu de moqueries, Gary resta immobile, l'air encore étourdi par le coup qu'il avait reçu.

Une fois qu'il en eut assez de rire, Jonas se baissa et ramassa le ballon de football, qui avait roulé à ses pieds.

– Je garde ça, dit-il, j'aime bien les trophées de chasse.

Sans cesser de rire, les cinq garçons s'étaient détournés et éloignés. Au bout d'un moment, les autres spectateurs se désintéressèrent eux aussi de Gary pour retourner à leurs occupations. C'est à ce moment-là que, pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Jordan eut envie d'aller vers Gary. Il s'avança vers lui alors qu'il se remettait lentement sur ses pieds.

– T'as eu du cran, fit-il remarquer.

Gary leva les yeux vers lui, puis haussa les épaules.

– Pour ce que ça a servi, bougonna-t-il.

Et ces mots auraient pu être les seuls échangés entre eux, si Chuck n'était pas intervenu lui aussi, scellant le ciment de leur amitié à venir.

– Ils font tout le temps ça, dit-il derrière le dos de Jordan.

Les deux garçons tournèrent la tête vers Chuck, surpris qu'un redoublant vienne leur adresser la parole. Les mains enfoncées dans les poches, Chuck s'approcha d'eux.

– Les Marshall. Ils se prennent pour des princes, ils croient que toute l'école leur appartient. Leur père est super riche, et il paraît que la plupart des bâtiments de cette ville lui appartiennent à moitié, alors ils se croient supérieurs à tout le monde.

– C'est qu'une bande de crétin, lança Gary d'un ton de défi.

Chuck rit. Le rire de Chuck arrivait toujours de façon inattendue, et c'était à la fois pour cette raison et par son côté explosif qu'il était si communicatif. Jordan rit à son tour, et même Gary esquissa un sourire, qui se transforma en grimace alors qu'il frottait la bosse en train de grossir sur son front.

– Ça, tu l'as dit, fit Chuck une fois qu'il eut retrouvé son sérieux, et une belle bande de voleurs, aussi. Ils m'ont pris mon skate, l'année dernière.

– Ici ? demanda Jordan, qui ne savait pas qu'on pouvait apporter des skateboards à l'école.

– Nan, dehors. J'ai le malheur d'habiter dans la même rue qu'eux, et un jour que je jouais dans un terrain vague avec des potes, ils ont débarqués, avec leurs airs prétentieux, genre tout nous appartient. Ils ont vu mon skate et ils l'ont simplement pris, comme ça, même pas parce qu'il leur plaisait mais juste pour bien nous faire savoir que c'étaient eux qui commandaient.

– Mince... murmura Jordan, qui commençait à se sentir franchement intimidé par les Marshall.

Gary, lui, regardait Chuck avec un intérêt renouvelé.

– Tu sais où ils habitent, alors ? demanda-t-il.

– Ben, oui, dit Chuck, décontenancé par la question.

Gary sembla réfléchir pendant quelques secondes, puis il lâcha :

– On va récupérer nos affaires.

– Quoi ? s'exclamèrent Chuck et Jordan en chœur.

– J'ai pas l'intention de me laisser faire, renchérit Gary, ils se croient plus forts que tout le monde dans cette ville ? Eh bien je vais leur montrer qu'ils ne sont pas plus forts que moi.

– Mais... fit Chuck, l'air affolé, comment tu comptes t'y prendre ? Tu sais même pas ce qu'ils vont en faire, de ton ballon, si ça se trouve ils vont simplement le jeter dans le lac en rentrant chez eux...

– On verra bien. Ça vaut le coup d'aller vérifier.

Gary avait parlé d'un ton dégagé, mais une flamme combative dansait dans ses yeux. Pour Jordan, c'était le regard de quelqu'un qui refuse de rester à terre. Face à lui, Chuck était encore hésitant.

– T'imagines même pas le genre d'ennuis que tu pourrais te créer en allant provoquer les jumeaux Marshall, dit-il d'un ton inquiet.

Gary eut un sourire.

– Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a de pire, avoir des ennuis, ou bien s'endormir en sachant qu'on est un loser ?

Chuck fronça les sourcils. Il semblait toujours incertain. Il avait été élevé dans la tradition selon laquelle il fallait savoir baisser les yeux lorsqu'on tombait face à plus fort que soi, et que, parfois, il n'y avait tout simplement pas d'autre option que d'abandonner sans même essayer de combattre.

Gary finit par hausser les épaules.

– Tu fais ce que tu veux, dit-il d'un ton indifférent, mais moi en tout cas, j'y vais.

– Moi aussi, intervint alors Jordan.

Les deux garçons tournèrent des yeux surpris vers lui. Jordan lui-même n'avait aucune idée de ce qui l'avait poussé à dire cela, en vérité il ne savait même pas exactement dans quoi il s'engageait. Mais la façon de voir les choses de Gary lui plaisait ; lui non plus ne voulait pas être un loser, il voulait se battre. Même si, en l'occurrence, ce n'était pas son combat.

– Toi ? Mais ils t'ont rien piqué, à toi ! fit remarquer Gary, pourquoi tu viendrais ?

Jordan haussa les épaules, gêné.

– J'en sais rien, juste parce que moi aussi je veux leur montrer qu'ils sont pas supérieurs à moi. Et puis, tu vas avoir besoin d'aide, non ? Tu peux pas y aller tout seul...

Pendant un instant, Gary le regarda d'un air totalement impassible, et Jordan crut qu'il allait l'envoyer promener. Lui dire de retourner jouer avec les losers et de le laisser mener ses combats tout seul, ou un truc du genre. Mais, finalement, Gary esquissa un large sourire.

– OK, ça me va ! s'exclama-t-il en levant une main en l'air.

Soulagé, Jordan frappa la paume tendue vers lui avec un rire ravi. Gary se tourna alors une nouvelle fois vers Chuck. Le regard de ce dernier allait de l'un à l'autre. Il était toujours indécis, mais on voyait bien dans ses yeux qu'il avait envie d'être de l'aventure, d'autant plus maintenant qu'il voyait que quelqu'un d'autre était de la partie.

– Si on se fait prendre à fouiner chez les Marshall, dit-il, mes parents vont me tuer.

– Parce que tu crois que les miens vont me prendre dans leurs bras ? rétorqua Gary, ils en sauront rien.

Chuck poussa un lourd soupir, puis hocha finalement la tête.

– OK, dit-il, j'en suis. Quoi que tu aies en tête.

– Cool, dit Gary, les Trois Mousquetaires, alors, c'est ça ?

Leurs regards s'étaient croisés, chacun regardant les deux autres tour à tour. Quelque chose de quasiment magique venait de se former, quelque chose qui résisterait à tout le reste. Ils sourirent, tandis que dans un murmure, Jordan répétait :

– Ouais, les Trois Mousquetaires.

III

L'expédition chez les Marshall se devait d'être préparée, et par conséquent les trois garçons devaient trouver un endroit où se réunir pour planifier leur « attaque ».

– Il nous faut un endroit spécial, avait dit Gary alors qu'ils étaient tous trois réunis sous le préau, un vrai repère où personne ne viendra nous espionner. Le parc de jeux du centre-ville était hors de question, parce qu'il était toujours bondé d'enfants, tout comme le terrain de basket qui était le territoire des plus grands. Restaient les dizaines de terrains vagues disséminés un peu partout en ville, mais qui étaient généralement occupés par des enfants en skate ou à vélo durant les heures où il n'y avait pas cours. Trouver une planque était donc tout sauf facile, et pendant plusieurs jours les trois garçons furent tellement concentrés sur l'idée de trouver leur repère qu'ils en oublièrent presque la raison pour laquelle il leur en fallait un. Avoir une planque, un genre de quartier général en somme, avait quelque chose de vraiment excitant pour les trois gamins, qui s'imaginaient aisément rassemblés à l'abri des regards à conspirer contre tous leurs ennemis.

Finalement, ce fut Jordan qui trouva. C'était un samedi matin, et il revenait de la boulangerie où il avait été acheter du pain, à la demande de sa mère. Tout en marchant vers chez lui, Jordan songeait à ses deux amis. Ils s'étaient donnés rendez-vous en bas de chez Gary, qui habitait dans un immeuble, tout près de l'église, et ils allaient à nouveau parcourir la ville à la recherche d'un endroit où s'installer. Ce devait être un endroit discret, avait dit Gary, un endroit où ils pourraient se cacher des heures entières sans que personne ne puisse voir qu'ils étaient là. À force de l'entendre en parler, Jordan en était venu à la conclusion que Gary n'avait pas attendu de devenir l'ennemi des Marshall pour rêver d'avoir une planque rien qu'à lui. Ce devait être une chose à laquelle il avait très souvent songé, imaginant quel serait l'endroit parfait, comment il l'aménagerait et de quelle façon il serait le chef, dedans. Jordan trouvait ça vraiment cool, lui aussi ; il n'avait jamais réellement fait partie d'une bande, il n'avait eu que très peu d'amis et s'était

toujours considéré comme un solitaire. Pourtant, lorsqu'il était en compagnie de Gary et de Chuck, il se sentait bien, il sentait qu'il faisait partie de quelque chose, et ça lui plaisait. C'était bien, de pouvoir passer son temps avec des gens dont on était certains qu'ils n'allaient pas se moquer de vous ou bien trahir vos secrets, quoi que vous leur confiiez.

Tandis que Jordan rêvassait aux bienfaits de l'amitié, quelque chose attira soudain son regard. Il se trouvait devant la décharge, un large terrain rempli de choses diverses – principalement des carcasses de voitures – et entouré d'une double épaisseur de grillages. Aussi loin que Jordan s'en souvienne, il n'avait jamais vu âme qui vive, à l'intérieur ; la grande grille en fer par laquelle on y accédait était en permanence fermée grâce à une énorme chaîne, et tout ce qui reposait à l'intérieur semblait simplement y rester, le nombre de déchets ne s'accroissant pas et ne diminuant pas. Aujourd'hui, cependant, il semblait se passer *quelque chose*, à l'intérieur. Tout contre le grillage, côté décharge, se trouvait un gros tas de morceaux de ferraille non identifiés, empilés les uns sur les autres.

Et ce tas bougeait.

Curieux, Jordan fit un pas en avant, observant ces détritiques qui semblaient soudain doués de vie. Les ferrailles faisaient des bruits métalliques en claquant les uns contre les autres, et, tandis que Jordan observait ce phénomène avec attention, l'une des plaques en fer posée à la verticale tomba soudain sur le sol avec fracas, laissant apparaître un gros chat tigré. Effrayé par le son tonitruant de la plaque, le chat s'extirpa du tas de ferraille dans lequel il était en train de fouiner, et entreprit d'escalader à toute vitesse les différents déchets qui l'entouraient. *Mais comment es-tu entré là-dedans ?* se demanda Jordan tandis qu'il suivait l'animal des yeux. Le chat marchait le long du côté droit de la clôture. Sous les yeux de Jordan, il grimpa sur une vieille machine à laver, et disparut derrière. Sans réfléchir, le

garçon le suivit. Le chat allait vite, mais il était sans cesse entravé par des obstacles qu'il devait escalader, ce qui n'était pas le cas de Jordan, qui marchait tranquillement de l'autre côté du grillage, ainsi il put suivre l'animal aisément. Alors qu'il était presque arrivé au bout de la clôture, le chat finit par s'arrêter. Sans prêter la moindre attention à Jordan, qui se trouvait seulement à quelques mètres de lui et qui l'observait avec attention, le chat se faufila avec agilité à travers une brèche de la clôture. Le temps pour lui de s'extraire du grillage sans rester accroché à ses bords pointus, et le chat détalait juste devant Jordan, disparaissant entre les maisons. Mais le garçon avait perdu tout intérêt pour le chat, ce qu'il regardait, c'était cette brèche dans le grillage. Pour quelqu'un qui ne savait pas qu'elle était là, elle était quasiment invisible. Et d'ailleurs, à sa connaissance, *personne* ne savait qu'elle était là.

Jordan regarda autour de lui, pour vérifier que personne ne pouvait le voir ; en suivant le chat, il s'était éloigné de la route, et se trouvait maintenant à l'arrière des maisons. Une bande de buissons sauvages et de mauvaises herbes large d'au moins dix mètres le séparait du lotissement d'en face, et la maison la plus proche de la décharge de ce côté était entourée d'une grande haie qui bouchait toute la vue. Ici, il était quasiment invisible. Jordan se pencha et, après avoir soigneusement déposé sa baguette de pain sur le sol, il examina la brèche de plus près. Elle n'était pas très haute, elle devait lui arriver un peu au-dessus du genou lorsqu'il était debout, mais cela semblait suffisamment large pour qu'il passe, en se mettant à quatre pattes et en faisant attention. Bien sûr, il pourrait aussi agrandir la brèche ; pas à mains nues, le grillage était bien trop épais pour que ce soit possible, mais avec une pince, ou un truc de ce genre, c'était tout à fait possible. Sauf qu'une fois agrandie, la brèche dans la clôture risquait de devenir bien plus visible. Le grillage risquait de se mettre à faire une bosse, qui serait repérable

depuis la rue. Non, mieux valait que cela reste comme ça, c'était bien plus discret.

Jordan se releva lentement, et regarda à l'intérieur de la décharge. Il y avait de tout là-dedans, des voitures sans roues, des roues sans voiture, tout un tas d'appareils électroménagers, des monceaux de détritux en tout genre jonchaient quasiment tout le sol... En fait, quand on y réfléchissait bien, c'était le terrain de jeu parfait, là-dedans. *Et la planque parfaite, aussi*, pensa Jordan tout en baissant à nouveau les yeux sur la brèche, *personne ne viendra jamais nous chercher là-dedans, et pour peu qu'on reste loin des grillages, personne ne pourra nous repérer*. Le garçon esquissa un sourire ravi, jubilant à l'idée d'annoncer à ses deux camarades qu'il leur avait trouvé le quartier général parfait. Il n'avait plus qu'une envie, qu'il soit deux heures de l'après-midi et qu'il puisse les rejoindre pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Jordan ramassa sa baguette de pain et rentra chez lui ; il avait une envie presque irrésistible de courir, comme si, en avançant plus vite, il pourrait accélérer le temps.

IV

Le moment venu, Jordan alla rejoindre ses amis et les mena directement à la décharge, à la fois impatient et anxieux de connaître leur opinion. Gary se baissa face à la brèche dans le grillage et l'écarta au maximum.

– Tu crois vraiment qu'on peut passer par là ? demanda Chuck d'un air sceptique.

Contrairement aux deux autres, il était grand et large d'épaules, et se voyait mal se faufiler par cette brèche.

– Le meilleur moyen de le savoir, c’est d’essayer, dit Gary.

Et, sans plus attendre, il se baissa jusqu’à ce que ses coudes touchent le sol et commença à passer en rampant sous le grillage. Il dû batailler un moment pour faire passer ses épaules – le plus dur étant d’empêcher ses vêtements de s’accrocher sur les morceaux de grillages et de se déchirer – mais une fois que ce fut fait il n’eut aucune difficulté à passer de l’autre côté. Sous les yeux de ses deux amis, Gary se remit debout et frotta ses vêtements pour faire partir la terre qui s’y était collée.

– Un peu salissant, dit-il, mais c’est faisable.

– Mes parents ne vont pas apprécier du tout si je rentre couvert de terre tous les jours, fit remarquer Chuck.

Mais son ton n’était pas vraiment inquiet, et il regardait l’intérieur de la décharge, derrière l’épaule de Gary, avec envie.

– On pourrait trouver un truc à mettre sur le sol, proposa Jordan, un carton, ou une planche...

– Ouais, on verra ça plus tard, pour l’instant si vous me rejoignez ?

Jordan passa le premier et, tout comme Gary, n’eut aucun mal à se faufiler par l’ouverture une fois les épaules passées. Lorsqu’il se releva et regarda autour de lui, il eut l’impression très satisfaisante d’avoir traversé une frontière infranchissable menant vers une autre dimension. C’était le monde des déchets, ici, et tout était tellement en désordre que cela semblait presque fait exprès.

– À ton tour, Chuck, dit Gary.

Chuck regardait la brèche d’un air dubitatif, et un peu nerveux, aussi.

– Je sais pas si je peux le faire, les gars, dit-il.

– Bien sûr que si ! l’encouragea Gary, t’es pas beaucoup plus large que nous, après tout.

Chuck le regarda de travers, puis eut un sourire.

– Vous deux, vous êtes des crevettes à côté de moi.

– C’est ça. Amène-toi, maintenant, avant que quelqu’un te voie.

Chuck eut l’air d’hésiter encore un instant, puis il haussa les épaules et se baissa face à la brèche. Il était moins souple que ses deux amis et était réticent à s’allonger à moitié dans la terre pour ramper et se glisser de l’autre côté comme les deux garçons l’avaient fait.

– Enlève ta veste, proposa Jordan, tu auras moins de mal à passer, et au moins elle ne s’accrochera pas dans le grillage.

Chuck hocha la tête et retira sa veste en jean, qu’il roula en boule et fit passer par la brèche. Gary la récupéra de l’autre côté.

– Bien. À ton tour, maintenant.

Chuck secoua légèrement la tête, l’air de se demander dans quoi il était en train de se fourrer, puis il se baissa et, après avoir écarté le grillage au maximum, commença à s’introduire dans la décharge. Ce fut plus difficile que pour les deux autres et, au début, ils crurent bien qu’il n’arriverait pas à passer. Mais, à force de se tortiller, Chuck finit par creuser suffisamment la terre sous lui pour se frayer un chemin, et, après qu’il ait passé ses épaules, le reste suivit sans problème. Une fois qu’il eut rejoint ses amis dans la décharge, Chuck baissa les yeux sur ses vêtements couverts de terre.

– Va vraiment falloir trouver un moyen d’arranger ça, les gars, dit-il.

– On trouvera, assura Gary, mais pour l’instant, si on visitait ?

Ils visitèrent, et à leurs yeux c’était comme explorer la caverne aux merveilles. La décharge était gigantesque, et avec ses amas de déchets un peu partout, elle regorgeait de cachettes secrètes et d’endroits à escalader. C’était comme une sorte de terrain de jeux interdit, et c’était vraiment très excitant. Gary trouva une vieille voiture sans roues sur laquelle il grimpa de manière à voir tout autour de lui, tandis que Jordan et Chuck s’engouffraient à l’intérieur. Les sièges avaient été presque entièrement

dévorés par les rats, et il y régnait une odeur de moisi difficilement supportable au début mais à laquelle ils se firent vite. Chuck s'installa au volant et le tourna dans tous les sens comme s'il se trouvait sur une piste de Formule 1 et qu'il conduisait une Ferrari plutôt qu'une épave.

– Eh les gars ! cria Gary au-dessus d'eux, le premier arrivé au canapé !

– Hein ? fit Chuck.

– Quel canapé ? renchérit Jordan.

Mais Gary ne leur prêta pas attention ; il descendit du capot de la voiture en un bond et se mit à courir à toute vitesse sans regarder en arrière.

– Eh mais c'est de la triche ! s'exclama Chuck en sortant de la voiture pour s'élancer à sa suite, imité par Jordan.

Gary escalada une pile de vieux frigos et sauta de l'autre côté. Chuck et Jordan suivirent. Ce dernier manqua tomber lorsque la porte du réfrigérateur sur lequel il venait de grimper s'ouvrit, lui faisant perdre l'équilibre, mais il parvint à se rattraper avant de tomber à la renverse et continua son avancée sans même s'en soucier. Une fois tout en haut, il vit le canapé dont Gary parlait, un très vieux canapé d'une couleur indéfinissable et plein de trous d'où sortaient des touffes de mousse. Gary l'atteignit bien évidemment le premier, et sauta gaiement dessus.

– Gagné ! hurla-t-il.

– C'est... de la triche... haleta Chuck en arrivant devant lui.

Gary se mit à rire, mais alors qu'il continuait à sauter sur le canapé, l'un de ses pieds s'enfonça soudain dedans, lui faisant pousser un cri de surprise. Les deux autres éclatèrent de rire tandis que leur ami tentait de libérer sa jambe.

– Tu devrais faire attention Gary, fit Jordan tout en se tordant de rire, je parie qu'il y a plein de rats là-dedans.

– C’est ça, rigole ! rétorqua Gary, sans pouvoir réprimer le sourire qui lui montait aux lèvres.

Il parvint finalement à récupérer son pied, qui sortit du canapé accompagné d’un énorme ressort qui s’était accroché à ses lacets. Chuck s’assit à son tour sur le canapé, et regarda autour d’eux.

– C’est parfait, dit-il, une pointe d’admiration rêveuse dans la voix, vraiment parfait.

Et ça l’était. Tous les trois le sentaient, cet endroit pouvait être à eux et à eux seuls. Ici, ils pouvaient être tout ce qu’ils voulaient, sans personne pour les en empêcher.

– Faisons un serment, les gars, fit Gary en tendant le poing devant lui, jurons qu’on ne parlera jamais de cet endroit à personne, sous aucun prétexte.

Chuck et Jordan tendirent le poing à leur tour, l’air soudain solennel. Gary les regarda l’un après l’autre, l’air grave.

– Tant que nous respecterons ce serment, dit-il, cet endroit sera notre cachette secrète, à nous et à nous seuls. Ce sera notre Paradis.

V

À partir de ce moment, la vie de Jordan fut comme divisée en deux. Il y avait son quotidien normal, où il allait à l’école tous les matins, et rentrait chez lui le soir pour faire ses devoirs, et puis il y avait les week-ends et les mercredis après-midi, lorsqu’il retrouvait ses amis à la décharge. À cet instant, il arrêta d’être un élève, ou un fils, il arrêta d’être un enfant tout court, et il devenait simplement Jordan, membre à part entière de la bande et propriétaire exclusif de tout ce qui l’entourait. Ils avaient trouvé une plaque de fer qu’ils avaient placée au niveau de la brèche dans le

grillage. Gary avait eu l'idée de l'enterrer de manière à ce que personne ne la remarque, et ainsi, lorsqu'ils voulaient entrer, ils n'avaient qu'à déplacer la terre, agrandissant en même temps le passage, et ramper sur la plaque. Une fois à l'intérieur, ils s'inventaient des jeux, transformaient leur environnement en tout ce qu'ils voulaient qu'il représente, que ce soit un champ de bataille où les balles fusaient de partout ou bien les ruines d'une civilisation éteinte où vous pouviez tomber dans un piège mortel à chaque pas que vous faisiez. Parfois, ils s'asseyaient simplement quelque part et se mettaient à discuter pendant un temps infini, discuter de tout et n'importe quoi et rire, rire énormément. Ils devinrent les amis les plus proches du monde. Pourtant, ils n'avaient encore eu à subir aucunes de ces épreuves qui les rapprocheraient plus tard, ils n'étaient encore que des gosses innocents, des enfants qui ne savaient pas que, bientôt, leur courage et leur loyauté serait mise à l'épreuve.

VI

Les garçons avaient beau s'amuser, ils n'en avaient pas pour autant oublié la raison qui les avait poussés à se rassembler au départ, et, un samedi, alors que le ciel commençait à s'assombrir, Gary aborda à nouveau le sujet des jumeaux Marshall.

– Je crois qu'il est temps qu'on aille faire un tour chez eux, dit-il.

Il était installé en tailleur sur le vieux canapé, qui était plus ou moins devenu son siège de prédilection. À sa droite, Chuck était assis sur le rebord d'une baignoire rouillée tandis que, face à lui, Jordan se trouvait sur une pile de pneus de voiture, les surplombant tous les deux d'une cinquantaine de centimètres.

– Qu'est-ce que t'entends par « faire un tour chez eux ? » demanda Chuck.

– Aller voir, fit Gary d'un ton léger, en repérage. J'ai réfléchi, et je pense que comme leurs parents travaillent tous les deux, on devrait y aller un mercredi, en début d'après midi, comme ça on sera sûrs de ne pas se faire repérer.

– Tu n'as pas l'intention d'entrer dans leur maison, n'est-ce pas ? demanda Jordan avec inquiétude.

– Non, non, le rassura Gary, juste *repérer les lieux*.

Il semblait affectionner cette expression, qui avait une sonorité un peu militaire.

– Tu crois qu'ils ont encore ton ballon ? demanda Chuck.

Cela faisait plus d'un mois que l'incident entre Gary et Jonas Marshall avait eu lieu, et Jordan se demandait lui aussi si cela valait encore le coup. Pas question d'admettre ses doutes à Gary, cependant.

– On verra bien, fit ce dernier en haussant les épaules. Vous êtes avec moi ou pas, les gars ?

– Bien sûr, dit aussitôt Jordan.

Chuck hésita une seconde ou deux, se montrant comme souvent moins impulsif que ses deux amis, mais il finit par acquiescer.

– Ouais, dit-il, j’ai envie de voir ça.

– Cool ! dit Gary, avant de se tourner vers Jordan : Maintenant, j’aimerais vraiment savoir comment tu comptes descendre de là-haut sans te casser une jambe, Jordan.

Jordan baissa les yeux vers le sol. Il était grimpé en s’accrochant aux aspérités des pneus, et cela lui avait semblé facile, mais maintenant que Gary en parlait, il avait en effet du mal à s’imaginer redescendre de la même façon. En voyant son air ennuyé, Chuck éclata de rire, contaminant Gary au passage.

– Saute ! dit ce dernier en riant, c’est pas si haut que ça !

– Ouais, saute ! renchérit Chuck.

Maintenant qu’ils en avaient parlé, Jordan ne pouvait plus faire autrement, bien sûr, sinon il passerait pour un froussard. De toute manière, il n’avait pas peur, il n’avait jamais eu le vertige. Jordan s'appuya sur le pneu, prit son élan et sauta en avant. Il atterrit sur ses pieds sans dommage, mais la pile de pneus ne résista pas à la poussée qu’il avait exercée sur elle pour se projeter en avant et tomba en arrière en envoyant rouler les pneus dans tous les sens. Chuck et Gary s’esclaffaient bruyamment, et Jordan ne tarda pas à les imiter, se tordant littéralement de rire. Avec le recul, Jordan repensa souvent à ces instants comme les plus heureux de toute sa vie.

VII

La maison des Marshall était l’une des plus grandes de la ville, et elle était de loin la mieux entretenue. Monsieur Marshall était *dans les*

affaires, c'était ainsi que les trois garçons avaient toujours entendu parler de lui et, même s'ils ne savaient pas exactement ce que cela signifiait, ils comprenaient en tout cas que cela impliquait qu'il était un homme riche et puissant. Il devait aussi être quelqu'un de très occupé, parce qu'on le voyait rarement en ville ; à ce qu'il paraissait il dirigeait des tas d'entreprises un peu partout. Madame Marshall était professeur de sciences physiques au collège, elle était aussi présidente du conseil de la ville, ce qui signifiait qu'elle était chargée de se renseigner sur les éventuels problèmes rencontrés en ville et d'organiser des réunions pour les corriger. En vérité ce poste lui permettait de faire entendre ses propres critiques quant au fonctionnement de certaines choses, et de proposer ses propres solutions, sans jamais vraiment se soucier de ce que les gens en ville avaient à dire. Mais c'était ainsi que les choses étaient censées fonctionner, ici, et les gens ne s'attendaient pas à ce qu'on leur demande leur avis. Certains se seraient même très certainement sentis très perturbés, si quelqu'un comme Ruth Marshall avait un jour frappé à leur porte pour leur demander si on pouvait faire quelque chose pour eux.

Arrivés devant chez les Marshall, les trois garçons levèrent les yeux vers la maison, intimidés malgré eux par l'impression d'autorité qui s'en dégagait.
– On fait quoi ? demanda Jordan.

Personne ne répondit. Chuck avait tourné la tête vers Gary, parce que c'était évidemment à lui de répondre ; c'était son rôle, et puis, c'était lui qui les avaient amenés ici. Jordan se fit la réflexion qu'il n'aurait jamais pu être chef, ne serait-ce que parce que les chefs n'ont pas le droit de poser cette simple question : *Qu'est-ce qu'on fait ?*

– Regardez, dit alors Chuck, il y a quelqu'un dans la cour.

Il avait raison. Au milieu de la cour au gazon parfaitement tondu, et si vert qu'on aurait cru qu'il avait été peint, dans cette ville où la chaleur avait

tendance à jaunir toute végétation, il y avait une petite fille qui jouait à la corde à sauter. Les garçons la connaissaient pour l'avoir déjà vue à l'école.

– C'est leur petite sœur, dit Jordan, Olivia, je crois.

– Allons lui parler, fit Gary.

Chuck tourna brusquement la tête vers lui.

– Quoi ? dit-il.

– Allons lui parler, répéta impatiemment Gary, elle sait certainement où ses frères planquent les trucs qu'ils volent.

– Mais elle va le répéter à ses frères, si elle nous voit, rétorqua Chuck, en plus, si elle est là, c'est qu'il y a forcément quelqu'un d'autre dans la maison, elle ne peut pas être toute seule chez elle !

– C'est Jenna Long qui fait la baby-sitter pour les Marshall, je la connais, c'est ma voisine, et elle m'a déjà dit qu'elle passait tout son temps au salon à regarder la télé sur leur super écran plat, elle ne nous verra pas. D'ailleurs, même si elle nous voit, je pourrai certainement la convaincre de ne pas en parler.

– OK, mais comment on convainc la petite de ne rien dire ?

Gary haussa les épaules. Les inquiétudes de Chuck semblaient lui passer complètement au-dessus de la tête.

– On verra bien, dit-il.

Et, considérant la conversation terminée, Gary se détourna et commença à traverser la rue, sous le regard médusé de Chuck. Jordan regarda Gary, qui avançait vers la maison ennemie sans la moindre hésitation, puis il leva les yeux vers Chuck.

– On y va ? demanda-t-il.

Chuck poussa un soupir.

– Bien sûr qu'on y va, dit-il en s'engageant à son tour sur la route.

La petite Olivia ne les vit pas approcher, elle avait les yeux baissés sur ses pieds et était concentrée sur la corde qui filait sous ses pieds si vite que c'était comme si un genre de bouclier d'énergie rose fluo l'entourait. Ses cheveux blonds étaient coiffés en deux couettes qui sautaient en rythme de chaque côté de sa tête. Tout en approchant en longeant le grillage, Jordan songea à quel point cette activité devait requérir de la dextérité. De son point de vue, la corde semblait aller à une vitesse inouïe, bien trop rapide pour qu'il ait le temps de la voir venir et de sauter par-dessus. Et, comme si ce n'était pas suffisant, la petite fille alternait aussi parfois les sauts ; tantôt à pieds joints, tantôt sur un pied, puis sur l'autre, c'était comme une véritable chorégraphie.

Olivia finit par lever les yeux, et aperçut les trois garçons alignés derrière le grillage, les yeux fixés sur elle. Jordan crut que la surprise de les voir ici allait lui faire perdre le rythme, elle risquait même de s'emmêler les pieds et de tomber. Mais la petite fille se contenta de stopper le mouvement de la corde, et s'immobilisa calmement. Ses sourcils se froncèrent d'un air interrogatif.

– Vous voulez quoi ? demanda-t-elle.

Les trois garçons s'entre-regardèrent, puis Gary prit la parole :

– Est-ce que tes frères sont là ? demanda-t-il.

– Non, dit Olivia, ils sont partis au terrain de basket. Maman leur avait interdit de sortir avant d'avoir terminé leurs devoirs, mais ils s'en fichent parce qu'elle n'est pas là pour vérifier.

Tout cela était sorti de sa bouche d'une traite, et l'on sentait au ton de sa voix qu'elle n'était pas une grande fan de ses frères. Ce qui était une bonne chose pour eux.

– On aimerait récupérer certaines choses, expliqua Gary, des choses que tes frères nous ont volées.

Les yeux de la petite fille s'agrandirent légèrement.

– Volées ? répéta-t-elle d'un ton stupéfait.

– Ils m'ont pris mon ballon, et son skate aussi, ajouta Gary en montrant Chuck du doigt.

Olivia les regarda tous les deux, et la surprise laissa place à la curiosité.

– Si vous voulez vous battre contre mes frères, dit-elle, il vaut mieux pas, parce qu'ils sont vraiment forts, et pas gentils.

– Tout ce qu'on veut c'est récupérer nos affaires, intervint Chuck.

– T'as une idée d'où elles pourraient être ?

Elle haussa les épaules.

– Maman veut pas de ballons dans la maison, et il y a pas de skate non plus, j'en ai jamais vu nulle part dans leur chambre. Tous ces trucs-là ils les rangent dans la remise, là-bas.

Elle se détourna et pointa le doigt vers une vieille cabane en bois, au fond de la cour. Les trois garçons tournèrent les yeux vers la remise. Comment l'atteindre ? Olivia les observa un moment, puis dit :

– Vous voulez que j'aille chercher vos affaires ?

Ils la regardèrent. Jordan avait l'impression que c'était une mauvaise idée, que, en fait, cela avait été une mauvaise idée dès le départ, de venir lui parler. Elle allait dire à ses frères que trois garçons étaient venus et les avaient traités de voleurs, ou bien elle le dirait à ses parents, ou à ses amies... Quoi qu'il en soit, cela finirait forcément par parvenir aux oreilles des jumeaux. Cependant, ils étaient là, maintenant, et quitte à se faire repérer, autant que ce soit pour quelque chose. Gary pensait visiblement la même chose que lui sur ce point, car il fit un pas en avant, jusqu'à se retrouver tout contre la clôture, et dit :

– Tu accepterais de nous aider ?

Olivia hocha énergiquement la tête.

– Bien sûr !

– Et est-ce que tu serais capable de garder le secret ? Sur le fait qu'on est venus ici, et qu'on a récupéré nos affaires ? Tu serais capable de n'en parler à personne, jamais ?

– Oui !

Gary lança un regard sceptique à ses deux amis.

– Vous en pensez quoi, les gars ? Elle peut le faire à votre avis ?

Chuck eut l'air interloqué, mais Jordan comprit immédiatement où Gary voulait en venir. Avec la même expression de doute, il secoua la tête tout en répondant :

– Je crois pas. Tu sais ce qu'on dit sur les filles ? Elles sont incapables de garder un secret.

– C'est faux ! s'indigna Olivia, je sais garder un secret, on m'en a déjà confié des tas, et je les ai jamais répétés à personne, même pas à Maman !

– Ah oui ? fit Gary, quels secrets ?

Olivia ouvrit la bouche, puis la referma soudainement et le fusilla du regard.

– Je sais garder des secrets, répéta-t-elle d'un ton buté.

– Tu diras à personne que tu nous as vus ? insista Gary.

– Non, promis juré !

– Même pas à tes parents ?

– Non !

– Même pas à ta meilleure amie ?

Elle hésita.

– On ne doit rien cacher à sa meilleure amie...

Et voilà, songea Jordan. On en revenait toujours à ça, avec les filles. Tous ces trucs de confiance et de ne rien se cacher, qui finissaient toujours par répandre les informations comme une traînée de poudre.

– Ça, c’est différent, dit fermement Gary, si tu peux pas le cacher à ta meilleure amie, alors dis-le tout de suite, et on oublie le deal.

Olivia prit un air déçu.

– Oh, s’il te plaît, elle le répétera pas, elle répète pas les secrets, elle non plus...

– Je peux pas faire confiance à quelqu’un que je connais pas, dit Gary d’un ton sans appel.

Elle hésitait tout en les regardant tour à tour, l’air presque au supplice devant le dilemme que Gary lui imposait.

– Tes frères doivent pas être faciles à supporter, hein ? intervint alors Chuck.

Olivia le regarda, et secoua vigoureusement la tête.

– Non, ce sont des idiots, tous les deux. Ils se prennent pour les rois, ils croient qu’ils ont le droit de faire ce qu’ils veulent et je déteste comment ils me regardent parfois, comme s’ils étaient plus malins que moi alors que ce ne sont que des imbéciles !

– Ouais, je suis bien d’accord, dit Chuck avec un sourire, des imbéciles. T’as pas envie de leur rendre la monnaie de leur pièce, parfois ? De pouvoir savoir quelque chose qu’ils ignorent, de manière à pouvoir les regarder et *savoir* que c’est toi la plus maligne, en vérité ?

Elle hocha une nouvelle fois la tête, plus lentement cette fois, l’air sérieux et concentré.

– Ils seront furieux s’ils apprennent ce que vous avez fait, vous savez ? dit-elle.

– C’est exactement pour ça que tu ne dois le dire à personne, dit Chuck avec un sourire léger, quand on y réfléchit, nos vies sont un peu entre tes mains, Olivia.

Elle parut surprise qu'il connaisse son prénom, peut-être même un peu flattée, car elle lui adressa un petit sourire.

– D'accord, finit-elle par dire, je vous aide et je le dis à personne, même pas à ma meilleure amie.

– Promis ? demanda Gary.

– Promis juré.

– Croix de bois croix de fer ?

– Si je mens, je vais en enfer, acquiesça Olivia.

Elle avait parlé d'un ton solennel assez comique ; pour un peu, on se serait attendu à la voir faire le salut militaire.

– OK, alors c'est parti.

Olivia laissa tomber sa corde à sauter sur le sol, et s'élança vers la cabane. Les trois garçons longèrent la clôture jusqu'au fond de la cour tout en regardant autour d'eux pour vérifier qu'aucun curieux ne les espionnait. Une fois arrivée devant la remise, Olivia en ouvrit la porte et regarda à l'intérieur.

– Il y a trois ballons... Non, quatre.

– Comment ils sont ? demanda Gary, qui ne pouvait pas voir à l'intérieur de la remise, de là où il était.

– Il y a un ballon de basket...

– C'est pas celui-là. Le mien, c'était un ballon de football, un blanc.

– Il y a deux ballons blancs, et un blanc et noir.

– Sors les deux blancs, dit Gary, puis, se rendant compte qu'il avait peut-être été un peu trop autoritaire, il ajouta : s'il te plaît.

Olivia était déjà entrée dans la remise. Cinq secondes plus tard, elle ressortait, un ballon dans chaque main. Il n'y avait pas grande différence entre les deux, mis à part que l'un était plus propre que l'autre.

– Il y a une inscription sur celui-là, dit Olivia, qui étudiait les deux ballons, je crois que c'est un G, ou un C peut-être.

– C'est le mien, dit Gary, ma mère m'avait fait marquer la première lettre de mon prénom dessus pour que je puisse le récupérer plus facilement au cas où je l'oublierai quelque part.

Olivia s'avança vers la clôture et tendit le ballon à Gary.

– Merci beaucoup, dit Gary en le récupérant.

La petite fille alla remettre l'autre ballon dans la remise.

– Il y a trois skates, leur lança-t-elle depuis l'intérieur, les deux qui sont pareils doivent être à mes frères, ils l'avaient eu en cadeau pour leur anniversaire, il y a quelque temps. L'autre...

Ils entendirent des bruits sourds à l'intérieur, puis Olivia ressortit. Elle tenait un skate-board noir avec une unique rayure rouge au-dessous dans les mains.

– L'autre doit être à toi, termina-t-elle en regardant Chuck.

– Oui, acquiesça ce dernier en souriant, c'est le mien.

Chuck récupéra son skate-board, et le glissa sous son bras.

– Voilà, fit la petite fille, autre chose ?

Elle semblait tout excitée par ce qu'elle venait de faire, et assez fière d'elle, aussi. Jordan n'était toujours pas certain de pouvoir lui faire entièrement confiance pour ne pas leur attirer d'ennuis, mais il était persuadé que, si elle le faisait, ce serait sans le vouloir. Elle n'avait absolument rien en commun avec ses deux frères.

– T'es quelqu'un de courageux, Olivia, lança Gary alors qu'ils s'apprêtaient à partir, si, dans quelques années, tu as envie de faire partie d'une bande, tu pourras toujours frapper à notre porte.

– Une bande de *garçons* ? fit Olivia d'un air dégoûté, ça, pas question !

Mais à la lueur joyeuse de ses yeux, et à la légère rougeur de ses joues, on pouvait voir que la proposition de Gary l'avait flattée.

– Au revoir, Olivia, dirent les trois garçons en chœur alors qu'ils s'éloignaient de la maison.

– Au revoir !

Elle les regarda s'éloigner, un sourire sur le visage. Ce fut la seule et unique fois dans leur enfance où la petite Olivia Marshall fut associée à la bande. Mais peut-être cela avait-il suffi pour lier son destin à celui de Chuck, peut-être cette rencontre avait-elle été l'étincelle de leur relation future. Et de sa fin tragique.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

I

Jordan était installé à une table depuis une dizaine de minutes lorsque Gary arriva chez Coleman. Il était à peine sept heures du soir, et le restaurant était encore quasiment vide, à part les éternels habitués au bar. Gary repéra facilement son ami, assis à l'une des tables du fond, contre le mur, et alla le rejoindre.

– Alors, comment s'est passée ta journée ? demanda Gary une fois qu'il eut retiré sa veste et se fut assis face à lui.

– Ça peut aller. J'ai fait un tour en ville, histoire de voir si je reconnaissais encore les choses...

– Oh, je crois pas que beaucoup de choses aient changées... Si ?

Jordan haussa les épaules. Il repensait à l'épicerie vandalisée des Stall.

– Certaines choses sont différentes, murmura-t-il.

Gary eut un petit sourire.

– T'étais pourtant revenu plusieurs fois, non ? Entre le moment où on s'est tous dit au revoir et aujourd'hui, je veux dire.

– J'ai dû revenir une vingtaine de fois, dit Jordan, pensif, mais c'était juste le temps d'un week-end, et je le passais à la maison, avec ma mère. Elle était tellement contente que je sois de retour qu'elle ne m'aurait pas laissé la quitter un seul instant. Et puis, à ce moment-là, je ne me préoccupais pas beaucoup de ce que devenait la ville, je ne crois même pas avoir eu conscience que les choses pouvaient vraiment changer, ici, tu vois ce que je veux dire ?

– Bien sûr, acquiesça Gary, moi, je suis revenu ici six ans après être parti, dès que j’ai eu fini mes études, en d’autres termes. Le seul changement notable que j’ai remarqué, c’est qu’ils avaient commencé à construire un nouveau lotissement sur West Street. Eh bien, crois-le ou non, mais ça m’a proprement choqué, ces maisons neuves aux couleurs si vives qu’elles éblouissaient presque, en comparaison avec tout le reste !

Ils rirent, et Jordan ressentit à nouveau cette étrange impression du présent se diluant dans le passé. Quelques minutes plus tard, Coleman vint jusqu’à leur table.

– Alors, les garçons, on rattrape le temps perdu ?

– C’est un peu ça, fit Jordan en souriant.

– Bien, bien. J’espère juste qu’il ne vous prendra pas l’envie de lancer des œufs dans les rues, en souvenir du bon vieux temps.

Son ton était sérieux, mais il leur adressa un sourire montrant qu’il plaisantait ; plus ou moins en tout cas.

– Je vous sers quelque chose, les gars ? continua Coleman, le plat du jour, c’est poulet royal, si ça vous intéresse.

– Ça t’intéresse ? demanda Gary à Jordan, c’est moi qui invite.

– Eh bien oui, avec plaisir.

– Excellent. Est-ce qu’on pourrait avoir une bière, pour commencer, Monsieur Coleman ?

– C’est noté, deux bières, deux poulets, dit Coleman en s’éloignant.

Gary le regarda partir, puis se tourna vers Jordan, un sourire aux lèvres.

– Je crois qu’il n’a jamais vraiment digéré cette histoire d’œufs sur sa vitrine, dit-il.

– Je crois aussi, répondit Jordan, mais on a fait bien pire, quand on y pense...

– Oh, oui !

Les deux bières arrivèrent, et furent suivies de deux autres, tandis que Jordan et Gary continuaient de se remémorer leurs souvenirs d'enfance. Ce ne fut qu'au moment où leur repas leur fut apporté que Jordan décida qu'il était temps de revenir au présent, et d'aborder le sujet qui l'avait mené jusqu'ici.

– Alors... est-ce que tu as beaucoup reparlé à Chuck, depuis...

Gary secoua la tête.

– Juste cette fois, au téléphone ; ce devait être il y a deux ou trois jours... Il m'a dit qu'il avait été piégé, qu'il était innocent...

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Pas grand-chose, soupira Gary, je ne savais vraiment pas comment réagir, ni quoi en penser. Je ne sais toujours pas, d'ailleurs.

Jordan hocha gravement la tête. Autour d'eux, le restaurant commençait à se remplir, et Jordan reconnut même quelques visages familiers.

– Tu sais, reprit Gary, lui et Olivia, c'était une histoire compliquée, dès le début. À cause de sa famille à elle, principalement. Ils n'ont jamais approuvé, ils pensaient que leur fille valait mieux qu'un pauvre fils d'épicier, et ils ne se gênaient pas pour le faire savoir. Mais Olivia était un peu une rebelle, elle aurait fait n'importe quoi pour échapper à sa famille, et je pense qu'elle aimait énormément Chuck. Lui aussi, il l'aimait, il l'adorait, même ; comment auraient-ils pu tenir bon tout ce temps, sinon ? Les frères d'Olivia ont eu beau venir voir Chuck plusieurs fois pour tenter de le persuader de laisser leur sœur tranquille, parfois même en lui proposant de l'argent, il n'a jamais rien voulu entendre. C'était elle qu'il voulait, et, pendant un temps, il a semblé qu'ils avaient réussi à vaincre les Marshall. Lorsqu'ils se sont installés ensemble, Olivia n'avait pas beaucoup plus de vingt ans. Ses parents auraient voulu qu'elle aille dans la même université réputée où étaient allés ses frères, mais au lieu de ça, elle a

commencé à travailler dans un magasin de vêtements, puis elle est tombée enceinte, et s'est fiancée à Chuck. Tout semblait aller parfaitement bien pour eux.

Gary s'interrompt un instant. Il semblait plongé dans ses souvenirs, comme s'il cherchait ce qui lui avait échappé, dans ce tableau de famille.

– Ça n'allait pas si bien, en fait, finit-il par dire. À cause des Marshall, encore une fois. Ce que je pense, c'est qu'ils ont tout fait pour détruire cette relation, et qu'ils ont fini par y arriver. Chuck et Olivia se disputaient à cause de ça. J'ai entendu dire qu'elle aurait voulu partir, mais que Chuck refusait de quitter Milford. Olivia l'accusait de ne pas se préoccuper de son bonheur, tandis que Chuck pensait que si elle se sentait obligée de fuir sa famille pour être heureuse, c'était parce qu'elle était encore sous leur joug, d'une certaine manière. C'est ce qu'il m'a dit, une fois, et ça semblait vraiment le consterner. Mais Olivia ne repartait jamais dans sa famille, lorsqu'ils se disputaient. Pas à ma connaissance, en tout cas. Elle restait dans leur maison, avec Juliette, et c'était Chuck qui partait chez ses parents. Généralement, il y restait un ou deux jours, puis il revenait vers elle, ils se réconciliaient et reprenaient leur vie. Tout le monde pensait que ça se passerait comme ça aussi, la dernière fois. Ça faisait deux jours qu'Olivia était toute seule chez elle, et on s'attendait à ce que Chuck la rejoigne d'un instant à l'autre.

– Et il l'a rejointe... dit Jordan à demi-voix.

– Oui, acquiesça Gary, l'air sombre. Certains pensent que c'est la présence de la mère d'Olivia qui a mis Chuck en colère.

– En colère au point de les tuer toutes les deux ? fit Jordan, sceptique.

Gary secoua la tête d'un air impuissant.

– Tu connais Chuck aussi bien que moi. Même s'il avait été furieux... je ne peux pas y croire.

– Alors quoi ? Il aurait été piégé ? Par qui ? Qui serait assez dingue pour préparer un truc pareil, un truc aussi horrible ? Qui pourrait en vouloir assez à Chuck pour assassiner deux femmes innocentes juste pour l’atteindre lui ? Ça paraît délirant...

– Je sais. Et les seules personnes qui, à ma connaissance, détestaient assez Chuck pour avoir envie de lui faire ça, ce sont les Marshall.

– Sauf que les Marshall sont les victimes, ici.

– Exact, acquiesça Gary. Et si on élimine du tableau les seules personnes ayant le motif et les moyens de faire ça...

– Il ne reste plus que Chuck, termina Jordan à sa place.

Ils se regardèrent d’un air sombre. Jordan se renfonça dans son siège, et se mit à réfléchir à voix haute.

– Peut-être que Chuck avait des ennemis dont nous n’avons pas conscience, suggéra-t-il, après tout, tu as dit toi-même que vous n’étiez plus si proches que ça, tous les deux...

– C’est vrai. Tu crois qu’il aurait une idée de qui pourrait être derrière tout ça ?

– Peut-être... Le meilleur moyen de le savoir, ce serait de lui parler.

– J’imagine qu’on pourrait lui passer un coup de fil... dit lentement Gary.

– Oui, acquiesça Jordan, je pense que c’est la meilleure chose à faire.

– ... mais il faut que tu sois bien conscient d’une chose, continua Gary, si on fait ça, si on appelle Chuck, alors ça voudra dire qu’on se lance vraiment là-dedans, qu’on tente vraiment de mener l’enquête pour prouver son innocence. C’est en tout cas comme ça qu’il va l’interpréter, et je n’ai pas envie de lui donner de faux espoirs...

Jordan prit le temps de réfléchir à ce que venait de dire Gary. Mais, à vrai dire, la décision ne fut pas difficile à prendre. Il était revenu pour ça, après tout, et maintenant qu’il était complètement immergé dans cette ville et ses

histoires, il ne pouvait plus rester à l'écart et faire comme si cela ne le concernait pas. Il lui suffisait de songer à la devanture d'épicerie vandalisée, à la petite Juliette qui allait bientôt se retrouver orpheline, ou encore à cette petite fille blonde qui faisait de la corde à sauter, pour savoir que cela le concernait, cela le concernait pleinement.

– Je veux le faire, dit-il d'un ton déterminé, c'est de Chuck qu'il s'agit, Gary, et... tous les trois, nous étions censés nous serrer les coudes, non ? Je sais bien que c'était il y a longtemps, une autre vie, presque, n'empêche que, quand j'y pense, je n'ai pas l'impression que la page est tournée.

Gary l'observa un instant sans rien dire, l'air grave. Finalement, il hocha la tête.

– T'as raison. Bien sûr que t'as raison. Depuis ce qui est arrivé à Chuck, ça n'arrête pas de tourner dans un coin de ma tête, c'est comme si quelque chose en moi voulait m'obliger à y prêter attention. Mais Jordan il faut que tu saches que ça ne va pas être facile. À partir du moment où les gens ici comprendront ce qu'on fait – et ils finiront par comprendre, cette ville est trop petite pour qu'on puisse y être discret – ils vont tous se retourner contre nous. Ceux qui connaissaient Olivia haïssent Chuck de tout leur cœur, et ceux qui connaissaient Chuck se sentent trahis par lui, au point qu'ils le haïssent peut-être encore plus. Sans parler des Marshall, bien sûr.

Gary avait plus à perdre que lui, Jordan en avait conscience ; il vivait ici, après tout, et en tant qu'adjoint du maire il était une figure importante de la communauté. En se mettant les gens à dos, il risquait de tout perdre.

– Si t'as pas envie de t'en mêler, je comprendrai, finit par dire Jordan, moi, une fois cette histoire terminée, je rentrerai chez moi et je reprendrai ma vie, alors que toi...

– T'en fait pas pour moi, répondit Gary en balayant les mots de son ami d'un revers de la main, et puis, de toute façon, ça me ferait vraiment mal de

rester à l'écart.

– OK, dans ce cas... Je songeais à aller rendre visite aux parents de Chuck.

– Tu crois qu'ils pourraient avoir quelque chose à nous apprendre ?

– Je ne sais pas, mais ce dont je suis certain, c'est qu'ils auraient bien besoin d'un peu de réconfort, en ce moment, de gens qui croient encore en leur fils...

Gary hocha la tête.

– C'est vrai. Je suis allé les voir deux-trois fois, notamment pour essayer de les convaincre de porter plainte contre ces imbéciles qui ont vandalisé l'épicerie... Ils sont vraiment anéantis.

Ils gardèrent tous deux le silence pendant plusieurs secondes, plongés dans leurs pensées.

– Bon, alors c'est décidé, reprit finalement Gary, on essaie de joindre Chuck, et puis on va rendre visite à ses parents.

– C'est ça, dit Jordan.

Une lueur joyeuse brilla dans les yeux de Gary alors qu'il se penchait en avant et murmurait :

– Je sais que ça n'a rien de drôle en soi, mais tout ça, ça me fait penser au bon vieux temps, et à l'idée de replonger dans ce monde, je me sens assez impatient.

Jordan lui répondit par un sourire, mais en lui-même il se demandait si ce serait vraiment comme quand ils étaient gamins. Est-ce qu'ils ne feraient que jouer aux détectives pour sauver leur ami, le troisième membre de leur bande ? Ou bien des dangers bien réels, du genre de ceux qui avaient ôté la vie à Olivia et sa mère, les attendaient-ils au tournant ?

Des dangers, ils en avaient déjà traversés ensemble. À l'époque, Jordan avait même dû faire face à ce qui était sans aucun doute la plus grosse frayeur de toute sa vie. Et ils l'avaient surmontée, ensemble. Est-ce que ce

serait encore comme ça, ou est-ce que, tout comme eux avaient grandis, leur ennemi invisible – si tant est qu’il y ait bien un ennemi – serait pire encore ?

II

Ils se mirent d’accord : Jordan irait voir les parents de Chuck dans la matinée du lendemain, et Gary tenterait de passer un coup de fil à Chuck en début d’après midi. Il n’était pas certain que, dans sa position de condamné à mort, Chuck ait le droit de recevoir des coups de fils, mais Gary pensait pouvoir tirer quelques ficelles pour arranger cela, le cas échéant.

Vers neuf heures le lendemain matin Jordan sortit donc de sa chambre et descendit dans le restaurant, avec l’intention d’aller directement chez les Stall. Seulement, à peine sorti de chez Coleman, il se fit accoster par deux hommes qu’il n’eut aucun mal à reconnaître, bien que ne les ayant pas vus depuis longtemps.

– Alors c’était bien vrai ! s’exclama Lee Marshall d’un ton jovial, Jordan James est de retour en ville !

– On avait entendu les rumeurs, et on était très curieux de savoir si c’était vrai ou pas, compléta Jonas.

Les deux frères n’avaient pas vraiment changé, en dix ans ; ils se ressemblaient toujours comme deux gouttes d’eau, avec leurs cheveux noirs coiffés à l’identique et leur carrure élancée de basketteurs. Le ton d’arrogance et de mépris sur leur visage était, lui aussi, toujours bien présent. Les jumeaux détaillaient Jordan avec une attention qui ne lui plaisait pas beaucoup.

– Oui, c’est bien moi, répondit-il, ça faisait un bail, n’est-ce pas ?

Il s'était efforcé d'adopter un ton léger, désireux de montrer que de l'eau avait coulé sous les ponts, depuis leurs derniers accrochages, et qu'en ce qui le concernait tout cela était loin derrière lui.

– Tu l'as dit, rétorqua Jonas, pourtant t'as vraiment pas changé, pas vrai, Lee ?

– Ouais, exactement le même qu'avant. Sauf pour le côté célébrité, j'imagine, ça, c'est nouveau pour nous.

Il y avait quelque chose d'agressif dans la bonne humeur exagérée qu'affichait Lee, et son sourire faisait plutôt penser à un animal sauvage montrant les dents. *Bien sûr qu'ils sont furieux*, pensa Jordan, *la moitié de leur famille leur a été arrachée. Ils ont l'habitude d'avoir le contrôle sur tout ce qui les entoure, mais ils n'ont eu aucun contrôle sur ça.*

– Écoutez, dit Jordan en faisant un pas en arrière, c'était vraiment... génial de vous revoir, tous les deux, mais j'ai des choses à faire, alors...

– Quel genre de choses, Jordan ? demanda Jonas, qu'est-ce qui a bien pu te donner envie de revenir dans un trou perdu comme celui-là, après tout ce temps ?

Jordan hésita, cherchant quelque chose de plausible à répondre. Il aurait dû se préparer à ce genre de questions, trouver une explication à l'avance ; mais il fallait bien avouer que, jusqu'ici, il n'avait pas vraiment réussi à prendre les avertissements de Gary au sérieux. Maintenant qu'il était face au regard scrutateur des jumeaux Marshall, c'était bien différent. Il voyait à quel point rien n'avait changé, ici. Les deux frères avaient beau être des adultes, maintenant, ils n'en avaient pas moins gardé leurs airs hautains et, semblait-il, leur goût pour la confrontation. Tout cela ajouté à la peine d'avoir perdu deux membres de leur famille pouvait créer un cocktail explosif.

– Je voulais juste... prendre quelques vacances, expliqua Jordan, j’avais besoin de m’éloigner un peu de chez moi, et j’ai eu envie de reprendre contact avec... avec le passé.

Peut-être pas la chose la plus intelligente à dire, car en l’entendant Jonas plissa les yeux, et fit un pas en avant.

– Je vais te donner un conseil, mon gars : ne viens pas foutre le bordel dans notre ville. T’es plus d’ici maintenant, ce qu’il se passe à Milford te regarde plus, OK ? Et pour ce qui est de...

Un éclair de haine brûlante passa dans les yeux de Jonas qui, l’espace d’une seconde, eut l’air d’un dément. Puis l’éclair disparut, et il reprit sans élever la voix :

– Pour ce qui est du reste, toi et ta petite bande, je vous ai toujours considérés comme de sales petits rats, et, apparemment, les rats ont tendance à se regrouper lorsqu’un truc leur tombe dessus, hein ? Une chose est sûre en tout cas, en ce qui me concerne vous êtes tous les mêmes, et je n’hésiterai pas une seconde à t’écraser comme une mouche si jamais tu t’avises de raconter des choses qui ne me plaisent pas.

Jordan chercha quelque chose à répondre ; quelque chose de raisonnable et de conciliant, qui ramènerait cette conversation sur une base adulte et mature, mais il ne trouva rien. Ils étaient tous les trois des adultes maintenant, ils n’étaient plus des enfants se défiant dans la cour de l’école pour savoir qui était le plus fort, et pourtant la tension (*et la peur ?*) que ressentait Jordan à cet instant était la même qu’il avait ressentie, étant enfant, chaque fois qu’il s’était retrouvé face à une brute du genre de Jonas Marshall. Cette ville était-elle victime d’un sortilège, qui la gardait bloquée dans le temps, à l’époque où Jordan n’était qu’un enfant et où combattre pour obtenir ce qu’on recherchait était la seule façon de faire ?

En voyant que Jordan n'avait rien à répondre, Jonas finit par le contourner, le bousculant sans ménagement au passage, et par s'éloigner. Lee le suivit, non sans lancer à Jordan un regard mauvais tandis qu'il passait devant lui. Ce dernier resta un moment immobile sur le trottoir, puis il s'adossa au mur derrière lui, et poussa un léger soupir. Il venait de prendre conscience d'une chose tout sauf rassurante : Non seulement les Marshall étaient furieux, mais ils cherchaient aussi quelqu'un sur qui rejeter toute leur colère. Ils n'avaient jamais eu l'occasion de s'en prendre à Chuck, et cela devait être vraiment très frustrant pour eux. Alors, quel meilleur moyen de se défouler pour eux que de s'en prendre aux deux amis de Chuck, surtout si ceux-ci avaient le culot de défendre l'honneur de l'homme qui avait tué leur sœur et leur mère ? Jordan pensa alors à autre chose : C'était avec ces gens que la petite Juliette était destinée à grandir. Elle allait devoir vivre dans l'environnement de ces deux hommes violents et remplis de rage. Et que voyaient-ils, lorsqu'ils regardaient Juliette Stall ? Leur nièce, la réplique en miniature de leur défunte sœur, ou bien la fille de l'homme qui la leur avait enlevée, le fruit de l'union qui avait scellé le destin d'Olivia et sa mère ?

III

L'incident du ballon volé ne fut pas le seul qui opposa les trois garçons aux Marshall durant ces quelques années où ils sillonnèrent les rues de leur ville ensemble. Ils ne surent jamais vraiment comment, mais les jumeaux finirent par apprendre l'expédition des trois garçons jusque chez eux, et cela ne leur plût pas du tout. En réalité, ils semblaient l'avoir plus ou moins pris comme un affront personnel, et c'est une chose qu'ils ne leur pardonnèrent jamais.

Ce n'est que plusieurs mois après l'incident du ballon volé qu'ils entendirent à nouveau parler des Marshall. À croire qu'eux aussi avaient ruminé leur vengeance pendant des semaines dans quelque cachette secrète. Les vacances d'été avaient débuté, et Jordan marchait dans la rue en direction de la décharge, où il était censé retrouver ses deux amis. Il en avait été ainsi chaque jour depuis le début des vacances ; Jordan partait de chez lui en début d'après-midi et retrouvait Chuck et Gary, avec qui il jouait à des tas de jeux tous plus inventifs les uns que les autres. Il portait son sac à dos, dans lequel il avait mis les quelques sachets plastiques que sa mère avait accepté de lui donner.

– Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? avait demandé Ellen James avec surprise lorsqu'il lui avait demandé s'il pouvait avoir quelques-uns de ces petits sachets refermables dans lesquels elle rangeait les aliments lorsqu'elle ne voulait pas qu'ils moisissent.

– C'est juste pour un jeu.

– Pas pour faire des bombes à eau, j'espère, je ne veux pas que tu rentres à la maison trempé comme une soupe...

– Non, Non, Maman, pas de bombes d'eau. Promis !

Elle l'avait regardé d'un air sceptique, mais avait quand même fini par lui donner ce qu'il demandait. Elle finissait toujours par le faire, et Jordan le savait bien. Il savait qu'elle se sentait coupable de passer ses journées à travailler en laissant son fils livré à lui-même, et elle s'en voulait aussi d'être trop pauvre pour pouvoir lui offrir de beaux cadeaux. Alors, lorsqu'il demandait des sachets en plastiques pour s'amuser avec, comment pouvait-elle refuser ?

À vrai dire, Jordan craignait que le jeu que Gary avait en tête lorsqu'il leur avait demandé de ramener des sachets plastique soit autrement plus salissant que s'il s'était simplement agi de bombes à eau, et c'était

d'ailleurs la raison pour laquelle il avait aussi pris son imperméable avec lui, roulé en boule dans son sac. Il avait toujours trouvé ce truc en plastique jaune parfaitement hideux, et sa mère n'avait réussi à le lui faire porter que deux fois, l'année où une tempête était passée sur la ville et qu'il avait plu des trombes d'eau pendant plusieurs jours. Mais, cet été, l'imperméable avait semblé enfin trouver son utilité : Il était parfait pour protéger ses vêtements lorsqu'il s'amusait avec ses amis. D'ailleurs, eux aussi avaient réussi à se dégotter le même genre de protection, et maintenant, lorsqu'ils jouaient ensemble, ils ressemblaient à des astronautes en mission sur une planète toxique.

Gary était un peu le maître de cérémonie de leurs jeux, c'était souvent lui qui les trouvait et, même si Jordan trouvait qu'ils avaient tendance à prendre de plus en plus d'ampleur, lui et Chuck suivaient toujours sans discuter. Et ils s'amusaient toujours comme des fous. Ce jour là, Gary avait demandé deux choses : Des sachets plastique et de la peinture. Jordan n'avait pas de peinture chez lui, mais le père de Gary travaillait comme peintre en bâtiment, et leur garage était rempli de pots de peinture, surplus que le père de Gary ramenait chez lui mais qui ne lui servait pour ainsi dire à rien. Gary s'occuperait donc de la peinture, tandis que Jordan et Chuck ramèneraient les sachets en plastique. Il n'était pas difficile d'imaginer ce que Gary avait en tête, même s'il ne l'avait pas vraiment spécifié. Il avait sûrement dans l'idée de fabriquer des « bombes de peinture », et probablement avait-il l'intention de ne les lancer que sur des murs ou des objets inanimés, mais Jordan savait très bien où tout cela les mènerait immanquablement. Il avait vraiment bien fait d'apporter son imperméable. Plongé dans ses pensées, Jordan ne fit d'abord pas attention aux deux personnes qui arrivaient face à lui sur le trottoir. Ce ne fut que lorsque l'un

d'eux haussa la voix qu'il leva les yeux. Il s'immobilisa aussitôt en reconnaissant les jumeaux Marshall.

– Tiens, lança Jonas, mais c'est notre apprenti voyou, là-bas !

Lee et Jonas arboraient tous deux leur sourire sarcastique, et ils continuèrent à avancer vers Jordan tout en le fixant d'un regard mauvais. Le garçon songea un instant à faire volte-face pour s'enfuir en courant, mais cela aurait été se comporter comme un trouillard, et il ne voulait pas en être un. N'empêche que plus les jumeaux approchaient, plus ils avaient l'air grands et menaçants, et plus lui sentait ses genoux fléchir. Arrivés à une dizaine de pas de Jordan, les deux frères s'arrêtèrent.

– Où tu vas, comme ça, le morveux ? Retrouver tes deux morveux de copains, c'est ça ?

– Je parie qu'ils se sentent très forts quand ils sont tous les trois, renchérit Lee, je parie qu'ils se prennent pour une véritable petite bande.

– Ouais. Tellement forts qu'ils se permettent de venir chez nous pour voler des trucs.

Une onde glacée remonta le long du dos de Jordan. Ils savaient, mais restait à découvrir à quel point ils savaient. Avaient-ils simplement remarqué que des choses avaient disparu de leur cabane, ou bien quelqu'un avait-il vendu la mèche, leur sœur par exemple ?

– Je sais pas de quoi vous parlez, dit Jordan en s'efforçant de ne pas montrer sa peur, et je suis pressé, alors...

– Pressé d'aller où ? l'interrompit sèchement Jonas.

Jordan ne répondit pas. Il prit conscience qu'ils n'étaient qu'à quelques mètres de la décharge, d'ailleurs il pouvait la voir, en regardant derrière les jumeaux. Si jamais les Marshall découvraient leur cachette secrète à cause de lui, ce serait catastrophique.

– On sait que t’es pote avec Gary Baker, finit par reprendre Jonas, en fait, il semble que vous soyez tout le temps fourrés ensemble, vous deux et cet autre type, le fils de l’épicier. Le truc c’est qu’on aimerait bien avoir une petite discussion avec Baker, et puisque vous êtes si proches, tu vas peut-être pouvoir nous dire où on peut le trouver...

– Pourquoi vous voulez le voir ? demanda Jordan.

– T’occupes. Dis-toi juste qu’on peut faire ça de deux manières, soit tu nous dis où est ton ami, et on considère que t’as rien à voir avec le vol de nos affaires, soit tu te tais, et alors on sera obligé de comprendre que t’es de mèche avec lui, puisque tu le protèges, et là...

Jonas ne termina pas sa phrase, mais son sourire s’élargit, donnant à son visage un air carnassier bien assez éloquent.

– Je sais pas où est Gary, dit Jordan.

Jonas poussa un soupir, et lança un regard faussement consterné à son frère. Ce dernier tourna la tête vers Jordan et reprit la main.

– Il paraît que vous passez vos journées ensemble, insista Lee, il paraît même que vous avez un endroit à vous, où vous vous réunissez, mais on a eu beau chercher, pas moyen de savoir où. Ce que je pense, moi, c’est que t’es en route pour rejoindre tes deux petits copains, là, que vous vous êtes donnés rendez-vous quelque part, je me trompe ?

Jordan ne trouva rien à répondre. À vrai dire il aimait de moins en moins la tournure que prenait cette conversation.

– T’en penses quoi, Jonas ? finit par demander Lee, sans quitter Jordan des yeux.

– Je suis tout à fait d’accord, dit Jonas.

– Alors qu’est-ce qu’on fait ?

– Va falloir qu’on trouve un moyen de le faire parler.

Leurs sourires cruels en tous points identiques les faisaient ressembler à deux mauvais génies. Il avait beau faire au moins trente degrés, Jordan frissonnait à en claquer des dents.

– Je sais pas où il est, répéta-t-il néanmoins.

– T’as vraiment envie de prendre pour lui, abruti, fit Jonas, son ton se durcissant.

– Je sais pas ce que vous pensez qu’il a fait, tenta Jordan, mais vous vous trompez sûrement, il...

– Des affaires à nous ont disparu, le coupa Lee, des trucs que lui seul aurait eu intérêt à voler. Et puis, c’est tout à fait son style, ce gosse a tellement de culot que c’est à croire qu’il est suicidaire.

Jonas eut un petit rire à cette remarque, qui passait apparemment pour une blague chez eux, puis il enchaîna :

– Ton copain est un voleur, et les voleurs, ils vont en prison, surtout si c’est nous qu’ils volent. T’as peut-être envie d’aller en prison avec lui ?

– C’est pas un voleur, ne put s’empêcher de répliquer Jordan.

– Quoi ? dit Jonas, se penchant vers lui d’un air menaçant.

Jordan dû faire un gros effort pour ne pas baisser les yeux, mais c’était de l’honneur de son ami qu’il en allait, un membre de sa bande, et très certainement le chef, même. Il y avait des choses pour lesquelles il fallait savoir se montrer courageux, et être prêt à prendre des risques.

– Gary n’est pas un voleur, répéta-t-il lentement, c’est vous qui l’avez volé.

Jonas se redressa. Il regardait Jordan d’un air choqué.

– Il vient de nous traiter de voleurs, là ? demanda-t-il à son frère.

– C’est ce que j’ai entendu, répondit Lee, son visage offensé étant la parfaite reproduction de celui de Jonas.

Ils allaient le frapper, maintenant, Jordan en était certain. Peut-être même qu’ils allaient essayer de le tuer ?... À ce qu’on disait, ils étaient tellement

riches qu'ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient, est-ce que cela incluait de tuer des gens ? Mais, plutôt que de lui donner un coup de poing, Jonas tendit la main en avant, et tira sur la bretelle du sac à dos de Jordan.

– Y a quoi, là-dedans ? demanda-t-il.

– Quoi ? Rien, juste...

Avant qu'il ait pu terminer sa phrase, Jonas le fit se retourner et lui arracha sans ménagement le sac.

– Hé, non ! s'indigna Jordan.

Il tendit les mains pour essayer de récupérer son sac, mais Lee le repoussa avec la même facilité que s'il n'avait été qu'une mouche.

– Il y a peut-être quelque chose d'intéressant, là-dedans, disait Jonas en ouvrant la fermeture du sac, un truc qui pourrait remplacer ce que Baker nous a volé, qu'est-ce que t'en dis ?

– Rendez-le-moi ! s'exclama Jordan en s'élançant à nouveau vers les jumeaux.

– Tu vas dégager, oui ! fit Lee avec impatience.

Il attrapa Jordan par le bras et le repoussa une nouvelle fois en arrière, beaucoup plus violemment cette fois. Jordan sentit, l'espace d'une seconde, ses pieds se décoller du sol, et tomba à la renverse. Ses coudes raclèrent douloureusement le trottoir alors qu'il s'effondrait, et il passa à deux doigts de se cogner la tête contre le mur de brique à sa droite. Il leva un regard mauvais vers les deux frères, qui avaient éclaté de rire.

– Regarde-moi ça, dit Jonas entre ses ricanements, ça se prend pour un gros dur, et c'est même pas capable de donner un seul coup avant de tomber à terre !

– Une bande de microbes, voilà ce que vous êtes, ajouta Lee d'un ton plein de mépris.

Jordan sentit ses joues s'enflammer, alors qu'un vif sentiment de honte le submergeait. Ils avaient parfaitement raison, il ne pouvait rien contre eux : Ils étaient plus âgés, plus grands, plus forts et plus nombreux que lui. Se voir aussi seul et impuissant lui donnait presque envie de pleurer de frustration. Mais alors que le désespoir l'envahissait et qu'il se résignait à devoir subir les brutalités des Marshall, une voix s'éleva dans le dos des jumeaux.

– Hé ! C'est moi que vous cherchez, bande de nuls ?

Le simple fait d'entendre cette voix fit oublier à Jordan l'humiliation qu'il venait de subir. Soudain, il se sentait plus léger, il se sentait fort. Il n'était plus seul. Jonas et Lee se retournèrent d'un seul bloc. Entre leurs jambes, Jordan pouvait voir Gary et Chuck, côtes à côtes, faisant bravement face à leurs ennemis. Chuck avait l'air déterminé, tandis que Gary, lancé en mode provocation, souriait de toutes ses dents.

– Tiens, tiens, voilà que les rats se rassemblent, dit Jonas.

Il jeta derrière lui le sac de Jordan, pour lequel il avait perdu tout intérêt.

– Deux contre un, c'est vraiment très courageux, fit calmement remarquer Chuck, mais c'est vrai que c'est généralement comme ça que vous faites.

Jordan ne put voir la réaction des jumeaux face à cette insulte, mais il les vit serrer les poings et devina qu'elle avait touché au but. Un sourire ravi apparut sur son visage.

– Vous êtes entrés chez nous, n'est-ce pas ? demanda Jonas, dont on sentait qu'il s'efforçait de conserver un ton léger, vous savez que c'est un crime d'entrer chez les gens par effraction ?

– Tu sais que c'est un crime de voler les affaires des autres ? rétorqua Gary du tac au tac.

– Pour qui tu te prends pour nous parler comme ça ? gronda Lee, furieux, on pourrait t'écraser comme un insecte et personne se rendrait compte que

t'es plus là, tu sais ça ?

Gary souriait toujours, et Jordan commença à se demander s'il y avait un plan derrière cette attitude téméraire. Les jumeaux Marshall étaient furieux après eux, et ils n'étaient pas du genre à se laisser insulter par des gamins sans rien dire. En fait, ils avaient la réputation d'être très violents, certaines rumeurs disaient qu'ils avaient failli se faire renvoyer de l'école plusieurs fois, mais que leur père était intervenu à chaque fois pour l'empêcher. Vrai ou pas, il était évident à cet instant qu'ils étaient à deux doigts de se jeter sur Gary et Chuck pour leur refaire le portrait, et ils avaient beau être trois contre deux maintenant, ce serait encore loin d'être suffisant pour faire la différence.

– On devrait leur donner une bonne leçon, tu crois pas, Lee ?

– Je suis d'accord, acquiesça Lee.

– J'ai pas peur de vous ! dit Gary.

Son ton était presque jovial, et il avait quelque chose d'un peu fou, aussi. Tels deux taureaux prêts à charger, les deux frères firent un pas en avant. C'est alors que Gary et Chuck se baissèrent d'un seul mouvement. Jordan remarqua alors pour la première fois le sac posé entre eux. Les jumeaux ne l'avaient visiblement pas remarqué non plus, jusqu'ici, car ils marquèrent un moment d'hésitation. Gary et Chuck se regardèrent, puis, sortant les mains du sac, ils lancèrent ce qu'ils y avaient pris de toutes leurs forces en direction des frères Marshall. Il y eut un bruit d'éclaboussures, et les jumeaux poussèrent un cri de stupeur. Jordan baissa les yeux et vit le trottoir recouvert de bleu et d'orange aux pieds des Marshall. Des bombes de peinture, évidemment. Gary et Chuck avaient visés les genoux, et les deux frères gardèrent un moment les yeux baissés vers leur jean dégoulinant de peinture, l'air pétrifiés. Face à eux, Chuck éclata de rire. Gary ne tarda

pas à le rejoindre, et bientôt Jordan les imita. Seuls les jumeaux semblèrent rester insensibles à la contagion.

– Je vais les tuer, gronda Lee en faisant un pas vers les deux garçons face à lui.

Mais Gary avait eu le temps de prendre une autre de ses bombes artisanales dans la main, et il la leva d'un air menaçant, forçant Lee à stopper net.

– Pour l'instant, dit-il, vos jeans sont les seuls à être fichus. Si j'étais vous, je m'efforcerais d'épargner le reste de mes vêtements, sans parler de votre visage, et de vos cheveux...

– Imaginez un peu la tête que feraient les gens en vous croisant dans la rue, ajouta Chuck, qui souriait jusqu'aux oreilles.

Les deux frères échangèrent un regard indécis. Lee semblait sur le point de s'élancer quand même sur les garçons, mais Jonas le retint par le bras.

– On les aura plus tard, dit-il, ça n'a pas d'importance, puisqu'ils ne peuvent aller nulle part, de toute façon.

Lee hocha la tête.

– Vous entendez ça, bande de rats ? dit-il d'un ton véhément, et un rien délirant, on vous aura. Cette ville sera jamais assez grande pour que vous puissiez vous y cacher.

– Et on vous fera payer ça, termina Jonas.

Tenant toujours son frère par le bras, il commença à reculer en direction de la route. Il semblait surveiller Chuck et Gary avec attention, comme s'il craignait que l'un d'eux ne leur envoie un nouveau projectile. Finalement, une fois arrivés de l'autre côté de la route, les jumeaux firent volte-face et disparurent dans une ruelle.

– On vous aura ! eut le temps de répéter Lee une dernière fois.

Gary et Chuck baissèrent les bras et reposèrent leurs bombes dans le sac qu'ils avaient apporté, puis ils se tournèrent vers Jordan, qui était toujours

assis par terre. Gary émit un long sifflement.

– Eh ben, on a eu chaud, dit-il.

– Plus que ça, dit Jordan en se remettant debout.

Il pouvait voir la lueur exaltée qui brillait toujours dans les yeux de son ami. Tout le monde disait que Gary adorait se bagarrer, mais Jordan comprit à cet instant que ce n'était pas ça, pas exactement ; ce qu'il aimait, c'était prendre des risques. Il aimait l'odeur du danger.

– Ils vont tout faire pour avoir leur revanche, fit remarquer Chuck.

Les trois garçons se regardèrent. Aucun d'eux n'était effrayé ; inquiets, oui, vaguement, mais à cet instant ils se délectaient trop de leur victoire pour que quoi que ce soit puisse assombrir leur humeur. Ils avaient gagné cette partie. Alors que tous les auraient donnés perdants, alors que personne n'aurait même jamais osé tenir tête aux jumeaux Marshall, eux l'avaient fait. Peu importait que ce ne soit que partie remise, ou de savoir que les Marshall finiraient forcément par inverser la tendance, parce qu'au moins, rien qu'une fois, ils avaient été les plus forts.

– Comment vous avez su que j'avais des ennuis ? demanda Jordan.

– On t'attendait à la décharge, expliqua Chuck, mais en te voyant pas arriver on a trouvé ça bizarre, alors on a décidé de faire le chemin jusque chez toi pour voir si tout allait bien.

– Ils voulaient que je les mène jusqu'à vous, expliqua Jordan, jusqu'à toi, Gary. Apparemment ils ont remarqué que ton ballon n'était plus dans leur cabane, et ils se sont douté que t'y étais pour quelque chose.

– Et toi t'as rien dit, dit Gary avec sérieux, t'as pas parlé même sous la menace.

Jordan haussa les épaules.

– C'est ce que font les amis, répondit-il modestement.

Ils conservèrent un instant le silence, puis Gary eut un large sourire.

– Vous avez vu la tête qu’on fait ces deux abrutis quand les bombes de peinture leur ont explosé dessus ?

Lui et Chuck éclatèrent tous deux de rire.

– J’ai rien vu, moi, dit Jordan, ils me tournaient le dos.

– Je t’assure que t’as raté quelque chose ! Pendant un instant, c’était comme s’ils ne comprenaient absolument pas ce qu’il venait de leur arriver !

Tordus de rire en se tenant par les épaules, ils se dirigèrent vers leur cachette secrète, inconscients du fait qu’ils venaient de démarrer une guerre qui n’était pas prête de se terminer.

IV

Ed et Martha Stall reconnurent immédiatement Jordan lorsqu’il frappa à leur porte, et le jeune homme crut même voir une lueur de soulagement dans les yeux de l’épicier, qui le serra dans ses bras avec affection. Ils invitèrent Jordan à boire un café dans leur salon, et ce dernier put y voir des photos encadrées de Chuck et d’Olivia, enlacés et souriants, ressemblant au plus heureux des couples. Avec ses longs cheveux blonds, ses yeux verts émeraude et son sourire éclatant, Olivia était vraiment une jolie fille, très certainement l’une des plus jolies que Jordan ait jamais vu. Tout en examinant ces photos, il se demanda comment réagiraient les Marshall s’ils les voyaient. Sûrement pas très bien. Il y avait aussi quelques photos de deux jeunes filles brunes qui se ressemblaient beaucoup, et qui étaient très certainement les deux sœurs aînées de Chuck. Mais la personne que l’ont voyait le plus souvent, c’était fillette qui avait les mêmes cheveux blonds et bouclés que sa mère.

– Juliette, notre petite fille, dit Martha en voyant que Jordan avait pris l’un des cadres dans sa main pour l’examiner.

Martha Stall avait parlé d'un ton fier et attendri, mais il y avait aussi une ombre, sous la surface, comme une bulle pleine de larmes et prête à éclater.

– Elle est magnifique, dit Jordan en reposant le cadre à sa place.

Les photos semblaient retracer toute la vie de Juliette, du temps où elle était encore un nouveau né dans les bras de sa maman émerveillée, jusqu'au bébé potelé qui faisait ses premiers pas en direction de son père. Sur certaines photos, Juliette était seule, sur d'autre elle était dans les bras de l'un ou l'autre de ses grands-parents, et d'autres fois encore ses deux parents étaient réunis autour d'elle. Tous souriaient en permanence, sur ces photos. Et Jordan remarqua autre chose : À l'exception d'Olivia, aucun des Marshall n'apparaissait nulle part.

– Olivia était une fille extraordinaire, dit Ed alors qu'ils étaient tous trois rassemblés à la table du salon, elle avait du cœur. Ce qui est arrivé c'est... c'est plus que l'on ne peut en supporter.

Jordan n'avait aucun mal à le croire, il lui suffisait de les regarder. Ils semblaient tous deux proprement éreintés, comme s'ils avaient déjà vécu des centaines d'années, et qu'ils n'en pouvaient plus. Quelque part dans leurs yeux, il y avait aussi cette expression un peu hébétée, comme s'ils se demandaient encore ce qu'il leur était arrivé, au juste.

– Chuck, n'a pas fait ça, dit Martha calmement.

Elle avait parlé sur le ton de l'évidence, pas comme quelqu'un qui cherche à faire admettre quelque chose à quelqu'un d'autre, ni comme si elle cherchait à défendre ses intérêts. Pour elle, c'était une certitude, ni plus ni moins.

– Je... je veux y croire, moi aussi, répondit Jordan.

Elle leva les yeux vers lui, légèrement surprise, comme si elle avait perdu l'espoir que quelqu'un rejoigne son point de vue depuis longtemps.

– Est-ce que Chuck avait des ennemis ? demanda-t-il, ou bien Olivia, peut-être...

– Les seuls ennemis qu'avait cette famille, dit Ed, c'étaient les Marshall, et ce sont de terribles ennemis, mais pas au point de se rendre responsables d'une chose pareille.

Jordan hocha lentement la tête. On en revenait toujours au même problème.

– Olivia voulait à tout prix leur échapper, vous savez, dit Martha, elle ne supportait pas l'ambiance qui régnait, dans sa famille, elle disait qu'ils étaient froids, hautains, que lorsqu'elle était adolescente toute cette avidité et toute cette prétention lui donnaient envie de vomir. Elle rêvait de partir loin d'ici, de s'installer ailleurs avec Chuck et Juliette. Mais Chuck...

Elle s'interrompit, les traits crispés par la tristesse.

– Chuck ne pouvait quitter Milford, expliqua Ed, toute sa vie était ici. Il n'a jamais pu se résoudre à laisser ce monde-là derrière lui, ça l'a toujours effrayé.

– Nous ne voulions pas qu'il parte, nous non plus, fit remarquer Martha, nous voulions qu'il reste auprès de nous, pourtant si nous l'avions un peu plus poussé à faire ce qu'Olivia voulait, si seulement ils étaient partis d'ici, alors peut-être... peut-être...

Des larmes silencieuses s'étaient mises à couler sur ses joues, et elle enfouit son visage dans ses mains.

– Cela n'aurait peut-être rien changé du tout, finit par dire Ed à demi-voix.

Jordan aurait voulu pouvoir détourner la conversation, trouver quelque chose de moins douloureux pour eux, seulement il était venu ici pour une raison précise, et il avait besoin de réponses. Ainsi, après avoir laissé quelques secondes au couple pour se reprendre, il dit :

– Chuck résidait chez vous, la nuit où c'est arrivé, n'est-ce pas ?

Ed Stall hocha la tête.

– Il avait l'intention d'y retourner, dit-il, il voulait s'excuser, c'était toujours lui qui finissait par s'excuser...

– Jamais il n'aurait fait ça, intervint sa femme en regardant Jordan d'un air farouche, jamais, et je t'interdis d'y songer ne serait-ce qu'un instant. Je ne sais pas qui a pu faire ça... mais pas lui.

Jordan hocha lentement la tête. Il réfléchissait, mais il avait de plus en plus le sentiment de ne pas disposer d'assez d'informations pour juger. Il ne savait rien du meurtre, à part ce que les personnes avec qui il en avait parlé lui avaient dit. Et à part ce qui avait été raconté aux infos, bien entendu.

– Au début, dit alors Ed, j'ai pensé que c'était dirigé contre les Marshall. Après tout, ce sont eux les victimes, et lorsque on accumule autant d'argent on se fait forcément quelques ennemis. J'étais persuadé que c'était ça, jusqu'à ce que la police révèle qu'ils avaient trouvé des preuves accablantes contre Chuck, ses empreintes partout dans la maison...

– C'était sa maison ! s'exclama sa femme.

– ... et sur l'arme du crime, termina Ed, ce à quoi Martha n'eut rien à répondre.

Ed se pencha en avant et fixa Jordan avec intensité, l'air soudain bien plus conscient de tout ce qui se jouait autour de lui.

– Chuck m'a assuré qu'il n'a pas touché à cette foutue hache, dit-il, presque dans un murmure, il est entré dans la maison et, en voyant Olivia étendue sur le sol dans une mare de sang, il s'est précipité vers elle, s'est agenouillé et l'a prise dans ses bras. Lorsque la police est arrivée, seulement quelques minutes plus tard, il était toujours dans cette position. Ce n'est pas lui qui les a appelés, personne ne sait qui l'a fait. Chuck était hébété, sous le choc, il n'a pas compris ce qu'il se passait lorsqu'ils l'ont arrêté. Il était couvert du sang de sa femme – et les analyses ADN ont prouvé que ce sang était

celui d'Olivia seule, et en aucun cas celui de sa mère – mais *jamais* il n'a touché à cette hache. C'est ce qu'il m'a juré, et je le crois.

– Or ses empreintes ont été trouvées sur la hache, dit lentement Jordan.

Ed hocha lentement la tête.

– Tu sais ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? Quelqu'un a placé les empreintes de mon fils sur cette hache dans le but de le faire accuser de ces horribles meurtres. Ce n'est pas aux Marshall qu'on a voulu s'en prendre, c'est à Chuck. Et j'aimerais vraiment savoir quel genre de malade pourrait haïr mon fils au point de commettre de telles atrocités.

V

Alors que les Stall le raccompagnaient jusqu'à la porte, Jordan pensa soudain à quelque chose.

– Et la petite fille ? demanda-t-il, Juliette ? Où était-elle lorsque tout cela a eu lieu ?

– Elle était là-bas, dit Ed d'un air sombre, elle dormait dans sa chambre, à l'étage. Apparemment, elle dit n'avoir aucun souvenir de cette nuit là, elle dit avoir dormi jusqu'à ce que la police vienne la chercher dans sa chambre. Je ne sais pas si c'est vrai, ou bien si elle a entendu quelque chose, mais qu'elle ne veut pas s'en souvenir.

– Oui, bien sûr, dit Jordan en hochant la tête.

Il se disait que ce serait certainement intéressant d'avoir une discussion avec Juliette, tout en sachant pertinemment que cela n'arriverait jamais. De toute manière, qui était-il pour se permettre de faire revivre à une enfant de quatre ans ses souvenirs traumatisants ?

Chapitre 5

I

Jordan avait presque quatorze ans lorsqu'il rencontra Edward Spencer pour la première fois.

C'était environ un mois avant les vacances d'été, et il rentrait tout juste de l'école. Il songeait à quel point la prof de math était une peau de vache de leur avoir infligé ce devoir de maths auquel il n'avait quasiment rien compris ; il était pressé d'être à nouveau en vacances pour laisser tous ces soucis liés à l'école derrière lui, et pouvoir enfin recommencer à s'éclater avec ses copains.

Alors qu'il arrivait devant sa maison, il vit un homme posté sur le perron. Un homme qu'il n'avait jamais vu. Sa mère se tenait face à lui, dans l'encadrement de la porte, et il y avait sur son visage un je-ne-sais-quoi qui ne plût pas à Jordan. Comme du souci, et peut-être un peu de peur, aussi. Il ouvrit la barrière et s'avança dans la cour. Sa mère tourna les yeux vers lui et, cette fois, Jordan n'eut plus aucun doute quant à l'éclair qui traversa ses yeux : de la peur, c'était certain. En voyant le regard d'Ellen James se déplacer, l'homme se tourna, et vit Jordan. Un sourire bien trop large pour être sincère se dessina sur son visage fin. Il avait une quarantaine d'années, des traits anguleux et de petits yeux qui faisaient penser à une sorte de fouine.

– Eh, voilà le petit James, hein ? dit l'homme d'un ton trop joyeux, comment tu t'appelles, déjà... Josh, Jason... ?

– Jordan, rentre dans la maison, fit alors Ellen d'un ton sec.

Elle gardait les yeux fixés sur l'inconnu dans sa cour, comme si elle s'attendait à tout moment à ce qu'il fasse quelque chose d'inattendu.

– Mais... commença Jordan.

– Rentre ! répéta sa mère, détachant son regard de l'homme le temps de le fusiller du regard.

Jordan baissa la tête et obéit. Il sentit le regard de l'homme posé sur lui alors qu'il passait devant lui et entra dans la maison.

– Tu ressembles à ton père, Jordan, lança l'inconnu, tu as ses yeux, on te l'a déjà dit ?

Jordan se tourna vers l'homme, surpris. Il n'avait que quatre ans lorsque son père était mort en tombant d'une échelle, et il n'avait que de très vagues souvenirs de lui. Aussi loin qu'il se souvienne, jamais personne, à part sa mère, ne lui avait jamais parlé de lui. L'inconnu eut le temps de lui adresser un autre de ses sourires factices avant qu'Ellen James ne ferme vivement la porte devant le nez de son fils.

II

Cinq minutes plus tard, elle rentra à son tour dans la maison. Jordan l'attendait dans la cuisine.

– Qui c'était ? demanda-t-il.

– Personne, dit-elle, personne d'important.

Mais elle évitait son regard, il savait que c'était lorsqu'il y avait quelque chose dont elle ne voulait pas lui parler, qu'elle faisait ça.

– Il a parlé de Papa, fit-il remarquer, il a parlé de lui comme s'il le connaissait.

Ellen était face à l'évier, lui tournant le dos. Elle resta immobile une seconde ou deux, puis Jordan l'entendit pousser un soupir, et elle se tourna finalement vers son fils.

– C'était un ami de ton père, une connaissance du moins.

Jordan trouvait cela étrange. Ils avaient déménagé à Milford juste après la mort de son père, c'était en tout cas ce qu'on lui avait toujours dit. Avant ça, ils vivaient dans une autre ville, assez loin d'ici d'après sa mère. Si ce type était vraiment un ancien ami de son père, il ne vivait très certainement pas dans le coin.

– Pourquoi avoir fait tout ce chemin pour te voir ? demanda Jordan, qu'est-ce qu'il te voulait ?

– Rien du tout. Juste... Il passait par là et a voulu voir comment j'allais.

Elle lui tourna le dos à nouveau. Jordan voyait bien qu'elle essayait de se débarrasser de cette conversation, et qu'elle était réticente à répondre à ses questions. Cela lui donnait encore plus envie d'en poser.

– Maman...

– Ça suffit, Jordan, dit soudain sa mère d'un ton sec, tu n'as pas des devoirs à faire, plutôt que de m'importuner ?

Et la conversation avait pris fin. Pour le moment, du moins. Parce que, même si Jordan ne le savait pas encore à ce moment-là, cet « ami » de son père n'en avait pas fini avec eux. Loin de là.

III

Une fois de retour dans sa chambre chez Coleman, Jordan appela le numéro que Gary lui avait donné la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

– Appelle quand tu veux, avait-il dit, si je ne suis pas disponible, je te rappellerai dès que je peux.

Gary décrocha à la deuxième sonnerie. Jordan entendit des bruits de conversations en arrière plan.

– C'est moi, dit-il, je te dérange ?

– Non, mais je ne pourrai pas parler longtemps, j'ai une réunion dans cinq minutes.

Les voix se firent plus distantes et Jordan comprit que Gary s'était éloigné du groupe pour pouvoir parler librement.

– Tu es allé à l'épicerie ? demanda-t-il.

– Oui, et j'ai vu les Stall. Ils sont vraiment effondrés, mais apparemment ils partagent l'opinion de Chuck selon laquelle quelqu'un l'aurait piégé.

– Évidemment. Est-ce qu'ils ont dit autre chose d'intéressant ?

– Pas vraiment, mais... Gary, si l'on en croit leur point de vue, c'est impossible que Chuck soit le coupable. Et j'ai bien plus envie de les croire, eux.

– Moi aussi, le problème, c'est qu'on n'est pas très objectifs, n'est-ce pas ?

– Tu as pu parler à Chuck, ou pas encore ?

– J'ai appelé à la prison, ils m'ont dit que je pouvais lui parler au téléphone durant l'heure des visites, c'est-à-dire cet après-midi entre deux et cinq

heures.

– D'accord.

Jordan entendit une voix lointaine interpeller Gary.

– On va commencer, Gary, dit-elle.

– Il faut que j'y aille, dit celui-ci, mais je viens de penser à un truc ; pourquoi on ne dînerait pas ensemble, ce midi ? J'étais censé rentrer chez moi pour manger avec Jo, mais je n'aurais qu'à lui dire de nous rejoindre chez Coleman. Enfin, si ça ne te dérange pas bien sûr.

– Aucun problème, au contraire, je serais ravi de rencontrer cette fameuse Jo. Pour pouvoir te supporter, elle doit vraiment être exceptionnelle.

Gary eut un léger rire, puis retrouva son sérieux.

– Ensuite, on appellera Chuck ensemble, si ça te va. En espérant qu'il aura des choses tangibles à nous apprendre.

IV

Jo était une jeune femme brune taillée comme un mannequin mais habillée comme une femme d'affaire, à l'air énergique et aux yeux pétillants. Lorsqu'elle arriva chez Coleman ce midi-là, sa longue queue de cheval flottant dans son dos, de nombreux regards se tournèrent vers elle, et il n'y avait pourtant pas tant de monde que ça. Gary était arrivé il y avait à peine cinq minutes, et avait déjà rejoint Jordan à la table où il s'était installé. Jo fit le tour de la salle des yeux et aperçut Gary qui lui faisait signe. Elle eut un large sourire, et s'avança vers eux. Gary se leva et déposa un léger baiser sur les lèvres de Jo, puis celle-ci se tourna vers Jordan, qui s'était lui aussi levé pour l'accueillir.

– Alors c'est toi le fameux Jordan dont j'ai tant entendu parler, hein ?

– Et tu es la Jo dont j'ai tant entendu parler, répliqua Jordan avec un sourire.

La jeune femme lui rendit son sourire, et s'installa à côté de Gary. *Elle est vraiment charmante*, songea Jordan en s'asseyant à son tour. Dans un autre genre que celui d'Olivia, mais charmante tout de même. Jordan ne put s'empêcher de se sentir un peu jaloux de voir que ses deux amis d'enfance s'étaient trouvées deux filles plus belle l'une que l'autre alors que lui était seul. Bien sûr, il avait connu des jolies filles dans sa vie, mais la plupart du temps ses histoires s'étaient terminées de manière assez catastrophique. *Moins catastrophique que pour Chuck, en tout cas*, dit une petite voix dans sa tête, comme pour lui rappeler qu'il était loin d'être le pire dans cette histoire.

– Alors... dit Jo en le fixant de son regard malicieux, tu ne te souviens pas de moi, j'imagine ?

– Heu... fit Jordan, pris de court.

Devant l'expression de Jordan, la jeune femme éclata de rire. Gary souriait lui aussi, tout en sirotant son verre.

– Ne t'inquiète pas, continua finalement Jo, je n'ai pas l'intention de t'en vouloir parce que tu ne te souviens pas de moi. À vrai dire, moi non plus je ne me souviens pas de toi, ni du Gary de l'époque du collège. J'ai un an de moins que vous, je n'ai donc jamais été dans votre classe, et j'étais plus intéressée par les histoires de filles que par une bande de garçons, à cette époque.

Jo était une jeune femme pétillante. À mesure que le repas avançait, Jordan se disait que c'était vraiment l'adjectif qui lui correspondait le mieux. Il voyait aisément ce qui avait pu les rassembler, tous les deux : Gary et Jo avaient tous deux cette lueur malicieuse dans le regard, qui disait au monde qu'ils n'avaient peur de rien. Elle était institutrice à l'école primaire, et lorsque Jordan demanda comment ils s'étaient connus, elle expliqua qu'elle

était allée à la mairie pour se plaindre des meubles de sa classe qui dataient de Mathusalem, et que c'était Gary qui l'avait reçue.

– Je n'ai jamais eu de nouveaux meubles, mais je me console en me disant que je n'y suis pas totalement allée pour rien, termina Jo en lançant un sourire complice à Gary.

Le dîner se passa à merveille ; Jo était facile à apprécier et très vite Jordan se sentit aussi à l'aise avec elle que s'il la connaissait depuis des années. Ils étaient tous trois en train de rire lorsque le téléphone portable de Gary sonna dans sa poche.

– Ne me dit pas que tu dois déjà repartir, fit Jo en fronçant les sourcils, on n'a même pas mangé le dessert !

Elle regarda Gary sortir son téléphone, puis se tourna vers Jordan.

– Il est fou de son travail, c'est comme s'il voulait tout contrôler.

– Je vois tout à fait ce que tu veux dire, répondit Jordan en hochant la tête.

Jo ouvrit la bouche pour dire autre chose, mais Gary décrocha son téléphone à ce moment-là, et elle se tût pour mieux écouter la conversation, ou du moins la partie qu'elle pouvait entendre.

– Allô ?... Oui, c'est bien moi...

Tandis que Gary écoutait ce que son interlocuteur avait à lui dire, Jordan le vit froncer les sourcils. Puis son visage blêmit subitement. Jordan fut saisi d'un très mauvais pressentiment.

– Quoi ? fit Gary, et s'il avait voulu en faire une exclamation, il sembla ne plus avoir assez de souffle pour cela, car seule la stupeur transparût dans sa voix.

Il y eut encore un instant de silence, puis il reprit :

– Mais comment... comment... Oui, oui, d'accord. J'arrive tout de suite.

Il raccrocha, et resta un instant immobile, à fixer son téléphone, comme sous le choc. Puis il se leva brusquement.

- Gary, qu’est-ce qu’il se passe ? demanda Jo d’un ton inquiet.
 - Il faut que je rentre, dit Gary en lui faisant signe de se lever pour le laisser passer, il faut rentrer.
 - Est-ce que tout va bien ? demanda Jordan, qui s’était levé lui aussi.
- Gary tourna les yeux vers lui, et Jordan y vit, au-delà de la stupeur causée par la nouvelle qu’il venait d’apprendre, quelque chose de sombre, comme s’il avait soudain pris conscience d’une menace faisant des cercles concentriques autour d’eux.
- Non, dit-il gravement, je crois que quelque chose ne va pas du tout.
 - Gary, mais de quoi tu parles ? fit Jo, une note d’impatience dans la voix, qu’est-ce qu’il se passe ?
 - C’est la maison, dit alors Gary tout en se hâtant vers la porte, notre maison. Elle est en feu.

V

Ils virent la fumée de loin. Une immense colonne de volutes noire et épaisse, qui laissait présager le pire quant à l’état dans lequel devait se trouver la maison elle-même. Ils ne prononcèrent pas un mot tandis qu’ils se rendaient sur le lieu de l’incendie. C’était Gary qui conduisait, et d’une manière qui fit se demander plusieurs fois à Jordan s’ils allaient arriver entiers à destination. Finalement, Gary prit un virage assez serré pour faire crisser légèrement les pneus sur l’asphalte, et ils virent la maison. Ou, plus exactement, les flammes, et la fumée, car c’est tout ce que put voir Jordan, au premier abord. Il n’avait jamais vu la maison de Gary, et il semblait qu’il ne la verrait jamais, car il y avait peu d’espoir qu’il en reste grand-chose sous ces flammes rugissantes.

Des tas de gens se trouvaient sur le trottoir et regardaient l'incendie avec effarement. Les pompiers étaient présents, arrosant les flammes du mieux qu'ils pouvaient, mais ils semblaient plus concentrés sur le fait d'empêcher l'incendie de se communiquer au voisinage que d'essayer de sauver la maison de Gary. Ce dernier roula jusqu'à sa maison, frôlant au passage les badauds attroupés là sans leur prêter la moindre attention. Il finit par se ranger sur le côté, le plus près possible de la maison, et descendit de voiture sans même prendre le temps de couper le moteur. Jo resta immobile sur son siège pendant une seconde ou deux, les yeux levés vers cette forme dévorée par les flammes qui était ce matin encore sa maison, puis elle ouvrit sa portière et suivit Gary. Jordan se pencha en avant pour couper le moteur et récupérer les clefs de voiture, puis il descendit à son tour.

Gary était en grande conversation avec un pompier, à qui il semblait tenter d'expliquer que cette maison qu'ils étaient en train d'essayer d'éteindre était la sienne. Alors que Jordan s'approchait d'eux, il entendit le pompier dire :

– Je suis désolé, monsieur, il n'y a plus rien à sauver là-dedans. Tout ce que vous pouvez faire, pour le moment, c'est attendre que nous ayons maîtrisé le feu.

Puis le pompier se détourna et se remit au travail, laissant Gary seul face au désastre. Jordan chercha Jo des yeux. Elle s'était assise sur le trottoir d'en face, et se tenait la tête entre les mains. Deux femmes se tenaient près d'elle et lui parlaient, mais elle ne semblait pas les écouter. Jordan alla rejoindre Gary, qui fixait toujours sa maison en flammes. Pendant une bonne dizaine de secondes, tous deux se tinrent immobiles l'un à côté de l'autre à regarder les pompiers faire leur travail, sans dire le moindre mot. Lorsque Jordan se rendit compte que la fumée âcre qui les enveloppait commençait à lui piquer la gorge, il posa une main sur l'épaule de son ami.

- On ferait mieux de reculer un peu, dit-il, rejoindre Jo...
- Elle était censée être là, dit alors Gary d'un ton neutre.
- Qui ça ?
- Jo. Je l'ai appelée à la dernière minute pour lui dire de nous rejoindre chez Coleman, mais elle était censée manger à la maison. C'est toujours ce qu'elle fait, d'habitude. Parfois je la rejoins, et parfois je reste au boulot, mais *elle* est toujours à la maison à cette heure de la journée.
- Gary... ce n'est pas la peine de te torturer avec ça, tout le monde est sain et sauf, c'est le principal...
- Tu ne comprends pas, fit Gary de ce même ton étrangement calme, ce que je veux dire c'est qu'elle aurait *dû* être là. C'est ce que toute personne connaissant un peu nos habitudes penserait. Qu'elle serait là, et moi aussi peut-être.

Jordan détourna son regard de l'incendie pour le tourner vers son ami. Il avait soudain peur de comprendre où il voulait en venir.

- Est-ce que tu es en train de dire que...
- Je ne dis rien. C'est eux, – il fit un signe de tête vers les pompiers qui s'affairaient autour de la maison – qui vont dire, eux seuls pourront déterminer avec certitude les causes de l'incendie. Mais...
- Mais tu penses qu'il était volontaire, termina Jordan à sa place, tu penses que quelqu'un a mis le feu à ta maison, c'est ça ?

Gary ne répondit pas. Son visage était fermé, il semblait plongé dans ses pensées.

- Et tu crois que celui qui a fait ça avait l'intention de piéger Jo à l'intérieur, continua Jordan, baissant la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit presque plus qu'un murmure.

Gary ne répondait toujours pas. Jordan savait exactement à quoi il pensait.

– Qu'est-ce que ça voudrait dire, si c'était vrai ? demanda-t-il dans un souffle.

Enfin, Gary se tourna vers lui. Cette bonne vieille lueur de défi dansait de nouveau dans ses yeux, mais c'était juste un moyen pour lui de faire face à l'adversité, ça avait toujours été comme ça. Pour Gary, rendre les coups infligés était comme une seconde nature, un moyen de ne pas rester à terre.

– Ça veut dire qu'il s'agit de nous tous, dit-il en fixant Jordan, pas seulement Olivia, pas seulement Chuck. Quelqu'un lui a pris sa femme, et aujourd'hui quelqu'un a essayé de me prendre la mienne. C'est nous tous, Jordan. On pensait que quelqu'un qui en voulait à Chuck avait pu mettre en place toute cette mascarade, mais ce n'est pas seulement Chuck, c'est *nous*. Toute la bande d'autrefois.

VI

Était-ce vraiment possible ? Alors que Gary était allé s'asseoir aux côtés de Jo pour la réconforter, Jordan retournait cette question dans sa tête. Oui, Gary et Chuck avaient été amis autrefois, et avaient faits les quatre-cent coups ensemble, mais avaient-ils pu énerver quelqu'un au point qu'il se venge en s'attaquant aussi violemment à eux ? Jordan avait beau y réfléchir, il ne lui semblait pas s'être fait d'ennemi mortel durant ces années qu'il avait partagées avec Gary et Chuck. Un seul homme aurait eu des raisons de les haïr tous les trois à ce point, mais il était mort depuis longtemps... Et d'ailleurs, pourquoi maintenant ? Pourquoi s'en prendre à eux après toutes ces années ? À moins qu'il ne s'agisse d'un événement ayant survécu plus tard, alors qu'ils étaient déjà adultes, ce qui expliquerait que Jordan ait été épargné jusqu'ici.

Il repensa à ce qu'on lui avait dit des meurtres d'Olivia et de sa mère. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée que quelqu'un puisse leur en vouloir à ce point ; d'abord le meurtre d'Olivia, et puis – si Gary avait vu juste – la tentative de meurtre sur Jo, cela lui semblait tellement... diabolique. Il était à peu près certain de n'avoir jamais rencontré personne de ce genre de toute sa vie. Mais peut-être qu'il se trompait. À regarder la maison de Gary partir en fumée sous ses yeux, tout ce qu'il possédait réduits en décombres calcinés, il avait bien l'impression de se tromper.

Maintenant que les flammes étaient plus ou moins maîtrisées, les pompiers avaient commencé à s'aventurer sur le sinistre pour éteindre ce qui restait à éteindre, remuant les débris calcinés de leurs pieds. Jordan se détourna de cette scène déprimante, et s'avança vers Gary. Celui-ci s'était relevé, et écoutait avec attention le récit d'une femme rousse qui, une cigarette entre ses doigts légèrement tremblants, parlait d'une voix fébrile.

– ... arrivée dans la rue à toute allure, je me souviens m'être dit : Dans une rue où des enfants passent souvent en rentrant de l'école, ce n'est vraiment pas prudent. Et puis j'ai entendu un bruit de verre qui casse, et j'ai cru qu'il y avait eu un accident. Alors je suis allée à la fenêtre de la cuisine, et j'ai vu les flammes qui sortaient de partout.

Gary hocha lentement la tête, l'air très concentré. Jo, elle, levait des yeux emplis de stupeur vers la femme rousse.

– Je suis vraiment désolée de ce qui vous est arrivé, continua celle-ci, je ne comprends pas comment une telle chose a pu se produire, tout est pourtant toujours si calme, ici.

– Merci, Natacha, dit Gary.

– Si vous avez besoin d'un endroit où vous installer en attendant de vous retourner, surtout, n'hésitez pas, dit la femme, j'ai une chambre de libre depuis que mon fils est parti pour ses études...

– Merci beaucoup, mais ça va aller.

Jordan vit les yeux de Gary se détacher de Natacha pour se porter derrière son épaule, vers sa maison. Il tourna la tête et vit l'un des pompiers s'extraire des débris pour s'avancer vers le trottoir, un objet déformé dans la main.

– Vous voulez bien m'excuser une minute ? dit Gary à sa voisine sans même la regarder, je dois...

Il ne termina pas sa phrase, se dirigeant déjà à grands pas vers le pompier. Jordan baissa les yeux vers Jo, vit qu'elle était entre de bonnes mains avec sa voisine rousse, et suivit Gary.

– Vous avez trouvé quelque chose ? demanda ce dernier en arrivant devant le pompier.

En guise de réponse, l'homme leva devant lui l'objet qu'il avait trouvé dans les décombres. C'était noirci et à moitié calciné, mais cela ressemblait à du verre.

– Savez-vous ce que c'est ? demanda le pompier.

– Non.

– Eh bien, ça ressemble fortement à ce qu'on appelle communément un cocktail Molotov. Une bouteille à demie remplie d'essence, une mèche en tissu qu'on enflamme avant de balancer le tout, et tout part en flammes.

Le pompier parlait d'un ton monocorde, mais ses yeux fixaient Gary avec attention. Ce dernier ne montra pas de réaction particulière en entendant la nouvelle ; une fois encore, il semblait s'être plongé dans une intense réflexion. Comme il ne semblait pas avoir l'intention de parler, Jordan décida de prendre les rênes.

– Est-ce que ça veut dire que cet incendie est d'origine criminelle ? demanda-t-il, il n'y a vraiment aucun doute ?

– Mes collègues ont trouvé deux autres débris de ce genre, expliqua le pompier, un au rez-de-chaussée, comme celui-là, et un autre à l'étage. Il y en a peut-être plus. Quelqu'un était bien décidé à faire brûler votre maison, Monsieur Baker.

Jordan se demanda un instant comment le pompier pouvait connaître le nom de Gary, puis il se souvint que son ami était l'adjoint du maire ; il était devenu une figure publique, en ville.

– Une idée de qui aurait bien pu vouloir vous faire ça ? Quelqu'un avec qui vous vous seriez embrouillé récemment, peut-être...

– Aucune idée, dit Gary, qui secoua légèrement la tête d'un air absent.

– Vous savez, si je vous demande, c'est parce que la police va bientôt être là, et qu'elle va vouloir vous poser des questions, elle aussi.

– Oui, bien sûr, acquiesça Gary, et j'y répondrai sans problème. Mais pour le moment je suis... je suis crevé, et mon amie – il montra Jo du bras – est vraiment très éprouvée elle aussi, j'aimerais pouvoir l'écarter un peu de tout ça, qu'elle puisse respirer, vous comprenez ?

– Bien sûr. Aucun problème. De toute manière, je suis certain que la police saura où vous trouver si jamais elle veut vous parler.

Gary remercia le pompier d'une fervente poignée de main. Un sourire de sympathie était apparu sur ses lèvres, mais Jordan soupçonnait cela de n'être qu'une façade, le genre de truc qu'on apprend très vite à faire lorsqu'on entre dans la politique. À l'intérieur, il retournait probablement encore dans sa tête les dernières informations qu'il avait reçues.

Une fois le pompier parti, Gary se tourna vers Jordan, et son visage retrouva d'un coup ses airs sombres et graves.

– Il faut qu'on appelle Chuck, dit-il.

– Maintenant ?

– Dès que j’aurai parlé à Jo. Elle va vouloir savoir ce qu’il se passe, et je n’ai aucune idée de ce que je vais lui dire.

– Tu penses vraiment que ce qui est arrivé aujourd’hui et l’affaire de Chuck sont liés ?

– Est-ce que tu crois que ce pourrais n’être qu’une coïncidence ?

– Non, mais... On avait déjà du mal à comprendre qui pourrait en vouloir assez à Chuck pour mettre en place tout ce qu’il lui est arrivé, et maintenant il faut trouver quelqu’un qui en voudrait non seulement à lui mais aussi à toi ?

– J’en sais rien, Jordan. Franchement, j’en sais vraiment rien. Mais une chose est certaine, je vais découvrir le fin mot de cette histoire. Quelqu’un a réduit ma maison en cendres et a bien failli faire pareil avec Jo, alors crois-moi, je vais trouver qui c’est.

La flamme brûlante de la colère ondoyait dans les yeux de Gary, qui semblait une fois encore résolu à en découdre. À nouveau, ils étaient réunis dans cette ville, et, à nouveau, des événements affreux se produisaient. Encore une fois, ils allaient devoir s’unir, et combattre. Jordan était décidé à aider son ami, la question ne se posait même pas pour lui. Il ferait ce que Gary attendait de lui, qu’il partage ses certitudes ou pas.

– D’accord, acquiesça-t-il, on fait comme ça.

Gary se retourna et alla rejoindre Jo de l’autre côté de la rue. Jordan les vit parler tous les deux ; Jo écouta d’abord ce que Gary avait à lui dire, puis commença à répliquer quelque chose, l’air de ne pas être d’accord avec lui. Finalement, ce fut Gary qui eut le dernier mot et, l’air contrariée, Jo secoua la tête et croisa les bras, les yeux résolument baissés vers le sol. Lorsque Gary se pencha vers elle pour lui déposer un baiser sur la joue, cependant, elle le laissa faire.

- Elle va rester avec la voisine, dit Gary une fois qu’il eut rejoint Jordan, elle dit qu’elle préfère attendre l’arrivée de la police.
- Elle n’avait pas l’air très contente, dit doucement Jordan en suivant Gary jusqu’à sa voiture.
- Oui, parce qu’elle ne comprend pas ce qu’il se passe et qu’elle voudrait que je lui donne des explications, mais que je n’en ai vraiment pas le temps pour l’instant. Et aussi parce qu’elle pense que je devrais rester dans le coin moi aussi, pour attendre la police.
- Peut-être qu’elle a raison sur ce point... tenta Jordan.
- Peut-être, ou peut-être pas. Mais avant de te faire une opinion définitive, il faut d’abord que tu saches une chose : Depuis quatre ou cinq ans, on a un nouveau shérif à Milford, il s’appelle Jonas Marshall.

VII

Ils se rendirent directement à la mairie. Le téléphone portable de Gary sonna deux fois en chemin, mais chaque fois il filtra l’appel après avoir jeté un coup d’œil à l’écran.

- Rien d’important, dit-il laconiquement lorsque, au moment où le téléphone sonnait pour la deuxième fois, Jordan lui jeta un regard interrogateur.

Gary se gara sur le parking de la mairie et ils entrèrent à l’intérieur. Il emmena Jordan à l’étage, et ils débouchèrent dans un petit hall, où une secrétaire était assise à son bureau.

- Monsieur Baker, dit-elle en voyant Gary approcher, j’ai appris...
- Pas maintenant, Sadie, dit Gary en passant devant elle.

Il avança jusqu’à une porte en bois sombre – celle du milieu, sur les trois portes auxquelles ils faisaient face – et l’ouvrit. Avant d’entrer, il se tourna

une nouvelle fois vers la secrétaire.

– Je ne veux être dérangé sous aucun prétexte, dit-il, je peux compter sur vous, Sadie ?

– Oui, bien sûr, fit la jeune femme, hochant la tête avec diligence.

Gary entra dans la pièce, s’effaça pour laisser entrer Jordan, puis referma la porte derrière eux.

– Bon, fit-il en se dirigeant vers son bureau, passons ce coup de fil, maintenant, d’accord ?

Le bureau de Gary n’était pas très grand, mais il était confortable, avec ses tentures en bois, sa moquette sombre et la fenêtre sur le mur du fond qui apportait de la clarté à la pièce. Il y avait une bibliothèque contre le mur de gauche, un bureau tournant le dos à la fenêtre et deux fauteuils, en face, pour les éventuels visiteurs.

Tandis que Gary composait le numéro de la prison où était incarcéré Chuck, Jordan promena son regard sur les divers objets jonchant le bureau. Beaucoup de papiers, des crayons allant du stylo à bille bon marché au coûteux porte-plume, et quelques photographies. L’une d’elle représentait les parents de Gary, et devait dater d’au moins dix ans, compte tenu du fait qu’ils étaient tous les deux morts maintenant ; la mère de Gary peu avant que Jordan ne quitte Milford pour le lycée, et son père environ un an avant la mère de Jordan. Il se souvenait avoir hésité à se rendre à l’enterrement, lorsqu’il avait appris la nouvelle par sa mère, avant d’y renoncer finalement. Il avait prétexté le surmenage, à l’époque, mais la vérité était qu’il était effrayé à l’idée de se laisser engloutir par le passé. Il y avait aussi deux photos de Jo, une fois toute seule, habillée d’une robe d’été qui la rendait plus féminine que lorsque Jordan l’avait rencontrée, et une fois avec Gary, tous deux se tenant par la taille et visiblement débordants de bonheur. *Ce type, s’il existe vraiment, s’en prend à ceux qu’on aime*, pensa Jordan. Si

jamais il le comptait comme l'une de ses cibles, il risquait d'avoir quelques ennuis à trouver par qui l'atteindre.

Après quelques instants, Gary finit par obtenir quelqu'un à l'autre bout du fil. Il fit savoir à son interlocuteur ce qu'il voulait, et dû attendre encore environ dix minutes avant qu'on le mette en ligne avec Chuck. Les deux amis restèrent silencieux pendant ces longues minutes d'attente. Même s'ils avaient voulu parler de ce qu'il se passait, ils auraient de toute façon eut trop de choses en tête pour savoir par où commencer. Finalement, Chuck finit par être mis en ligne avec eux.

– Je suis avec Jordan, dit Gary, je te mets sur haut-parleur.

Il appuya sur un bouton, et posa le téléphone sur le bureau.

– Salut, Jordan, fit la voix de Chuck.

Et voilà qu'ils étaient de nouveaux tous les trois, même si ce n'était que virtuellement. Les Trois Mousquetaires à nouveau réunis.

– Salut, Chuck.

– Alors, vous deux réunis, est-ce que je dois en déduire que vous avez finalement prêté attention à ce que je vous ai dit ?

Il avait une voix fatiguée, et comme vidée de ses émotions. Il était désespéré, et qu'attendre d'autre dans la voix d'un homme dans le couloir de la mort ?

– Plus ou moins, dit Gary, mais avant de se lancer là-dedans, il faut que tu saches un truc, Chuck. Ma maison vient de brûler.

– *Quoi ?*

– Oui, et ce n'était pas un accident. Quelqu'un a mis le feu à ma maison, et si nous n'avions pas changé nos plans à la dernière minute, Jo et moi aurions probablement brûlé à l'intérieur.

Il y eut un moment de silence à l'autre bout du fil, Chuck semblait avoir le souffle coupé.

- Ça a forcément un rapport avec ce qui m’est arrivé, finit-il par dire.
 - C’est aussi ce que je pense. Tu disais que quelqu’un t’avait piégé, quelqu’un qui t’en voulait. Eh bien il semblerait qu’il n’en veuille pas qu’à toi.
 - Si c’est vrai... fit Chuck d’un ton songeur, tu crois que ça pourrait remonter à notre enfance ? À si loin que ça ?
 - C’est le seul moment où on aurait pu tous les deux froisser la même personne, non ?
 - Probablement. Mais qui ? Si nous nous étions fait un ennemi mortel, si nous avions fait quelque chose qui aurait mené quelqu’un à nous en vouloir à ce point, nous nous en souviendrions, non ?
 - J’en sais rien.
 - Peut-être que c’est juste un taré, intervint Jordan. Un type qui, pour une raison ou une autre, a fait une fixation sur vous, peut-être qu’il est en plein délire et qu’il s’imagine des choses, qui sait ?
 - Écoutez notre petit écrivain, fit Chuck, l’ombre d’un sourire dans la voix, ça tient debout.
 - OK, fit Gary, qui s’était mis à tapoter pensivement sur le rebord de son bureau, alors qu’est-ce qu’on fait maintenant ?
 - On prévient la police ? suggéra Jordan.
- Mais Gary secoua tout de suite la tête, et Chuck semblait d’accord avec lui :
- Ils ne croiront jamais à tout ça, surtout si vous en parlez aux flics de Milford. Ils ont déjà leurs certitudes sur ce qui est arrivé chez moi, et personne ne pourra les en faire douter.
 - Alors quoi ? On se lance à la recherche du coupable nous-mêmes ? dit Jordan avec une pointe d’incrédulité.
 - C’est une petite ville, dit Gary d’un ton songeur, on connaît presque tout le monde ici, ce ne devrait pas être si compliqué que ça de démasquer un

tueur...

– Tu rigoles, là ? demanda Jordan, les tueurs ne se baladent pas dans la rue avec les mots « Taré psychopathe » écrits sur le front...

– Il faut aussi faire gaffe à un truc, si on a raison, intervint Chuck.

– À quoi ? demandèrent-ils en même temps.

– À Jordan.

Gary et Jordan échangèrent un regard.

– Comment ça ? finit par demander Jordan.

– Si le taré qui s'en est pris à moi et à Gary nous a connu à l'époque où on était gosses, alors il y a de fortes chances pour que tu sois une cible, toi aussi. En ce temps-là, on était toujours fourrés ensemble, tous les trois, je vois difficilement comment il pourrait en vouloir à deux d'entre nous sans en vouloir au troisième.

– Oui, il a raison, dit Gary, il va falloir que tu sois très prudent, dans les prochains jours, on ne sait jamais ce qui pourrait te tomber dessus.

– Tu commences à regretter d'être revenu dans le coin, je parie ? fit Chuck d'un ton sombre.

Jordan réfléchit à ce que son vieil ami venait de dire, puis secoua la tête.

– Non, dit-il, pas du tout.

Gary eut un sourire.

– Très bien, dit-il, alors si je comprends bien, c'est reparti pour un tour, n'est-ce pas ? Tous les trois contre le reste du monde, ce qui risque de devenir exactement la vérité lorsque cette ville s'apercevra de ce que nous faisons.

– Je vous fais confiance, dit Chuck, d'abord pour faire éclater la vérité, mais surtout pour ne pas vous faire avoir, comme moi.

Gary se pencha en avant sur le bureau pour se rapprocher du téléphone. La flamme du combattant brûlait plus que jamais dans ses yeux.

– Tu peux surtout nous faire confiance pour une chose, Chuck : Te faire sortir de ce trou et y mettre le vrai coupable à la place.

VIII

Elle marchait le long des maisons, son sac à provisions à la main. Le soleil réchauffait agréablement ses épaules nues. Soudain, elle comprit quelle était cette nouvelle émotion qui venait envelopper son cœur et alléger ses pas : Elle se sentait sereine. Pour la première fois depuis des années, depuis des siècles, elle se sentait juste *bien*.

Elle savait d'où venait cette quiétude, elle avait travaillé activement à la retrouver, mais elle ne s'était simplement pas attendue à un tel bien-être. Cela faisait si longtemps qu'elle ne s'était pas sentie heureuse qu'elle avait dû oublier ce que cela signifiait. Mais elle avait vu les flammes s'élever dans le ciel, comme tout le monde en ville, et cette fumée noire comme la nuit avait été comme autant de ses démons la quittant pour s'envoler vers le ciel.

Arrivée à sa destination, elle traversa la rue et poussa la porte du petit magasin d'antiquités. Une clochette discrète tinta alors qu'elle laissait la porte se refermer derrière elle et se retrouvait dans la demi-pénombre du magasin. C'était une petite boutique, encombrée de meubles et d'objets éclectiques ; à peine entrée, elle pouvait déjà sentir cette diffuse odeur de poussière qu'elle en était venue à trouver si réconfortante. Elle s'avança avec précaution vers le comptoir situé au fond du magasin, prenant garde à ne rien bousculer avec son sac. Il n'y avait personne en vue, à l'accueil, mais elle savait qu'il n'était pas bien loin, il ne l'était jamais. Il lui suffirait de se tenir face à ce comptoir et, moins de cinq secondes plus tard, il émergerait de derrière ce rideau sur la droite, et il la rejoindrait.

En souriant, toujours.

À peine avait-elle posé une main sur le comptoir que sa prédiction se réalisa. L'homme qui s'était présenté à elle sous le nom d'Eldred apparut de derrière le rideau et, sourire aux lèvres, il s'avança face à elle.

– Comment allez-vous, aujourd'hui, Mademoiselle Vance ? demanda-t-il de sa voix onctueuse.

– Je vous en prie, combien de fois devrai-je vous dire de m'appeler Alice ? Le sourire de l'antiquaire s'élargit.

– Pardonnez-moi, Alice, dit-il avec un léger hochement de tête.

Il était toujours si poli, si respectueux, à croire qu'il avait été élevé dans un autre temps, à une époque où les enfants n'étaient pas éduqués qu'à moitié et où les hommes étaient tous des gentlemen.

– J'ai vu le feu, dit-elle.

– Qu'en avez-vous pensé ? demanda l'homme sans se départir de son sourire aimable.

– Ça m'a fait du bien, dit Alice sans hésiter, ça m'a comme... exorcisée.

Eldred hocha la tête d'un air compréhensif. Il comprenait toujours tout, il comprenait sans même que l'on ait besoin de s'expliquer.

– Dois-je en conclure que vous êtes satisfaite ? demanda-t-il.

Le sourire d'Alice s'effaça aussitôt, remplacé par une expression alarmée.

– Oh, non ! dit-elle en secouant vigoureusement la tête, non, loin de là ! Je commence tout juste à me sentir mieux, mais tout cela est loin d'être suffisant. Ils doivent payer. Ils doivent souffrir autant que moi j'ai souffert.

– Ce qui veut dire que nous sommes encore loin du compte, termina calmement l'homme.

Elle eut un sourire, ravie de constater que, comme toujours, il voyait parfaitement où elle voulait en venir.

– Oui, dit-elle, oui, c'est tout à fait ça.

Eldred posa ses coudes sur le comptoir et se pencha vers Alice, ses yeux en amandes – ses yeux de chat – fixés sur elle. Elle se sentait toujours plus apaisée, lorsqu’il la regardait comme ça. Un peu plus légère ; un peu étourdie, aussi.

– Dans ce cas, fit l’homme à mi-voix, nous nous devons de continuer.

– Oui, souffla-t-elle.

– Savez-vous ce que nous devons faire, maintenant, Alice ?

– Non, dit-elle sur le même ton, même si elle savait ce qu’elle avait envie qu’ils fassent maintenant.

– Nous devons nous occuper du troisième, fit l’homme, et un léger sourire retroussa ses lèvres, dévoilant des dents d’une blancheur éclatante, nous devons nous occuper de Jordan James.

Alice Vance eut un large sourire, parce que, encore une fois, c’était comme si l’antiquaire avait lu dans ses pensées.

Chapitre 6

I

Quatorze ans, probablement l'année de sa vie la plus mouvementée pour Jordan, et ce n'était pas peu dire. L'apparition du mystérieux Edward Spencer, qui repassa plusieurs fois chez eux mais de qui sa mère refusait farouchement de parler avec son fils, ne fut pas le seul élément perturbateur. D'abord, il y eut le retour des frères Marshall, lorsque l'été arriva et qu'ils rentrèrent de leur lycée privé pour les vacances. Lee et Jonas revinrent à Milford encore plus prétentieux qu'ils en étaient partis, ce que tout le monde aurait pourtant cru impossible. La ville leur appartenait, tout ce qui la composait et tous ceux qui y résidaient. Si la plupart se contentaient de baisser les yeux face aux deux garçons, parce qu'ils s'en fichaient ou parce qu'ils avaient peur d'éventuelles représailles, certains se refusaient à être aussi conciliants. Parmi eux, bien sûr, il y avait Jordan et sa bande. Les frères Marshall étaient loin d'avoir oublié leur humiliation de l'année passée, et les trois amis en avaient parfaitement conscience. Quelque part, les jumeaux préparaient leur revanche, c'était une certitude.

– Il va falloir passer l'été à regarder par-dessus notre épaule, si vous voulez mon avis, dit un jour Chuck.

Il était environ six heures du soir, une petite brise était venue rafraîchir l'atmosphère et les trois garçons se trouvaient dans la décharge, installés en rond à discuter. Ce soir-là, comme souvent depuis le début de l'été, la discussion tournait autour des Marshall.

– On n'a pas à avoir peur d'eux, répliqua Gary, la dernière fois on s'en est très bien tiré.

– La dernière fois, on a eu de la chance, on était préparé. Si on n’était pas arrivé à temps, Dieu sait ce qu’ils auraient fait à Jordan.

Assis sur la chaise à roulette qu’ils avaient trouvée un peu plus tôt dans la journée, Jordan remua un peu, mal à l’aise en repensant à cette fameuse journée. Il comprenait parfaitement ce que Chuck voulait dire : C’était vraiment amusant de jouer les héros sans peur lorsqu’ils étaient tous les trois mais, une fois seul, il ne pouvait s’empêcher de ressentir une certaine inquiétude à l’idée de tomber sur l’un des deux frères.

– Peut-être qu’on devrait préparer une contre-attaque, au cas où... proposa-t-il.

– D’accord, dit aussitôt Gary, comme quoi ?

Jordan haussa les épaules. Il n’y avait pas réfléchi jusque-là. Mais il avait réussi à piquer la curiosité de Gary, que l’idée de préparer une contre-attaque semblait enthousiasmer.

– Ils vont tenter de nous prendre par surprise, dit-il, ce qu’il faut, c’est retourner la surprise contre eux.

– Comment on peut retourner quoi que ce soit contre eux si on ne sait pas ce que c’est ? demanda Chuck en haussant les sourcils.

– Laisse-moi y réfléchir, dit Gary.

Mais à ce moment-là, un couinement aigu se fit entendre du côté des pneus sur lesquels était assis Chuck. Ce dernier se leva vivement, et deux rats gros comme des chatons sortirent de sous les pneus. C’était loin d’être les premiers rats qu’ils voyaient, la décharge en était infestée et ces vermines en étaient venues à représenter pour eux les seuls êtres avec qui ils se disputaient ce territoire.

– Encore vous ! s’exclama Chuck.

Gary se précipita en avant et attrapa le bâton qu’il utilisait chaque fois qu’il voyait un rat se faufiler d’un déchet à un autre, s’en servant comme d’une

lance ou un javelot.

– À l’assaut ! hurla-t-il en bousculant Chuck au passage.

Jordan éclata de rire, puis il se leva à son tour pour se lancer à la poursuite des rats. Les Marshall étaient, pour le moment, oubliés.

II

Deux agents de police les attendaient dans le hall de la mairie lorsque, leur conversation avec Chuck terminée, Gary et Jordan redescendirent au rez-de-chaussée. L’un d’eux, sans grande surprise, était Jonas Marshall.

– Bonjour, Gary, dit Jonas.

Il lui adressa un sourire qui lui fit ressembler à un chien montrant les dents. Jordan se rappela Harold Coleman lui disant que Gary et Jonas avaient failli en venir aux mains, au sujet de Chuck, et se demanda quand exactement avait eu lieu cette altercation. À en juger par la façon dont les deux hommes se fusillaient du regard, cela semblait en tout cas encore bien présent dans leurs mémoires.

Après avoir dévisagé Gary pendant un peu trop longtemps, Jonas finit par se tourner vers Jordan.

– Je vois que la vieille équipe n’a pas mis longtemps à se reformer, dit-il d’un ton nonchalant.

Le deuxième flic semblait à peine assez vieux pour avoir le droit de vote, et, que ce soit à cause de l’attitude de son chef ou simplement le fait de se retrouver face à l’adjoint du maire, il semblait très mal à l’aise.

– Voici l’agent Wilson, dit Jonas avec un vague signe de la main vers le jeune homme, et je ne pense pas avoir besoin de me présenter...

– Si tu es là pour l’incendie de ma maison... commença Gary.

– Bien sûr que je suis là pour ça, quoi d'autre ? Et toi, est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi tu as quitté la scène avant notre arrivée ?

– J'avais des choses importantes à régler, répondit Gary entre ses dents.

Jordan le vit serrer les poings, et comprit que la profonde antipathie qu'éprouvait Gary pour les frères Marshall ne s'était pas estompée au fil des années ; au contraire, elle semblait n'avoir fait que grandir. Jonas était devenu shérif – comment diable cela avait-il pu arriver ? – et Gary était l'adjoint du maire ; combien de fois leur soif de pouvoir respective était-elle entrée en collision au cours de ces années ?

– Des choses plus importantes que l'incendie de ta propre maison ? fit Jonas avec surprise, tu te fous de moi, là !

Gary crispa les mâchoires, mais lorsqu'il répondit ce fut d'un ton calme et posé.

– Si tu as des questions à me poser, pose-les-moi tout de suite.

– OK, ça marche. Est-ce qu'il faut vraiment que ton ami reste là à tenir la chandelle ?

Jonas lança un regard narquois à Jordan, qui resta de marbre, tout comme Gary.

– J'aime autant qu'il reste ici. À dire vrai, je commence à craindre ce qui pourrait arriver si personne ne reste là pour me retenir.

Jonas lui adressa un sourire carnassier, pas le moins du monde impressionné par la menace voilée de Gary. Jordan avait dans l'idée que ce genre de conversation avait dû finir par devenir monnaie courante, entre eux.

– Bien, alors commençons par le plus évident : As-tu une idée de qui aurait pu vouloir mettre le feu à ta maison ?

– Pas la moindre.

– Vraiment ? Pourtant, on ne peut pas dire que tu n'aies que des amis, en ville, loin de là même.

– Est-ce que c’est un aveu ?

Jonas eut un petit rire.

– Tout ce que je dis, c’est qu’à un poste aussi important que le tien, on se fait forcément des ennemis. Non ?

– Peut-être. De toute manière, je ne sais pas qui aurait pu être assez cinglé pour mettre le feu à ma maison de cette façon.

– C’est vrai que ça semble un peu... extrême, fit Jonas d’un ton songeur.

– Comme tu dis. Est-ce qu’on en a fini, avec les questions ?

– Pas tout à fait. Étais-tu assuré, pour la maison ?

– C’est quoi cette question débile ?

– Je m’inquiète juste pour toi, Gary, j’imagine que des tas de choses précieuses ont dû être détruites dans l’incendie...

– Beaucoup de souvenirs, aussi, et ça c’est pas une assurance qui va me les rendre.

– Bien entendu, dit Jonas d’un ton faussement compatissant, où étiez-vous, toi et ta copine, au moment où la maison a pris feu ?

– On déjeunait chez Coleman. Avec Jordan.

– Évidemment, fit Jonas.

Son regard se porta un instant sur Jordan, avant de revenir sur Gary. Il semblait chercher quelque chose, et Jordan se demandait bien quoi, au juste. Peut-être simplement à causer des ennuis à Gary, ou bien peut-être à découvrir ce qu’ils manigançaient tous les deux.

– Pas mal de gens vous ont vus traîner ensemble, depuis un ou deux jours, fit alors remarquer Jonas.

– Quel rapport avec l’incendie de ma maison ? rétorqua Gary un peu trop brusquement.

– Les gens ont tous leur petite hypothèse sur ce qui vous a réunis, après tant d’années où on n’a plus entendu parler de toi, Jordan, continua Jonas

comme s'il n'avait pas entendu.

Il attendit une réponse de l'un ou l'autre, mais comme aucun d'eux ne réagissait, il continua :

– Cela les met un peu mal à l'aise, à vrai dire, parce que ça leur rappelle une époque où vous deux étiez inséparables, mais il n'y avait pas que vous deux, en fait.

Une lueur mauvaise était apparue dans les yeux de Jonas, qui semblait bouillir de colère chaque fois qu'une conversation s'orientait vers Chuck. Gary poussa un soupir.

– Pourquoi tu ne nous dirais pas plutôt directement où tu veux en venir, Jonas ? fit-il.

– Où je veux en venir ? C'est très simple, Gary, je veux parler de *vous*. Milford est une ville tranquille, vous savez, rien ne se passe jamais ici. Et pourtant, il y a eu ce taré quand vous étiez gosses, et le gamin qui s'est retrouvé à l'hôpital à cause de vous. Et aujourd'hui, il y a d'abord les meurtres et puis ta maison qui part en flammes. Et tout ça tourne *toujours* autour de *vous*. Alors je me pose des questions, Gary, et je suis pas le seul, crois-moi. Comment se fait-il que des merdes se mettent à arriver chaque fois que vous vous retrouvez ensemble, les gars ?

Jonas avait déclamé cette tirade d'un ton de plus en plus rapide et enflammé, et maintenant il regardait Jordan et Gary tour à tour, l'air furieux. Gary garda un instant le silence après ces paroles exaltées, mais il ne baissa pas les yeux. Jordan, lui, ne savait trop comment réagir. La vérité était qu'il ressentait une certaine pitié pour Jonas. C'était un abruti, mais il avait perdu une partie de sa famille dans des circonstances atroces, et ce ne devait pas être une épreuve facile à surmonter. Au bout de quelques secondes, Gary finit par parler, et ce fut d'un ton bas et raisonné qui ne lui ressemblait pas beaucoup.

- Tu sais bien que nous n’avons rien demandé de ce qui est arrivé, dit-il.
- Ah ouais, t’en es sûr ? Parce que, de mon point de vue, je dis que vous devez forcément le chercher. Vous étiez des emmerdeurs finis quand vous étiez gosses, toujours à chercher la confrontation avec tout le monde, surtout *toi*, Gary. Alors ouais, j’ai tendance à penser que tous vos problèmes, vous les cherchez.
- Est-ce que ça veut dire que tu ne vas rien faire pour retrouver celui qui a mis le feu à ma maison ?
- Bien sûr que je vais faire quelque chose. Enquêter, faire mon boulot. Mais ça ne m’empêchera pas de penser ce que je pense. Et ça n’empêchera pas les autres de le penser aussi. Maintenant écoutez mon conseil, tous les deux : Faites profil bas. Ne déterrez pas des choses dont personne ne veut se souvenir, et surtout, ne vous avisez pas de mêler *ma* famille à vos emmerdes. Suivez mon conseil, si vous ne voulez pas vous retrouver dans la même situation que votre copain, ou pire encore.
- Sur ces mots, Jonas fit volte-face et traversa le hall à grands pas, suivi de près par son collègue, qui aurait tout aussi bien pu être muet, pour ce qu’ils en avaient vu. Gary et Jordan les regardèrent partir sans bouger, jusqu’à ce que la porte se referme derrière eux.
- Comme tu le vois, dit alors Gary, mes relations avec les Marshall sont loin de s’être améliorées avec le temps.

III

Ils repartirent en direction de la maison de Gary. Cette fois encore, ce dernier conduisit en silence, et connaissant la tendance de son ami à s’absorber totalement dans ses pensées lorsqu’il avait un problème à résoudre, Jordan ne le déranger pas. Il pensait que Gary allait rejoindre Jo

chez la voisine, peut-être lui fournir enfin une explication pour ce qui était arrivé, et il commençait à se demander s'il ne serait pas mieux pour lui de les laisser seuls. Après tout, la relation entre Gary et Jo ne le regardait pas, il connaissait à peine la jeune femme et cela devait déjà lui faire assez bizarre que, soudainement, il soit partout. Jordan repensa à ce qu'avait dit Jonas un peu plus tôt, à propos des gens du coin qui se méfieraient d'eux, et songea que ce n'était finalement pas si difficile à croire. Surtout en ce qui le concernait, lui qui n'était pas revenu ici depuis des années et qui, à peine de retour, réussissait à se retrouver au premier plan d'un incendie hautement suspect. Les gens avaient du mal à ne pas se méfier des étrangers, ici, ils n'en avaient pas l'habitude. Et Jordan devait se rendre à l'évidence : Pour les habitants de Milford, c'était ce qu'il était aujourd'hui, un étranger.

Arrivé à destination, Gary arrêta le moteur et descendit de voiture pour se diriger d'un pas lent vers les décombres de sa maison. Jordan le suivit. Il n'y avait plus grand monde aux alentours ; après avoir maîtrisé le feu, les pompiers étaient repartis, et les curieux avaient fini par se lasser du spectacle. Seules deux femmes étaient restées à bavasser sur le trottoir d'en face. En voyant Gary et Jordan approcher du sinistre, elles chuchotèrent quelques mots, puis s'éloignèrent en vitesse.

Une fois arrivé devant ce qui avait été sa maison, Gary s'immobilisa. Visiblement, il n'avait pas l'intention de rejoindre Jo tout de suite, pour finir.

– Incendier une maison, dit Gary à mi-voix, massacrer deux femmes à coups de hache, et trafiquer la scène de crime pour faire accuser un innocent. Personne ne peut faire tout ça. *Personne*. Pas ici.

Il semblait se parler à lui-même, les yeux fixés dans le vide. Jordan se posta à ses côtés sans rien dire.

– C’est impossible, insista Gary. Impossible. On doit manquer quelque chose, il y a forcément un truc qu’on ne voit pas.

Il commença à faire un tour sur lui-même, lentement, en regardant la ville autour de lui. La ville où tout semblait si calme, comme toujours.

– Il y a quelque chose, là, tout près de nous, quelque chose dans cette ville. Quelque chose qui n’a rien à y faire. Si on le découvre, alors on saura enfin ce qu’il se passe.

Jordan ouvrait la bouche pour répondre – pour lui demander de quoi il voulait parler exactement, pour être exact, parce qu’il avait un peu de mal à suivre le déroulement des pensées de son ami – lorsque Gary sembla voir quelque chose.

– Ce gosse, dit-il avec un léger signe de tête en direction de l’angle de la rue, je l’ai déjà vu.

Jordan tourna la tête dans la direction indiquée par Gary, et vit un gamin d’environ quatorze ou quinze ans qui, adossé au mur d’une maison, semblait attendre quelqu’un.

– Il traîne souvent dans le coin, peut-être qu’il était là, ce midi, et qu’il a vu quelque chose.

– La police a probablement dû interroger tous les témoins éventuels... fit remarquer Jordan.

– Oui, tous les voisins, mais ce gosse ne vit pas dans cette rue, et s’il n’était pas dans le coin au moment où la police est passée...

Gary ne termina pas sa phrase, il avançait déjà en direction du garçon, d’un pas vif, mais pas trop, pour ne pas lui faire peur. Jordan jeta un coup d’œil alentour, songeant aux dernières paroles de Gary au sujet de quelque chose qui était là et qui ne devrait pas y être. Et c’était exactement ça, exactement ce qu’il ressentait, comme lorsqu’il était gosse et qu’il s’attendait à chaque coin de rue à ce que les Marshall surgissent sur lui. Comme si, dans

l'ombre, une bête était tapie ; comme si elle les observait sans cesse, et que son regard était la seule chose qu'ils puissent sentir. Réprimant un frisson, Jordan suivit Gary.

Le gamin avait une console de jeux à la main, et semblait complètement absorbé dans sa partie. Il ne releva pas la tête avant que Gary et Jordan ne se soient immobilisés devant lui. Ce dernier se rendit compte que le garçon était plus jeune qu'il ne l'avait pensé au départ, il était plus proche de treize ans que de quinze, à son avis. Il avait des cheveux bruns un peu trop longs et une peau tannée par le soleil. Jordan fut amusé de voir une once de soupçon percer dans ses yeux noisette alors qu'il les regardait tous deux. À cet âge, on se méfiait toujours plus ou moins des adultes.

– Salut, dit Gary.

– Salut, répondit le gamin en fixant Gary du regard.

– Tu passes pas mal de temps dans cette rue, n'est-ce pas ?

– Et alors ? répliqua le garçon sur un ton de défi.

– Alors rien. Je me demandais juste si tu étais dans le coin, lorsque ma maison a brûlé.

Les yeux du gosse s'agrandirent légèrement de surprise. Son visage s'anima et il se décolla du mur pour faire face à Gary.

– Alors c'était votre maison ? fit-il.

– Oui, malheureusement.

– Ouah... Je veux dire, c'est triste.

Gary eut un petit rire amer, puis retrouva son sérieux.

– Alors, dit-il, est-ce que, par hasard, tu étais là, au moment du feu ?

Le garçon sembla hésiter, et ses yeux s'étrécirent légèrement alors que, à nouveau, la méfiance traversait son regard.

– À cette heure, dit-il, j'étais à la cantine du collège.

– Ah oui ? Tu veux dire que c'est là où tu étais censé être, n'est-ce pas ?

Il ne répondit rien, mais ne baissa pas les yeux, son impertinence était sa seule arme contre le raisonnement des adultes.

– Écoute, reprit Gary, je n’ai pas l’intention de te causer le moindre ennui, d’accord ? Tout ce que je veux savoir, c’est si tu as vu quelque chose, quelque chose qui pourrait m’aider.

– Vous voulez retrouver celui qui a mis le feu à votre maison ? demanda le garçon avec une certaine admiration.

Gary lança un regard à Jordan. Ce dernier savait à quoi il pensait : Le garçon savait que le feu n’était pas accidentel, et il y avait peu de chances pour que les rumeurs soient déjà parvenues jusqu’à lui.

– Qu’est-ce que tu as vu ? demanda Gary.

Le gosse le regarda sans rien dire pendant une seconde ou deux, comme s’il le jugeait, puis il finit par parler :

– Mes parents croient que je mange à la cantine tous les midis, dit-il, ils paient pour que j’y mange, et s’ils apprennent que, parfois, je vais acheter des sandwichs avec des copains, et qu’on les mange sous le vieil arrêt de bus tout en jouant à la PSP, ils vont probablement me tuer. Et je plaisante pas ; ils me tueraient, c’est sûr, on plaisante pas avec l’argent gaspillé, chez moi.

Gary et Jordan esquissèrent tous deux un sourire ; l’attitude du garçon leur rappelait quelque chose.

– Je sais même pas comment tu t’appelles, fit remarquer Gary, comment est-ce que je pourrais te dénoncer ? En plus, j’ai grandi ici, et je sais à quel point la nourriture de la cantine peut être infecte, éviter d’y aller de temps en temps est certainement la meilleure chose que tu puisses faire pour ta santé.

Le gamin sourit, puis se mit à rire. En une seconde, toute trace de méfiance avait disparu.

– J’ai pas vu la maison prendre feu, finit-il par dire, parce qu’on était là-bas, sous l’arrêt de bus.

Il pointa le doigt derrière lui, après le virage que prenait la route. De cet endroit, il lui était effectivement impossible de voir la maison de Gary.

– Mais on a entendu la voiture, reprit-il, elle roulait vraiment vite, plus vite que la plupart des voitures, dans le coin, et le moteur faisait un bruit comme dans les films, vous savez, comme les voitures de courses, ou les voitures très chères.

– Je vois, acquiesça lentement Gary, qui écoutait les mots du garçon avec attention.

– On s’est levé et on a fait quelques pas dans la direction du bruit, parce qu’on voulait la voir, on se demandait à quoi une voiture qui faisait un bruit pareil pouvait bien ressembler. Mon copain Vince disait que ce devait être une voiture comme dans *Fast and Furious*, mais en fait non. Elle a débarqué dans le virage au moment où on arrivait, et heureusement qu’on était tous bien sur le trottoir, pas trop près du bord, sinon je pense qu’elle nous aurait écrasé tellement elle a pris le virage vite. Les pneus ont crissé sur la route et, une seconde, j’ai cru que la voiture allait foncer droit dans le mur, mais non, elle est restée sur la route, et elle a disparu sans ralentir une seconde.

– Est-ce que tu as pu voir le conducteur ?

L’enfant secoua la tête.

– Les vitres étaient teintées. Toutes les vitres, même le pare-brise.

– C’était quel genre de voiture, à quoi elle ressemblait ?

– Elle était grosse, et noire, elle ressemblait à aucune voiture que je connais. Pas vraiment un quatre-quatre, mais une grosse voiture. Une voiture qui coûte cher.

Gary hocha la tête. Il fronçait les sourcils et réfléchissait à ces nouvelles informations.

– C’est sûrement pas quelqu’un de la ville, dit le garçon d’un ton pensif, personne n’a ce genre de voiture, ici, n’est-ce pas ?

– C’est vrai, acquiesça Gary d’un ton absent.

– Mais alors, pourquoi quelqu’un qui ne vit même pas ici aurait envie de venir brûler votre maison ?

Gary regarda l’enfant d’un air sombre.

– C’est ce que j’aimerais bien découvrir, dit-il.

Jordan était aussi désarçonné que Gary. Un tel acte était forcément personnel, on ne venait pas lancer des cocktails Molotov dans la maison d’un inconnu, à moins d’être complètement dingue. Ou à moins d’avoir été payé pour le faire, peut-être.

– Dis-moi, lança alors Jordan, tu n’aurais pas vu d’autres personnes traîner dans le coin, avant que la maison ne brûle ?

Le garçon regarda Jordan sans comprendre. Gary semblait lui aussi ne pas voir où son ami voulait en venir.

– Tu n’as pas remarqué quelqu’un, qui serait passé dans la rue ? reprit Jordan, à pied, ou bien en voiture ?

Le gamin réfléchit un instant à la question, puis commença à secouer la tête.

– Il n’y a pas beaucoup de circulation, par ici, c’est justement pour ça que mes copains et moi on a choisi cet endroit pour...

Le garçon s’arrêta soudain à la fois de parler et de secouer la tête.

– Quoi ? demanda Gary.

– Maintenant que j’y pense, il y a bien une voiture qui est passée, peut-être dix minutes avant l’incendie. Moins d’une demi-heure en tout cas, ça, c’est sûr. Je me souviens que moi et mes copains on s’est demandé ce qu’il faisait

là, parce qu'on commence à être habitués aux gens du coin et qu'on les reconnaît quand ils passent...

– Qui c'était ? le pressa Gary.

– Ben, je suis pas sûr, mais je crois bien que c'était le cuisinier du *Chapeau Melon*.

– Le *quoi* ? fit Jordan.

Mais apparemment, Gary, lui, comprit aussitôt de quoi il s'agissait, car il reprit la parole avant que l'enfant n'ait eu le temps de répondre :

– Il est passé dans ma rue ce midi ? Tu en es sûr ?

– Je vous l'ai dit, je suis pas certain. Mais je crois que c'était lui. C'est là-bas que j'achète mes sandwiches, j'habite dans la même rue, et sa voiture, un genre de pick-up rouge, est toujours garée devant.

Gary leva lentement la main pour la porter à son front, comme s'il venait soudain de comprendre quelque chose de primordial.

– Quoi ? demanda Jordan, frustré de ne plus rien comprendre à ce qu'il se passait, qu'est-ce qu'il y a, Gary ? C'est qui, ce cuisinier, tu le connais ?

– On le connaît tous les deux, Jordan, fit Gary, le cuisinier du *Chapeau Melon*, c'est Erik Pacey.

IV

Après avoir remercié le garçon du coin de la rue pour ses informations, Gary et Jordan retournèrent à la voiture. Ils avaient connu Erik étant gosses, et Jordan n'avait plus entendu parler de lui depuis bien longtemps.

– Pourquoi Erik viendrait se balader dans ma rue, alors qu'il habite à trois pâtés de maison d'ici ? demanda Gary en ouvrant sa portière.

– C’est forcément une coïncidence, tempéra Jordan, qui ne voyait vraiment pas ce qu’Erik Pacey venait faire dans cette histoire.

– Peut-être, ou peut-être pas, dit Gary.

Ils montèrent tous deux en voiture, et Gary démarra.

– Je crois que je vais aller lui rendre une petite visite, tu viens avec moi ?

– Pourquoi pas ? répondit Jordan en haussant les épaules.

Après tout, ce n’était pas comme s’il avait autre chose à faire. Ils roulèrent en silence pendant une minute ou deux puis, se décidant à poser la question qui lui brûlait les lèvres, Jordan demanda :

– Pourquoi tu penses qu’Erik pourrait avoir quoi que ce soit à voir là-dedans ? Est-ce que vous vous êtes revus, depuis...

– Pas vraiment. Comme tu le sais, il a fait son possible pour nous éviter, après l’accident, et ça n’a pas changé maintenant que nous sommes adultes. C’est pour ça que cela me semble si étrange qu’il se soit retrouvé dans ma rue cinq minutes avant que ma maison n’explose...

– Mais il n’aurait aucune raison de faire une chose pareille, Gary.

– T’en es bien sûr ? Après tout, il n’a peut-être pas digéré ce qui est arrivé il y a toutes ces années. Quand on y pense, il est même le mieux placé pour nous haïr, tous les trois. Nous avons failli le tuer, Jordan, c’est pas le genre de trucs qu’on oublie.

À cela, Jordan ne trouva rien à répondre.

Chapitre 7

I

Erik Pacey n'avait jamais été dans leur classe, ayant un an de moins qu'eux. Ils l'avaient connu durant ce fameux été où tout était allé de travers. Très brièvement, et assez tragiquement, il avait même fait partie de leur bande.

Encore une fois, ce fut par l'intermédiaire des jumeaux Marshall qu'Erik et les trois garçons se rencontrèrent. Ils craignaient des représailles des jumeaux, et ils avaient raison, car pendant que tous trois se réunissaient dans la décharge pour planifier leur défense, Jonas et Lee préparaient leur vengeance. Malheureusement pour eux, ils ne disposaient pas de planque secrète aussi bien cachée que celle de leurs ennemis, et c'est ainsi qu'un jour, alors qu'ils se trouvaient au bas de l'immeuble où vivait Gary, les trois amis furent interpellés par un garçon blond, qui faisait deux têtes de moins qu'eux et qui, au premier abord, ne semblait pas avoir plus de huit ou neuf ans.

– Hé ! Les gars ! Gary ! s'écria-t-il derrière eux alors qu'ils descendaient la rue.

Ils s'immobilisèrent et se retournèrent, pour voir le garçon qui leur courait après se cogner dans une femme portant un sac à provision.

– Tu ne peux pas faire attention, non ! le réprimanda la femme d'un ton sec.

– Pardon, Madame, fit le garçon sans même la regarder.

Il continua sa route jusqu'à se retrouver face au trio, qui l'observa avec surprise.

– Qui es-tu ? demanda Chuck.

Il n'y avait aucune agressivité dans sa voix, juste une sincère curiosité.

– Je suis... je m'appelle Erik, dit le garçon, il faut que je vous prévienne de quelque chose.

– Erik ? répéta Gary, Erik Pacey ? Tu habites dans mon immeuble, non ? Mon père connaît ton père.

– Oui, je sais. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai su de qui ils parlaient quand j'ai entendu...

Erik s'interrompit en s'apercevant qu'il avait été un peu trop vite en besogne et que les trois garçons devant lui ne comprenaient rien de ce qu'il disait.

– Je voulais vous prévenir, répéta-t-il, que vous êtes en danger.

Les trois amis se regardèrent, et un sourire se dessina sur le visage de Chuck. Jordan l'imita. Lui aussi trouvait cette formulation un peu trop grandiloquente pour être prise au sérieux. Seul Gary conserva un visage impassible.

– Pourquoi ? demanda-t-il à Erik.

Erik regarda à droite et à gauche, et Jordan se dit qu'il devait regarder trop de films d'espionnage, parce qu'il se comportait exactement comme un agent secret qui s'apprêtait à révéler des informations ultra-confidentielles.

– C'est les jumeaux Marshall, dit-il à voix basse, je les ai entendu parler.

Gary regarda tour à tour ses deux amis, qui avaient retrouvé leur sérieux d'un coup. Concernant les Marshall, ils auraient tout aussi bien pu être *réellement* dans un film. Les informations que possédait le garçon face à eux étaient soudain devenues inestimables.

– Viens avec nous, dit Gary, on va parler dans un endroit plus calme, d'accord ?

Erik hocha frénétiquement la tête, et suivit les trois amis alors qu'ils quittaient l'espace un peu trop exposé devant l'immeuble pour se diriger

vers un terrain vague un peu plus loin. Ils firent quelques pas dans les herbes hautes, puis s'arrêtèrent et se tournèrent vers Erik.

– Alors ? demanda Gary, qu'est-ce que tu les as entendu dire, les Marshall ? Erik levait vers eux des yeux impressionnés. À ce moment, Jordan s'était vraiment senti comme appartenant à une sorte de mafia de l'ombre, en guerre secrète contre un autre groupe de criminels ; il s'était senti comme quelqu'un d'important, qui parcourait les rues de cette ville avec un secret bien gardé ; celui d'être une cible permanente.

– Ils sont toujours du côté du terrain de basket, vous savez, commença Erik, et l'autre jour j'y étais aussi, avec mon grand frère. Il est obligé de m'emmener avec lui parce que ma mère veut qu'il me surveille, alors il me traîne là-bas et ensuite il me laisse assis tout seul sur un banc pendant qu'il est avec ses copains...

– Si tu allais à l'essentiel, Erik ? le coupa Gary.

– J'y viens, fit Erik.

Cette façon de rembarrer Gary, fermement mais sans en faire toute une histoire non plus, sans même se rendre compte qu'il l'avait fait, en fait, fit tout de suite comprendre à Jordan que ce garçon avait des tripes. N'importe quel gosse qui se retrouvait seul face à trois garçons plus grands et plus vieux que lui ressentirait un certain malaise, si ce n'est une certaine peur, même en sachant qu'il n'avait absolument rien à craindre. Et pourtant Erik se tenait là, face à eux, il avait déjà en tête l'histoire qu'il voulait leur raconter, avec début, milieu et fin, et il était bien déterminé à aller jusqu'au bout sans se laisser impressionner.

– Je m'ennuie toujours quand je suis là-bas, continua Erik, ils sont tous plus vieux que moi et tout le monde m'ignore. C'est d'ailleurs pour ça que personne ne l'a remarqué lorsque j'ai fait le tour du terrain de basket et que je suis allé derrière le vieux mur, vous savez ? Celui qui est plein de

graffitis. J'avais entendu dire que quelqu'un faisait pousser du cannabis derrière ce mur alors je me suis dit que j'allais vérifier...

– Tout le monde ici a entendu dire qu'il y a du cannabis qui pousse derrière ce mur, fit remarquer Chuck avec un sourire.

– Ouais, complètement débile, je sais, mais bon, je m'ennuyais, alors...

– Alors t'es allé vérifier ?

– Non, en fait je suis pas allé derrière le mur, finalement, parce qu'au moment où j'arrivais tout près, j'ai entendu des voix. Je me suis arrêté. Au début, j'avais pas l'intention d'écouter, mais j'ai entendu ton nom de famille, Gary, et comme j'ai déjà entendu mon père parler du tien, ça m'a intrigué. Alors je suis resté à écouter, et j'ai fini par reconnaître la voix des jumeaux Marshall. C'était pas bien difficile, ils sont les seuls dans toute la ville à avoir ce ton méprisant dans la voix...

Les trois garçons éprouvèrent un regain de sympathie pour Erik lorsqu'ils sentirent le peu de bien qu'il pensait des Marshall. Chuck émit même un rire sec qui arracha un bref sourire à Erik.

– Bref, j'ai écouté, et ils parlaient de vous. De vous trois.

– Qu'est-ce qu'ils disaient ?

– Ils ont l'intention de s'en prendre à vous. Mais pas en même temps. Ils vont t'attendre devant l'immeuble ce soir, pour t'attraper quand tu rentreras chez toi, et demain matin ils vont attendre Chuck devant l'épicerie pour l'avoir quand il sortira de chez lui, et demain soir...

Il se tourna vers Jordan sans terminer sa phrase. Il n'en avait pas besoin, les trois garçons avaient très bien compris le message. Un moment de silence passa entre eux, puis, d'un seul mouvement, Chuck et Jordan tournèrent la tête vers Gary.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jordan.

– Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? marmonna Gary en fronçant les sourcils.

Il avait baissé les yeux et réfléchissait intensément à la situation.

– Ce soir, dit Chuck, tu peux pas rentrer chez toi tout seul, ils seront là pour t’attendre.

– Non, dit Gary en secouant lentement la tête, pas tout seul non.

Lorsqu’il releva finalement les yeux, ils purent voir que le combattant était de retour. Celui qui ne demandait qu’à être provoqué. Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres.

– C’est nous qui allons les attendre. Tous les trois.

Les trois garçons se regardèrent.

– T’es sûr que c’est prudent ? demanda Chuck.

– Ils s’attendent à ce que je sois tout seul, répondit Gary, dont l’enthousiasme grandissait à vue d’œil, l’effet de surprise, c’est tout ce qui compte les gars.

– Mais comment on saura à quelle heure ils vont arriver ? fit Jordan, comment on pourra être prêts si on ne sait pas quand ils vont débarquer...

Gary sembla un instant pris de court par la remarque de Jordan, et, à la surprise de tous, ce fut Erik qui répondit à sa place.

– Je pourrais peut-être les surveiller pour vous, dit-il.

Ils tournèrent tous trois les yeux vers lui.

– Je pourrais aller au terrain de basket cet après-midi. Personne ne fera attention à moi, ils sont habitués à ce que je sois là-bas. Et je suis certain que les jumeaux y seront, eux aussi. Je les surveillerai, et si on pouvait trouver un moyen pour communiquer à distance, je pourrais vous prévenir quand ils se mettront en route, je peux même les suivre et vous dire quand ils arrivent...

Les trois amis se regardèrent avec étonnement. Jordan, lui, était franchement impressionné. Ce gamin n’était pas plus haut que trois pommes, mais il avait du cran, c’était certain.

– C’est un bon plan, fit Gary avec un hochement de tête appréciateur, le seul problème, c’est pour rester en contact à distance.

– J’ai ces vieux talkies-walkies chez moi, intervint Chuck, je les ai eu à Noël, il y a des lustres, et j’ai toujours cru qu’ils ne me serviraient jamais à rien. Peut-être que si, finalement.

– Des talkies-walkies ? répéta Jordan.

Il s’imaginait déjà sur un champ de bataille, à communiquer avec ses collègues soldats dans des conditions où tout était une question de vie ou de mort.

– Ça peut le faire, s’ils fonctionnent correctement, dit Gary, et s’ils ne sont pas rose-fuchsia ou un truc du genre.

– Non répliqua Chuck avec un sourire, ils sont noirs. Et ils marchaient bien, la dernière fois que j’ai vérifié.

– Alors on fait comme ça ? demanda Erik.

Il semblait assez excité par toute cette histoire, et il y avait une petite lueur dans ses yeux qui n’était pas sans rappeler celle qu’arborait souvent Gary.

– On fait comme ça, acquiesça ce dernier, mais avant, je peux savoir pourquoi tu t’impliques là-dedans ? C’est pas ton problème, après tout, et si jamais les Marshall se rendent compte que t’as participé à ça, ils risquent de t’ajouter sur leur liste des personnes à abattre.

– Je m’en fiche, répondit aussitôt Erik, j’aime pas les Marshall. Vous savez que c’est de leur faute si mon père s’est fait virer du resto où il travaillait ? Ils ont fait toute une histoire à-propos d’une omelette soi-disant pas assez cuite, et mon père est certain qu’ils ont fait pression sur son patron pour qu’il le vire. Maintenant, il est au chômage et doit faire le serveur dans des bars pourris à des kilomètres d’ici, tout ça à cause d’eux.

Gary regarda Erik avec un intérêt non dissimulé, puis il sourit.

– Je vois. Dans ce cas, bienvenue à bord, Erik. On est ravi de l’aide que tu nous apportes, pas vrai les gars ?

– Oh que oui !

– Bienvenue, Erik ! lança Chuck en présentant sa paume au garçon.

Ce dernier tendit la main et frappa celle de Chuck. Ils éclatèrent tous trois de rire, à la fois surexcités et anxieux à l’idée du plan qu’ils venaient d’ébaucher. Ce fut le début d’une nouvelle amitié.

Qui ne durerait pas longtemps.

II

Une fois que Chuck fut allé chercher ses talkies-walkies, les quatre garçons se séparèrent. Erik se rendit au terrain de basket, le talkie-walkie qui lui avait été assigné soigneusement dissimulé dans la poche de son sweater. Gary, lui, retourna dans son appartement pour récupérer leurs « armes », selon ses propres mots. Chuck et Jordan ne savaient pas ce qu’il entendait par là, et ne se posaient pas vraiment la question. Ils feraient ce que Gary prévoirait, de toute manière.

Lorsque leur ami redescendit dans le parking situé au bas de l’immeuble, il portait un sac à dos visiblement plein à craquer. Il s’immobilisa devant ses deux amis et laissa tomber le sac à leurs pieds, avant de se baisser pour en vider le contenu.

– J’ai pris tout ce qui m’a paru convenir, dit-il, si on avait eu plus de temps on aurait pu combiner ce que j’avais avec ce que vous avez, ou même utiliser des trucs de la décharge, mais je crois qu’il vaut mieux se séparer le moins possible aujourd’hui, au cas où les Marshall auraient changé leurs plans.

– Je suis d’accord, renchérit Chuck.

Lui et Jordan s'agenouillèrent à leur tour devant le sac pour voir ce que Gary avait apporté. Hormis les éternels pots de peinture, il y avait un vieux pistolet à eau, un sachet de ballons gonflables et deux lance-pierres qui semblaient avoir été fabriqués main.

– Mon père me l'a donné il y a un ou deux ans, expliqua Gary en prenant l'un des lance-pierre dans les mains, il était à lui quand il était jeune, et il a dit que ce serait son héritage, ou un truc comme ça. Il m'a fait promettre de ne pas m'en servir contre des gens, mais bon... ajouta-t-il en haussant les épaules.

– Et le deuxième ? demanda Jordan en prenant l'autre lance-pierre dans les mains.

– Je l'ai fabriqué un jour où je ne savais pas quoi faire, sur le modèle de celui de mon père.

– Pas mal, dit Chuck.

– Mais qu'est-ce qu'on va lancer avec ça ? Des pierres ?

– Non, répliqua Gary avec un sourire, bien mieux que ça.

Et pour toute explication, il leva le sachet rempli de ballons à gonfler multicolores devant leurs yeux.

III

Cela faisait une dizaine de minutes qu'Erik les avait quittés lorsque le talkie-walkie grésilla dans les mains de Chuck. Entre-temps, ils avaient pu préparer leur riposte à l'aide des objets et des idées apportés par Gary.

– Ils sont là, dit la voix d'Erik par-dessus le grésillement, ils viennent d'arriver.

– OK, répondit Chuck.

– Fais bien gaffe à ce que personne ne te voie parler dans ce truc, l'avertit Gary, faut pas se faire remarquer.

– Oui, je me suis caché, t'inquiète pas. On fait quoi maintenant ?

– Maintenant, dit Gary, on attend.

Ils se trouvaient au premier palier de la cage d'escalier, postés de façon à pouvoir voir ce qu'il se passait dans le hall, en dessous d'eux.

– Si jamais on se fait prendre par un adulte, dit Chuck en jetant un coup d'œil en bas, on est morts et enterrés.

– Il est deux heures de l'après-midi, Chuck, tempéra Gary, personne ne passe à cette heure.

– Mais quelle heure il sera quand les jumeaux vont arriver ? insista Chuck, s'ils viennent ce soir, alors il risque d'y avoir plein de monde en train de rentrer du boulot, non ?

Gary réfléchit une seconde, puis dit :

– On descendra, alors. Quand Erik nous dira qu'ils arrivent, on ira se planquer quelque part dehors. Comme ça on risquera d'être gêné par personne.

Chuck hocha la tête d'un air satisfait. Mais Jordan avait encore une autre inquiétude :

– Qu’est-ce qu’il se passera si jamais ils sont mieux préparés que nous ? Après tout, ils viennent dans l’intention de s’en prendre à toi. Et si jamais ils ne viennent pas les mains

vides ?...

– Je te l’ai dit, ils s’attendent à ce que je sois tout seul. Ça va très bien se passer, alors arrêtez de flipper comme ça, OK ?

Ils hochèrent la tête, bien qu’encore loin d’être rassurés. Ils jouèrent aux cartes en attendant le début des hostilités, discutant de temps en temps avec Erik, qui avait le plus mauvais rôle puisqu’il était obligé de rester seul à s’ennuyer toute la journée. Mais, comme il le leur avait expliqué, il avait l’habitude. Finalement, à six heures et demie, Erik leur annonça la nouvelle qu’ils attendaient.

– Ils s’en vont.

– Tu peux les suivre ?

– Je vais essayer, mais... Attendez.

Les trois garçons obéirent et patientèrent, dans un silence complet, jusqu’à ce qu’Erik reprenne la parole.

– Il risque d’y avoir un problème, finit-il par dire.

– Lequel ? le pressa Gary.

– Ils ne sont pas partis seuls. Il y a deux autres mecs avec eux, des costauds. Gary leva les yeux vers ses amis. Jordan se demanda si son visage reflétait la soudaine vague de panique qui venait de le submerger. Celui de Chuck, en tout cas, était assez éloquent.

– Pas de panique, dit Gary, on est toujours mieux préparés qu’ils ne s’y attendent.

Il prit le talkie-walkie des mains de Chuck et demanda :

– Est-ce que tu peux les suivre, ou pas, Erik ?

– Non, impossible.

- Pourquoi ?
 - Parce qu'ils sont montés dans une voiture et... Ils viennent de démarrer, Gary, ils arrivent !
 - On devrait se planquer, dit Chuck d'une voix blanche, aller dans ton appartement, ça leur fera aussi une bonne leçon s'ils t'attendent et que personne n'arrive...
 - Non ! le coupa Gary d'un ton sec.
- Il tourna vers Chuck ses yeux brillants de hargne.
- Si on fait ça, il se passera quoi demain matin, quand tu voudras sortir de chez toi ? Ou demain soir quand Jordan voudra rentrer chez lui ? Il se passera quoi chaque fois que l'un de nous sera seul dans la rue ? Vous voulez vraiment passer toute votre vie à crever de peur, les gars ?
- Ils ne répondirent rien, mais Jordan ressentait maintenant une certaine honte à avoir, lui aussi, songé à s'enfuir avant l'arrivée des Marshall.
- T'as raison, dit Chuck en baissant les yeux, désolé.
- Gary donna une légère tape sur l'épaule de son ami, puis regarda dans le hall, sous eux.
- Bon, écoutez, dit-il, quoi qu'il arrive, on reste ensemble, OK ?
 - Les Trois Mousquetaires, fit Jordan à demi-voix.
 - Ouais ! reprit aussitôt Gary avec un large sourire, les Trois Mousquetaires. Tant qu'on est ensemble, rien ne peut nous atteindre.
- Et il avait parlé avec tellement d'assurance et de conviction que, à ce moment-là, ils le crurent.

IV

Ils sortirent de l'immeuble et allèrent se dissimuler derrière le muret qui prolongeait les marches, les yeux fixés sur la rue avec anxiété.

Gary avait au préalable distribué à chacun un nombre équitable d'armes, et maintenant Jordan se sentait vraiment comme un soldat partant en guerre. Peut-être que c'était vraiment ça, après tout. Une guerre.

– Vous avez bien compris ce que chacun de vous doit faire ? demanda Gary dans un murmure.

Quelques personnes étaient déjà passées non loin d'eux pour rentrer dans l'immeuble. Jusqu'ici, aucune d'elles n'avait fait attention à eux.

– On a compris, dit Chuck, alors que Jordan hochait la tête.

– Parfait.

Gary était bien le seul à être impatient que tout cela commence, songea Jordan. Quoi que, à force d'avoir peur que quelque chose arrive, on finit par être pressé que ce soit terminé, non ? Ils attendirent ainsi une dizaine de minutes, assez pour se dire que les Marshall allaient peut-être arriver seuls, finalement. Ou bien qu'ils allaient venir encore plus nombreux que ce qu'Erik avait dit.

Finalement, leur attente prit fin lorsqu'ils virent les jumeaux et leurs acolytes approcher de l'immeuble. Ils avaient probablement garé la voiture plus loin, parce qu'ils étaient à pied. Et ils étaient bien quatre, comme Erik l'avait dit. Les deux autres étaient des amis des Marshall qu'on voyait souvent traîner avec eux mais dont peu de gens connaissait le nom. Ils avancèrent jusqu'à l'immeuble, puis regardèrent autour d'eux.

– Il faut qu'on trouve un endroit où se cacher, dit Jonas, en attendant qu'il arrive.

– Pendant combien de temps on va devoir poireauter ? demanda l'un des acolytes anonymes d'un ton d'ennui.

– Pas plus d'une demi-heure, fit Lee en regardant sa montre, chaque fois qu'on l'a observé il rentrait vers sept heures.

Observé. Ils les avaient observés. Jordan repensa à toutes ces fois où, au détour d'une rue, il avait été certain de se retrouver face aux Marshall, comme s'il sentait leur présence, et éprouva une bouffée de haine à leur égard.

– Il est temps, fit Gary entre ses dents, prêts ?

– Prêts, soufflèrent les deux autres en chœur.

Gary profita du fait que les quatre garçons lui tournaient le dos pour sortir de sa cachette. Il fit quelques pas vers eux.

– C'est moi que vous cherchez ? lança-t-il.

Les quatre autres se tournèrent vivement, surpris de le voir ici alors qu'il était censé arriver par l'autre côté.

– Ouah, fit Gary, quatre contre un, vous devez vraiment avoir peur de moi, alors.

– D'où tu viens, comme ça ? demanda Jonas d'un ton agressif.

Gary haussa les épaules, puis dit :

– Au fait, j'ai jamais eu l'occasion de vous demander comment vos parents vous avaient accueillis, ce fameux jour, vous vous souvenez ? J'aurais donné *cher* pour voir leur réaction.

Le visage des jumeaux se figea et leur regard se fit meurtrier.

– Attrapez-le, ordonna Jonas d'un ton cassant.

Les deux gorilles situés de part et d'autre des Marshall firent un pas vers Gary, l'air menaçant.

– C'est parti, dit Gary d'un ton léger.

C'était le signal qu'attendaient ses deux amis. À ce moment-là, Chuck et Jordan se redressèrent d'un bond, brandissant déjà leurs lance-pierre. Dedans se trouvait un ballon gonflable, de la taille d'une balle de tennis, et rempli de peinture.

– Feu ! hurla Jordan.

Les deux ballons fusèrent. Ayant déjà été victimes de ce genre d'attaque, les jumeaux réagirent vite : Ils se réfugièrent aussitôt derrière le mur de l'immeuble, et laissèrent leurs deux amis sous le feu des projectiles. Ces derniers poussèrent des cris de surprise en voyant les ballons éclater sur eux et déverser la peinture qu'ils contenaient. Ils firent un pas en arrière puis, furieux, s'avancèrent à nouveau vers les trois garçons. Hilare, Gary se jeta derrière le muret où étaient cachés ses deux amis, et attrapa l'arme qui lui était réservée. Non sans mal, ils étaient parvenus à remplir le pistolet à eau de peinture, en la mélangeant avec de l'eau pour éviter qu'elle ne sèche trop vite. Tandis que Chuck et Jordan rechargeaient leurs lance-pierre, Gary pointa le canon de son arme sur les deux gorilles. Ceux-ci hésitèrent.

– Vos deux copains vous ont abandonnés, en profita pour lancer Gary, il reste plus que vous deux, les gars, et pourquoi vous prendriez à leur place ? Les deux garçons se regardèrent. Mais ils étaient trop fiers – ou trop stupides, peut-être – pour simplement en rester là. À vrai dire, les trois amis s'en doutaient, et ils étaient prêts. Alors que leurs deux adversaires recommençaient à avancer vers eux, deux autres ballons de peinture les atteignirent. Gary, lui, attendit qu'ils soient le plus près possible avant d'appuyer sur la gâchette de son pistolet. Ce n'était qu'un vieux jouet dont il avait plus ou moins oublié l'existence jusqu'ici, et pourtant Gary se rendit compte ce jour-là que, en dépit du nombre de fois où il avait dû servir, le pistolet fonctionnait encore parfaitement, et il possédait énormément de pression, pour un jouet. Le jet de peinture – jaune vif – partit droit sur l'anonyme de gauche, qui poussa un grognement de surprise, de mécontentement et de dégoût mêlés au moment où la peinture l'atteignit et commença à le recouvrir de jaune. Quelque part derrière eux, quelqu'un sortit de l'immeuble et les interpella, leur ordonnant d'arrêter leurs bêtises sur le champ, mais personne ne fit attention à lui.

– Vous allez nous le payer, fit l’anonyme de droite d’un ton meurtrier.

Gary reporta alors le jet sur lui, au moment où ses amis lâchaient deux nouvelles bombes dans sa direction. Les projectiles l’atteignirent en pleine poitrine, tandis que le jet de peinture de Gary se concentrait sur le seul endroit encore immaculé : Son visage. Le garçon poussa un cri étranglé et tenta de se protéger de ses mains.

– Arrêtez, arrêtez ! se mit-il à hurler.

– Vous vous rendez ? demanda Gary.

– Oui ! hurlèrent les deux garçons en chœur.

– Alors dégagez ! Rentrez chez vous !

Ils ne se le firent pas dire deux fois ; les deux garçons tournèrent le dos à leurs assaillants et prirent leurs jambes à leur cou sans demander leur reste. Gary éclata de rire, et il était vrai que la vue de ces deux titans couverts de peinture et fuyant à toutes jambes devant trois gringalets avait de quoi ravir. Cependant, la fête était loin d’être terminée, et ils ne tardèrent pas à en prendre conscience.

– Où sont les Mar... commença Chuck.

Avant qu’il ait pu finir sa phrase, les jumeaux sortirent de derrière le mur. Ils applaudissaient.

– Pas mal du tout, fit Jonas, qui arborait son sourire de travers, il faudra que vous nous expliquiez comment vous avez su qu’on arrivait, mais...

– Cassez-vous ! ordonna Gary, si vous ne voulez pas finir comme vos deux copains.

– Oh, mais c’est qu’il nous menace, dit Lee d’un ton moqueur.

Jordan commença à se sentir très mal à l’aise. Il y avait quelque chose d’anormal, les jumeaux semblaient trop confiants. En plus de ça, ils n’avaient quasiment plus de munitions, ils avaient presque tout utilisé sur les deux autres.

– Vous savez, fit Jonas en faisant un pas en avant, vous commencez sérieusement à m’impressionner, tous les trois. Vous êtes soit incroyablement courageux, soit totalement fous.

– Je pencherais plutôt pour la deuxième option, fit remarquer Lee.

Les deux frères firent un autre pas vers leurs ennemis. Ils arboraient tous deux le même sourire inquiétant.

– N’approchez pas ! fit Gary d’une voix forte, en levant son pistolet à eau vers eux.

– Tu nous prends pour des idiots ? demanda Jonas d’un ton amusé, avec tout ce que t’as balancé sur les deux autres tout à l’heure, je parie que ton joujou est quasiment vide maintenant. Et c’est pareil pour tes deux copains. Le regard de Gary trahit sa confusion, et Jordan comprit alors que Jonas avait raison : Ils étaient à sec.

– C’est une leçon que tu devras apprendre pour la suite, petit malin, dit Lee en enfonçant ses mains dans ses poches de blouson, ne jamais user toutes ses munitions sur la première ligne quand on sait que la deuxième est juste derrière à attendre son tour.

– Et justement, continua Jonas, je crois que maintenant, *c’est* notre tour.

Les jumeaux sortirent tous deux les mains de leurs poches, et les trois amis comprirent qu’ils n’étaient pas les seuls à s’être bien armés. Dans les mains des deux frères, il y avait de gros cailloux effilés. D’un seul mouvement, Jonas et Lee lancèrent leurs projectiles de toutes leurs forces en direction des garçons. Ceux-ci plongèrent vivement à terre pour les éviter. L’un des cailloux fendit l’air juste au-dessus de la tête de Gary. Chuck, lui, ne fut pas aussi rapide que son ami : le deuxième caillou l’atteignit en plein front. Il poussa un cri et porta les deux mains à son visage. Jordan et Gary échangèrent un regard, et ce n’est qu’au moment où Jordan vit l’air désemparé sur le visage de son chef qu’il commença à avoir réellement

peur. Quelques personnes s'étaient arrêtées et regardaient le combat, mais aucune ne semblait avoir envie d'intervenir. Bien sûr que non, parce qu'il s'agissait des Marshall. Ces derniers avaient déjà pris deux autres pierres dans leurs poches et s'apprêtaient à les lancer sur eux lorsque Gary prit enfin une décision.

– On se replie ! hurla-t-il.

D'un seul mouvement, il laissa tomber son arme et, tout en attrapant un Chuck encore étourdi par le bras, se mit à courir vers l'immeuble. Jordan suivit le mouvement, les bras au-dessus de la tête pour se protéger de la pluie de pierres.

– Bande de lâches ! hurla Jonas en ricanant.

Un caillou toucha Jordan à l'épaule et un autre à la jambe avant qu'ils n'atteignent enfin la porte de l'immeuble. Gary l'ouvrit à la volée et, bousculant au passage l'homme qui les avait réprimandés un peu plus tôt, et qui les regardait maintenant passer d'un air ébahi, il s'élança dans le hall, suivi de ses deux amis.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jordan d'un ton essoufflé.

– On a encore des munitions dans le sac, à l'étage, répondit Gary en se retournant.

– Mais...

Il s'interrompit. La vérité, c'était que Jordan n'avait pas très envie de continuer ce combat, mais comment dire cela à Gary sans passer pour un froussard, et un lâcheur ? Après tout, ce n'était pas devant chez lui que les Marshall avaient tendu une embuscade. Pas encore, du moins. Gary regardait vers la porte d'entrée, dans l'attente de voir si les Marshall les suivaient. Pour l'instant, il n'y avait aucun signe d'eux. Jordan prit Chuck par l'épaule pour le faire se tourner vers lui, et vit que le caillou lancé par

les jumeaux avait creusé une belle entaille sur son front. Un filet de sang d'une épaisseur assez impressionnante s'en écoulait.

– Est-ce que ça va ? demanda Jordan.

Chuck semblait encore sonné, mais il hocha la tête, puis tourna les yeux vers Gary.

– Il faut qu'on mette fin à tout ça, dit-il.

– Entièrement d'accord avec toi, acquiesça Gary en arborant un sourire féroce qui laissa penser aux deux autres qu'ils n'étaient pas tout à fait sur la même longueur d'ondes.

Gary commença à traverser le hall, et ses amis n'eurent d'autre choix que de le suivre. Il se dirigeait vers la cage d'escalier.

– Gary, ils nous balancent des cailloux, fit remarquer Chuck d'un ton traînant qui ne lui ressemblait pas, je crois pas que nos bombes de peinture fassent encore le poids.

– Détrompe-toi, moi je suis sûr que si. En plus...

Mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, car, à quelques mètres sur leur gauche, une porte, celle de la sortie de secours, venait de s'ouvrir. Les jumeaux entrèrent à leur tour dans le hall. Gary s'immobilisa et leur fit face. Les deux frères lui adressèrent un large sourire. Derrière Gary, ses deux amis avaient du mal à ne pas montrer leur peur.

– Alors ? fit Jonas, on joue à cache-cache, maintenant ?

Il avait un caillou gros comme une balle de golf dans la main, et commença à le faire rebondir sur sa paume, sans les quitter des yeux.

– Arrêtez vos conneries, rétorqua Gary, vous allez quand même pas lancer des cailloux à l'intérieur de l'immeuble. Vous savez que c'est interdit par la loi, de vandaliser les bâtiments ? Sans parler de lyncher des gens...

– Je dirai que c'est vous qui avez commencé, dit Jonas avec un haussement d'épaules.

Et, prenant son élan comme un joueur de base-ball, il lança la pierre droit sur eux. Les trois garçons fuirent à toutes jambes dans les escaliers. Ils entendirent la pierre frapper le mur avec un bruit mat, puis Jonas cria :

– Ascenseurs !

– Où on va ? demanda Jordan.

Sans répondre, Gary atteignit le palier du premier étage en un bond, attrapa son sac, et continua à courir. Chuck et Jordan échangèrent un regard, puis le suivirent. Il y avait du monde, dans le couloir, des gens qui n'étaient pas au courant de l'agitation de l'immeuble et qui ne s'étaient pas mis à l'abri. Gary bouscula une vieille femme qui cherchait ses clefs dans son sac, tandis que Jordan faisait un bon en arrière pour éviter de se prendre une porte en pleine figure ; les gens entendaient le tapage des trois garçons alors qu'ils traversaient le couloir en courant et sortaient de leurs appartements pour voir ce qu'il se passait.

– Gary ! hurla Jordan.

– On peut pas rester à cet étage, expliqua Gary sans ralentir.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est là que j'habite. Ils vont penser qu'on est là, et ils vont descendre ici.

– Et pourquoi ne pas aller dans ton appartement ? demanda Chuck, ils n'iront pas nous chercher là-bas.

– Tu rigoles ? Tu veux les laisser nous piéger dans notre terrier comme des rats ?

Ils atteignirent l'escalier du deuxième étage juste au moment où, en face, le voyant de l'ascenseur s'allumait, indiquant que les jumeaux arrivaient. Sans prendre le temps de regarder si les portes allaient s'ouvrir ou si les Marshall allaient continuer à grimper, les trois amis se mirent à monter les marches à toute vitesse.

– Ils sont là ! hurla Lee derrière eux.

Jordan n'avait jamais couru aussi vite de sa vie, et pourtant il avait bien conscience que ce ne serait pas suffisant. Les Marshall étaient plus grands qu'eux, ils allaient forcément plus vite, et dans la ligne droite du couloir, ils les rattraperaient. Après, quoi ? Il découvrit qu'il était terrifié à l'idée de bientôt connaître la réponse. *Il n'y a aucune issue, par là, songea-t-il, on est en train de monter bêtement tout en haut de l'immeuble, mais il arrivera forcément un moment où il n'y aura plus d'autre étage où se réfugier.*

Jordan était juste derrière Gary, et Chuck le suivait de près. Il entendit un cri féminin derrière lui, suivi d'un vague « désolé Madame » venant de Chuck, et dû lui-même faire un écart pour éviter une femme qui venait de sortir la tête dans le couloir pour voir ce qu'il se passait. Ils traversèrent le couloir comme des flèches puis gravirent un autre escalier, pour se retrouver encore un étage plus haut. C'est alors que Jordan entendit Chuck pousser un cri perçant derrière son dos, et se retourna.

Les jumeaux les avaient finalement rattrapés.

Jonas tenait fermement Chuck par le bras, et celui-ci avait beau faire son possible pour se libérer, Jonas le retenait apparemment sans le moindre effort.

– Eh ben ! On peut dire que vous nous avez bien fait courir, fit Jonas d'un ton essoufflé.

– Lâche-le ! ordonna Gary.

– Toi d'abord. Lâche ton sac.

Gary baissa les yeux vers le sac, qu'il avait gardé à la main mais dont il avait presque oublié l'existence. Là-dedans, il y avait d'autres pots de peinture, mais à quoi bon ? Chuck avait raison, ils avaient dépassé le stade où la peinture pouvait être considérée comme une arme. Ce n'était plus un jeu, c'était bien réel. Gary jeta le sac loin de lui, les yeux fixés sur les

jumeaux. Il ne montrait aucune peur, mais Jordan pouvait voir qu'il avait perdu beaucoup de son assurance.

– Bien, fit Jonas, maintenant approche un peu, petit malin.

Gary hésita. Jordan aurait donné cher pour qu'un adulte apparaisse et fasse fuir les jumeaux. Même s'il s'était toujours considéré comme assez grand pour régler ses problèmes tout seul ; même s'il avait toujours pensé que c'était les insulter que d'intervenir pour les aider simplement parce qu'ils étaient des enfants, et que les adultes partaient toujours du principe que les enfants ne savaient pas se défendre. Il reniait totalement cette position aujourd'hui, seulement c'était inutile ; il n'y avait aucun adulte à cet étage, personne ne sortait de derrière les portes closes et personne ne montait ou descendait les escaliers. Ils étaient seuls.

– Alors ? s'impativa Jonas, c'est toi le chef de la bande, non ? Est-ce que ce n'est pas le rôle du chef de la bande de venir récupérer les membres qui ont été faits prisonniers ?

Il secoua ironiquement le bras de Chuck, l'envoyant se cogner contre le mur. Chuck avait toujours semblé costaud aux yeux de Jordan, il avait quinze ans, un an de plus que lui et Gary, et c'était suffisant pour le faire presque paraître comme un adulte. Mais à côté des jumeaux il n'était rien de plus qu'un pantin dénué de force. Gary serra les poings et se mit à avancer vers les Marshall.

– Gary ! s'exclama Jordan.

Mais que pouvait-il dire ? De ne pas y aller ? De se montrer prudent ? Peut-être s'attendait-il à ce que son ami si malin trouve une nouvelle ruse pour les sortir de ce pétrin. De toute manière, Gary ne lui prêta aucune attention. Il s'arrêta juste en face des Marshall et leva la tête pour les regarder droit dans les yeux, d'une manière qui aurait forcé le respect de n'importe qui.

– Lâchez-le, répéta-t-il en articulant soigneusement.

– Comme tu veux, fit Jonas.

Il projeta Chuck en avant et le lâcha. Celui-ci trébucha, emporté par son élan, et s'écroula sur le sol. Le regard des deux frères était fixé sur Gary, et Jordan ne put s'empêcher de frissonner en prenant conscience de cette lueur de bête sauvage dans leurs yeux.

– Alors, demanda Jonas, qui a gagné, cette fois, Gary ?

Gary poussa un profond soupir, puis dit :

– Vous. C'est vous qui avez gagné.

Le sourire de Jonas s'élargit encore, ce que Jordan n'aurait jamais cru possible.

– Bien. La dernière fois, nous sommes repartis chez nous couverts de peinture à cause de toi, tu te souviens ?

Gary ne répondit pas, et Jonas n'attendait pas de réponse particulière, de toute manière.

– Comment devrions-*nous* te laisser repartir ? demanda lentement Jonas.

– Je crois que je sais, répondit son frère, qui exultait.

Brusquement, il tendit la main et attrapa Gary par le bras. Il l'attira brutalement vers lui et, de son autre main fermée en un poing serré, il lui donnait un violent coup dans le ventre. Gary se plia en deux avec un cri rauque qui fit se dresser les cheveux sur la tête de Jordan. À ce moment-là, il pensa quatre mots très distinctement : *Ils vont nous tuer*. Lee tira sur le bras de Gary pour le faire se redresser, et regarda son frère, un large sourire cruel aux lèvres.

– À ton tour, dit-il, je le tiens.

Jonas serra le poing droit et releva lentement sa manche, savourant la peur qui se lisait désormais dans les yeux de sa victime. Toujours figé au milieu du couloir, Jordan ne savait pas quoi faire. Tout, en lui, lui criait de s'enfuir, d'en profiter tant que les jumeaux ne s'étaient pas encore intéressés à lui.

S'il fuyait maintenant, il pourrait peut-être trouver de l'aide, intercepter un adulte dans l'immeuble et le convaincre de monter ici. Oui, mais dans quel état auraient-ils mis Gary lorsqu'il aurait fini par trouver de l'aide ? Il n'était d'aucune utilité, c'est vrai, mais fuir en abandonnant ses amis... Jonas se laissa finalement de son petit jeu, et frappa à son tour Gary, exactement au même endroit que son frère. Gary poussa un autre cri, plus sonore, plus douloureux, et ses jambes lâchèrent sous lui. Lee le laissa s'écrouler à genoux devant eux. Comment personne n'avait-il pu entendre le cri de Gary ? Pourquoi personne ne venait-il ici, alors que tant de monde les avait vus monter, et avait vu qu'ils étaient poursuivis ? *Ce sont les Marshall*, répondit une petite voix dans sa tête, *les gens d'ici sont tous pauvres et sans influence, ils ne veulent pas risquer un affrontement avec eux*. C'était tellement injuste, tellement honteux, que Jordan sentit la colère lui envahir la tête, au point même d'écraser sa peur.

– Arrêtez ça ! s'exclama-t-il.

Mais sa voix sonna moins forte et moins autoritaire qu'il ne l'aurait voulu ; elle parût faible, enfantine, même à ses propres oreilles. Les Marshall ne lui prêtèrent aucune attention, et cela ne le surprit pas. Ils étaient tous les deux focalisés sur Gary. Même Chuck ne sembla pas l'entendre ; toujours prostré sur le sol, contre le mur, il fixait les jumeaux et Gary, et Jordan se doutait qu'il faisait face au même dilemme que lui.

– Je veux lui créer les mêmes problèmes que nous, la dernière fois, disait Jonas, on a dû rentrer chez nous couverts de peinture, et on a dû trouver une explication pour notre famille et pour tous ceux qu'on a croisé en chemin.

– Et si on le faisait rentrer couvert de bleus ? proposa Lee, qui jubilait visiblement déjà rien que d'y penser.

– Oui, fit Jonas lentement, bonne idée, occupons-nous de son visage, et voyons voir si nous aussi on peut le faire changer de couleur.

– Non ! hurla Jordan en faisant cette fois un pas en avant.

Les jumeaux levèrent enfin les yeux vers lui.

– Tu vas nous foutre la paix, oui ? fit Jonas d’un ton agacé, ou peut-être que tu veux subir le même sort que ton copain, c’est ça ?

Jordan ouvrit la bouche pour répondre – il ne savait pas vraiment quoi, mais au moins, tant qu’ils parlaient avec lui, ils ne faisaient pas de mal à Gary – lorsqu’un bruit facilement reconnaissable se fit entendre ; celui de sirènes de police. Les visages des deux frères perdirent leurs sourires suffisants et affichèrent leur surprise.

– Merde, dit Jonas, quelqu’un a appelé les flics.

– Qui a pu faire ça ? s’insurgea Lee.

Jonas ne répondit pas. Comme tout le monde dans ce couloir, il tendait l’oreille. Il n’y avait pas le moindre doute, les sirènes se rapprochaient.

– Faut qu’on se casse, finit par dire Jonas, le shérif Tanner est un emmerdeur, et Papa sera furieux s’il doit payer une nouvelle fois pour nous. Lee laissa échapper une exclamation de dépit. Sa frustration à l’idée d’abandonner une activité aussi divertissante se lisait dans chacun des traits de son visage. Jonas se pencha vers Gary, l’attrapa par les épaules et approcha son visage tout près du sien.

– C’est pas fini, entre toi et moi. Ça le sera *jamais*.

D’un geste, il envoya Gary valser en arrière, avant de suivre son frère, qui avait déjà atteint les escaliers.

Pendant plusieurs secondes, aucun des trois garçons ne bougea. Aussi idiot que cela puisse paraître, Jordan était persuadé que les Marshall allaient faire demi-tour, qu’ils allaient revenir et s’occuper d’eux trois, et que ce moment de soulagement n’était qu’une illusion. Mais ils ne revinrent pas. Chuck finit par se remettre sur ses pieds, mais il resta adossé au mur. Il regardait Gary comme s’il n’osait plus s’approcher de lui. Jordan savait exactement ce

qu'il ressentait. Ils n'avaient pas été là pour leur ami. Ils n'avaient rien fait pour l'aider, et maintenant ils avaient trop honte pour oser le regarder en face.

– Faut qu'on s'en aille, dit Chuck d'une voix rauque, la police...

La sirène était devenue presque assourdissante, maintenant, ils devaient être garés juste au bas de l'immeuble. Avaient-ils arrêté les Marshall ? Et eux, par où allaient-ils bien pouvoir sortir sans se faire attraper ?

– Les gars, fit alors Gary, aidez-moi, vous voulez bien ?

Ils se précipitèrent aussitôt vers lui, et le remirent sur ses pieds en le soulevant chacun par un bras.. Gary grimaça, puis il s'appuya sur la large épaule de Chuck et fit un tour sur lui-même dans le couloir, comme pour évaluer la situation. Il se tenait légèrement courbé, une main sur le ventre, et Jordan se demanda avec un frisson s'il n'avait pas des côtes cassées. Il avait lu dans un livre que les côtes cassées pouvaient vous perforer le poumon, et qu'ensuite vous pouviez mourir étouffé dans votre propre sang.

– Faut qu'on descende, dit lentement Gary.

– Et les flics ?

– Les flics auront rien à nous dire, répliqua Gary en se tournant vers l'escalier menant à l'étage du dessous, c'est nous les victimes.

Ils ne répondirent rien, mais échangèrent un regard inquiet. Ils avaient peut-être terminé en victimes, mais c'étaient eux qui avaient commencé la bataille, et Jordan craignait que la police n'apprenne cela, ou ne le sache déjà. Il s'imagina derrière les barreaux d'une prison, imagina sa mère qui venait le chercher, forcée de payer des dommages et intérêts pour ce que les Marshall avaient cassé en lançant leurs cailloux... C'est alors que, derrière eux, des bruits de pas précipités se firent entendre. Les trois garçons se retournèrent. Cela venait des escaliers menant à l'étage du dessus. Quelques

secondes plus tard, à leur grande surprise, Erik apparaissait devant eux. Il était essoufflé, et paraissait alarmé.

– Les gars, qu’est-ce que vous foutez ? s’exclama-t-il, je vous ai cherché à tous les étages, il faut partir, les flics sont en train de monter en ce moment même !

– Erik qu’est-ce que tu fais là ? demanda Gary avec surprise.

– Je suis venu aussi vite que j’ai pu, et quand je suis arrivé devant l’immeuble, il y avait plein de gens en train de discuter. J’en ai entendu dire que vous étiez montés dans les étages et que les Marshall vous poursuivaient. C’est à ce moment-là que les flics se sont pointés, alors j’ai fait le tour de l’immeuble jusqu’à la sortie de secours et j’ai pu monter jusqu’ici. Maintenant venez, vite !

Les trois garçons commencèrent à avancer. Gary s'appuyait toujours sur l'épaule de Chuck.

– Et pourquoi on monte alors qu’on veut descendre ? demanda Jordan d’un ton hésitant.

– Parce que les flics prennent les escaliers normaux. Tout là-haut, il y a une sortie de secours avec des escaliers de secours. Plus vite !

Erik se mit à courir et, après s’être regardés, les trois autres pressèrent le pas à leur tour. Gary lâcha l’épaule de Chuck pour se tenir à la rambarde de l’escalier.

– Est-ce que tu sais s’ils ont attrapé les Marshall ? demanda Chuck.

– À mon avis, non. J’en ai entendu qui disaient que c’était injuste qu’ils puissent faire ce qu’ils veulent dans cette ville, mais c’est pas pour ça qu’ils ont tenté quoi que ce soit.

– Je déteste ça, marmonna Gary.

Ils arrivèrent sur le palier du dernier étage, et Erik se dirigea aussitôt vers une porte en fer, sur leur droite. Il l’ouvrit, laissant voir une série d’escaliers

gris et très étroits.

– Je savais même pas qu’il y avait ça là, fit remarquer Gary alors qu’ils commençaient tous trois à descendre.

– Je l’ai découvert par hasard il n’y a pas très longtemps, dit Erik, et dire que c’est censé être une sortie de secours, à quoi ça sert si personne ne sait qu’il peut s’enfuir par là ?

Ils continuèrent à descendre les escaliers en courant, jusqu’à apercevoir une autre porte, identique à celle du haut des escaliers. Jordan se mit alors à imaginer que les Marshall les attendaient juste derrière, leur large sourire de requin aux lèvres. Il eut beaucoup de mal à s’ôter cette image de la tête. Erik sauta les deux dernières marches, s’élança en avant et ouvrit la porte. Il n’y avait personne, derrière, pas âme qui vive.

Ils sortirent tous les quatre et se retrouvèrent sur un terrain en friche comme il y en avait partout à Milford. Un peu plus loin, ils pouvaient apercevoir un genre de jardin délimité par des barrières en bois. Là-bas non plus, il n’y avait personne. Après avoir fait un tour sur eux-mêmes, craignant tous la même chose mais sans oser l’avouer, les quatre garçons se regardèrent. Et éclatèrent de rire. Jordan avait bien conscience que c’était stupide, qu’il n’y avait absolument pas de quoi rire, mais il ne pouvait pas s’en empêcher. Pour lui, c’était plus comme un spasme nerveux qu’un vrai rire joyeux, c’en était même presque douloureux, et à en voir les grimaces que faisait Gary, incapable de s’arrêter pour autant, Jordan pensait ne pas être le seul.

– Alors, demanda Erik une fois qu’ils se furent calmés, qu’est-ce qu’il s’est passé, là-haut ?

– Eh bien, pour résumer, dit Gary, on s’en est pris plein la figure.

– Surtout toi, dit Jordan, je suis désolé, j’aurai voulu pouvoir...

Gary l’arrêta d’un geste.

– C’est bon, les gars, vous pouviez rien faire, exactement comme moi.

- Est-ce que ça fait vraiment mal ? demanda Chuck avec inquiétude.
- Non, ça va. Je veux dire, ça fait mal, c’est sûr, et ça faisait encore plus mal tout à l’heure, mais maintenant ça commence déjà à aller mieux.
- Tu saignes, fit remarquer Erik.
- C’était vrai, un filet de sang avait perlé au coin de la bouche de Gary et coulé sur son menton. Cela rappela à Jordan l’histoire des poumons perforés, et il eut un nouveau frisson d’épouvante. Mais Gary porta une main à sa bouche et essuya négligemment le sang tout en expliquant :
- Oh, ça, je crois que je me suis mordu la lèvre quand je me suis pris le premier coup de poing, faut dire que je m’y attendais pas. Rien de grave. Ma mère va me tuer en voyant ça, mais rien de grave.
- T’es sûr ? insista Chuck, parce que si jamais t’as quelque chose de cassé...
- J’ai rien de cassé, assura Gary avec un sourire, mais merci de t’en faire pour moi, Chuck.
- Chuck lui rendit un sourire hésitant. Jordan observa Gary et vit que, même s’il avait toujours la main droite posée sur ses côtes, il se tenait plus droit, et son sourire ne semblait pas forcé.
- Alors ça a loupé, fit Erik d’un ton déçu, tout notre plan...
- Non, pas tant que ça, dit Gary.
- Les deux autres lui lancèrent le même regard sceptique. Gary sourit, et ajouta :
- On les a quand même bien fait courir.

V

Ils décidèrent qu’il valait mieux s’éloigner le plus possible de l’immeuble, et partirent tous ensemble pour le lac, eux trois plus Erik.

Jordan n'avait jamais compris pourquoi tout le monde appelait cet endroit « le lac » alors que pour lui, cela ressemblait plus à une grosse flaque d'eau sale, mais il faut croire que les gens aiment bien se bercer d'illusions, de temps en temps. Il n'y avait pas trop de monde ce soir-là, à peine cinq ou six gosses. Les quatre garçons s'installèrent à l'écart. Gary poussa un léger soupir de soulagement alors qu'il s'asseyait sur un rocher, reposant enfin ses côtes endolories.

– Bon, dit-il, je crois qu'il est temps de faire un petit débriefing.

– Sur notre défaite cuisante, tu veux dire ? fit Chuck d'un air sombre.

– En fait, je pensais commencer par remercier Erik pour son aide.

Erik leva un regard surpris vers Gary, puis prit un air embarrassé.

– Oh, dit-il, c'était vraiment rien du tout.

– C'était vraiment plus que ça. Sans toi, je me serais retrouvé tout seul face aux Marshall, ce soir, ils auraient pu m'entraîner à l'écart et me mettre en pièce sans que personne ne se rende compte de rien. Et après ce qui s'est passé aujourd'hui je crois qu'ils auraient été parfaitement capables de *vraiment* me mettre en pièces.

Les deux autres hochèrent solennellement la tête. Erik les regarda tour à tour, puis baissa les yeux et haussa les épaules.

– Ben, de rien, dit-il.

Gary le regarda un instant sans rien dire puis, brusquement, demanda :

– Ça te dirait de faire partie de notre bande ?

Les deux autres le regardèrent avec surprise. Erik avait ouvert grand la bouche, comme si sa mâchoire s'était soudain décrochée.

– Qu'est-ce que vous en dites, les gars ? demanda Gary en regardant ses deux amis, vous êtes d'accord ?

– Ouais, fit Chuck après un court moment de réflexion, ouais, bien sûr. Il le mérite bien.

– C’est vrai, acquiesça Jordan.

– Alors ? fit Gary en reportant son regard sur Erik, qu’est-ce que t’en penses ?

– Ben, oui, je crois... Enfin je veux dire, bien sûr, évidemment que j’aimerais être dans votre bande !

Gary lui sourit.

– Cool. Dans ce cas, attends-moi à la sortie de l’immeuble demain matin, et on te préparera un petit parcours d’initiation.

Erik se mit à sourire. La joie se peignait sur son visage à mesure qu’il comprenait que ce n’était pas une blague.

– En attendant, continua Gary d’un ton léger, tu peux rester traîner avec nous, si tu veux. À moins que tu ne préfères rejoindre ton frère sur le terrain de basket, bien sûr...

– Oh non, sûrement pas ! S’il y a bien un endroit au monde où j’aimerais ne plus jamais avoir à retourner, c’est bien ce fichu terrain de basket !

Chuck éclata de rire, bientôt imité par les trois autres.

– Alors on est les quatre mousquetaires, maintenant ? demanda-t-il entre ses rires.

– Exactement ! s’exclama Gary.

Il se remit debout, attrapa Erik par le bras et le leva en l’air en signe de victoire. Ses côtes endolories étaient oubliées, tout comme la raclée qu’il avait prise ; tout comme leur défaite et l’éventualité que les Marshall puissent revenir à la charge. Quand on est jeune, même les choses les plus graves ont cette tendance à s’effacer de la mémoire dès qu’on décide de les laisser derrière soi pour passer à autre chose.

VI

Lorsque Jordan arriva devant sa maison, environ une demi-heure plus tard – le temps avait filé, et il était déjà plus de huit heures du soir – sa mère ouvrit la porte pour l’attendre sur le perron. Ses bras croisés et son visage fermé ne laissaient aucun doute : Elle était sur le point de lui passer un savon. Jordan espérait que ce serait simplement pour être rentré un peu en retard, mais bien évidemment, ce ne fut pas le cas.

– J’ai entendu de drôles d’histoires en rentrant du boulot, dit-elle alors qu’il arrivait devant elle.

Cette maudite ville, remplie de commérages. Jordan songea, ni pour la première ni pour la dernière fois, à quel point ce pouvait être une plaie de vivre dans un endroit où tout le monde connaissait plus ou moins tout le monde.

– Quelles histoires ? demanda-t-il innocemment.

Ellen l’observa un instant d’un air dur, puis dit :

– Rentre dans la maison, Jordan.

Il obéit, et dès que sa mère eut refermé la porte derrière lui, elle reprit :

– Il se raconte qu’il y a eu une bagarre du côté de l’immeuble. C’est là-bas que ton copain Gary Baker habite, non ?

– Oui, répondit Jordan sans la regarder.

Il se détourna pour aller à la cuisine ; il mourait de faim. Ellen le suivit.

– Il paraît que les jumeaux Marshall se sont battus avec trois garçons, plus jeunes.

– Je croyais que tu n’aimais pas écouter les racontars, Maman, dit Jordan, toujours sans se retourner.

– Sauf quand le nom de mon fils y est mentionné.

Jordan se tourna enfin vers elle. Il la regarda dans les yeux, sans rien dire.

– Est-ce que tu as conscience des ennuis dans lesquels tu aurais pu te fourrer ? dit Ellen.

– C’est eux qui ont commencé.

– Je m’en fiche ! s’exclama soudain sa mère, ces gars-là, il faut rester loin d’eux, tu m’entends, le plus loin possible !

Jordan la regarda avec stupéfaction. Il était aussi déçu, d’une certaine façon, parce que sa mère réagissait de la même manière effrayée et docile que tout le reste de cette ville. Comme des serviteurs dont les maîtres seraient les Marshall.

– Ils ne peuvent rien contre nous, Maman, dit-il d’un ton neutre, ils ne sont pas des Dieux.

– Ils ont de l’influence. Sur tout, dans cette ville et aussi en dehors. Tu sais que cette maison leur appartient ? Ils ont racheté l’agence qui me l’a louée il y a presque cinq ans maintenant.

Jordan ne répondit pas. Évidemment qu’il le savait. Certaines personnes disaient même que le vieux Marshall avait le projet de racheter toute la ville. Mais sa mère n’en avait pas fini avec lui :

– Est-ce que tu sais que la blanchisserie où je travaille leur appartient aussi ? Il leur suffirait probablement de claquer des doigts pour que je me fasse virer, Jordan. Un autre claquement de doigts, et on serait à la rue. Tu sais depuis combien d’années j’économise pour t’envoyer dans un bon lycée, celui de ton choix, et pas celui par défaut où tout le monde va ? Je suis sûre que Monsieur Marshall a des tas de contacts dans des tas de lycées. Est-ce que tu comprends ce que je suis en train de te dire, Jordan ?

Sa voix était partie dans les aigus, et on avait presque l’impression qu’elle allait se mettre à pleurer. Les yeux baissés, Jordan avait un peu honte, maintenant.

– Oui, marmonna-t-il.

Ellen se rapprocha et posa les deux mains sur ses épaules. Un peu à contrecœur, Jordan leva la tête vers elle. Elle avait les yeux brillants, et il y

lisait une peur diffuse, presque superstitieuse.

– Je ne veux pas que tu gâches tout ton avenir simplement à cause de deux fils-à-papa pourris jusqu'à l'os, dit-elle. Ces garçons-là ne valent rien, rien du tout. Ils ne valent pas la peine de risquer tout ce qu'on a avec eux. Dis-moi que tu comprends, Jordan.

– Je comprends, Maman, dit Jordan dans un murmure.

– Tu ne recommenceras plus, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête, pas certain du tout de dire la vérité, mais comment expliquer à sa mère que les choses n'étaient pas si simples qu'elle semblait le penser ? Là, dehors, les règles étaient différentes, elle ne pouvait pas les comprendre. Ellen poussa un soupir de soulagement, et se redressa.

– Bien, dit-elle. Maintenant monte dans ta chambre, pendant que je finis de préparer le dîner.

Il s'empressa de se détourner, impatient de pouvoir quitter la pièce.

– Jordan ? le rappela cependant sa mère.

– Oui, Maman ?

– Personne n'a été blessé, n'est-ce pas ?

Il repensa à l'entaille sur le front de Chuck, et aux bleus qui devaient recouvrir le torse de Gary, et songea qu'eux auraient certainement beaucoup plus d'ennuis avec leurs parents que lui.

– Non, Maman, répondit-il finalement, tout le monde va bien.

Elle hocha la tête. Jordan faillit lui demander si le shérif Tanner avait arrêté les Marshall, mais il se ravisa finalement. Les flics n'avaient probablement arrêté personne, et ils n'avaient très certainement pas l'intention non plus de faire une quelconque enquête. Une bagarre de gamins, et rien de plus, voilà comment ils verraient la chose. Une bagarre de gosses, même si deux des jeunes impliqués étaient majeurs. Personne n'avait été blessé, après tout, alors pourquoi risquer d'impliquer les jumeaux Marshall ? Non, l'histoire

allait tomber aux oubliettes, très bientôt plus personne n'en parlerait. C'était comme ça que les choses se passaient, à Milford. On oubliait. On laissait couler.

VII

Le lendemain, tout le monde se retrouva au coin de la rue de l'immeuble plutôt qu'à la décharge. Après tout, Erik ne connaissait pas encore leur quartier général secret, et ils devaient être sûrs de pouvoir avoir confiance en lui avant de le lui montrer. Il était dix heures du matin, et tous les quatre étaient réunis, avec Gary au centre de l'attention. Il semblait que ce dernier avait déjà tout un plan en tête.

– On va à Tali Road, dit-il aux trois autres.

Jordan et Chuck échangèrent un regard. Ils se demandaient ce que Gary avait derrière la tête, cette fois. Tali Road était la route qui sortait de Milford par le nord, et qui remontait au-dessus du lac. Ce qu'il fallait savoir, c'était que Milford était construite dans une sorte de crevasse, et qu'elle était bien au-dessous du niveau des villes alentours. C'est pourquoi les routes la reliant à ces autres villes étaient très raides. Tali Road, en particulier, était bien connue des gens du coin. Elle formait une pente impressionnante en forme de courbe pendant une dizaine de kilomètres, puis elle redevenait droite. À ce moment-là, vous vous retrouviez en surplomb de Milford, que vous pouviez voir en entier comme s'il ne s'était agi que d'une maquette. Les gens n'empruntaient Tali Road que s'ils n'avaient pas d'autre choix, ou bien s'ils étaient en quête de sensations fortes. C'était une route dangereuse, parce que très étroite et composée de deux ou trois virages bien serrés. Si vous sortiez de la route du côté droit, vous vous retrouviez à dévaler une pente raide et escarpée sur une distance

plus ou moins longue. Si vous aviez de la chance et que vous n'étiez qu'à quelques kilomètres de Milford alors vous ne faisiez que descendre une vingtaine de mètres avant de vous retrouver dans les ronces. Mais, si vous quittiez la route au détour du dernier virage, alors que vous étiez quasiment arrivé en haut et que Milford était devenue minuscule, en dessous... Jordan savait qu'il y avait déjà eu des jeux, là-bas, des gamins qui s'amusaient à dévaler en courant la courte pente située juste à la sortie de la ville, ou en roulant sur eux-mêmes, des choses de ce genre. Mais la plupart des parents interdisaient généralement à leurs enfants d'aller jouer là-bas. La mère de Jordan était du nombre, et il était quasiment persuadé que c'était aussi le cas pour Chuck et Gary. Certainement aussi pour Erik, si ses parents tenaient un tant soit peu à lui.

– Qu'est-ce que tu veux qu'on aille faire là-bas ? demanda Chuck.

– On va préparer un examen d'entrée à Erik, expliqua Gary, un test, histoire de vérifier s'il mérite vraiment d'être des nôtres.

– Quel genre de test ? demanda Erik avec une certaine appréhension.

Gary lui sourit. Il semblait assez emballé par son idée, mais c'était toujours le cas, avec lui ; il arrivait vers ses amis avec en tête un jeu fabuleux qu'il avait concocté la veille et qu'il était impatient de tester, et tout ce qu'il lui restait à faire, c'était convaincre les autres de le suivre. Non pas que cela ait jamais été très compliqué, pour lui. Il était difficile de ne pas suivre Gary lorsqu'il montrait un tel enthousiasme.

– T'as pas à t'en faire, rassura-t-il Erik, c'est juste pour s'amuser, rien de compliqué. Juste un jeu.

– OK, acquiesça Erik, je suis partant.

– Cool ! On y va.

Et c'était parti. Tous les quatre remontèrent la rue vers le nord, en coupant par le parking du supermarché pour éviter de passer devant le terrain de

basket, et se retrouvèrent bientôt hors de Milford, à marcher sur la route étroite qui les mènerait à leur terrain de jeu du jour. Ça montait vraiment raide, et Jordan se sentit bientôt essoufflé, alors qu'ils marchaient à une allure plutôt lente.

– Alors, dit Chuck pour passer le temps, comment vos parents vous ont accueillis, l'autre soir ?

– Ma mère était au lit avec un de ses maux de tête, expliqua Gary, mais quand elle s'est levée pour préparer à dîner et qu'elle a vu ma lèvre enflée, elle a littéralement sauté au plafond.

La mère de Gary souffrait de migraines, depuis des années d'après lui. C'était la raison pour laquelle elle passait certaines de ses journées enfermée dans sa chambre, dans le noir, avec rien d'autre à faire que d'attendre que le mal passe.

– Oui, dit Chuck en hochant la tête, moi ça a été pareil avec mes parents quand je suis revenu avec tout ce sang sur le front. À vrai dire, je m'étais pas rendu compte que c'était aussi moche avant de me regarder dans la glace.

Il eut un petit rire, mais il sonnait un peu faux et, pour une fois, personne ne le reprit.

– Ma mère avait entendu parler de ce qui s'est passé, dit Jordan.

Les deux autres hochèrent la tête.

– Je parie que vous avez eu droit au sermon « Ne contrarie pas les Marshall, ne joue pas à ça avec eux sinon tu auras de gros ennuis ».

– Exactement ! dit Chuck. Je crois que mes parents sont littéralement terrifiés par eux, ça fait un peu peine à voir.

Jordan hocha la tête. Gary avait l'air amer.

– Ils ont raison, vous savez, finit par dire Erik, vos parents. Les Marshall sont vraiment dangereux. Leur père n'a qu'à claquer des doigts pour

détruire la vie d'une personne, quand elle vit à Milford. Et il ferait n'importe quoi si c'était ses enfants qui le lui demandaient. Ma mère dit que c'est sûrement parce qu'il est rarement chez lui et que c'est la seule façon qu'il a de s'occuper de sa famille.

Il y eut un temps de silence, durant lequel on n'entendit plus que leur souffle, puis, d'un ton sec, presque rageur, Gary dit :

– Jamais je me mettrai à genoux devant eux.

Jordan et Chuck secouèrent la tête, mais ne dirent rien. Ils avaient tous deux à l'esprit les avertissements de leurs parents, leur regard grave et effrayé.

Après ça, ils ne parlèrent plus beaucoup. Il fallait dire que la route commençait à devenir sérieusement ardue, et le soleil sérieusement agressif. Ils se mirent bientôt tous à suer abondamment, tandis que leurs chevilles tiraient douloureusement à chaque pas. Finalement, et au soulagement de tous, Gary finit par s'arrêter, signifiant par là qu'ils étaient arrivés à un emplacement qui lui convenait. Ils se trouvaient environ au milieu de la pente, d'après Jordan. Pas à l'endroit où le ravin était le plus profond, mais pas non plus là où il l'était le moins. Il y avait du vent, ici, une brise assez forte qui apportait une fraîcheur bienvenue.

– Eh ben, souffla Chuck en s'asseyant dans l'herbe du bas côté, je voyais pas ça si long.

– Ni si haut, ajouta Erik.

Il se tenait face à la ville, et regardait les maisons et les rues de Milford d'un air émerveillé.

– Regardez, dit Jordan en pointant du doigt, ce serait pas ta sœur, Chuck ?

Tina, la sœur aînée des Stall, était une grande brune qui semblait passer tout son temps libre à faire les magasins. Le doigt de Jordan pointait vers un groupe de trois filles qui marchaient sur le trottoir en direction d'un magasin de vêtements.

– Peut-être, fit Chuck en plissant les yeux, c’est difficile à dire, de cet angle.

– Tu crois qu’elle nous entendrait si on l’appelait ? demanda Gary avec un sourire.

– Ça va pas, non ? fit aussitôt Chuck, horrifié, pour qu’elle répète à ma mère que je suis monté ici ?

Gary tapa sur l’épaule de Chuck avec un petit rire.

– C’est bon, calme-toi, dit-il, je rigole.

Il se détourna et alla se poster au beau milieu de la route ; il regardait au loin, à l’opposé de Milford. Les trois autres suivirent son exemple et tournèrent eux aussi leur regard dans ce sens. Il n’y avait personne en vue, d’aussi loin qu’ils puissent voir la route était déserte. Quasiment personne ne passait par ici.

– Je pense qu’on devrait être au calme, fini par décréter Gary en se détournant.

– Qu’est-ce qu’on fait, alors ? demanda Jordan.

Sans répondre, Gary s’approcha à nouveau du bord de la route, du côté de la pente. Mais cette fois, au lieu de se porter vers la ville, son regard se baissa et il étudia la pente elle-même, jusqu’au sol. Ensuite, il fit quelques pas, vers le léger virage que prenait la route à cet endroit. Silencieux et interloqués, les trois autres le regardaient faire sans bouger.

Au niveau du virage, un fin muret en pierre avait été érigé de manière à empêcher les conducteurs imprudents de sortir de la route et de dévaler la pente. Cette initiative avait soulevé pas mal d’objections ; certaines personnes pensaient en effet que le fait de s’écraser contre un mur de pierre risquait de causer encore plus de dégâts que de faire des tonneaux le long d’une pente. Mais l’idée était venue de Ruth Marshall, et elle n’était pas du genre à changer d’avis. Des murets en pierres avaient donc été installés tout le long de Tali Road, au niveau des virages. Pour l’instant, l’utilité des

murets – ou leur dangerosité – n’avait pas été prouvée ; aucun accident n’avait eu lieu à ce niveau depuis qu’ils avaient été installés.

Gary posa une main sur le muret, qui lui arrivait un peu au-dessous des hanches, et leur adressa un sourire. Ils ne voyaient toujours pas où il voulait en venir.

– Voilà en quoi consistera le test d’entrée, expliqua Gary, Erik devra monter sur ce muret et marcher d’un bout à l’autre, sans tomber.

Jordan et Chuck se regardèrent. Gary souriait toujours, comme s’il venait de trouver l’idée de l’année, mais ses deux amis ne partageaient pas son enthousiasme.

– T’es sûr ? demanda Jordan tandis que tous trois s’approchaient du muret, je veux dire, c’est pas un peu... dangereux ?

– Bien sûr que non, regardez : Le muret est bien assez large pour tenir dessus.

Jordan posa une main sur le muret. En effet, il était assez large, à peu près aussi large que les poutres sur lesquelles les filles faisaient de la gym, au collège. N’empêche, Jordan n’avait qu’à lever légèrement les yeux pour voir le ravin, juste derrière, et rien que d’imaginer qui que ce soit grim pant là-dessus et se tenant ainsi au-dessus du vide lui donnait des frissons.

– Je suis pas sûr que ce soit une bonne idée, dit Chuck, qui regardait lui aussi de l’autre côté du muret, en fait, je suis quasiment sûr que c’est une mauvaise idée.

– Mais pas du tout ! s’agaça Gary, qui n’appréciait pas beaucoup le manque de foi de ses amis, ce n’est pas dangereux. En fait, c’est une question de courage, et pas de danger. La question c’est de savoir si t’as le cran de le faire, ou si t’as trop peur.

Gary regardait ses deux amis, il attendait un signe de leur part, n’importe quoi montrant qu’ils étaient partants. Avec le recul, Jordan s’était dit que ce

que Gary recherchait vraiment, à ce moment-là, c'était leur approbation ; il voulait les entendre dire qu'ils pensaient comme lui, peut-être pour se conforter lui-même. Mais ni Jordan ni Chuck ne lui offrirent le moindre hochement de tête, et leur doute se lisait sur leur visage. Gary poussa alors un soupir excédé, et marcha jusqu'au bout du muret. Il n'était pas très long, environ trois ou quatre mètres, peut-être. En faisant des grands pas, le parcourir ne devait pas prendre très longtemps. Gary se hissa sur ses mains et commença à grimper sur le muret.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Jordan.

– Franchement, ajouta Chuck, c'est très haut, Gary, et il y a du vent, en plus.

– Vous pensez que c'est impossible, dit Gary, qui se mettait précautionneusement debout sur le muret, je vais vous prouver le contraire !

– Si tu tombes... commença Chuck.

– Je vais pas tomber ! le coupa sèchement Gary en le fusillant du regard, je peux le faire, je le sais.

Une lueur entêtée brillait dans ses yeux. Plus que tout, il refusait d'admettre que, aujourd'hui, le jeu qu'il avait inventé pour ses amis était irréalisable. Et peut-être ne l'était-il pas, après tout, peut-être Jordan et Chuck étaient-ils simplement trop froussards. Il vint à l'esprit de Jordan que, si au moment où il avait intégré la bande, Gary lui avait demandé un truc de ce genre, il n'aurait certainement jamais été admis. Gary était debout sur le muret, maintenant, il se tenait bien droit, un pied devant l'autre, et regardait le bout du mur, face à lui, d'un air concentré. Le vent soufflait autour de lui et soulevait ses cheveux, mais Gary ne semblait pas en être gêné ou déséquilibré. Tout en écartant légèrement les bras pour garder son équilibre, Gary commença alors à avancer, sous les yeux à la fois fascinés et appréhensifs de ses camarades. Il fit d'abord un grand pas, son pied se

balançant au-dessus du vide pendant deux secondes, puis un autre. En cinq pas, il était arrivé à l'autre bout. À aucun moment il n'avait vacillé, il avait semblé parcourir ce chemin avec une facilité déconcertante. Et, Jordan l'avait remarqué, il s'était toujours abstenu de regarder sur le côté, vers le vide. Une fois arrivé au bout, Gary se baissa et sauta sur la route, face à ses amis médusés. Un large sourire de triomphe lui barrait le visage.

– Alors ? dit-il, vous voyez que c'est possible ! Et même pas difficile en plus. C'est bien ce que je disais, tout ce qu'il faut, c'est avoir le cran de le faire. Qui est volontaire ?

Une vague d'hésitation traversa le groupe. Jordan regarda les visages des autres et y vit la même ombre inquiète. Le sourire ne quitta pas le visage de Gary, se faisant néanmoins plus résigné qu'autre chose.

– OK, comme vous voulez. Au moins, maintenant, on sait pourquoi c'est moi le chef.

– Je vais le faire, dit alors Erik.

Gary tourna les yeux vers lui.

– T'es pas obligé, dit-il, personne ne va te forcer à quoi que ce soit. C'était juste un jeu. T'es admis dans notre bande, de toute façon.

Mais Erik garda son air sérieux et grave.

– Tu as dit que tout ce qui comptait, c'était d'être assez courageux. Moi, je suis courageux, même si tout le monde pense le contraire. Je veux qu'au moins vous, vous le sachiez.

– Tu as pris le risque de nous aider contre les Marshall, rappela Chuck, on sait que t'es courageux.

Mais Erik n'en démordait pas. Une détermination farouche animait son regard, qu'il fixait sur Gary.

– Je veux essayer, répéta-t-il.

Gary sembla hésiter. Sentait-il que c'était une mauvaise idée ? Il avait eu beau paraître totalement serein en effectuant le parcours, peut-être s'était-il rendu compte que son test était finalement plus ardu qu'il ne l'avait pensé. Peut-être aurait-il secrètement préféré qu'ils en restent là, mais sans avoir à avouer à ses amis qu'il avait fait une erreur. Il finit par hausser les épaules.

– OK, si tu insistes, je vois pas pourquoi je t'en empêcherais.

Erik s'autorisa enfin à sourire. C'était un sourire de gratitude, comme s'il n'avait toujours attendu qu'une chose : Que quelqu'un lui laisse sa chance.

– Super ! s'exclama-t-il.

Il s'avança vers le muret, et se hissa dessus. Il était plus petit que Gary, mais aussi plus léger et agile, visiblement, car en moins de deux secondes, il était déjà debout sur le mur. Cela aussi, Jordan y repensa beaucoup, durant les longues nuits qui suivirent ce jour, et à la réflexion, peut-être qu'Erik était tout simplement plus téméraire que Gary. Une chose que Jordan n'aurait jamais crue possible, tant il adulait son ami, et pourtant Erik l'avait déjà tant de fois impressionné, durant les quelques jours où il l'avait côtoyé, que ce n'était pas si invraisemblable que ça. Écartant lui aussi les bras, Erik baissa les yeux vers le vide et émit un sifflement.

– Ouah ! fit-il, ce que c'est haut !

Il souriait, et ne semblait pas le moins du monde effrayé. Il ne connaissait certainement pas le mot vertige, à en voir son attitude.

– Tu devrais pas regarder en bas, dit Gary calmement, ça va te déséquilibrer.

Ou t'effrayer, pensa Jordan. En réponse au conseil de Gary, Erik se contenta de rire. Plus il l'observait, plus Jordan sentait son estomac se nouer. Erik était un garçon assez frêle, ce qui expliquait pourquoi il faisait deux ans de moins que son âge réel, et perché sur ce mur il semblait que son corps tout entier oscillait au gré du vent, oscillait vers le vide. Avec précaution, Erik fit

un pas en avant, puis un autre. Une soudaine bourrasque s'éleva, et il vacilla légèrement, mais très visiblement.

– Attention, dit Gary avec un sourire, il n'y a rien de pire que la gravité.

Il souriait, oui, mais Jordan pouvait voir que lui aussi était tendu. Gary n'avait jamais eu une aussi mauvaise idée de toute sa vie, et il en prenait pleinement conscience maintenant. Toujours souriant, Erik fit un autre pas en avant. À nouveau, il vacilla un peu, du côté de la route cette fois. Jordan se prit à prier intérieurement pour qu'il tombe, qu'il se retrouve étalé sur la route, devant eux, et que cela marque la fin de ce jeu idiot. Mais Erik ne tomba pas, il reprit son équilibre et fit un autre pas. Il était presque arrivé au bout, maintenant.

– Alors, qui c'est le plus brave ? demanda Erik.

Il avait ce large sourire exalté, un peu hébété, qu'ont les gens dans les grand-huit. Ils sourient tous jusqu'aux oreilles alors qu'arrive la grande descente et qu'ils sentent une peur panique leur comprimer les entrailles et leur geler le cerveau. Ils sourient parce qu'ils sont morts de trouille, et que cela a quelque chose de complètement grisant. Sauf que là, il n'y avait ni rail ni ceinture de sécurité ; s'il tombait dans le vide, il tombait dans le vide.

– C'est sûrement toi, répondit Gary, qui ne pouvait plus cacher à quel point il était impressionné, t'es comme un fétu de paille qui avance à contresens du vent.

Erik éclata de rire. Sous leurs yeux inquiets, il effectua enfin son dernier pas. Désormais au bout du muret, Erik tourna la tête et leur adressa un sourire rayonnant.

– Je l'ai fait ! dit-il, je l'ai vraiment fait !

– Bravo ! fit Gary, qui avait soudain retrouvé tout son enthousiasme, cette fois on peut vraiment dire que tu mérites de faire partie de la bande, Erik !

– Maintenant descends de là, dit Chuck, dont le sourire était un peu crispé, tu commences à me donner sérieusement le vertige.

– T’inquiète, fit Erik, j’ai pas l’intention de...

Ils ne surent jamais quelle blague Erik s’apprêtait à faire, car c’est à ce moment-là, alors qu’il avait fait le plus dur et réussi l’épreuve, qu’Erik bascula dans le vide.

VIII

Jordan ne savait pas très bien ce qu’il s’était passé, bien qu’il se soit repassé ce moment dans la tête des centaines de fois. Erik avait voulu se détourner du bord du muret pour leur faire face, et descendre sur le trottoir. Mais, d’après Gary, il s’était emmêlé les pieds, et s’était plus ou moins fait un croche-pied à lui-même. Les trois garçons le virent vaciller en arrière, et peut-être aurait-il réussi à reprendre pied, comme les autres fois, si le vent n’avait pas choisi cet instant pour lancer une nouvelle bourrasque. À ce moment-là, ce fut comme si le vent lui-même faisait un croche-pied à Erik. Jordan eut le temps de voir ses yeux s’écarter de stupeur, puis il disparut.

La scène se passa à une vitesse effarante, une seconde il était là, devant eux, à plaisanter, et la seconde d’après, il n’était plus là. Pas de ralenti tragique à la Hollywood, pas de pause en gros plan sur son visage ou d’instant interminable durant lequel il serait resté suspendu au-dessus du vide. Rien de tout cela ; le temps que les trois garçons comprennent ce qu’il se passait, Erik était déjà quasiment tout au bas de la pente.

Chuck fut le premier à réagir. Avec une exclamation de stupeur, il se précipita en avant vers le muret et se pencha. Pendant un instant Jordan fut persuadé que Chuck était parvenu à rattraper Erik. Il avait semblé réagir si

vite, il était impossible qu'Erik soit allé plus vite encore à tomber ! Mais Chuck resta là, à fixer le vide, les yeux écarquillés, et fut bientôt rejoint par Gary, qui se pencha à son tour par-dessus le muret. Après encore quelques secondes de paralysie totale, Jordan finit par les rejoindre. Plus tard, Chuck leur dirait qu'il était arrivé à temps pour voir Erik dévaler une partie de la pente en roulant sur lui-même, et que cela lui avait fait penser à une poupée de chiffon.

Lorsque Jordan regarda en bas, il vit Erik étendu sur le sol, tout en bas. Il était sur le dos, mais son visage était tourné vers la ville. Du sang maculait tout le côté de son visage qu'ils pouvaient voir. Son tee-shirt était déchiré et il y avait des traces de sang partout dessus, comme si Erik s'était fait attaquer par un animal sauvage qui aurait décidé de le déchiqueter. Il avait les bras en croix, son poignet droit formait un angle très bizarre et sa jambe droite était pliée au niveau du genou, mais dans le mauvais sens, d'une manière qui donna à Jordan une violente envie de vomir. Il aurait probablement vomi, s'il n'avait pas été aussi pétrifié. À cet instant, il fut persuadé qu'Erik était mort. Il savait qu'il n'était pas le seul.

– Il faut... appeler les secours, dit lentement Gary, d'une voix hachée.

– Comment ? demanda Chuck.

À cette époque, les téléphones portables n'étaient pas aussi répandus qu'ils le seraient quelques années plus tard. Dans une ville comme Milford, c'était le genre de truc qu'on ne voyait que dans les films, un peu comme les voitures de luxe.

– Il faut redescendre en ville, dit Gary, il faut qu'on se dépêche.

Aucun d'eux ne semblait pouvoir détacher son regard d'Erik. Alors qu'il intervenait, Jordan se rendit compte qu'il en était en effet complètement incapable.

– Mais le temps qu'on redescende... dit-il d'une voix tremblante.

– On descend par là, alors, décida Gary.

Il s'anima soudain, passa par-dessus la rambarde et s'accroupit, s'apprêtant visiblement à descendre la pente.

– T'es malade ! s'exclama Chuck, tu veux finir comme Erik ?

– On a déjà assez perdu de temps ! répliqua Gary, alors toi, Chuck, tu redescends par la route en courant le plus vite possible, et moi et Jordan on descend par là, d'accord ?

Jordan fit un effort surhumain pour détacher son regard du corps inerte d'Erik, et regarda Gary dans les yeux. Il était aussi effrayé que lui, mais son regard était direct, et déterminé. Il fallait faire quelque chose, et seul Gary pouvait décider quoi. Jordan hocha résolument la tête.

– D'accord, fit-il, entreprenant à son tour de passer par-dessus le muret.

Chuck, lui, s'en détacha et se prépara à redescendre par la route. Il était le plus athlétique des trois, bien mieux bâti pour courir vite et loin que pour faire de l'alpinisme, et c'était la raison évidente pour laquelle Gary lui avait demandé à lui de passer par la route. Chuck regarda vers Gary, mais ce dernier avait déjà commencé à descendre la pente, il se détourna donc et se mit à courir en direction de Milford. Jordan s'accroupit et, en s'accrochant aux herbes et aux rochers qu'il avait sous la main, il commença à descendre à son tour dans le ravin.

Ce ne fut pas facile, la pente était abrupte, le sol glissant et n'offrant pas beaucoup de prises. Les deux garçons descendirent la plupart du chemin sur les fesses, les doigts enfoncés dans le sol pour ne pas perdre le contrôle. Chaque fois que les mains de Jordan se posaient sur un rocher pointu affleurant du sol, chaque fois que ses vêtements s'accrochaient à des ronces et que des épines lui griffaient le visage et les bras, il imaginait Erik passant par ces mêmes endroits, son corps se cognant et rebondissant contre tous ces obstacles. Arrivé à la moitié du chemin, il se rendit compte que, malgré

la sueur poisseuse qui lui collait au corps, il s'était mis à frissonner de manière irrépressible.

Au bout de ce qui parut toute une vie à Jordan, mais qui n'avait dû être que cinq ou dix minutes, ils arrivèrent en bas de la pente. Leur difficile avancée les avait fait dévier sur la droite, les éloignant d'Erik, et une fois enfin arrivés sur un terrain plat, ils s'élancèrent tous les deux vers leur ami en traversant des herbes aussi hautes qu'eux sans même sentir les griffures qu'elles leur infligeaient. Arrivés devant Erik, ils s'immobilisèrent, aucun d'eux ne sachant quelle attitude adopter. Ils avaient appris à l'école, lors d'un stage de secourisme, qu'il ne fallait surtout pas déplacer un blessé, ni lui donner quoi que ce soit à boire ou à manger. Appeler les secours, et rester auprès de lui en attendant qu'ils arrivent, voilà ce qu'il fallait faire. Lui parler, pour le rassurer. Mais Erik ne semblait pas en état d'entendre leurs paroles, il semblait inconscient, si ce n'est pire.

Gary lança un regard à Jordan, un regard dans lequel il vit se refléter toute l'horreur et la consternation que lui-même ressentait. Puis son ami s'accroupit devant Erik et, très doucement, il posa deux doigts sous son menton. Jordan regardait les blessures d'Erik, qui de si près semblaient soudain affreusement réelles. Lorsque vous voyiez ce genre de choses à la télé, c'était différent, il ne savait expliquer comment ni pourquoi, mais c'était totalement différent. C'était comme si votre cerveau gardait sans cesse à l'esprit que ce n'était pas réel, que c'était du cinéma ; et là, il tentait de faire pareil, sauf que c'était bien réel.

– Son cœur bat encore, dit Gary.

Jordan sentit un soulagement infini l'envahir, et c'était comme s'il sortait d'une longue, très longue apnée.

– Il faut qu'on aille chercher du secours, dit-il.

– Oui, répondit Gary, je reste avec lui, d'accord ? Toi, cours en ville aussi vite que tu peux, et va directement au cabinet du docteur Lang, explique-lui que c'est très urgent et qu'il doit venir jusqu'ici. Chuck devrait pas tarder à arriver là-bas lui aussi, s'il n'y est pas déjà.

Jordan hocha la tête, déjà prêt à partir. Il ne doutait pas de pouvoir convaincre le docteur Lang, seul médecin de Milford, que c'était un cas d'extrême urgence. N'importe qui le croisant sur le chemin jusqu'au cabinet le comprendrait probablement après un seul coup d'œil sur son visage.

Alors que Jordan s'apprêtait à s'élancer, Erik reprit soudain un semblant de conscience, marmonnant quelque chose d'incompréhensible. Les deux garçons tournèrent vivement les yeux vers lui.

– Erik ? fit Gary, ça va aller, Erik, les secours arrivent, ils vont s'occuper de toi.

Erik avait toujours les yeux fermés, mais maintenant son visage s'animait ; ses sourcils se fronçaient et une grimace de douleur déformait sa bouche. À nouveau, il murmura quelque chose.

– ... échoué, crut comprendre Jordan.

Gary lança un regard indécis à Jordan, puis se pencha en avant vers Erik.

– Je voulais faire partie de la bande, murmura alors Erik.

Il toussa, et du sang vint rougir ses lèvres. *Il va mourir*, pensa à nouveau Jordan, avec une certitude glaçante.

– Tu fais partie de la bande, Erik, le rassura Gary, t'as pas à t'en faire pour ça, tu fais partie de la bande. Pour toujours.

Erik ne répondit rien, mais un petit sourire se dessina sur ses lèvres l'espace d'une seconde, avant de disparaître. Il s'était à nouveau évanoui. Gary se tourna vers Jordan.

– Allez, dépêche-toi ! s'exclama-t-il.

Jordan se mit à courir.

IX

Erik passa deux mois à l'hôpital, et encore cinq autres mois avec la jambe dans le plâtre. Jordan et les autres ne lui reparlèrent plus jamais.

À partir de ce moment, Erik les évita consciencieusement, et les trois garçons culpabilisaient beaucoup trop pour tenter de reprendre le contact. Il fallait dire qu'ils avaient eu pas mal de problèmes, après ça. Jordan se souvenait encore de l'air horrifié de sa mère lorsqu'elle avait appris ce qu'il s'était passé, comment toutes les couleurs avaient soudain quitté son visage, à part deux tâches roses sur les pommettes. Ce fut sensiblement la même chose pour Chuck et Gary, et tous trois furent punis de sortie pendant un mois entier. En pleines vacances d'été, cela aurait dû les mortifier, mais à vrai dire ils étaient déjà tellement remués par ce qui était arrivé qu'ils s'en fichaient un peu. *Il aurait pu mourir*, ne cessait de répéter Ellen quand elle avait appris la nouvelle, *n'importe lequel d'entre-vous aurait pu mourir*. Jordan savait déjà très bien tout cela, à tel point qu'il aurait voulu pouvoir lui hurler de se taire.

Pendant plusieurs semaines, ils ne surent rien de l'état d'Erik, et Jordan passa des nuits blanches à imaginer le pire. Finalement, ils apprirent qu'il était hors de danger. De ce qu'ils avaient pu glaner, les dégâts se résumaient à une jambe cassée, un poignet cassé, une (légère) commotion cérébrale qui avait tout de même laissé Erik dans le coma pendant quatre jours, des côtes cassées et un poumon perforé. Pendant un temps il s'était murmuré qu'Erik allait peut-être perdre sa jambe, puis qu'il allait très certainement boiter pendant le restant de ses jours, mais finalement les choses s'arrangèrent.

Jordan se souvenait du moment où il avait revu Erik pour la première fois après l'accident. C'était le jour de la rentrée, Erik avait encore sa jambe

dans le plâtre, et il se frayait difficilement un chemin parmi les autres élèves, en s'aidant de ses béquilles. Il avait l'air épuisé et déprimé. Une balafre courait sur son visage, partant au-dessus de son œil droit et descendant en traversant la tempe. Jordan avait eu envie de le rejoindre, de l'aider à marcher et de lui demander s'il allait bien. Mais, au lieu de ça, il avait fait volte-face et s'était perdu dans la foule.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

I

– Erik ne ferait jamais ça, répéta Jordan à Gary.

Ils venaient de se garer devant le fameux restaurant « Au Chapeau Melon », un très bel endroit, dont la façade rouge et or donnait un effet Empire Romain. Le restaurant n’existait pas du temps de Jordan ; lorsqu’il était gamin, il n’y avait qu’une boutique de fleurs aux murs décrépis, ici. Gary coupa le moteur, mais ne descendit pas tout de suite, ce qui soulagea Jordan ; il commençait à s’inquiéter de voir son ami s’élancer ainsi tête baissée vers toute personne susceptible d’avoir un lien avec l’incendie de sa maison.

– Erik n’est plus le même que quand on était gosses, dit calmement Gary en se tournant vers Jordan, c’est un adulte, maintenant. Et d’ailleurs, même étant gosse, je crois qu’il n’a plus jamais vraiment été le même, après l’accident. Il a toujours refusé de nous adresser la parole après ça, tu te souviens ? Il nous évitait comme la peste.

– Il avait des raisons de le faire, Gary, répondit Jordan à voix basse.

– On était des gosses ! fit Gary en tapant sèchement sur son volant, on l’a pas *poussé* dans le vide, on jouait et il y a eu un accident, rien de plus ! D’ailleurs, c’est lui qui a insisté pour essayer, tu te souviens ?

Jordan scruta le visage de son ami. Il se demandait si Gary s’en voulait encore pour ce qui était arrivé. Pour la façon dont ce jeu qu’il avait inventé avait si mal tourné.

– Je me souviens, répondit-il doucement, mais... il a failli mourir, Gary. Il était en mille morceaux, il a dû souffrir le martyr pendant des mois. Dieu

sait tout ce qui a pu tourner dans sa tête pendant tout ce temps qu'il a passé tout seul dans son lit d'hôpital.

– Justement, acquiesça Gary, il a pu se mettre à nous en vouloir. À nous haïr, peut-être.

Jordan secoua lentement la tête. Il n'y croyait toujours pas.

– Tu ne lui as jamais reparlé, depuis ? Jamais ?

– Non, répondit Gary, comme je te l'ai dit, il habite à l'autre bout de la ville, il passe pas mal de temps à travailler, et moi je ne viens jamais au *Chapeau Melon*.

Jordan hésita, puis dit :

– Tu sais qu'on n'a jamais vraiment osé aller lui reparler, nous non plus.

– C'est parce que c'était à lui de venir vers nous en premier, rétorqua Gary d'un ton buté.

Son ami poussa un soupir.

– Et maintenant, tu es prêt à aller lui parler ? Après tout ce temps ?

Gary le regarda.

– Toi, tu es prêt à le faire ?

– Tout ça est loin derrière moi, maintenant, répondit Jordan après une infime hésitation.

Gary hocha brièvement la tête puis ouvrit sa portière, et sortit sur le trottoir. Jordan l'imita.

– Pourquoi maintenant ? lança-t-il, pourquoi chercher une vengeance après tout ce temps ?

– J'en sais rien Jordan. Mais peut-être qu'il y a une raison.

Jordan abandonna. Il connaissait assez bien Gary pour savoir que, lorsqu'il avait une idée en tête, rien ne pouvait l'en sortir. Gary se dirigea vers l'entrée du restaurant, et poussa la porte. C'était un bel endroit, chaleureux avec ses murs ocre et son parquet en bois sombre. Des chapeaux melons de

toutes sortes étaient accrochés un peu partout sur les murs, et cela rendait assez bien. Le *Chapeau Melon* était moins grand que *Chez Coleman*, mais cela lui donnait un côté intimiste pas désagréable du tout. Une seule des tables était occupée, par un couple qui se parlait droit dans les yeux, et qui ne fit pas attention à Jordan et Gary lorsqu'ils entrèrent. Les deux hommes du bar, en revanche, tournèrent la tête vers eux. L'un d'eux était Bryce Tanner, l'homme que Jordan n'avait jamais connu autrement qu'en tant que shérif de cette ville. Il les regarda sans paraître les reconnaître, puis plongea à nouveau les yeux dans son verre.

– Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? souffla Jordan à Gary alors qu'ils traversaient le restaurant.

Il se souvenait du shérif Tanner comme quelqu'un de charismatique et d'autoritaire, que peu de choses pouvaient impressionner. C'était aussi un homme juste, qui avait toujours tenu tête autant que possible aux Marshall et à leur dictature. Aujourd'hui, il devait être âgé d'une soixantaine d'années, et ses yeux avaient perdus de leur vivacité. Ils étaient lointains, probablement noyés dans l'alcool. Ses cheveux poivre-et-sel étaient un peu hirsutes, et une barbe de quelques jours recouvrait son visage.

– Les Marshall, répondit Gary laconiquement.

Ils étaient arrivés au bar. Gary s'y appuya et adressa un signe de tête au barman, qui vint à sa rencontre.

– Je voudrais voir Erik, dit-il.

– Il est à la cuisine, répondit le type.

– Vous pouvez lui demander de sortir une minute ?

Le barman sembla hésitant. Il avait une vingtaine d'années et avait la tête du type qui panique pour pas grand-chose.

– Je sais pas s'il voudra, dit-il, il aime pas être dérangé pendant qu'il...

– Allez le chercher, le coupa Gary, qui perdait patience, dites-lui qu’un vieil ami veut lui parler, je suis sûr que ça le fera sortir.

Le type resta deux ou trois secondes sans bouger, à fixer Gary, un peu comme si quelqu’un venait de le débrancher, puis il hocha la tête.

– OK, dit-il, je peux faire ça.

Il se détourna et disparut derrière une porte à battant. Jordan tourna les yeux vers Gary. Son ami semblait passablement sur les nerfs, et il espérait qu’il parviendrait à se contrôler une fois face à Erik. Malgré l’insistance de Gary, il ne croyait pas à la culpabilité d’Erik. Tout cela n’était peut-être, en fait, qu’un moyen de se défausser d’une vieille culpabilité, en imaginant qu’Erik lui avait rendu la monnaie de sa pièce et qu’ils étaient quittes.

Alors que Jordan était plongé dans ses pensées, et que Gary tapotait distraitemment du doigt sur le comptoir, Bryce Tanner prit soudain la parole à côté d’eux.

– Bonjour, monsieur l’adjoint au maire, dit-il d’une voix enrouée, comme s’il ne s’en était pas servi depuis longtemps.

Gary lui adressa un regard surpris. Tanner était assis à sa gauche, et n’avait pas levé le nez de son verre.

– Bonjour... shérif Tanner.

Tanner eut un petit rire.

– Oh, non, ce temps-là est fini depuis un bon moment. Tu peux m’appeler Bryce, si tu veux.

– D’accord, Bryce.

– Qu’est-ce que tu fais dans le coin, Gary ? C’est rare de te voir traîner de ce côté de la ville.

– J’ai des choses à régler, dit lentement Gary.

Tanner leva enfin les yeux vers lui. Ils avaient retrouvé cette lueur rusée qui allait naguère si bien avec son insigne.

– Oui, fit-il, ta maison, j’ai entendu.

Gary hochla la tête. Tanner l’observa un moment sans rien dire, puis eut un nouveau rire bref.

– Tu sais, quand je repense à mes années de shérif, je repense souvent à vous, les garçons. Cette histoire d’œufs sur les vitrines, sans parler de cette manie que vous aviez de balancer de la peinture dans tous les coins.

Gary prit un air surpris. Ils s’étaient fait prendre pour les œufs, mais jamais personne n’était venu leur demander des comptes chaque fois qu’ils avaient peinturluré un mur ou un trottoir. Tanner sourit.

– Qu’est-ce que tu croyais ? Je te connaissais, Gary, toujours à faire les quatre-cent coups avec tes copains. Et je connaissais ton père, aussi, c’est lui qui était venu repeindre mon bureau. C’était pas bien difficile de relier les fils entre eux.

– Pourquoi ne nous avoir jamais rien dit ? demanda Gary.

– Parce qu’il y avait des choses plus importantes à régler dans cette ville. Je me suis toujours flatté de savoir reconnaître les gosses qui s’amuse des pommes pourries.

Tanner baissa un regard sombre dans son verre.

– Visiblement, les pommes pourries ont fini par avoir le dessus sur moi.

Il releva la tête et regarda Jordan. Son sourire réapparut.

– Et j’ai appris le retour du fils prodigue, évidemment, dit-il. C’est bien, Jordan. Il faut savoir rester... soudés.

Jordan ouvrit la bouche pour répondre, très curieux de savoir ce que l’ancien shérif entendait par là, mais à ce moment-là, la porte de la cuisine s’ouvrit à nouveau. Erik apparut, ce bon vieux Erik, avec dix ans de plus. Il n’avait pas beaucoup changé, il était toujours aussi fin qu’une brindille et il y avait encore quelque chose de juvénile, presque enfantin, sur son visage pourtant affiné. Son regard alla de Gary à Jordan, puis revint vers Gary.

– Qu’est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il.

Il n’y avait pas d’agressivité dans sa voix, juste de la curiosité. Jordan regarda Gary, et comprit soudain quelque chose : La raison pour laquelle son ami n’avait plus revu Erik depuis toutes ces années, la raison pour laquelle il s’était efforcé de ne plus jamais le recroiser pendant tout ce temps, c’était qu’Erik le mettait mal à l’aise. Peut-être parce que, en le regardant, il se souvenait du petit garçon ensanglanté, étendu sur le sol, et de la certitude qui l’avait envahi qu’Erik allait mourir, et que ce serait de sa faute. Peut-être cette culpabilité-là ne l’avait-elle jamais quitté, et aujourd’hui, il devait se cacher derrière sa colère pour pouvoir regarder Erik en face.

– Ma maison a brûlé, dit Gary de but en blanc, t’es au courant ?

Erik fronça les sourcils. Il regarda Gary comme s’il craignait pour sa santé mentale, puis se tourna vers Jordan.

– Il y a un problème ? demanda-t-il.

– Oui, il y a un problème, s’exclama Gary sans laisser à Jordan le loisir de répondre, et je suis justement venu jusqu’ici pour t’en parler.

Le regard de Gary était glacial. Erik le dévisagea, et il était évident qu’il commençait à s’irriter de l’agressivité gratuite de Gary.

– Très bien, finit-il par dire, alors parlons.

Il fit le tour du comptoir, et s’avança vers un coin de la salle où personne ne les entendrait. Gary et Jordan le suivirent.

– Tu devrais garder ton calme, souffla Jordan à son ami.

– C’est ce que je fais, répondit Gary sur le même ton.

Après quelques pas de plus, Erik s’arrêta et se tourna vers eux tout en croisant les bras sur sa poitrine. À cette distance, Jordan voyait la cicatrice sur son visage. Elle avait plutôt bien guéri, et n’était désormais plus qu’une

rayure sombre parcourant sa peau, à demie dissimulée par les mèches blondes d'Erik. Malgré tout, il aurait fallu être aveugle pour ne pas la voir.

– Alors ? demanda sèchement Erik.

Ses yeux étaient fixés sur Gary et il y avait dedans de quoi se demander si, finalement, ce-dernier n'avait pas raison de penser qu'il restait de la rancœur chez Erik.

– Qu'est-ce que tu foutais devant chez moi ce midi ?

– Pardon ? fit Erik avec surprise.

– Pas la peine de jouer la comédie, je sais que t'étais dans ma rue ce midi, très peu de temps avant que ma maison n'explose, alors...

– Attends une seconde, l'interrompit Erik, tu n'es pas en train de m'accuser d'avoir mis le feu à ta maison, là ?

Gary le fixa sans répondre. À leur grande surprise, Erik éclata de rire.

– Non mais j'y crois pas ! dit-il en secouant la tête, tu as le culot de venir ici m'accuser, *moi*, après tout ce temps où t'as même pas osé me regarder en face !

– Oh je t'en prie, évite de noyer le poisson, d'accord ? Le pauvre petit Erik a failli mourir, d'accord, on est tous très tristes pour lui, mais c'est certainement pas pour ça que je vais fermer les yeux !

Ils avaient progressivement élevé la voix, et maintenant tout le monde dans le restaurant avait les yeux tournés vers eux.

– Fermer les yeux sur quoi ? Pourquoi diable aurais-je fait brûler ta maison ? Tu crois vraiment que je n'ai rien d'autre à faire ?

– Dans ce cas, dis-moi ce que tu faisais...

Mais Erik ne le laissa pas finir sa phrase. Déjà, durant le peu de temps où ils s'étaient fréquentés, Erik avait été l'une des rares personnes à oser tenir tête à Gary, et aujourd'hui rien n'avait changé.

– Tu sais quel est ton vrai problème, Gary ? lança-t-il, ton problème c’est que t’as jamais pu oublier ce jour, parce que c’était *ton* jeu, *ton* idée, et parce que tu savais très bien à quel point c’était dangereux mais que tu m’as laissé essayer quand même. Et depuis ce jour, pendant toutes ces années, t’as pas pu t’arrêter de culpabiliser, et c’est pour ça que tu t’imagines que je pourrais avoir eu envie de me venger, parce qu’au fond de toi tu penses que j’ai des raisons de vouloir une vengeance !

Gary resta comme stupéfié. Il fixait Erik d’un air interdit, totalement paralysé sur place. Face à lui, Erik était légèrement essoufflé et le rouge lui était monté aux joues, ce qui faisait plus que jamais ressortir sa cicatrice. Le silence sembla s’étirer dans toute la pièce, formant une bulle dont le centre était Gary et Erik. Finalement, Gary reprit la parole.

– Qu’est-ce que tu faisais devant chez moi ? redemanda-t-il d’une voix sourde.

Erik poussa un soupir.

– Ça te regarde pas, Gary, répondit-il d’un ton plus calme, si la police vient me demander, je répondrai, mais j’ai aucun compte à te rendre.

Gary eut un sourire amer.

– La police, hein ? Alors tu es du côté des Marshall, maintenant ? Ton père serait vraiment fier de toi.

Les traits d’Erik se crispèrent, et juste au moment où Jordan comprenait ce qui était sur le point de se passer, il se jeta littéralement sur Gary, mains tendues en avant vers son cou. Gary recula contre le mur, donna un coup de pied, et cela aurait pu continuer jusqu’à ce qu’ils ne s’étripent si Jordan ne s’était pas élancé pour les séparer.

– Ça suffit, ça suffit ! s’écria-t-il.

Il attrapa les bras d’Erik et s’efforça de le faire reculer, mais ce dernier était plus fort qu’il n’en avait l’air, et il semblait vraiment furieux ; sans compter

que Gary tentait encore de repousser Jordan pour s'en prendre à lui. Bryce Tanner apparut alors, et vint à la rescousse de Jordan en attrapant fermement Erik par les épaules pour l'éloigner de Gary. Jordan prit son ami par le bras et l'empêcha de repartir de plus belle.

– Assez ! s'exclama Tanner d'un ton autoritaire, vous n'en avez pas assez de vous conduire comme des enfants, tous les deux ? Gary, tu devrais savoir que porter des accusations infondées sur les gens n'a rien de très malin, je t'ai connu plus fair-play que ça.

– C'est vraiment pas vos affaires, shérif Tanner, dit Gary d'un ton froid.

– Je ne suis plus shérif, répliqua Tanner d'un ton sec. Maintenant si tu rentrais chez toi, Gary ?

Gary fixait toujours Erik d'un regard meurtrier. Ce dernier était tendu comme un fil de fer, l'air encore prêt à se jeter sur Gary à tout moment. Tanner en semblait d'ailleurs parfaitement conscient, puisqu'il maintenait toujours fermement Erik par le bras. Jordan regrettait amèrement de ne pas avoir empêché Gary de venir jusqu'ici. Et dire que, pendant un court moment, lui et Erik avaient été amis. Ils s'étaient respectés, admirés, l'espace d'un instant.

– Allez viens, Gary, fit-il en l'entraînant par le bras, on s'en va.

– T'as jamais rien compris, Gary, lança Erik dans leur dos, tu t'es toujours cru si malin, mais t'as jamais rien compris.

Jordan sentit Gary se crispier à côté de lui, mais il continua de l'entraîner vers la porte, et tous deux sortirent sans regarder en arrière. Une fois dehors, Gary se dégagea de la poigne de Jordan et avança à grands pas vers sa voiture. Il ouvrit la portière du conducteur, mais ne monta pas tous de suite. À la place, il resta immobile, une main posée sur la portière, les yeux perdus dans le vide.

– Pourquoi avoir réagi comme ça ? demanda Jordan doucement.

Gary le regarda et, pendant un instant, Jordan crut qu'il allait retourner toute sa rage contre lui. Mais il finit par pousser un soupir, et détourna à nouveau la tête.

– Je n'étais pas le seul fautif, dit-il.

Jordan laissa passer deux secondes de silence, puis il dit :

– Tout cela n'avait rien à voir avec ta maison, n'est-ce pas ?

– Il nous a laissé tomber, dit Gary d'un ton lent, ignorant la remarque de Jordan, c'est lui qui s'est éloigné de nous en premier. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec nous, et maintenant il vient me dire que c'est moi qui ai passé toutes ces années à l'éviter ?...

– Je crois qu'on s'est juste évités les uns les autres, dit Jordan.

Gary hocha lentement la tête.

– Peut-être, dit-il, et peut-être que j'ai mal réagi. Peut-être même que je me suis comporté comme un vrai con, là-dedans, mais ça ne change rien au fait qu'il nous cache quelque chose. Il y a quelque chose qu'il sait et qu'il n'a pas voulu dire, j'en suis certain.

Jordan doutait sérieusement de cela, mais il dit néanmoins :

– Si c'est vrai, et si Erik peut nous aider, alors il finira par le faire. Il est toujours notre allié, Gary, il y a des choses que tout le temps du monde ne peut pas effacer.

– Oui, dit Gary d'un ton pensif, oui, c'est vrai.

Et, sur ces mots, il monta finalement en voiture. Jordan jeta un dernier regard vers le restaurant, puis le rejoignit.

II

Gary n'avait réellement évoqué l'accident d'Erik qu'une seule fois, durant l'année où il se produisit. C'était un mois après l'accident, autrement

dit lorsque leur interdiction de sortie se termina enfin, à peine une semaine avant la reprise des cours. Ils s'étaient revus deux ou trois fois, déjà, tous les trois, mais avaient soigneusement évité le sujet Erik, qui était encore bien trop frais dans leur mémoire. En ce qui concernait Jordan, il passait déjà bien trop de temps à y penser lorsqu'il était seul chez lui pour vouloir en entendre parler lorsqu'il était avec ses amis. Tous les trois voulaient oublier, passer à autre chose, et dans l'ensemble ils y parvinrent. Sauf que, comme Jordan le réalisa ce jour-là, ce n'était pas si facile, d'oublier.

Il devait être environ deux heures de l'après-midi, et Jordan venait d'arriver à la décharge. Chuck n'était pas encore là, seul Gary se trouvait à leur quartier général. Seulement, lorsque Jordan arriva au centre de la décharge, là où les trois garçons s'étaient aménagés un genre de salon privé au milieu des déchets, il eut la surprise de trouver Gary assis non pas sur le canapé, qui était un peu sa place privilégiée, mais par terre, adossé à celui-ci. Les genoux relevés sous le menton et les bras entourant étroitement ses jambes, il regardait droit devant lui d'un air absent.

Jordan s'arrêta à une dizaine de pas de lui. Il trouvait qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la position de son ami, quelque chose de fragile, et de faible, qui ne lui ressemblait pas. Il resta un bon moment immobile à le regarder, ne sachant s'il devait aller le rejoindre ou bien repartir sans se montrer, en faisant semblant de ne jamais avoir été témoin de ce moment de faiblesse chez son chef. Mais il n'avait nulle part ailleurs où aller, et s'il y avait bien une chose qu'il n'aimait pas, en ce moment, c'était se retrouver tout seul. Et peut-être était-ce pareil pour Gary. Peut-être que tout ce dont avait besoin Gary, c'était de compagnie. Jordan finit par s'avancer vers son ami d'un pas lent, hésitant. Gary ne fit aucun mouvement, ne sembla même pas remarquer la présence de Jordan. Pourtant, quelques secondes après que ce dernier l'ait rejoint, il commença à parler :

– J’aurais dû l’en empêcher, dit-il d’une voix blanche.

Jordan le regarda avec une certaine frayeur, parce qu’il savait exactement de quoi il était en train de parler.

– Tu as essayé, dit-il après un moment, on a tous essayé, mais il...

– Non, dit Gary en secouant la tête, c’est ce qu’on se dit tous les trois pour se rassurer, mais c’est faux. C’est peut-être vrai pour vous deux, mais moi...

Il renifla, et Jordan s’aperçut qu’il pleurait. Des larmes silencieuses roulaient sur ses joues, et ses yeux reflétaient une tristesse que Jordan avait rarement vu. Il crut qu’il allait s’enfuir en courant, il crut qu’il serait incapable de faire face à l’émotion de son ami. Mais, plutôt que de se mettre à courir, il plia les genoux et s’assit dans les déchets, aux côtés de Gary.

– J’ai senti à quel point le vent était violent, continuait Gary, comment il semblait essayer de vous pousser dans le vide de toutes ses forces. Et j’étais certain qu’Erik était trop léger, que le vent l’emporterait comme une brindille, *mais je n’ai rien dit*. Il avait l’air si sûr de lui, et moi je pensais, c’est moi qui l’ai amené là-haut, et si je l’empêche de le faire c’est moi qui passerai pour une mauviette. C’est ma faute, Jordan. C’est moi qui aurais dû tomber et me retrouver à l’hôpital.

– Dis pas ça, Gary.

– J’en rêve la nuit, tu sais ? Je me repasse toute la scène, sauf que cette fois c’est moi qui tombe, c’est moi qui bascule en voulant vous montrer que c’est possible, et au moment où je sens le vide qui m’aspire, je me sens *soulagé*.

Jordan dévisageait son ami, désarçonné de voir soudain la faille dans une armure qu’il avait crue impossible à briser.

– J’en rêve aussi, finit-il par dire d’une petite voix, c’est normal, je crois. Mais il s’en est sorti, il y a eu plus de peur que de mal, comme dirait ma mère.

Gary hocha lentement la tête.

– Il y a eu du mal, murmura-t-il, beaucoup de mal.

Il garda le silence un instant puis, d’un ton neutre, reprit :

– J’ai croisé sa mère ce matin.

Cela devait finir par arriver, évidemment, vu que Gary vivait dans le même appartement qu’Erik, à seulement un étage de distance. Pour la première fois, Jordan prit conscience que cela devait rendre les choses encore plus difficiles pour Gary. Au moins, Jordan pouvait prétendre que l’accident d’Erik n’avait jamais eu lieu, et personne ne venait le lui rappeler.

– Elle détourne la tête quand elle me voit. Avant, elle me disait toujours bonjour, vu que mon père connaît son mari. Mais maintenant elle m’ignore. C’est comme si ses yeux devenaient deux blocs de glace, et je suis sûr que si elle pouvait m’abattre d’un simple regard, elle le ferait.

– Elle peut pas t’en vouloir pour ça ! s’exclama Jordan, c’était pas ta faute, c’était la faute de personne !

Il était impensable pour lui qu’un adulte responsable puisse ne pas comprendre qu’ils n’étaient pour rien dans l’accident. Ils étaient en train de jouer, c’est tout, et n’importe lequel d’entre eux aurait pu tomber. C’était en tout cas ce que la mère de Chuck avait dit à la sienne, lorsqu’ils étaient allés faire quelques courses à son épicerie. Gary haussa les épaules.

– Elle m’en veut, c’est tout. Elle me pardonnera probablement jamais.

Gary leva les yeux, et son regard se perdit dans le vague. Il y avait quelque chose de brisé dedans, quelque chose que Jordan ne vit jamais plus chez son ami, par la suite.

– Je me demande si *moi* je pourrai un jour me le pardonner, lâcha-t-il d’une voix morne.

III

– Je te ramène chez toi, dit Gary, il faut que je parle à Jo.

Ils avaient repris la route et étaient maintenant à bonne distance du *Chapeau Melon*. Jordan était certain que Gary avait toujours en tête sa conversation avec Erik, et qu’il se torturait encore l’esprit à essayer de savoir ce que leur ancien ami pouvait bien cacher. Mais que pouvait-il y faire ? Il était certain que rien de ce qu’il pourrait dire ne pourrait ébranler les convictions de Gary.

– D’accord, acquiesça-t-il, du moment que tu promets de m’appeler si jamais tu as du nouveau, sur quoi que ce soit...

– Pas de problème. On est ensemble sur ce coup, tu te souviens ?

Comme c’était visiblement son habitude, Gary roulait bien plus vite que la vitesse autorisée, son assurance au volant renforcée par le fait que, à cette heure, alors que le soleil était haut dans le ciel, peu de gens se risquaient dehors. Il leur fallut moins de dix minutes pour arriver devant chez Coleman. Gary se rangea devant le restaurant, et Jordan descendit. Avant de fermer la portière, il se pencha en avant pour dire un dernier mot à son ami.

– Et pour ce qui est d’Erik...

– T’inquiète pas, fit Gary, je vais pas retourner le voir. J’ai d’autres choses en tête, pour le moment.

Jordan hocha la tête et referma la portière, laissant son ami repartir en direction de sa maison, ou plutôt de ce qu’il en restait. Il se demanda où lui et Jo allaient vivre, maintenant. Ils trouveraient probablement quelqu’un pour les héberger, et, au pire, ils pouvaient toujours venir prendre une

chambre à côté de la sienne... Jordan regarda sa montre. Il était à peine trois heures de l'après-midi. Qu'allait-il bien pouvoir faire de sa journée ? Une seule chose était sûre : Il ne pouvait rester dehors, en plein soleil. Il avait presque oublié à quel point l'air pouvait être suffocant, ici. Jordan fit volte-face, et rentra se mettre à l'ombre dans le restaurant.

– J'ai entendu parler de ce qui est arrivé, lui lança Coleman alors qu'il passait devant le bar.

Jordan tourna la tête vers lui. Évidemment, qu'il avait entendu. Tout le monde devait être au courant maintenant.

– Il paraît que c'était pas accidentel... ajouta le vieil homme.

Jordan hésita, puis s'approcha finalement du bar. De toute manière, s'il ne l'entendait pas de lui, Coleman l'entendrait d'un autre.

– Non, dit-il en s'accoudant au comptoir, apparemment quelqu'un est passé en voiture et a balancé des cocktails Molotov par les fenêtres.

Coleman poussa un profond soupir.

– Ce genre de choses n'est pas censé arriver chez nous, dit-il d'un air sombre, c'est plutôt un truc qu'on voit dans les grandes villes, comme la tienne, Jordan. Ou même dans tes bouquins...

Coleman le regardait d'un air pensif. Jordan savait à quoi il songeait. *Rien n'arrive jamais, ici, sauf à vous trois. Sauf quand l'un de vous est impliqué.*

– Jonas Marshall est venu fouiner ici, tout à l'heure, dit soudain Coleman.

– Ah bon ? fit Jordan, surpris, pourquoi ?

– Il a dit qu'il avait des questions à poser. D'après lui, c'était en rapport avec l'enquête sur l'incendie de la maison de Gary, mais ses questions tournaient plus autour de toi.

– Qu'est-ce qu'il a demandé ? interrogea Jordan.

– Oh, il a pas mal tourné autour du pot, fit Coleman d'un ton léger, mais ce qu'il essayait réellement de savoir, c'était pourquoi tu étais de retour en

ville.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? demanda lentement Jordan.

– Qu'est-ce que tu crois ? Je lui ai dit la vérité ; que je n'en savais rien. J'ai dit que tu avais parlé de vacances que tu avais prises, et que tu avais certainement voulu en profiter pour revenir un peu au bercail. Ça n'a pas semblé le convaincre des masses.

Jordan baissa la tête et regarda ses mains, réfléchissant à ces nouvelles informations. Les Marshall allaient-ils être un problème pour lui ? Encore, après tout ce temps ?

– Ils n'ont rien perdu de ce pouvoir qu'ils détenaient sur la ville, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement, ils en ont même gagné encore plus, à ce qu'il semble.

Coleman ne répondit pas. Au lieu de ça, il se pencha en avant et murmura :

– Je prendrais ça au sérieux, si j'étais toi. Les Marshall peuvent causer de gros ennuis aux gens qu'ils ont dans le collimateur. À l'extérieur de cette ville, ils ne sont peut-être rien, mais ici, mènent la danse. Ils détiennent tout à Milford, tout et tout le monde. Et ils vous détestent, ils vous ont toujours détestés, je me trompe ?

– Pas du tout, fit Jordan à voix basse.

– Bien sûr que non. Et tu sais quoi ? Je crois même savoir *pourquoi* ils vous détestent tant : Vous n'avez jamais cessé de leur tenir tête, de tenter de les égaler ou de les surpasser, et le plus ironique c'est que vous y êtes arrivés. Quand Gary s'est présenté au poste d'adjoint du maire, ils ont tout fait pour saboter son élection, d'autant plus que c'était face à Ruth Marshall, leur mère, qu'il s'est présenté. Mais ils ont échoué dans leurs tentatives pour discréditer Gary, et Ruth a été poussée à la retraite tandis que leur éternel rival accédait à un poste qui le rendait virtuellement plus puissant qu'eux. Si on ajoute à ça l'histoire de Chuck, qui est parvenu à séduire leur petite

sœur, et même toi, Jordan, qui est sorti de cette ville et a réussi à atteindre une certaine notoriété, une certaine importance grâce à tes bandes dessinées, il est évident que les jumeaux Marshall ont été dépassés, de loin, par vous trois. Ils sont peut-être partis dans la vie avec beaucoup plus d'atouts, mais vous, vous avez fait vos preuves.

Jordan réfléchit un instant à ce que Coleman venait de dire.

– Peut-être que vous avez raison, finit-il par dire, Chuck a trouvé le véritable amour, Gary a obtenu le pouvoir et le respect pour lequel il a travaillé, et moi... moi, j'ai gagné ma liberté, j'imagine. Mon indépendance de Milford.

Coleman sourit.

– Vous vous définissez peut-être comme un dessinateur, mais vous parlez comme un écrivain, jeune homme.

Jordan sourit à son tour, mais ce sourire fut bientôt remplacé par une expression d'amertume.

– Sauf que maintenant, Chuck a perdu celle qu'il aimait, en même temps que sa fille. Gary a été victime d'une attaque qui éveille pas mal de questions autour de lui, et moi... je suis de retour ici.

Tous deux se regardèrent un moment sans rien dire, puis Coleman secoua lentement la tête.

– Vous croyez que tout ça tourne autour de vous, n'est-ce pas ? dit-il doucement.

– Pas vous ? Ça ne vous a jamais traversé l'esprit ? Pourtant, vous venez vous-même de le dire, les Marshall...

Mais Coleman continuait de secouer la tête, et une certaine compassion était apparue dans ses yeux. Jordan se tût.

– Les malheurs arrivent, Jordan, dit Coleman, ils arrivent à tout le monde, et plus les bonheurs qu'ils détruisent étaient éclatants, plus ils sont frappants,

et douloureux. Chercher une autre raison à tout cela reviendrait à se battre contre des ombres, crois-moi.

– C’est vraiment ce que vous pensez ? demanda Jordan.

Coleman eut un petit sourire.

– Oh oui, dit-il, le seul coupable pour tout ce qui a pu vous arriver, aujourd’hui ou par le passé, c’est le malheur qui s’abat sur nous. Et à force de lui courir après comme vous le faites, c’est lui qui risque de vous trouver.

Coleman lui adressa un petit hochement de tête puis se détourna, et retourna à ses clients à l’autre bout du bar. Troublé par les paroles du vieil homme, Jordan resta plusieurs secondes sans bouger, à méditer ces mots. Finalement, il fit volte-face et monta dans sa chambre.

On avait rempli ses placards de draps propres durant son départ, et l’on avait aussi dû aérer la chambre, car elle sentait bon la fraîcheur. Sur la table de chevet se trouvait un bouquet de fleurs soigneusement disposées dans un vase. Un petit mot était posé contre ce dernier. Jordan s’approcha, et lut : *Bon retour à Milford, Mr. James, et bon séjour parmi nous ! C’était signé Annie, la femme de John Coleman.* Au dos du petit mot, elle avait griffonné, *si vous avez besoin de quoi que ce soit, n’hésitez pas.* Jordan reposa le carton contre le vase. Il se demandait si toute cette sollicitude était due à sa célébrité d’écrivain local. Très sincèrement, il ne le pensait pas ; les Coleman étaient des gens bien, qui devaient prendre soin de tous leurs clients de la même manière.

Il se dirigea vers sa valise, qu’il n’avait toujours pas déballée. Puisqu’il avait la journée de libre, autant le faire tout de suite. Il n’avait pas emporté grand-chose, à vrai dire, juste le strict minimum. Une fois qu’il eut tout rangé dans les placards, il alla poser son ordinateur portable et sa pochette à dessin sur le petit bureau, sous la fenêtre. Sans vraiment y réfléchir, il

s'assit alors au bureau, et ouvrit la pochette. Elle contenait du papier, des crayons, des gommes, et les autres accessoires essentiels à tout dessinateur. Alors qu'il regardait ces pages blanches, légèrement granulées, Jordan ressentit cette petite démangeaison qu'il connaissait si bien, celle qui se trouvait quelque part à l'arrière de son crâne. Cette envie de créer quelque chose, de tisser une toile à partir de rien, ou plutôt à partir de tout ce qui pouvait peupler son imagination, et que personne ne pouvait voir. Jordan se laissa aller contre le dossier de la chaise, sans quitter la feuille blanche des yeux. Tant de choses s'étaient passées en si peu de temps, tant de vieux souvenirs ramenés à la vie. Il repensa à Erik, revit la cicatrice qui courait sur sa tempe. Le malheur, comme disait Coleman ; le malheur qui s'abattait sur nous alors que tout allait si bien. Jordan se demanda ce qu'il serait advenu si seulement Erik n'était pas tombé dans ce ravin. Il était si courageux, ingénieux et téméraire. Il ressemblait à Gary, et, si leur amitié avait duré, qui sait ce que ces deux-là auraient pu faire ensemble. Et tout cela n'avait tenu qu'à un infime détail, à une simple bourrasque, qui s'était élevée au mauvais moment. Les choses ne tenaient-elles toujours qu'à un fil, ou bien le malheur s'évertuait-il simplement à frapper aux pires moments ? Qu'il prenne la forme d'un souffle de vent, ou d'une échelle rouillée...Jordan prit un crayon, se pencha sur sa feuille, et commença à noircir le papier. Au départ, il n'avait qu'Erik en tête. Le garçon étendu au pied d'un ravin, le corps désarticulé et ensanglanté. Et puis, d'autres images s'ajoutèrent à celle-là, d'autres histoires, d'autres malheurs.

IV

L'histoire d'Edward Spencer, par exemple, et de sa mère. Sauf qu'en vérité, il ne s'agissait pas tant de sa mère que de son père, comme il finit par

l'apprendre. À partir du moment où Jordan eut intégré la bande, les Trois Mousquetaires, comme disait Chuck, il sembla qu'ils étaient voués à faire face à une crise majeure à chaque année qu'ils passeraient ensemble, ou presque. D'abord, il y eut la genèse de leur rivalité avec les Marshall. Puis il y eut Erik, et l'accident. Enfin, lors de leur quatrième année de collège, alors que les vacances de Pâques venaient tout juste de débiter, ce fut au tour d'Edward Spencer d'entrer en scène. Sauf qu'en fait il y était déjà depuis un bon moment, faisant des cercles lents et discrets autour d'Ellen James comme un requin qui sait que sa proie ne lui échappera pas. Chaque fois que Jordan avait aperçu Spencer dans les environs, ou qu'il était rentré à la maison pour le trouver en train de parler avec sa mère sur le porche, il avait tenté de la questionner à son sujet. Mais elle restait toujours résolument muette ou évasive, et à la longue, Jordan avait fini par abandonner. Il s'était plus ou moins habitué à la présence de Spencer, tout comme le reste du voisinage, probablement.

Ce printemps-là, les visites surprise d'Edward Spencer s'accrurent sensiblement. Alors que, ces dernières années, Spencer leur avait rendu visite une fois tous les trois ou quatre mois, il sembla soudain apparaître à leur porte à des intervalles bien plus rapprochés. Assez pour que Jordan se remette à se poser des questions. Il envisagea même l'idée qu'il puisse être un genre de prétendant de sa mère. Peut-être même qu'ils sortaient déjà ensemble en cachette, qui sait ? Il savait que c'était impossible, ne serait-ce que parce qu'il avait vu la manière dont sa mère regardait cet homme, comme s'il s'était agi d'un cafard sur son porche. Elle le méprisait, c'était évident, raison pour laquelle elle ne cessait de le repousser ; il n'avait d'ailleurs jamais franchi la porte. Jordan avait bientôt seize ans, à l'époque, et il était assez vieux pour se poser de toutes nouvelles questions sur cet homme. Comme, par exemple, si sa mère l'envoyait sur les roses à chaque

fois qu'il venait la voir, pourquoi continuait-il d'insister ? Est-ce que ce n'était pas ça, qu'on appelait du harcèlement ? Cet homme semblait toujours tellement mielleux, tellement gentil, avec elle ou avec lui, mais dans ses yeux, il n'y avait jamais rien. Ses yeux étaient froids, morts.

Toutes ces idées avaient commencé à tourner dans la tête de Jordan, mais lentement, insidieusement, sans qu'il s'en rende vraiment compte, au début. Et puis, un jour, il avait entendu une conversation qui avait tout fait remonter à la surface. Il était à la boulangerie, et comme, en plus de la baguette de pain pour sa mère, c'était son tour de ramener le sachet hebdomadaire de sucreries à la décharge, il était allé au fond de la boutique, là où se trouvaient les bonbons. Il prenait un sac en plastique pour le remplir de tous leurs bonbons préférés, lorsqu'il entendit deux femmes qui parlaient à voix basse quelque part derrière lui. Au début, il n'y fit pas vraiment attention, il écoutait sans vraiment écouter, tout en remplissant son sachet. Mais, au fur et à mesure que les deux femmes parlaient, il commença à prêter l'oreille plus attentivement.

– Ça fait deux fois ce mois-ci qu'on le voit passer dans notre rue, disait la première, on le reconnaît toujours, avec cette voiture cramoisie qu'il a...

– On n'a pas de voitures comme ça, chez nous, acquiesça l'autre.

– Exact.

Elles devaient se trouver de l'autre côté du magasin, à faire la queue pour payer leur pain. Elles ne pouvaient pas voir Jordan, car le côté sucreries était caché du reste du magasin par un présentoir rempli de viennoiseries. La main de Jordan s'était immobilisée au-dessus des bonbons acidulés ; la mention de la voiture cramoisie l'avait interpellé sans qu'il puisse dire pourquoi.

– Est-ce que c'est vrai, ce qu'on raconte à propos de lui ?

– On raconte des tas de choses à propos de lui, dit l'autre du ton hautain de celle qui est au courant de tous les ragots, mais une seule est vraie.

– Laquelle ? demanda la deuxième avec curiosité.

L'autre baissa la voix, mais Jordan n'eut pour autant aucun mal à comprendre ce qu'elle disait.

– Elle lui doit de l'argent, chuchota-t-elle, beaucoup d'argent. Apparemment, ça remonte au temps où elle n'était pas encore veuve, avant qu'elle ne vienne s'installer à Milford. Si ça se trouve, c'est même pour ça qu'elle est venue ici. Pour se cacher, et ne pas avoir à rembourser.

– C'est affreux, dit l'autre, avec dans la voix plus d'excitation que d'effroi. L'autre renifla avec dédain.

– Si vous voulez mon avis, elle ferait mieux de repartir d'où elle vient, on veut pas de ses problèmes, nous, sans parler du fait que son fils est un sale petit voyou, que pourrait-on espérer d'autre, quand on sait que, lorsqu'elle n'est pas à la blanchisserie, elle passe son temps à faire le ménage chez les autres ? Si elle croit que c'est en le laissant livré à lui-même en permanence qu'on élève un enfant...

C'est à ce moment-là que Jordan s'aperçut qu'il serrait les poings si forts qu'il en avait mal. Il ouvrit les mains et vit huit petits croissants imprimés profondément dans ses paumes. Il laissa tomber le sac de bonbons sur le sol, et sortit de la boulangerie en courant. Les deux commères tournèrent les yeux dans sa direction, il ne sut jamais si elles l'avaient reconnu. Une fois dehors, Jordan continua à courir. Des larmes de colère et de honte mêlées lui brûlaient les yeux. Il courut sans même réfléchir à la direction à prendre, à ce qu'il comptait faire, ou même à ce que les deux femmes de la boulangerie avaient dit. Il courut simplement le plus vite possible et, lorsqu'il s'arrêta enfin, il était devant chez lui.

V

C'était le jour de repos d'Ellen James, ce qui voulait dire qu'elle ne partirait qu'à cinq heures du soir, pour faire la tournée des maisons chez qui elle faisait le ménage. Lorsqu'elle vit Jordan débarquer dans la cuisine sans la baguette de pain qu'elle l'avait envoyé chercher, elle fronça les sourcils. Mais sa mine sévère laissa très vite place à l'inquiétude, alors qu'elle voyait l'expression sur le visage de son fils.

– Jordan ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-elle en faisant un pas vers lui.

– Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

Il était essoufflé par sa course, et le trouble profond qui l'animait s'entendait nettement dans sa voix. Ellen le scruta du regard.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'étais pas censé aller à la boulangerie pour...

– J'y suis allé, la coupa Jordan, j'en reviens, en fait.

Ellen était de plus en plus perdue. Elle garda le silence et attendit que son fils reprenne la parole. Après quelques secondes durant lesquelles Jordan reprit son souffle, il dit :

– Est-ce que c'est vrai qu'on doit de l'argent ?

Les yeux de sa mère s'agrandirent légèrement de surprise.

– Qui t'as dit ça ? demanda-t-elle doucement.

– Personne. Est-ce que c'est vrai, Maman ? Est-ce que c'est pour ça que ce type vient tout le temps chez nous ? Celui que tu dis être un ancien ami de Papa ? Est-ce que c'est vrai qu'on est venu vivre ici parce que tu voulais te cacher ?

Les sourcils d'Ellen se froncèrent.

– Cette maudite ville et tout ses ragots, marmonna-t-elle.

– Eh bien moi j’aime bien ces ragots, explosa soudain Jordan, *heureusement* qu’il y a les ragots, parce que sinon je n’aurais jamais su ce qu’il se passait, vu que tu refuses toujours de me parler de quoi que ce soit !

Sa mère le dévisagea d’un air choqué. Jordan pensa qu’elle allait se mettre en colère, comme toutes les autres fois où le sujet de cet inconnu leur rendant visite avait été évoqué, et se promit que quoi qu’il arrive il n’irait pas dans sa chambre, il ne sortirait pas de cette cuisine avant de connaître enfin le fin mot de l’histoire.

Ellen ne s’énerva pas. À la place, elle poussa un profond soupir, et fit un geste vers la table.

– Assieds-toi, dit-elle.

Il y avait une telle lassitude, un tel épuisement dans la voix de sa mère que cela doucha un peu la fureur de Jordan. D’un pas raide, il se dirigea vers la table, tira une chaise, et s’y assit. Ellen se laissa tomber sur une chaise face à lui, croisa les bras sur la table, et le regarda plusieurs secondes sans rien dire. Finalement, elle baissa les yeux, et commença :

– Edward Spencer était bien un ami de ton père. S’il y a une chose sur laquelle je ne t’ai pas menti, c’est celle-là.

– Sur quoi tu as menti, alors ?

Elle ne leva pas les yeux, mais prit une grande inspiration, comme si elle s’apprêtait à sauter d’un plongeon.

– Sur à peu près tout le reste, dit-elle. Et tu as raison, il est temps que tu saches la vérité, parce que tu es assez grand pour l’entendre, maintenant, mais surtout parce que tu mérites mieux que d’écouter toutes les inepties qui peuvent circuler dans la rue à propos de nous.

Jordan remarqua que sa mère avait les mains serrées l’une contre l’autre, comme si elle avait besoin de se raccrocher à quelque chose. Il songea à

quel point il avait été aveugle, jusqu'ici, pour ne pas voir que quelque chose n'allait pas dans leur famille. Que sa mère n'était pas tranquille.

– Nous ne sommes pas venus à Milford pour nous cacher de qui que ce soit, Jordan, nous sommes venus ici pour prendre un nouveau départ. Parce que je voulais ce qu'il y a de mieux pour toi, et parce que j'ai pensé que tu serais heureux, ici. J'ai grandi dans une toute petite ville, moi aussi, et j'ai toujours pensé que c'était le meilleur des environnements pour un enfant.

– On est venu après la mort de Papa... dit lentement Jordan, qui voulait garder sa mère sur le sujet qui le préoccupait.

– Oui. Après la mort de ton père. Et c'est là, que je t'ai un peu menti, au moins par omission. Quand tu avais six ans tu m'as demandé ce que ton père faisait comme travail, et j'ai dit qu'il était dans les assurances. Ce n'est pas exactement un mensonge, sauf que quand il est mort, ton père avait perdu ce job depuis plus de deux ans.

Jordan regardait sa mère sans comprendre.

– Alors quoi, Papa était au chômage ? Quelle importance ça peut avoir ?

– L'important, c'est qu'on avait besoin d'argent. Tu étais un bébé, et je ne pouvais pas travailler, il fallait que je m'occupe de toi. Ton père a cherché un autre travail, évidemment, mais... Il a commencé à traîner avec ces types, le mauvais genre de personnes. Il m'a dit qu'ils lui donnaient de petits boulots de temps en temps, qu'ils tenaient un bar et qu'ils lui faisaient faire le ménage ou tenir le comptoir quand ils n'étaient pas là, ce genre de choses. Je n'aimais pas beaucoup ces types, mais quand ton père revenait à la maison avec des liasses de billets, et que je devais payer le loyer le lendemain sous peine qu'on soit tous expulsés, je n'avais pas vraiment d'autre choix que d'utiliser cet argent en essayant de ne pas trop me demander d'où il venait. Et puis, tu grandissais, tu avais besoin de nouveaux vêtements, de tout un tas de choses... Je m'attendais plus ou

moins à ce que quelque chose finisse par mal tourner, mais rien n'est arrivé, et ça a marché comme ça pendant un an, puis deux... J'ai fini par me faire à ce train de vie et à ne plus me poser de questions quant à ce que faisait mon mari de ses journées, et comment il pouvait parfois me rapporter l'équivalent d'un mois de travail alors qu'il avait passé la moitié de son temps à la maison, devant la télévision. Ça marchait comme ça, alors je fermais les yeux. Et puis, ton père est mort en tombant de cette fichue échelle, et plus rien n'a marché. Edward Spencer, l'homme que tu as déjà vu devant la maison, est venu m'apprendre que ton père lui devait de l'argent, et j'ai compris que tout ce que nous avions dépensé ces deux dernières années n'était pas un salaire mais un prêt. Emprunter, c'était tout ce que ton père avait fait pendant tout ce temps. Spencer lui avait promis qu'il n'y aurait aucun intérêt et aucun délai de remboursement, il lui avait même dit que, si un jour, durant les nombreuses parties de poker qu'il s'était mis à disputer avec Spencer et ses amis, il réussissait à regagner ce qu'il avait emprunté, alors ils seraient quittes. Ton père n'a jamais regagné les prêts, évidemment, tout ce qu'il gagnait il le reperdait la fois suivante. Tout ce temps, nous avons cette énorme dette qui s'accumulait au-dessus de notre tête, et je n'étais au courant de rien.

Ellen s'interrompit un instant. Son fils la dévisageait, sous le choc. Il n'avait quasiment aucun souvenir de son père, mais jamais il n'aurait pu l'imaginer comme quelqu'un d'assez bête pour faire couler toute sa famille de cette façon. Ellen dû voir la colère dans les yeux de Jordan, car elle dit :

- Tu ne dois pas haïr ton père pour ça. Je l'ai haï pendant un bon moment, je l'ai maudit, même. Mais la vérité c'est qu'il a fait tout ça pour nous, parce qu'il ne supportait pas de nous laisser dans la pauvreté.
- Il a creusé ces dettes et ensuite il te les a toutes laissées sur le dos, murmura Jordan.

– Oui, mais il ne pouvait pas savoir. Il ne pouvait pas savoir qu’il allait mourir. Peut-être qu’il se disait que, lorsque viendrait le temps de rembourser, il trouverait une solution. Peut-être qu’il espérait retrouver un travail et régler tout ça. Tu vois, c’est exactement pour ça que je ne voulais pas que tu saches. Je ne veux pas que tu haïsses ton père.

Jordan détourna le regard un moment, puis tourna à nouveau les yeux vers sa mère.

– Alors si on est venu vivre à Milford, c’est pour ça ? demanda-t-il, pour échapper à ce Spencer...

– Non, dit Ellen en secouant la tête, je te l’ai dit, nous n’avons pas fui. Nous n’en avons pas eu besoin, parce qu’à peine un mois après la mort de ton père, la police a fait une descente dans ce bar que possédait Edward Spencer, et ils ont arrêté tout le monde. Il se trouve que Spencer était un adepte des prêts sous le manteau. Et que, lorsqu’on ne le remboursait pas à temps, il pouvait devenir très violent. Je ne connais pas tous les détails, tout ce que je sais, c’est qu’il a écopé de huit ans de prison, et que j’ai cru être libérée.

– Mais maintenant il est sorti, dit doucement Jordan, qui comprenait enfin. Sa mère hocha la tête d’un air lugubre.

– Oui, Jordan, il est sorti. Et il veut récupérer son argent.

– Combien ?

– Trop, beaucoup trop. Ce qui nous a fait vivre, tous les trois, pendant deux années. L’équivalent du loyer, du prêt de la voiture, de la nourriture et de tous les à côtés dont nous avons besoin.

– Tu lui as dit que tu n’avais pas l’argent ? demanda Jordan.

– Je le lui ai dit et répété chaque fois qu’il vient frapper à ma porte, ou qu’il se montre lorsque je sors du boulot, ou quand je suis dans la rue...

Elle poussa un soupir, puis ajouta :

– Il s’en fiche. Il me propose de payer en plusieurs fois. Il me dit qu’il m’accorde une faveur en faisant ça, mais je sais que si je commence à le payer maintenant, je le ferai pour le restant de mes jours.

– Alors qu’est-ce que tu vas faire ?

– Je ne sais pas, répondit Ellen en secouant la tête, je n’en sais rien du tout. Au début, je croyais qu’à force il finirait par se lasser, et par comprendre qu’il n’y avait rien pour lui ici. Mais maintenant, je commence à croire que...

Elle ne termina pas sa phrase. Jordan pouvait voir toute la détresse dans ses yeux, et il imaginait aisément ce qu’elle devait ressentir. L’impression d’être piégée, qu’il n’y avait aucune issue possible. Toute sa vie elle avait travaillé dur, deux fois plus dur que n’importe quelle autre mère que Jordan avait rencontré, pour qu’il ait tout ce dont il avait besoin, pour que jamais il n’ait le sentiment d’être pauvre. Et maintenant, ce criminel venait lui réclamer son argent durement gagné, sous prétexte que pendant deux ans son argent sale, probablement volé à d’autres, leur avait permis de vivre ? Jordan fit glisser sa main sur la table et la posa sur celle de sa mère. Elle leva vers lui des yeux surpris.

– On va s’en sortir, Maman, dit-il avec toute la conviction qu’il possédait, on va trouver un moyen. On se débarrassera de ce type, d’une manière où d’une autre.

– Oh, Jordan... commença-t-elle.

Il entendit le tremblement de sa voix, et vit les larmes perler à ses yeux.

– Tu es un bon fils, dit-elle en serrant sa main dans la sienne, tu es le meilleur fils qu’on puisse rêver d’avoir.

Jordan lui sourit. À la vérité, il n’avait pas vraiment le sentiment d’être un bon fils. Plutôt d’avoir été négligeant, insouciant et aveugle. Il s’était

réveillé un peu tard, mais maintenant il était bien décidé à faire tout ce qui était en son pouvoir pour aider sa mère à se sortir de ce mauvais pas.

VI

Lorsque Jordan s'arrêta de dessiner, le ciel s'était assombri de l'autre côté de la fenêtre. Cinq feuilles noircies de croquis et de dessins divers étaient étalées sur le bureau. Jordan reposa le crayon sur la table, et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Il mourait de faim. Sous ses yeux se trouvait un dessin représentant un lieu rempli de déchets de plastiques ou de métal, de vieilles carcasses à moitié ensevelies. Cet endroit chaotique qui avait fini par prendre forme dans l'esprit de Jordan et ses amis, la forme d'un foyer. Là-bas, ils avaient été à l'abri du monde, à l'abri de ses malheurs et de sa cruauté. La décharge n'existait plus, aujourd'hui, tout comme le secret précieux qu'elle représentait. Après ça, ils avaient dû grandir, laisser leurs rêves de côté et apprendre les règles du monde réel. Non pas qu'ils n'en aient pas déjà fait la douloureuse expérience. Jordan reprit son crayon, et dessina trois petites silhouettes au pied des montagnes de déchets. Trois garçons éclairés seulement par les flammes du feu qui brûlait au milieu de leur cercle. *Pour toujours*, avait dit Gary, *pour toujours, on s'en prend à l'un de nous, on s'en prend aux trois*. Jordan reposa lentement le crayon, les yeux fixés sur son croquis. Puis, d'un mouvement un peu brusque, il se leva de sa chaise et se dirigea vers la porte. Il fallait qu'il prenne l'air.

VII

Il y avait un peu plus de monde dans les rues, maintenant que le soleil était sur le point de disparaître, mais personne ne prêta attention à Jordan, et lui-même ne prit pas la peine de scruter les visages qu'il croisait pour tenter d'y déceler l'ombre d'une personne qu'il avait connue dans le passé. Il avait des tas de choses en tête, se demandait, par exemple, la vraie raison de son retour ici, et qui pouvaient bien être ses vrais ennemis dans cette ville. Étaient-ce les Marshall, encore et toujours ? Tout semblait se rapporter toujours à eux, à Milford. Mais Juliette et Ruth étaient des Marshall, et elles étaient mortes. Qui blâmer, alors ? Simplement le destin, le malheur, comme disait Coleman, ou bien y avait-il autre chose ? *Chuck n'est pas le coupable, et je ne peux pas croire qu'un inconnu ait pu venir massacrer ces deux femmes innocentes totalement par hasard. Les choses n'arrivent pas sans raison.* Il se rendit compte qu'il parlait comme l'un des personnages de ses bandes dessinées le ferait. Les choses n'arrivent pas sans raison, il n'y a pas de coïncidences... Sauf que si, justement. Dans la vraie vie, c'était généralement ce qui arrivait.

Jordan prit soudain conscience de l'endroit où ses pas l'avaient mené. Il s'arrêta et leva la tête. Il s'attendait tellement à voir les hauts grillages de la décharge, avec ses milliers de déchets s'amoncelant en piles désordonnées, que pendant un instant il la vit presque. Mais la décharge n'existait plus, aujourd'hui, il ne restait plus qu'un large terrain vague, une terre tellement imprégnée de déchets en tous genres qu'aucune herbe n'y avait repoussé depuis. Lorsque Jordan était parti pour le lycée, Ruth Marshall parlait de faire construire des maisons, ici, mais sa mère lui avait dit que le projet avait été abandonné, principalement parce que l'idée de vivre à l'emplacement d'une ancienne décharge ne plaisait à personne. Jordan resta un long moment immobile, à fixer le vide. Comme il avait été facile, de tout

faire disparaître, alors que pendant trois années, cet endroit avait fait figure de monde à part entière pour trois gamins.

Il était perdu dans ses pensées depuis plusieurs minutes, déjà, lorsqu'il entendit des bruits de pas dans son dos. Il se retourna, mais ne vit personne. Personne, c'était le mot. Il y avait quelques minutes, alors qu'il marchait dans la rue, il y avait du monde autour de lui, mais cet endroit de la ville était somme toute assez reculé, et maintenant il n'y avait plus personne en vue. Une bourrasque s'éleva et le fit frissonner. Il ne faisait pas froid, pourtant, loin de là.

Soudain, Jordan sentit un malaise inexplicable le saisir. Il fit volte-face et commença à repartir dans l'autre sens. Mais à nouveau, des pas se firent entendre, et cette fois il vit à qui ils appartenaient : À cinq ou six mètres devant lui, quatre larges ombres étaient apparues, lui barrant la route. Jordan fit deux ou trois autres pas en avant, puis s'arrêta en voyant que les quatre inconnus ne semblaient pas vouloir bouger. Il les regarda plus attentivement et vit qu'ils portaient tous trois des sweaters noirs, avec la capuche relevée sur la tête. Ils formaient comme une barrière devant lui, leurs épaules massives les unes contre les autres. Jordan se demandait que faire lorsque celui du milieu fit un pas vers lui, très vite imité par les trois autres. Même s'ils n'étaient désormais plus qu'à trois pas de lui, il ne parvenait toujours pas à voir leurs visages, car ils gardaient tous soigneusement la tête baissée.

Jordan sentit comme de l'électricité grésiller sous son crâne, un peu comme si toutes ses synapses s'activaient d'un coup pour lui signifier un seul message clair : *Sauve-toi*. Au moment où il faisait un pas en arrière, avec dans l'idée de faire volte-face et de s'enfuir, l'un des quatre inconnus parla :
– C'est pas ton jour de chance, mon pote, dit-il d'une voix grave et rocailleuse.

Tout en parlant, il avait sorti la main de sa poche, et avant que Jordan ait pu faire un seul mouvement, l'homme leva un poing massif et l'abattit sur sa mâchoire. Ce fut comme si toute une moitié de son visage explosait en un million de petites étoiles, et Jordan fut projeté sur le côté. Il tomba à genoux dans le caniveau, complètement sonné. Les quatre ombres formèrent un cercle autour de lui, et en levant les yeux Jordan crut voir des sourires, des tas de sourires éclatants, gigantesques. Les poings se levèrent, puis s'abattirent, et tout disparut dans un tourbillon de ténèbres.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

I

Elle avait fait des rêves étranges toute la nuit, encore une fois, et maintenant, à seulement cinq heures du matin, elle était parfaitement réveillée dans son lit. Il semblait lui être devenu impossible de faire la grasse-matinée, depuis son retour. Ce n'était pas très grave, mais parfois elle se sentait un peu nostalgique en repensant à ce temps où elle pouvait rester à rêvasser au fond de ses draps des heures entières. C'était comme ça, les choses se perdaient, et ne se retrouvaient jamais.

En se réveillant, elle avait entendu les cris, ceux avec lesquels elle s'était réveillée ces dix dernières années, et même un peu plus. Cela faisait presque un an qu'elle était sortie de son internement, et pourtant tous les matins elle entendait à nouveau les cris des malades tout autour d'elle, comme si elle était de retour ; comme si elle n'était jamais partie.

Alice se souvint soudain de quel jour on était, et esquissa un petit sourire. C'était le jour où Eldred lui avait dit d'acheter le journal, et elle savait ce que cela signifiait, maintenant. Elle ferait un détour par la maison de presse en revenant de travailler.

Alice s'étira dans son lit, puis se leva et alla à la salle de bains. Elle s'arrêta un instant devant le miroir au-dessus du lavabo. Il fut un temps où elle ne supportait pas de se regarder en face, elle ne supportait plus rien la concernant, et combien de miroirs avait-elle fracassés, rien que pour obliger son reflet à cesser de la fixer ! Mais tout cela était derrière elle, maintenant. Maintenant, elle avait quelqu'un pour s'occuper d'elle, enfin. Après tous les médecins et les psychiatres qu'elle avait vu, elle avait perdu tout espoir de

rencontrer quelqu'un qui puisse réellement comprendre de quoi elle avait besoin pour guérir. Et si on lui avait dit que ce serait ici, dans cette ville maudite qu'était Milford, qu'elle trouverait le réconfort, jamais elle ne l'aurait cru.

L'idée de revenir à Milford pour « faire son deuil » lui avait été donnée par un psychiatre incompétent de plus, et elle l'avait suivie simplement parce qu'elle n'avait rien de mieux à faire. Finalement, comme elle avait bien fait !

Alice ébouriffa un peu ses cheveux noirs, puis fit couler l'eau de la douche. Le premier jour à Milford, elle l'avait passé prostrée dans sa chambre, chez Coleman, avec l'impression que tous ses démons l'avaient attendue bien sagement ici et qu'ils l'accueillaient maintenant à grands cris. Et puis, elle avait repensé au visage de tous les psys, leurs airs condescendants lorsqu'ils lui parlaient et l'écoutaient parler, cet air qui disait qu'ils étaient certains de la revoir, tôt où tard, parce qu'elle était cinglée, et n'irait jamais mieux. Cela l'avait forcée à bouger, parce qu'elle ne voulait surtout pas leur donner raison. Alors elle était sortie et s'était mise à déambuler dans les rues. C'était amusant, à quel point un endroit que l'on avait autrefois considéré comme un foyer, comme un endroit sûr, pouvait en venir à ressembler à un énorme piège, où le danger rôdait de tous côtés, prêt à se refermer sur vous. Elle restait à bonne distance des gens – surtout des enfants, ces bandes d'enfants qui lui faisaient l'effet de meutes de loups cruels – et s'efforçait d'en croiser le moins possible. Elle avait vu des endroits qu'elle connaissait, cru reconnaître certains visages, aussi, même si, à son grand soulagement, personne n'avait semblé la reconnaître. Il fallait dire qu'elle avait tout fait pour, en se teignant les cheveux en noir corbeau et en arborant de larges lunettes de soleil. Elle s'était attardée un moment au nord de Milford, mais ne s'était pas approchée de l'est, le quartier où elle avait vécu.

Et puis, au fil de ses déambulations, elle avait fini par se retrouver devant une petite boutique d'antiquités. Elle ne se souvenait pas de ce magasin, qui avait dû s'implanter ici après son départ. Elle avait toujours eu un faible pour ce genre d'endroits, qui avaient des airs de boîte au trésor à ses yeux, et c'est pourquoi elle s'arrêta pour regarder dans la vitrine. Avant, elle passait beaucoup de temps dans les brocantes ou les vides-greniers, parce qu'elle aimait tous ces vieux objets qu'on pouvait y trouver. À ses yeux, c'était comme s'ils racontaient une histoire, après avoir servi à quelqu'un pendant tant d'années ; ils revêtaient comme une odeur bien particulière, comme s'ils étaient marqués à jamais. Dans cette vitrine, il y avait un vieux téléphone à cadran, une boîte à bijoux en bois gravée de fleurs, tout un tas de statuettes et d'autres bibelots, et, dans le fond... un berceau. Cela lui fit comme un coup au cœur, pendant un instant elle crut même qu'il s'était tout bonnement arrêté de battre. Non pas que cela l'ait vraiment inquiétée, elle était bien trop focalisée sur le berceau pour réellement s'en apercevoir. Il était en bois, avec les pieds recourbés vers le haut pour qu'on puisse y bercer son bébé en le remuant doucement.

C'était un si petit berceau, fait pour un nouveau-né, exactement le genre de berceau qu'elle aurait donné cher pour acquérir, il y a longtemps, lorsqu'elle avait encore un bébé à mettre dedans. C'était fascinant de se demander qui avait bien pu grandir là-dedans, combien de personnes avaient passé les premiers jours de leur vie dans ce berceau ; et c'était douloureux, aussi, parce que s'il y avait bien une chose qu'Alice savait, c'était qu'il ne dormirait *jamais* dans ce berceau.

Soudain, elle eut envie d'entrer dans la boutique, de voir quels autres trésors elle renfermait. Le berceau avait eu beau lui faire du mal, c'était un bon mal, pas du genre de ceux qui vous paralysaient sur place et vous faisait

vous recroqueviller dans un coin en gémissant, mais plutôt de ceux qui vous réveillent, comme un électrochoc.

Alice s'avança jusqu'à la porte et scruta l'intérieur du magasin à travers la vitre. Une fois qu'elle se fut assurée qu'il n'y avait personne dedans – elle avait toujours eu horreur de se retrouver opprimée au milieu d'une pièce bondée de gens – elle poussa la porte. Une petite clochette tinta au-dessus de sa tête, la faisant légèrement sursauter. La boutique était toute petite, et remplie d'objets. Au fond de la pièce, le comptoir était désert.

Rassurée que personne ne soit là pour lui demander ce qu'elle cherchait ou si elle avait besoin d'aide, Alice fit lentement le tour de la boutique. Les murs étaient remplis d'étagères du sol au plafond, et les objets posés dessus étaient divers et variés. En rond au milieu de la boutique, d'autres objets, rassemblés autour d'un magnifique coffre en bois serti d'enluminures. Il semblait assez vieux pour avoir appartenu à un roi du Moyen Âge, un peu comme le berceau d'ailleurs. Alice remarqua une maison de poupée et s'agenouilla pour la regarder de plus près. Les petits meubles étaient d'aspect victorien, et les détails étaient vraiment saisissants. *Elle doit valoir une fortune*, songea Alice en détaillant la maison miniature qu'elle avait sous les yeux. En fait, tout ce qu'il y avait ici devait valoir une fortune. Les objets de cette boutique semblaient venir de la nuit des temps.

Il n'y avait que deux personnages dans la maison de poupées, une femme et un homme. Dans l'une des pièces de l'étage se trouvait un berceau, mais il était vide, et à nouveau Alice sentit un gouffre s'ouvrir dans sa tête. Alors qu'elle tendait la main vers le petit berceau, une voix s'éleva dans la boutique.

– Ça a quelque chose d'affreux, n'est-ce pas ?

Elle sursauta et leva les yeux. Un homme était apparu au comptoir, et lui souriait.

– On regarde cette maison de poupées, avec ces petites figurines sagement assises, attendant d’être déplacées par les mains de leur propriétaire, et puis, soudain, on réalise que ce pourrait tout aussi bien être notre maison, et que ces poupées pourraient tout aussi bien être nous.

– Oui, murmura Alice, j’imagine.

L’antiquaire lui souriait toujours. Alice se redressa.

– Je suis désolé, dit l’homme, je ne voulais pas vous faire peur, mais il est vrai que tellement peu de personnes entrent ici, je commence à me sentir comme un fantôme. On ne doit plus être beaucoup intéressé par les antiquités, de nos jours.

Il avait dit cela d’un ton léger, presque amusé, comme si le fait que sa boutique ne rencontre pas le moindre succès ne le dérangeât pas plus que ça.

– J’aime assez cet endroit, dit doucement Alice.

– Vraiment ? fit l’homme avec surprise.

Alice regarda lentement autour d’elle, puis hocha la tête.

– J’aime les choses anciennes. J’aime... ça va peut-être vous paraître bizarre, mais j’aime leur odeur.

Le sourire de l’homme s’élargit, et elle sut que cela ne lui paraissait pas bizarre du tout, que, au contraire, il savait très exactement ce qu’elle entendait par là.

– Vous êtes quelqu’un de particulier, ma chère, très peu de personnes remarquent encore ce genre de choses.

Alice sourit à son tour. Elle aimait bien cet homme ; il était étrange, mais ne l’était-elle pas aussi ?

– Vous savez, continua l’homme je n’en parle pas à tout le monde, parce que peu de gens comprennent, mais j’ai une sorte de don, si on peut dire.

– Vraiment ? fit Alice avec curiosité.

Alors qu'elle écoutait cet homme parler, c'était comme si toutes ses angoisses avaient été remises au second plan, et elle retrouvait une légèreté qu'elle n'avait plus ressentie depuis longtemps. L'antiquaire lui sourit encore, et du doigt lui fit signe d'approcher. Elle s'avança sans hésiter vers le comptoir.

Alors qu'elle se retrouvait face à face avec l'antiquaire, elle prit le temps de le détailler plus attentivement. Il y avait quelque chose d'intemporel chez cet homme ; Alice aurait été incapable de dire son âge. Son visage était dénué de rides, et ce sourire facile et exagérément jovial qu'il avait lui conférait un air juvénile et insouciant. Ses yeux, en revanche, racontaient une tout autre histoire. D'un vert très pâle, un peu comme ceux d'un chat (ou d'un serpent), ils reflétaient quelque chose d'ancien, presque antique. Elle avait du mal à se l'expliquer, mais c'était comme si, tout comme les objets qu'il possédait, l'homme avait vécu des tas d'autres vies, connu des tas d'autres époques. Le regard plongé dans le sien, Alice sentit qu'elle se retrouvait face à quelque chose de plus grand que tout ce qu'elle avait jamais connu ; parce que ces yeux-là semblaient avoir tout vu, depuis la naissance du monde.

– Prête à écouter mon secret ? demanda l'antiquaire en se penchant légèrement vers elle.

Elle hocha la tête, non seulement prête, mais *avide* de l'entendre se confier à elle. L'homme sourit et, dans un murmure, dit :

– Je sais ce que les gens cherchent.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Alice en fronçant légèrement les sourcils.

– Tout le monde cherche quelque chose. Certains le trouvent, alors que d'autres vivent toute leur vie sans jamais savoir ce que c'était. D'autres, encore, cherchent des choses quasiment impossibles à trouver.

– Est-ce que vous savez ce que moi je cherche ? demanda lentement Alice. Le sourire de l’homme s’élargit encore, et elle vit ses canines étinceler à la lueur diffuse du soleil.

– Oh oui. Comme je l’ai dit, vous êtes quelqu’un de particulier, Alice. Elle ne lui avait pas dit son nom, mais sur le moment cela lui parut parfaitement normal, qu’il le sache quand même, et elle n’y prêta même pas attention.

– Qu’est-ce que je cherche ?

– Oh, vous le savez. Et ce que vous cherchez n’est pas le genre de chose que l’on trouve sur l’étagère d’une boutique d’antiquités.

– Non, c’est impossible à trouver, souffla Alice, qui n’avait pas vraiment l’impression que cette phrase sortait de sa tête. Souriant jusqu’aux oreilles, l’homme se pencha encore un peu vers elle. Ses yeux et son sourire étaient tout ce que son cerveau pouvait encore décrypter, parce que ces deux choses étaient énormes.

– Vous n’êtes pas attentive, Alice, souffla l’homme, j’ai dit « quasiment impossible ». Mais vous avez de la chance. Il se trouve que j’ai un deuxième don : Je peux fournir aux gens tout ce qu’ils recherchent. Absolument tout.

Lorsqu’elle acheta le journal local en rentrant chez elle, Alice lut le gros titre et sourit. L’antiquaire pouvait réellement détecter ce que les gens cherchaient. Et le leur fournir. En lettres capitales, le journal qu’elle avait entre les mains titrait cinq mots : UN HOMME BATTU A MORT.

II

Mort, Jordan le fut bel et bien, durant très exactement trente-trois secondes. Ce fut son médecin qui le lui dit plus tard. Et il avait eu de la

chance, une chance folle. Dans un coin si reculé de la ville, il aurait pu mourir sur le sol sans que personne ne s'aperçoive de rien. Mais, par chance, une bande de gamins passant dans le coin l'avait vu, et avait aussitôt appelé les secours. Dans un monde où plus personne ne se baladait sans son téléphone portable, ce genre de choses allait vite. Son cœur battait encore lorsque l'ambulance était arrivée, mais il s'était arrêté sur le chemin jusqu'à l'hôpital. Au terme d'efforts renouvelés, les urgentistes étaient parvenus à le ranimer.

Mais tout cela, Jordan l'apprit bien plus tard. Lorsqu'il se réveilla, la seule chose dont il eut conscience, au début, fut d'être étendu dans un lit apparemment fort confortable, mais d'avoir pourtant la sensation très inconfortable d'avoir des éclats de verre enfoncés dans tout le corps. Il ouvrit les yeux et fut assailli par une lumière blanche aveuglante. *Je suis mort*, pensa-t-il, sans raison particulière. Il essaya de bouger la tête, et un éclair de douleur le traversa, de la tempe droite à la tempe gauche. Il poussa un grognement, et ferma les yeux. Il avait soudain très envie de se rendormir, pour ne pas avoir à supporter toute cette douleur.

– Jordan ? fit alors une voix au-dessus de lui.

Il mit plusieurs secondes à reconnaître la voix, et lorsqu'il finit par le faire, il fut tellement surpris qu'il en oublia la lumière brûlante, et rouvrit les yeux. Le visage d'Erik flottait au-dessus de lui, le protégeant inconsciemment de l'éclat qui provenait de la fenêtre. Erik le scruta avec inquiétude, et finalement il lui adressa un sourire.

– Ça va ? demanda-t-il.

Bien qu'encore assez groggy, Jordan était assez réveillé pour saisir à quel point cette question était ridicule, et il esquaissa un sourire grimaçant.

– À merveille, articula-t-il.

– Je vais t'appeler un médecin... dit Erik en commençant à se redresser.

– Attends.

Jordan essaya de soulever le bras pour retenir Erik, mais eut l'impression étrange qu'il était transformé en pierre, et que le moindre mouvement pourrait le briser en mille morceaux. Il jugea préférable de s'abstenir du moindre geste. Erik s'immobilisa et le regarda d'un air interrogateur.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Jordan, conscient de sa voix pâteuse. Erik lui lança un regard surpris.

– Tu ne te souviens pas ?

– Si, dit Jordan, qui ferma un instant les yeux pour tempérer la migraine qui commençait à grandir sous son crâne, je me souviens de... ces types, dans la rue.

– Tu sais qui ils étaient ? demanda Erik avec intérêt.

– Non, répondit Jordan sans hésiter, j'ai pas vu leurs visages.

Erik sembla déçu. Jordan le regarda avec attention. Il commençait à se sentir un peu mieux réveillé, assez, en tout cas, pour que des tas de questions l'assaillent. Difficile de décider par laquelle commencer.

– Est-ce que c'est grave ? demanda Jordan.

Il baissa les yeux pour tenter de constater par lui-même l'étendue des dégâts, mais il lui était difficile de voir grand-chose. Apparemment, il avait encore deux jambes et deux bras, bien que l'un d'eux soit enfermé dans un plâtre du coude au poignet.

– Traumatisme crânien, un bras cassé, et tout un tas de côtes, commença à énumérer Erik, une blessure à la tête t'as fait perdre pas mal de sang... T'étais aussi pas mal défiguré, au début, mais maintenant ça c'est arrangé.

– Maintenant ? Attends une seconde, depuis combien de temps je suis...

Erik hésita, puis lâcha :

– Cinq jours. T'es resté inconscient pendant cinq jours.

Jordan resta un instant sous le choc. Il n'arrivait pas à y croire. Dans son esprit, c'était comme si son agression avait eu lieu il y avait à peine quelques heures. Il regarda autour de lui, et remarqua pour la première fois les bouquets de fleurs disséminés un peu partout dans la chambre. Certains commençaient déjà à faner.

– Des tas de gens sont venus te voir, à ce qu'il paraît, dit Erik, Gary, bien sûr, et aussi le vieux Coleman et son fils, les parents de Chuck, Tanner, et même Jonas Marshall, même si c'était seulement pour te poser des questions sur ceux qui t'avaient attaqué. Il paraît qu'il est reparti aussitôt qu'il a compris qu'on ne pouvait pas interroger quelqu'un qui est inconscient, ajouta Erik avec un sourire sardonique.

Jordan sourit aussi. Il imaginait très bien la scène : Jonas Marshall qui sortait de sa chambre comme une tornade, voyant le coma de Jordan comme une énième tentative pour lui mettre des bâtons dans les roues.

– J'imagine que ça a dû jaser, en ville, murmura-t-il.

– T'imagines même pas. Pendant un temps... il se disait même que tu étais mort, ou mourant. Les docteurs ont dit que tu pourrais avoir certains problèmes de mémoire en te réveillant, mais apparemment...

– Tout va bien de ce côté-là, confirma Jordan.

– Bien.

Jordan leva à nouveau les yeux vers Erik et le dévisagea avec curiosité.

– Et toi, pourquoi t'es là, Erik ? finit-il par demander, après ce qui est arrivé la dernière fois, j'aurais cru que...

Il s'interrompit. Il se rendit compte qu'Erik se demandait sûrement de quelle « dernière fois » il parlait, celle où Gary avait fait irruption dans son restaurant ou l'autre, plus ancienne. À vrai dire, lui non plus n'aurait su dire à quoi il faisait allusion, au juste. Erik haussa les épaules.

– J’ai jamais eu aucune raison de t’en vouloir pour quoi que ce soit, Jordan, dit-il, et je m’inquiétais pour toi, comme tout le monde.

– T’es venu souvent ?

– Nan, j’ai essayé d’éviter de me montrer quand Gary était là, je craignais un peu qu’il ne pique encore sa crise.

Jordan fut prit d’un petit rire qui réveilla une nouvelle douleur dans son corps meurtri, cette fois au niveau des côtes.

– C’est vrai qu’il a tendance à être un peu ingérable.

Erik haussa à nouveau les épaules. Il aurait dû aller appeler un médecin pour lui annoncer que Jordan était réveillé, mais au lieu de ça il restait là, debout, à l’observer. Jordan songea qu’il devait trouver un certain plaisir à pouvoir parler avec lui, et à vrai dire lui aussi sentait revenir toute la sympathie qu’il avait autrefois éprouvée pour Erik.

– Il pense que tu pourrais nous en vouloir, dit doucement Jordan.

– Pourquoi ? fit Erik.

– Tu sais bien pourquoi. D’ailleurs puisqu’on en parle, je te dois des excuses, parce que contrairement à toi je n’ai même pas pu venir te voir à l’hôpital, moi.

– Tu ne me dois rien, fit Erik d’un ton catégorique.

Mais Jordan continuait de l’observer d’un air sérieux, alors Erik poussa un profond soupir.

– Est-ce que t’es certain que t’as pas besoin d’un docteur ? voulut-il savoir, parce que je ne veux pas qu’on me reproche de t’avoir tué en taillant une bavette avec toi alors que tu venais tout juste de sortir du coma.

– Je me sens bien, le rassura Jordan, et d’ailleurs je n’ai absolument pas envie qu’un médecin vienne m’examiner et appuyer là où ça fait mal. C’est ce qu’ils font, non, dans ces cas-là ?

– C’est exactement ce qu’ils font.

Ils échangèrent un sourire, puis Erik rapprocha une chaise du lit, avant de s'y asseoir.

– Ma mère m'a obligé à rester loin de vous, dit-il.

– Ta...

– Ouais, ma mère. Je serais revenu vers vous, jamais j'ai eu l'intention d'abandonner ma place dans votre bande alors que c'était si important pour moi. Mais ma mère... elle a cru que j'allais mourir, tu vois ? Et pendant tout le temps où j'ai été dans le coma elle s'est imaginé que vous étiez responsables, que vous m'aviez poussé à faire un jeu dangereux. Quand je me suis réveillé, j'ai eu beau lui dire que c'était pas de votre faute, que c'était seulement de la mienne, elle ne m'a pas écouté. Elle m'a interdit ne serait-ce que de vous adresser encore une fois la parole, et quand j'ai refusé, elle a dit que si je ne lui obéissais pas, elle porterait plainte, et que vous iriez tous en prison.

Jordan le regarda avec des yeux ronds.

– Je sais, fit Erik, c'est idiot. Mais j'étais qu'un gosse, alors j'y ai cru. J'ai eu peur, parce que je savais que s'il y avait un moyen pour elle de vous envoyer en taule, elle le ferait. C'est pour ça que j'ai arrêté de vous adresser la parole, c'est pour ça que je vous ai évité, alors que je n'avais qu'une envie, c'était de revenir vers vous.

Erik se tût, puis un sourire s'étala lentement sur ses lèvres.

– Ouah, si tu savais quel soulagement c'est de pouvoir enfin te dire ça ! À l'époque, pendant des mois je me suis imaginé venant vous voir en cachette pour tout vous raconter, et j'imaginais qu'on trouverait un moyen d'organiser des réunions secrètes, sans que ma mère le sache... Mais j'ai jamais rien fait, d'abord parce que j'avais déjà fort à faire avec mes béquilles trop grandes pour moi, et tout le reste, et puis... Tu sais, le temps passe.

– Oui, je sais, dit lentement Jordan.

Il songea à tous ces moments qu’il avait passé seul dans sa chambre à s’en vouloir, persuadé qu’Erik les haïssait pour avoir failli le tuer. Si seulement ils avaient pu savoir la vérité, à ce moment-là. Surtout Gary. Jordan suspectait que, de tous les trois, c’était à Gary que cette histoire avait fait le plus de mal.

– Écoute, dit Erik, si je suis venu ici, c’était pas pour te parler de tout ça. C’est vieux, et on ne peut plus rien y changer. Il y avait d’autres trucs dont j’avais besoin de te parler, des trucs importants.

Jordan observa Erik, dont le visage arborait soudain un air grave.

– En rapport avec ce qui est arrivé ces derniers jours ?

Il hocha la tête.

– Gary avait raison, l’autre fois. Je suis bien passé dans sa rue le jour où sa maison a brûlé, et ce n’était pas par hasard. J’hésitais à en parler parce que je me disais que ce que je savais risquait de ne servir à rien, à part attirer l’attention sur moi ; mais depuis ce qu’il t’est arrivé, j’ai changé d’avis.

– De quoi est-ce que tu parles ? le pressa Jordan.

Erik se pencha en avant, le regard fixé sur lui.

– J’ai vu... commença-t-il.

Mais, à ce moment-là, la porte de la chambre s’ouvrit, et Erik s’interrompit aussitôt. Tous deux tournèrent la tête vers l’infirmière qui venait d’entrer, et qui regarda Jordan d’un air d’abord surpris, puis indigné.

– Monsieur James ! s’écria-t-elle, vous êtes réveillé ! Mais depuis combien de temps ? Il fallait nous prévenir !

Elle se précipita vers lui, manquant bousculer Erik, qui venait de se lever de sa chaise, au passage. L’infirmière se pencha un instant sur Jordan, puis lança un regard de reproche à Erik.

– Vous auriez dû prévenir immédiatement un médecin, le réprimanda-t-elle, vous ne vous rendez pas compte de la gravité de son état.

– J’allais le faire, assura Erik, il vient tout juste de se réveiller, en fait.

– C’est vrai, renchérit Jordan.

– Vous ne m’avez pas l’air de quelqu’un qui vient tout juste de se réveiller d’un coma de cinq jours, rétorqua-t-elle en lui lançant un regard noir.

Jordan avait envie de rappeler à cette femme que, sauf erreur de sa part, elle était payée pour le soigner, et non pour jouer les gardiens de prison, mais il se retint.

– On se voit plus tard, d’accord ? lança Erik, qui avait déjà reculé jusqu’à la porte.

– Attends une seconde, est-ce que tu vas repasser ?

Il essaya de se redresser dans son lit, mais l’infirmière le repoussa fermement contre ses oreillers.

– Je crois pas que ce sera possible répondit Erik, mais tu n’auras qu’à passer me voir, au restaurant, dès que tu seras sur pied. D’accord ?

Jordan ouvrit la bouche, mais Erik n’attendait visiblement pas de réponse ; il avait déjà quitté la pièce, et refermé la porte derrière lui.

– Votre ami n’est vraiment pas très raisonnable, bougonna l’infirmière.

Elle vérifia les cadrans des appareils reliés à lui, puis sortit trouver un docteur, laissant Jordan seul dans la chambre. C’est seulement à ce moment-là qu’il prit conscience de sa situation : On avait, ni plus ni moins, tenté de l’assassiner.

III

Erik avait dû faire passer le mot à Milford, car quelques heures après son départ d’autres visiteurs firent leur entrée dans sa chambre, Gary en tête.

– Bon sang, je suis bien content de te voir les yeux ouverts, fit-il en s’approchant de son lit.

Jordan lui adressa un sourire. Il se sentait de mieux en mieux ; il avait pu avaler un vrai repas, et avait découvert que le coma, ça donnait vraiment faim. Et puis, son médecin lui avait donné de quoi calmer sa migraine et il avait maintenant la très agréable sensation de nager dans du coton. Seules ses côtes restaient douloureuses chaque fois qu’il faisait un mouvement.

– Je viens de croiser ton médecin, qui m’a dit que tu devrais bientôt pouvoir sortir...

– Si ça ne tenait qu’à moi, je serais déjà sorti, mais ils disent qu’à cause du traumatisme crânien, il vaut mieux que je reste en observation encore un jour ou deux...

– Ce n’est peut-être pas plus mal, dit Gary, au moins, ici, tu es en sécurité. Il rapprocha la chaise qui était contre le mur et s’y assit, imitant sans le savoir les gestes d’Erik un peu plus tôt.

– Comment tu te sens ? demanda Gary.

– Ça peut aller, compte tenu des circonstances.

– Il paraît que tu n’as pas vu leurs visages.

Jordan esquissa un demi-sourire. C’était dingue ce que les nouvelles allaient vite. Ils ne devaient probablement parler que de ça dans tout Milford. Il secoua la tête.

– Ils avaient des capuches.

Gary poussa un soupir.

– J’arrive pas à croire que ce soit arrivé, murmura-t-il.

– Qu’est-ce que tu penses de tout ça ? demanda Jordan.

– J’ai appelé Chuck pour en parler avec lui. C’était tout ce que je pouvais songer à faire, la seule personne avec qui je pouvais parler.

– Et qu’est-ce qu’il a dit ?

– Il s’est demandé si leur but était de te tuer, ou simplement de t’amocher. On s’est dit que, dans l’hypothèse où on liait tout ce qui est arrivé à une seule personne, bien sûr, jusqu’ici ils ne s’en étaient jamais pris à aucun de nous directement. Ils ont tué Olivia et ont fait en sorte que Chuck soit accusé, et ils ont mis le feu à ma maison, en espérant peut-être que Jo y serait. Mais ça...

– Il faut dire que, pour moi, il n’y avait pas grand monde à qui s’en prendre pour m’atteindre indirectement. Je n’ai plus aucun proche, ici.

– C’est vrai. Et, de toute manière, on sait très bien qu’ils sont capables de tuer, n’est-ce pas ?

C’est alors que la porte de la chambre, restée entrouverte, s’ouvrit en grand. Jonas Marshall apparut, uniforme de police sur le dos.

– Qui est capable de tuer ? demanda-t-il.

Il lança un sourire sarcastique à Gary, apparemment fier de son coup. Jordan se demanda depuis combien de temps il était derrière la porte à les écouter.

– On aimerait bien le savoir, fit Gary en se levant.

Jonas n’avait amené aucun collègue avec lui, cette fois, mais lorsqu’il se fut avancé dans la chambre, ils eurent la surprise de voir Lee entrer à sa suite. Derrière eux, une infirmière – celle avec qui Jordan avait déjà fait connaissance – s’apprêtait à refermer la porte à leur suite.

– Qu’est-ce qu’il fout ici ? demanda Gary avec une certaine agressivité.

– Je pourrais te retourner la même question, répliqua Jonas, dont le sourire revêtit des airs inquiétants.

– Est-ce qu’il y a un problème ? demanda l’infirmière en regardant Jordan. Mais Jonas ne lui laissa pas le temps de répondre.

– Bien sûr que non, il n’y a pas de problème. Nous sommes tous de vieux amis, ici, n’est-ce pas ?

L'infirmière sembla hésiter un instant, mais finit par capituler devant le regard insistant de Jonas.

– Je reviens dans dix minutes, dit-elle, il ne faut pas trop le fatiguer.

Elle baissa la tête et referma doucement la porte.

– T'as vu ça, Jonas ? railla Lee, elle a peur qu'on le *fatigue*.

– Ça suffit, dit Gary en faisant un pas vers les deux frères, Jordan vient de sortir d'un coma de cinq jours, il n'a vraiment pas besoin de subir vos sarcasmes.

– Tu sais de quoi personne n'a besoin, Gary ? fit Jonas en le fixant d'un regard meurtrier, toi comme chien de garde. Alors maintenant, si tu ne veux pas que je te fasse expédier dehors pour interroger Jordan tranquillement, tu te mets dans un coin et tu la fermes.

– Ça va, Gary, intervint Jordan en voyant que son ami serrait déjà les poings.

Lentement, Gary recula. Il alla se poster au niveau de la fenêtre, sans cesser de fixer Jonas d'un regard noir. Jordan se demanda à nouveau combien de fois déjà, au cours de toutes ces années, Gary et Jonas s'étaient défiés ainsi.

– Bon, finit par dire Jonas en tournant les yeux vers Jordan, à nous deux maintenant.

– N'oublie pas qu'il est la victime, pas le suspect, lança Gary.

– On t'as pas dit de la fermer ? lui rétorqua Lee.

Jonas avait sorti un calepin et un crayon de la poche de sa veste. Il griffonna quelque chose, puis leva les yeux vers Jordan.

– Alors... Il y a cinq jours, tu as été retrouvé quasiment mort dans une rue de Milford. D'après les médecins, tu as été victime d'une agression, qu'est ce que tu peux me dire là-dessus ?

– C'est bien ce qui est arrivé. Quatre hommes, vraiment costauds. Ils sont arrivés sur moi et ils m'ont tabassé.

– Comme ça, sans raison ? demanda Jonas, sans cacher son incrédulité.

– S’il y avait une raison, je ne la connais pas.

Jonas jeta quelques mots sur son calepin, puis leva un regard aiguisé vers lui.

– Tu ne les as pas reconnus ?

– Non, je n’ai même pas vu leur visage. Ils les dissimulaient sous des capuches.

– Est-ce qu’ils ont dit quelque chose ?

Jordan fronça les sourcils. Il lui semblait en effet que l’un d’eux avait dit quelque chose, mais il n’arrivait pas à se rappeler quoi.

– Je crois, mais...

Il secoua lentement la tête, incapable de se souvenir.

– Ça fait rien, dit Jonas d’un ton léger, ça finira par revenir.

Il écrivit encore quelques mots sur son carnet, puis leva son crayon et fixa ses notes, l’air de réfléchir.

– Tu n’as vraiment aucune idée de qui cela pouvait être ? demanda-t-il d’un ton pensif.

– Non, aucune.

– Tu n’as donc aucun ennemi, tu ne connais personne qui t’en voudrait assez pour ça...

– Aucun qui en aurait le courage, en tout cas, murmura Gary derrière lui, ce qui lui valu d’être fusillé du regard par Lee.

– Non, répondit simplement Jordan.

Jonas arbora une expression sceptique.

– Laisse-moi résumer tout ça, tu veux bien ? dit-il, tu restes loin de ta ville de naissance pendant quoi, dix ans ? Et puis tu reviens, d’un seul coup, personne ne sait vraiment pourquoi, ou *presque* personne... – il lança un bref regard en direction de Gary – tu n’es pas revenu depuis deux jours que,

déjà, la maison de ton ancien ami prend feu, visiblement prise pour cible par un étranger conduisant une voiture oh combien déplacée à Milford. Quelques heures plus tard, c'est toi qui es victime d'une attaque, portée par des types qui, d'après ta description, n'ont pas vraiment l'allure des gens du coin, et qu'en plus personne n'a vu. Oh, et j'ai oublié de préciser qu'il était plus de sept heures du soir au moment de l'agression, et que tu te trouvais dans une rue quasiment déserte.

– Je ne faisais que me balader, se défendit Jordan, j'avais besoin de prendre un peu l'air et je tournais en rond dans la ville sans but précis. La raison pour laquelle j'étais dans ce coin désert quand ils m'ont attaqué est *justement* parce que c'est un coin désert, et qu'ils savaient qu'il n'y aurait pas de témoin.

– D'accord. Le problème, tu vois, c'est qu'ici on n'est bien loin de New York, les gens ne se font pas attaquer dans les rues sans raison. Ces types ne t'ont même pas volé ton portefeuille, tu le savais, ça ? Tout ce qui les intéressait, c'était de te laisser pour mort.

Jordan ne répondit pas. À vrai dire, il ne savait pas vraiment quoi répondre. Il voyait bien que Jonas cherchait à l'accuser de quelque chose, et sous ce feu de questions il sentait sa migraine revenir.

– Ce ne serait pas à toi d'enquêter pour savoir ce qui est passé par la tête de ces malades, par hasard ? lança alors Gary en faisant un pas en avant, Jordan a été victime d'une agression qui a bien failli le tuer, c'est à lui d'attendre quelque chose de toi, que tu retrouves les coupables.

– Et moi, je suis certain que rien de tout ça n'est un hasard, lâcha Jonas, quand un étranger – parce que c'est ce qu'est Jordan aujourd'hui, un étranger – arrive dans une ville tranquille et que d'un coup des tas de choses étranges se mettent à arriver, on a tendance à y voir une certaine connexion. Gary le fixa d'un air incrédule.

– Tu es vraiment décidé à retourner tout et n’importe quoi contre nous, dit-il.

– C’est *toujours* de votre faute, fit Jonas en faisant un pas menaçant vers Gary, toujours.

– Nous ne sommes pas responsables de ce qui est arrivé à Oli...

– Ne prononce pas son nom, le coupa sèchement Jonas, je t’interdis de prononcer son nom.

Le regard de Jonas alla de Gary à Jordan, puis revint à Gary.

– Vous voulez savoir ce que je pense ? Je pense que vous êtes un poison pour cette ville, vous l’avez toujours été. Combien de gens sont morts, ou ont failli mourir, à cause de vous, vous y avez pensé ?

Le regard de Gary vacilla, et il baissa les yeux. Jonas y vit une occasion de prendre le dessus et s’avança encore plus près. Gary fit un pas en arrière.

– Ce dont cette ville a besoin c’est d’être débarrassée de vous une bonne fois pour toutes, et un jour ou l’autre, je suis sûr que ça arrivera.

Gary ne répondit rien, il gardait la tête baissée. Satisfait, Jonas recula et tourna les yeux vers Jordan.

– Si tu te souviens de quelque chose, surtout n’hésite pas à venir au poste nous en parler. Mais je ne crois pas que tu le feras. Tu risquerais de te mettre toi-même dans une position délicate, si tu nous disais toute la vérité, je me trompe ?

Avec un sourire mauvais, Jonas fit volte-face et se dirigea vers la porte, imité par son frère.

– C’est pas ton jour de chance, dit alors Jordan.

Jonas s’immobilisa et se retourna.

– Pardon ? fit-il, sourcils légèrement haussés.

– C’est ce que l’un d’eux m’a dit juste avant de m’envoyer un coup de poing dans la mâchoire. C’est pas ton jour de chance.

Jonas sembla y réfléchir un instant, puis dit :

– Sur ce point, il avait pas tort.

Lee émit un petit rire, puis tous deux disparurent. Jordan et Gary échangèrent un regard.

– En tout cas, dit Jordan, c’est clair qu’on n’a aucune aide à attendre de ce côté-là.

Gary acquiesça. Il semblait avoir quelque chose en tête. Il se rassit lentement sur la chaise devant le lit, puis, après un court silence, dit :

– Et si on avait fait une connexion de trop ?

– C’est-à-dire ?

– On cherche à relier trois choses ensembles, mais si seulement deux d’entre elles étaient liées ? L’incendie de ma maison, et ton agression, ces deux choses-là sont bien différentes du massacre qui a eu lieu chez Chuck. Et réfléchit un peu à la façon dont les Marshall nous traitent, ils semblent à tout prix vouloir nous faire payer pour ce qui est arrivé à leur sœur et leur mère, comme si dans leur esprit Chuck et nous c’était la même chose. Et si c’étaient eux, les coupables de ce qui nous est arrivé, s’ils faisaient ça pour venger leur famille ?

– Ça laisse supposer que tous ces événements sont la conséquence des meurtres d’Olivia et Ruth... dit lentement Jordan.

Gary le fixait d’un air sombre ; il attendait qu’il termine son raisonnement.

– Ça suppose que Chuck soit réellement le meurtrier, et qu’il n’y ait aucun mystère là-dedans, finit par dire Jordan.

Son ami ne répondit rien, mais continua à le dévisager. Jordan secoua lentement la tête.

– Non, dit-il, je ne peux pas croire à ça. Pas après tout ce temps passé ici, je me souviens trop bien de quel genre de personne était Chuck.

– Je sais, dit Gary en baissant les yeux, mais parfois... parfois l'impensable arrive quand même.

– Je ne veux pas croire à ça, répéta Jordan.

– D'accord. D'accord, alors oublie. J'essaie juste d'y voir plus clair, c'est tout.

Un silence s'installa entre eux. Peut-être que Gary s'en voulait d'avoir émis des soupçons sur Chuck, ou peut-être qu'il y pensait encore.

– Ils t'ont retrouvé tout au bout de West Street, à ce qu'il paraît, finit par dire Gary.

– Oui.

Un autre silence. Tous deux savaient très bien ce qu'il y avait, dans cette rue.

– J'y suis retourné quelques fois, moi aussi, il y a longtemps. Mais il n'y a plus rien maintenant ; tout ce qui a pu se trouver là-bas, tout ce que ça a pu représenter, tout a disparu, aujourd'hui.

IV

Elle entra dans la boutique sans prendre la peine de vérifier qu'il n'y avait aucun client à l'intérieur – il n'y en avait jamais de toute manière, c'était comme si elle était la seule à savoir que cet endroit existait. Il apparut de derrière le rideau, vint se placer au comptoir et la regarda approcher avec un sourire bienveillant. En tout cas, c'était comme cela qu'Alice le percevait.

– On dit qu'il s'est réveillé, dit-elle.

– Oui, c'est le cas, répondit Eldred d'un ton léger.

– Alors...

– Ne vous en faites pas, Alice, tout est sous contrôle.

Il posa les coudes sur le comptoir et se pencha en avant vers elle, la dévorant de ses yeux verts.

– Toutes ces personnes doivent encore payer. À moins que je ne me trompe, bien sûr ; pensez-vous qu'il est temps de s'arrêter, Mademoiselle Lance ?

– Non, répondit aussitôt Alice en secouant vigoureusement la tête, non, il n'est pas encore temps.

Il sourit. Il savait qu'elle répondrait ça, évidemment.

– Vous savez, dit doucement Eldred, en beaucoup de points la race humaine est semblable à des rats. Leur force est dans leur nombre et, si la plupart du temps ils se dispersent et s'occupent chacun de leur côté, lorsque arrive une perturbation, ils se rassemblent, immanquablement. C'est pareil pour les hommes, Alice. Face à l'adversité, ils se regroupent, pensant que cela les rendra plus forts alors qu'en fait, cela les rend encore plus faciles à abattre.

Un sourire avait lentement éclot sur les lèvres de l'antiquaire, un sourire qui mit Alice mal à l'aise. Il lui fit songer que, si les humains ordinaires étaient des rats, alors lui était le lion, celui qui attendait qu'ils se rassemblent avec

ce sourire cruel, qui attendait de pouvoir tous les dévorer d'un coup. Et puis, Eldred leva à nouveau les yeux vers elle, et cet air carnassier disparut de son visage, comme s'il n'avait jamais été là. À nouveau, il n'était que bienveillance et compassion pour Alice.

– Comment faites-vous ? demanda-t-elle avec curiosité.

– Comment je fais quoi ?

Ses sourcils haussés reflétaient une incompréhension qui semblait sincère. Alice hésita. Plusieurs fois déjà elle s'était imaginée lui poser cette question, mais chaque fois elle n'avait pas osé, parce qu'aussi gentil que soit cet homme, il lui faisait peur, aussi. Il semblait être capable de faire n'importe quoi à n'importe qui, et ce sans bouger de derrière son comptoir.

– Comment faites-vous pour... *savoir*, se décida-t-elle finalement, pour toujours *tout* savoir.

Il ne sembla pas s'offusquer de la question. Au contraire, son sourire s'élargit.

– Si je vous dis tous mes secrets, alors je n'aurai plus le moindre intérêt, vous ne pensez pas ?

Peut-être, mais au moins je saurai que vous n'êtes pas le Diable, songea Alice. Mais elle ne pouvait pas lui dire ça, il se moquerait d'elle. Et puis, voulait-elle vraiment savoir ? Il y avait certainement quelque chose de très simple, sous tout ce mystère, et si elle le découvrait, cela perdrait de son charme.

– Un jour, je vous le dirai, promit Eldred. Un jour, je répondrai à toutes les questions que vous pouvez vous poser. Mais pas aujourd'hui.

Il y eut une époque où les choses étaient beaucoup plus simples, et c'est le cas pour tout le monde ; quand on est jeune, prendre des décisions semble toujours bien plus facile. Ainsi, après avoir eu cette conversation pleine de révélations avec sa mère, Jordan n'avait même pas réfléchi à ce qu'il devait faire. C'était tellement évident qu'il n'avait tout simplement pas vu l'intérêt d'y penser. Il était sorti de chez lui, et était allé rejoindre ses amis à la décharge. Lorsqu'on est jeune, la solution à tous les problèmes semble se trouver dans le nombre rassurant des amis qui nous encadrent.

– Oh oh, quelqu'un a oublié d'acheter des bonbons, fit remarquer Chuck en le voyant arriver.

– Il faut que je vous parle de quelque chose, dit Jordan, où est Gary ?

– Présent ! fit ce dernier en sortant la tête d'une carcasse de voiture.

La voiture en question était si vieille et rouillée que les portières étaient comme soudées par le temps, malgré tous leurs efforts il avait été impossible de les ouvrir. Pour entrer à l'intérieur ils devaient donc soit passer par les fenêtres ou le pare-brise – les vitres avaient disparu depuis longtemps – soit par l'ouverture du dessus. La voiture n'avait jamais été conçue pour être une décapotable, mais les garçons étaient parvenus à la transformer en sautant à pieds joints sur le capot rouillé, jusqu'à ce qu'il cède.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Gary.

– Un truc important.

– Encore les Marshall ? fit Chuck.

Jordan secoua la tête. À ce moment précis, les Marshall étaient le dernier de ses soucis. Il ne les avait plus revus depuis un bon moment, depuis que l'année scolaire avait repris. Les jumeaux n'avaient visiblement pas l'intention de revenir au bercail pour les vacances de Pâques, et c'était très bien comme ça.

– Allons au salon, dit Gary.

Il s'appuya sur les bords escarpés de la voiture, se hissa à l'extérieur et sauta devant eux. Ce que Gary se plaisait à appeler le salon, c'était le petit coin, au milieu de la décharge, qu'ils s'étaient aménagés. Récemment, Chuck avait même trouvé un tapis pas trop moisi, qu'il avait réussi à ramener jusqu'ici en le faisant rouler.

Gary alla s'asseoir en tailleur sur le canapé, et fit signe à Jordan de s'asseoir à son tour. Ce dernier prit place sur le siège de voiture calé entre une machine à laver et un frigo, tandis que Chuck s'installait directement sur la machine à laver.

– Alors, dit Gary, on t'écoute Jordan, qu'est-ce qui t'arrive ?

Et il le leur raconta. Il ne cacha rien, passant de l'erreur qu'avait commise son père avant de mourir, jusqu'au retour d'Edward Spencer en ville, et la façon dont il harcelait sa mère pour récupérer son argent. Lorsqu'il eut fini, le silence tomba entre eux. Les yeux baissés, Gary réfléchissait au problème de Jordan, et celui-ci attendait avec espoir qu'il y propose une solution. Même après ce qui était arrivé à Erik il y avait bientôt deux ans, il avait encore une confiance totale en son ami et en ses idées géniales.

– Ce qu'il faut, finit par dire Gary, c'est trouver un moyen de se débarrasser de ce type, de le faire partir sans que ta mère ait à lui payer un seul centime, c'est bien ça ?

– Ma mère n'a aucune raison de lui payer quoi que ce soit, dit Jordan, qui sentait qu'il était important que ce point soit bien compris de tous, c'est Spencer le voleur, pas elle.

– Je sais, Jordan, j'avais bien saisi.

– Pourquoi ne pas aller prévenir le shérif Tanner ? proposa Chuck, après tout, si ce type la harcèle depuis des mois, il doit y avoir quelque chose qu'il puisse faire.

– Je ne crois pas que ma mère ait envie d’impliquer la police, dit Jordan lentement, après tout, techniquement, il lui a bien prêté de l’argent...

– Ouais, on risquerait de faire pire que mieux en impliquant Tanner, acquiesça Gary, il faut qu’on trouve une autre solution.

Jordan esquissa un sourire. Que Gary s’implique dans la recherche de la solution sans même poser de question, simplement comme si cela allait de soi, cela le réconfortait plus que tout. Au moins, il n’était pas seul.

– Qu’est-ce qu’on peut faire, alors ? demanda Chuck.

– Il sort de prison, n’est-ce pas ?

– Oui, apparemment.

– Eh bien dans ce cas, c’est facile.

Un sourire apparut sur le visage de Gary, le genre de sourire que ses amis connaissaient bien, mais qui n’était pas toujours bon signe.

– Il suffit de le faire retourner d’où il vient.

Jordan et Chuck échangèrent un regard indécis.

– C’est-à-dire ? demanda Chuck.

– Les gens qui sortent de prison, il suffit de pas grand-chose pour qu’ils y retournent. On ne peut pas l’y renvoyer en disant la vérité à Tanner, parce que ça risquerait de causer du tort à la mère de Jordan. Mais on peut trouver un autre moyen. L’accuser de quelque chose, par exemple.

– Tu veux qu’on *mente* à la police ? s’exclama Chuck.

– Pas forcément. On peut très bien *provoquer* quelque chose.

– Je crois qu’il est en plein délire, glissa Chuck à Jordan sur le ton de la confidence.

Jordan sourit et regarda Gary, sans répondre. Il ne pensait pas que son ami délirait. Gary était simplement en train de mettre un plan en place, du genre de ceux qu’il avait inventé durant leurs confrontations avec les Marshall. Et c’était rassurant, parce que tout semblait soudain plus simple, une fois que

vous aviez un plan. Il ne lui vint pas à l'esprit, à ce moment-là, que le dernier plan concocté par Gary pour piéger les Marshall n'avait pas tourné si bien que ça.

Un peu plus tard, ce jour-là, Jordan avait pris Gary à part pour s'assurer que son ami était vraiment prêt à s'impliquer dans leurs problèmes, à lui et sa mère.

– Ce n'est pas rien, on pourrait avoir des ennuis, ou être en danger, lui dit-il, je comprendrais si tu préférerais ne pas t'en mêler.

Gary prit un air choqué.

– Comment tu peux croire que je voudrais pas m'en mêler ? s'exclama-t-il, on est amis, Jordan, entre amis on doit s'entraider.

– Mais ce sont les problèmes de ma mère, précisa Jordan.

Son ami le regarda un instant en silence. Chuck, qui était occupé à courir après un rat dans la décharge, était revenu vers eux, et écoutait sans rien dire.

– Ma mère a une tumeur au cerveau, finit par lâcher Gary.

Jordan fut tellement stupéfait par cette révélation abrupte qu'il fut incapable de répondre quoi que ce soit. Cette nouvelle était à la fois tellement soudaine et tellement horrible qu'il en resta sans voix. Il tourna les yeux vers Chuck, qui semblait aussi choqué que lui. Gary haussa les épaules d'un air fataliste.

– Ses migraines. Les médecins ont toujours dit que ce n'était rien de grave, jusqu'à ce qu'ils découvrent que si, finalement.

– Est-ce qu'ils vont l'opérer ? demanda doucement Chuck.

Gary secoua la tête. Il gardait les yeux baissés, et évitait leur regard.

– Ils disent que... ils disent qu'il n'y a plus rien à faire.

Il releva soudain la tête et planta son regard dans celui de Jordan. Une volonté farouche y brillait, plus forte que jamais.

– C’est pour ça que je comprends, Jordan, je comprends que tu veuilles aider ta mère et éloigner le danger. Si moi, je pouvais faire disparaître le danger qui menace ma mère, je le ferais quoi qu’il en coûte.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

I

Trois jours après son réveil, Jordan fut autorisé à quitter l'hôpital, à la condition de se ménager et de ne pas faire d'effort inutile. Après avoir fait à son médecin une promesse qu'il doutait de tenir, Jordan put enfin sortir. Cinq minutes plus tard, il se trouvait en voiture avec Gary et Jo, en route pour Milford. Le plâtre autour de son avant-bras avait été remplacé par une bande le recouvrant du coude au poignet, et ses côtes étaient elles aussi étroitement enserrées de bandages. Pour un peu, il se serait pris pour une momie.

– Ne conduis pas si vite, réprimanda Jo alors que Gary s'engageait sur la nationale, on n'est pas sur une piste de Formule 1, là.

– Si tu n'aimes pas la façon dont je conduis, tu n'avais qu'à rester à la maison, rétorqua Gary.

– Il ne voulait pas que je vienne, fit Jo en se tournant vers Jordan, assis à l'arrière, en fait, il fait tout pour me garder à l'écart de vos petites histoires.

– Sans grand succès jusqu'ici, bougonna Gary tout en accélérant encore un peu plus au-dessus de la limite.

Jo lui tira la langue, puis se tourna à nouveau vers Jordan.

– Comment tu te sens ? demanda-t-elle.

– Ça va, assura Jordan, à part une migraine de temps en temps, je suis en pleine forme.

Il ne lui parla pas de ses côtes qui le faisaient souffrir chaque fois qu'il faisait un mouvement, ou ne serait-ce que quand il respirait. Il venait tout

juste de sortir de l'hôpital, après tout, c'était encore un peu tôt pour commencer à se plaindre.

– Et toi ? demanda-t-il, je ne suis pas le seul à avoir eu une semaine difficile, j'imagine. Après tout, tu as quand même perdu ta maison...

– Oh, je commence à m'y faire, dit Jo en haussant les épaules, on s'est installé chez mes parents, comme de toute façon il restait encore la moitié de mes affaires chez eux...

– Je pense que ce ne devrait pas être trop dur de nous retrouver une maison, dit Gary, j'ai dit à Jo de s'en occuper, mais elle préfère se mêler de...

– De savoir qui a fait brûler notre maison, termina vivement Jo, et a éventuellement tenté de me tuer en passant.

– Jo... commença Gary.

Mais cette dernière ne lui prêta aucune attention. Elle se pencha en avant vers Jordan, et ce dernier vit une lueur résolue briller dans ses yeux.

– Gary m'a dit que Chuck pourrait être innocent des meurtres dont il a été accusé, tu penses pareil ?

Jordan hésita. Il ne savait trop ce qu'il pouvait se permettre de dire à Jo et ce qu'il valait mieux lui cacher. Devant son indécision, la jeune femme secoua la main avec indifférence.

– Peu importe, dit-elle, si c'est ce que Gary pense, alors je lui fais confiance. Ça voudrait dire que quelqu'un vous en veut, à tous les trois.

– Probablement, répondit prudemment Jordan.

Il jeta un coup d'œil vers Gary, qui fixait la route, le visage fermé. Il était certainement tout sauf ravi que sa petite amie s'implique dans ces histoires.

– Je veux vous aider à trouver de qui il s'agit, continua Jo, et je pense même savoir comment.

– Comment ? demanda Jordan avec curiosité.

Elle lui adressa un sourire malicieux.

– Ça, je le garde pour moi. Si je vous dévoile mon idée, Gary est capable de m’enfermer dans le coffre pour suivre ma piste à ma place.

Jordan sourit. Il aimait bien cette fille, son tempérament dynamique, et son cran. Il songea qu’une fille comme ça aurait très facilement pu faire partie de leur bande à l’époque, si cela l’avait intéressée. Malheureusement pour elle, Gary, lui, ne semblait pas de cet avis.

– Ce n’est pas un jeu, Jo, lui lança-t-il, tout cela est extrêmement sérieux, et dangereux.

– Arrête de t’inquiéter pour moi, je ne suis pas en sucre.

– Je ne veux pas qu’il t’arrive la même chose qu’à Olivia, lâcha Gary.

Un silence suivit ces mots. Lorsque Jo reprit la parole, le ton de sa voix s’était fait plus sérieux.

– Il ne m’arrivera rien, Gary, dit-elle doucement, je te le promets.

Ils entraient dans Milford. Gary ralentit légèrement, et tourna la tête vers Jo pour la regarder dans les yeux.

– Non, répondit-il, c’est *moi* qui te le promets.

II

Le plan que leur exposa Gary quelques jours après que Jordan leur eut parlé des problèmes de sa mère était de ceux qui paraissaient à la fois très simples et extrêmement dangereux.

– Ce sera dangereux seulement si on se loupe, leur répondit Gary lorsqu’ils le lui firent remarquer, et pourquoi on louperait ?

– Tu dis ça comme si ça nous était jamais arrivé, dit doucement Chuck.

– Bon, OK, si vous avez une meilleure idée...

Ils étaient à la décharge, c’était un samedi, en fin de matinée, et Jordan avait aperçu la voiture d’Edward Spencer garée au coin de sa rue. L’occasion

parfaite pour entrer en action, d'après Gary.

– J'ai pas dit que c'était une mauvaise idée, se défendit Chuck, juste que Jordan va prendre de gros risques. Après tout, ce type n'est pas n'importe qui, c'est pas un gamin et il n'est pas là pour s'amuser. C'est différent d'avec les jumeaux Marshall, lui, il est *vraiment* dangereux.

– C'est rien, intervint Jordan, je veux le faire.

Chuck tourna la tête vers lui. Jordan savait qu'il repensait à Erik, et à la façon dont sa détermination à suivre le plan de Gary s'était terminée, mais il s'en fichait.

– C'est pour ma mère, expliqua-t-il à son ami, c'est important, les risques sont peut-être plus grands, mais les enjeux aussi.

Chuck le regarda un instant sans rien dire, puis il hocha la tête.

– Ouais, dit-il, ouais, évidemment. Je comprends.

– Alors on le fait ? Tous pour un, les gars ?

– Tous pour un, acquiesça gravement Jordan.

Une heure plus tard, il se retrouvait au bas de sa rue, à quelques mètres à peine de l'endroit où la voiture rouge d'Edward Spencer était garée. À l'intérieur, Spencer avait un téléphone collé à l'oreille et parlait avec animation. Il jetait de fréquents coups d'œil en direction de la maison d'Ellen James, six ou sept maisons plus loin.

– T'es prêt ? demanda Gary, qui était à côté de lui.

– Je crois.

– Surtout, si tu veux pas le faire, dis-le.

Mais Jordan secoua la tête.

– Je veux le faire. C'est le seul moyen de débarrasser ma mère de ce parasite.

– OK, dit Gary, on va y aller, alors. Souviens-toi, tu auras environ un quart d'heure pour l'amener au point de rendez-vous, alors ne traîne pas trop.

Tout repose sur notre ponctualité.

– Oui, acquiesça Jordan, la vôtre autant que la mienne, vu que si vous ne vous montrez pas, je vais me retrouver coincé en tête-à-tête avec ce mec.

– On sera à l’heure, assura Chuck, il n’y a pas de raison qu’on soit ralenti, hein, Gary ?

– Non, répondit Gary, aucune.

Tous trois échangèrent un dernier regard avant de se séparer finalement. Gary et Chuck redescendirent tous deux la rue dans l’autre sens, tandis que Jordan restait seul. Ce dernier prit une profonde inspiration pour se donner du courage, et commença à avancer vers la voiture rouge. Il savait exactement quel rôle il devait jouer, et Gary lui avait dit et répété dans les détails ce qu’il devrait dire et faire. Il n’y avait aucune raison pour que quoi que ce soit aille de travers, vraiment. Cela n’empêchait pas Jordan d’être plus ou moins terrifié, parce que leur adversaire était plus redoutable que tout ce qu’ils avaient connu jusqu’ici, et aussi parce que, au fond de lui, il savait qu’il ne suffisait pas d’imaginer les choses dans sa tête pour qu’elles se passent exactement pareil dans la vraie vie.

Il était à moins de cinq pas de la voiture lorsque, à l’intérieur, Edward Spencer releva la tête, et remarqua sa présence. Jordan le vit s’arrêter de parler un instant, sous le coup de la surprise, et sut qu’il l’avait reconnu. Il s’immobilisa, sans cesser de fixer Spencer. Ce dernier glissa encore quelques mots dans son téléphone, puis il raccrocha et ouvrit sa portière. Un sourire si faux qu’il aurait tout aussi bien pu avoir été peint sur son visage se dessina sur ses lèvres alors qu’il descendait de voiture.

– Hé, Jordan ! Comment ça va ?

Jordan s’était attendu à ce genre de réaction de la part du truand, et il conserva un visage impassible.

– Je sais qui vous êtes, lança-t-il, et je sais ce que vous voulez.

Le sourire de Spencer s'effrita légèrement, avant de revenir plus large que jamais.

– Vraiment ? dit-il d'un ton trop joyeux, tu as eu une petite conversation avec ta mère, c'est ça ?

Tout en parlant, Spencer avait refermé sa portière et s'était approché de Jordan, qui s'efforça de ne pas montrer sa peur.

– J'ai un marché à vous proposer, dit-il.

– Un marché, hein ? Est-ce que ta mère est au courant que t'es là ?

– Ma mère ne vous cédera jamais, elle peut être vraiment butée, parfois. Mais elle ne se rend pas compte que vous pouvez être dangereux, je crois. Moi, si.

– Tiens donc, dit Spencer d'un ton amusé.

Il regardait Jordan avec un intérêt accru ; il était en train de mordre à l'hameçon.

– L'argent que vous demandez, je peux vous le donner.

Edward Spencer eut un petit rire.

– Et comment un gamin comme toi pourrait avoir accès à une telle somme ? Tu ne sais même pas combien je demande, je parie !

– Je sais que c'est beaucoup, dit Jordan sans se démonter, mais il se trouve que je connais aussi un endroit où il y a beaucoup d'argent. Peut-être pas assez pour vous rembourser, mais ce serait un bon début.

Spencer le scrutait en plissant les yeux. Il y avait du doute, dans son regard, mais il hésitait encore entre le croire ou pas, donc tout n'était pas perdu. *Si tu vois qu'il n'y croit pas, avait dit Gary, oublie tout et barre-toi, ne te mets pas en danger inutilement.* Mais il restait encore de l'espoir, le plan pouvait encore marcher, Jordan en était persuadé.

– Et où il serait, ce trésor ? Enterré sous un arbre ?

– Non, plutôt enfermé dans un coffre fort.

Le truand fronça les sourcils, l'air décontenancé par la réponse de Jordan. Ce dernier décida d'en profiter.

– Je connais des gens, dans cette ville, qui ont beaucoup d'argent. Un jour, il y a un ou deux ans, j'ai été invité chez eux pour l'anniversaire de leur fils. C'est quelqu'un de très prétentieux, qui aime bien montrer à tout le monde à quel point il est riche, vous voyez ce que je veux dire ? Bref, à un moment, il nous a emmené dans le bureau de son père et il nous a montré le coffre fort, caché derrière un cadre. Il connaissait la combinaison parce qu'il avait vu son père la taper, un jour. Dans le coffre, il y avait plein de liasses de billets. Je ne sais pas combien il y avait exactement, mais à mon avis ça devait faire un beau pactole.

Jordan se tût et observa Spencer pour voir s'il avalait son histoire ou pas. Ils avaient inventé ce petit conte tous les trois, il y avait moins de deux heures.

– Il y a un ou deux ans, tu as dit, finit par répondre Spencer. Qu'est-ce qui te dis que le code du coffre n'a pas changé, depuis ? Ou qu'il reste toujours autant d'argent dedans, d'ailleurs ?

Jordan ne s'attendait pas à cette question, et laissa voir son trouble. Spencer eut un rictus.

– Ils ont forcément encore de l'argent ! tenta-t-il de se rattraper, ils sont riches, vraiment riches, et à quoi sert un coffre sinon à ranger de l'argent ?

– Et pour le code ?

– Pour le code... c'était la date d'anniversaire de son fils, pourquoi il aurait changé ça ?

Spencer se mordit la lèvre. Il réfléchissait probablement à la meilleure décision à prendre. *Même s'il n'est pas sûr que tu dis la vérité, et qu'il y a bien de l'argent là-bas, avait expliqué Gary, il ne pourra pas résister à l'envie d'aller vérifier par lui-même. Ces types là sont obsédés par l'argent,*

et il est persuadé qu'il ne risque rien, parce que tu n'es qu'un gosse à ses yeux. Jordan pria intérieurement pour que son ami ait vu juste.

– Comment on entre sans se faire repérer ? finit par demander Spencer, ce que Jordan interpréta comme un bon signe.

– La maison est vide, ils sont partis depuis une semaine et il paraît qu'ils seront absents tout le mois. Un truc qui a à voir avec son travail, apparemment.

– Et des gens aussi riches que tu le dis n'auraient pas de système d'alarme ? Jordan ne s'attendait pas à cette question-là non plus, mais cette fois il rebondit plus vite, et inventa dans l'instant une réponse si crédible qu'il en fut lui-même surpris.

– Ils en ont un, mais il ne se déclenchera pas si on entre par le garage. C'est par-là qu'on passait quand je traînais avec leur fils, et qu'il nous invitait chez lui pour étaler sa richesse devant nous. On passait par le garage parce que la porte n'est jamais fermée, et aussi pour ne pas déclencher le système d'alarme parce que leur fils ne connaissait pas la combinaison.

Spencer semblait encore douter sérieusement de tout ce que lui disait Jordan, et plus ce dernier voyait la méfiance dans les yeux du truand, plus il se rendait compte à quel point son histoire était bancal.

– C'est quoi, le nom de ces gens ?

– Marshall, dit Jordan, donnant le premier nom qui lui venait à l'esprit.

Spencer hocha la tête, comme s'il connaissait le nom.

– Tu vas m'emmener jusqu'à leur maison, dit-il, juste pour voir. Je déciderai de ce qu'on fait une fois arrivé là-bas.

III

Pendant que Jordan essayait de faire avaler son histoire à Edward Spencer, Chuck et Gary se rendaient directement au commissariat. Ils demandèrent à parler au shérif Tanner.

– Le shérif a beaucoup de travail, leur répondit la secrétaire avec un regard sévère, qu'est-ce que vous lui voulez ?

– C'est important, s'exclama Gary en prenant un ton effrayé, c'est notre ami, il a des ennuis !

– Quel genre d'ennuis ? demanda prudemment la secrétaire.

– C'est ce type, expliqua Gary, le souffle court, il s'en est pris à lui, je crois qu'il l'a enlevé.

La secrétaire fronça les sourcils ; l'agacement commençait à laisser place à la perplexité sur son visage. Il fallait dire que Gary jouait parfaitement bien son rôle.

– Il l'a enlevé, vous dites ? souffla-t-elle.

– Qui a enlevé qui ? fit alors une voix grave dans leur dos.

Gary et Chuck se retournèrent, pour se retrouver face à la stature imposante du shérif Tanner. Ce dernier baissa les yeux sur eux et étudia leurs visages faussement alarmés.

– Notre ami, monsieur, dit Chuck, c'est notre ami qui a été enlevé.

– Et qu'est-ce que vous appelez *enlevé*, exactement ? voulut savoir le shérif.

– Il l'a forcé à monter dans sa voiture, expliqua Gary, qui mentait sans scrupule.

– Vous avez reconnu cet homme ?

Le shérif ne semblait pas encore vraiment s'inquiéter de l'histoire que lui servaient les deux garçons. Pour le moment, il ne prenait pas vraiment la chose au sérieux, suspectant plutôt il ne savait quel jeu inventé par les enfants. Il commençait à connaître cette bande de garnements, depuis qu'ils avaient jeté des œufs sur les vitrines des magasins, à Halloween. Il se

souvenait surtout du petit blond, Gary Baker, qui lui avait semblé être un sacré numéro. Après le coup des œufs, il avait tenté de faire peur au petit Baker en lui parlant de tous les gens qui se plaignaient des flaques de peinture qu'on avait tendance à retrouver un peu partout dans les rues, ces derniers temps, et en lui disant que, s'il parvenait à mettre la main sur le coupable, il n'hésiterait pas à lui faire faire des travaux d'intérêt général jusqu'à l'âge de la retraite. Baker ne s'était pas démonté ; il avait regardé le shérif dans le blanc des yeux et lui avait assuré n'être pour rien dans ces actes de vandalisme. Tanner était certain d'avoir le coupable face à lui, puisqu'il connaissait bien Frank Baker, le père du gosse, qui se trouvait être peintre en bâtiment, et qu'il disposait déjà de pas mal de témoignages à l'encontre de Gary. En voyant avec quelle assurance le gosse lui avait menti au visage, et à quel point cet air innocent qu'il affichait paraissait le plus sincère du monde, il s'était promis d'avoir ce garçon-là à l'œil. Un gamin doté de tant de culot deviendrait probablement un homme redoutable, dans le bon ou dans le mauvais sens.

– Nous, on le connaissait pas, expliquait Gary au shérif, mais Jordan, si. Il nous en a déjà parlé.

– Jordan, c'est votre ami qui a disparu, c'est ça ?

– Qui s'est fait enlever, oui, rectifia Gary, et celui qui l'a enlevé, c'est ce type qui n'arrête pas de traîner en ville, autour de sa mère. Il dit qu'elle lui doit de l'argent.

Le shérif tendit l'oreille, soudain intéressé par les paroles du garçon. Le type qui rodait à Milford, près de chez Ellen James, il en avait entendu parler, évidemment. Cela faisait plus d'un an, maintenant, que ce type était apparu dans le paysage, et les rumeurs les plus ridicules circulaient à ce sujet. Tanner commençait d'ailleurs à envisager sérieusement de mettre son grain de sel là-dedans.

- Vous dites que ce type réclame de l’argent ?
- Oui.
- Et il a enlevé votre ami ? Le fils d’Ellen James ?
- Oui, répéta Gary, qui semblait s’impatier, le temps presse, il faut l’aider.
- On croit savoir où il l’a emmené, intervint Chuck, avant de partir il nous a dit de dire à Ellen James que si elle voulait revoir son fils vivant, elle devait amener l’argent qu’elle devait à la sortie de la ville, derrière le vieux hangar.

Le shérif plissa les yeux.

- Et vous, la première chose que vous faites, c’est courir au commissariat ? fit-il d’un ton incrédule.

Gary haussa les épaules.

- On a pensé que c’était certainement plus malin que d’effrayer Madame James, dit-il, de toute façon elle n’aurait rien pu faire ; elle n’a pas l’argent qu’il demande.

Le shérif réfléchit à la situation. Il lui semblait hautement improbable que les choses se soient passées comme les deux gamins le disaient. Cet homme rôdait en ville depuis des lustres et n’avait rien tenté du tout jusqu’ici. C’était visiblement quelqu’un de prudent, alors pourquoi prendre tout d’un coup un tel risque ? Il était évident qu’un plan de ce genre avait toutes les chances d’échouer, surtout en l’effectuant de cette façon, en racontant à tout le monde l’endroit où il allait emmener le gamin. D’un autre côté, si, d’une manière ou d’une autre, un enfant était réellement en danger, le shérif Tanner se devait d’intervenir. Même si ce n’était qu’une mauvaise blague, il devait bouger, c’était son rôle, après tout.

- Très bien, on va aller faire un tour du côté de ce hangar, finit-il donc par dire.

Les deux garçons eurent l'air soulagé, mais alors que Gary ouvrait la bouche pour ajouter quelque chose, le shérif Tanner l'interrompit en levant une main impérieuse devant son visage.

– Mais je vous préviens, dit-il, si tout cela s'avère n'être qu'une plaisanterie de votre cru, vous trois aurez de très gros ennuis je peux vous l'assurer. On ne plaisante pas avec la police, et crier au loup peut avoir des conséquences graves.

– C'est pas une plaisanterie, Monsieur, assura Gary, vous verrez, on vous dit la vérité.

– On verra ça, fit Tanner, allez, allons-y.

IV

– Je parie que ta mère t'a raconté que c'était moi le méchant de l'histoire, dit Edward Spencer.

Ils venaient de se mettre en route, à pied, pour la maison des Marshall, ou c'était en tout cas ce que Spencer croyait. Jordan ne répondit pas, alors le truand continua.

– Je suis sûr qu'elle a omit de préciser qu'elle me *devait* cet argent, et qu'il fut un temps où elle était bien contente de m'avoir pour payer ses factures. Et maintenant que c'est moi qui ait besoin d'argent pour rembourser ce que je dois à mon boss...

Jordan aurait pu débattre du vrai et du faux avec Spencer, mais il était bien trop tendu pour faire vraiment attention à ce qu'il lui disait. Il était en train de le mener vers East Street, alors que les Marshall vivaient sur West Street. C'était au bout de cette route que Gary et Chuck étaient censés arriver avec les renforts. Si tout se passait bien, alors Edward Spencer serait accusé d'enlèvement et retournerait directement en prison, sans passer par la case

départ. Bien sûr, il pourrait crier au coup monté mais, d'après Gary, la parole des personnes récemment libérées de prison ne valait pas grand-chose, alors que la vérité sort de la bouche des enfants, comme on dit. Évidemment, Gary tirait tout son savoir des séries télévisées, mais c'était mieux que rien. La seule chose que Jordan espérait, c'était que Spencer ne sache pas où vivaient les Marshall, et qu'il ne se rendrait pas compte de la supercherie avant l'arrivée du shérif Tanner.

Spencer était en train de disserter sur le travail honnête mais si rarement récompensé du prêteur sur gage lorsque son téléphone vibra soudain bruyamment dans sa poche.

– Mince, ça doit être mon boss, fit-il en sortant le téléphone.

Jordan fut surpris de le voir pâlir légèrement alors qu'il lisait le nom affiché sur l'écran de son portable. Il semblait même hésiter à répondre, comme si son patron lui faisait tellement peur que, même au téléphone, il redoutait les conversations avec lui. Finalement, Spencer se décida à décrocher, et porta le téléphone à son oreille. Un homme parla à l'autre bout du fil. Il ne dit que quelques mots, mais sa voix grave et sinistre portait suffisamment pour que, juste à côté de Spencer, Jordan puisse comprendre ce qu'il disait.

– Ne crois pas ce merdeux, abruti, dit la voix d'un ton léger mais néanmoins aussi acéré qu'un rasoir, il te mène tout droit dans un piège.

Spencer s'immobilisa d'un coup, et ouvrit la bouche de surprise. Il regarda autour de lui, mais il n'y avait personne, évidemment. À cette heure de l'après-midi, tout le monde était au frais. Jordan avait lui aussi stoppé net, horrifié par ce qu'il venait d'entendre. Qui était cet homme, et comment savait-il ? Il n'eut cependant pas le temps de s'interroger plus avant sur le sujet, car, face à lui, Edward Spencer raccrochait lentement son téléphone tout en le fixant d'un regard noir.

– J’ai dit la vérité, se défendit Jordan en commençant à reculer prudemment, je vous assure que votre patron se trompe, je ne...

– Mon patron ne se trompe jamais, gamin, rétorqua Spencer d’un ton glacial.

Il tendit la main et attrapa Jordan par le bras. Ce dernier commença à se débattre, mais Spencer sortit alors un canif de sa poche. Les rayons du soleil firent briller la lame qui, un instant, sembla prendre feu. Jordan s’immobilisa aussitôt.

– Je viens d’avoir une autre idée, gamin, dit Spencer avec un sourire inquiétant, on va changer de plan. Toi et moi, on va faire demi-tour, et on va aller voir ta mère, qu’est-ce que t’en dis ? D’après mes observations, elle doit encore être chez elle, aujourd’hui et à cette heure. On va aller la voir, et je vais tâcher de lui faire comprendre qu’il existe des choses bien plus précieuses que l’argent. Suis-moi.

Spencer tira Jordan par le bras pour le faire marcher devant lui. Le garçon tenta de se dégager de la poigne du truand, mais ce dernier appuya le canif contre ses côtes, et Jordan n’eut d’autre choix que de le suivre sans broncher.

– C’était quoi, ton plan ? demandait Spencer en le poussant sans ménagement devant lui, m’envoyer les flics alors que j’aurais été en train de cambrioler ce foutu coffre ? Ou bien est-ce qu’il n’y a même pas de coffre ? Jordan l’écoutait à peine. Les dents serrées, il s’efforçait de refréner la panique qui l’envahissait pour pouvoir réfléchir clairement, et trouver un moyen de se tirer de là. Si tout se passait bien pour eux – mieux que pour lui – Gary et Chuck devaient être en train de mener le shérif Tanner au hangar, en ce moment. Et que penseraient-ils en voyant qu’il n’était pas là ? Comprendraient-ils qu’il avait des ennuis ? *Même s’ils comprennent, ce sera inutile*, fit une voix pessimiste dans sa tête, *ils ne peuvent pas savoir*

où tu es... Il fallait qu'il échappe à Edward Spencer, il ne pouvait pas le laisser aller menacer sa mère. Toute cette opération était censée l'aider, pas rendre ses problèmes encore plus inextricables. Si Spencer venait frapper à sa porte et menaçait de tuer son fils, que pourrait-elle bien faire ? Bien décidé à tout faire pour empêcher un tel scénario de se réaliser, Jordan prit la parole.

– Qui c'était, au téléphone ?

– La ferme, répondit durement le truand, t'es pas en position de me poser des questions, au cas où t'aurais pas remarqué.

Ils étaient à six maisons de distance de chez lui, il fallait qu'il agisse, et maintenant. Mais comment ?

– Vous sembliez avoir peur de lui, remarqua Jordan, dont le cerveau cherchait frénétiquement une issue.

Spencer ralentit légèrement le pas, et Jordan décida d'enfoncer le clou.

– C'est à lui que vous devez de l'argent, n'est-ce pas ? J'imagine que c'est pour ça que vous vous acharnez autant sur nous. Un type comme lui, allez savoir ce qu'il serait capable de vous faire si vous...

Spencer lui fit brutalement faire volte-face, et lui colla le couteau sous le menton. Il le fixait d'un air furieux.

– Tu vas la fermer, oui ? cracha-t-il, tu n'as aucune idée de ce qui est en jeu, là, c'est bien plus que votre petite vie de merde...

À ce moment-là, la porte de la maison face à laquelle ils s'étaient arrêtés s'ouvrit soudain, et une femme en sortit.

– Hé, là ! les interpella-t-elle, qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle avait les yeux fixés sur le couteau d'Edward Spencer, et semblait tenter de déterminer de quoi il s'agissait au juste. Spencer tourna la tête vers la femme et sembla un instant pris de court par son apparition subite. Jordan comprit alors que c'était le moment ou jamais pour lui de prendre ses

jambes à son cou. Pendant que Spencer regardait la femme sous son porche, il repoussa vivement la main qui tenait le couteau sous sa gorge. Spencer reporta aussitôt son attention sur lui, et tenta de l'agripper par les épaules, mais Jordan lui glissa entre les doigts.

Aussitôt qu'il sentit que plus rien ne le retenait, le garçon se mit à courir le plus vite possible, sans regarder derrière lui. Il entendit Spencer rager dans son dos, lui ordonnant de revenir ici tout de suite, mais il n'en courut que plus vite. Spencer allait-il lui courir après ? Et cette femme, allait-elle prendre le temps d'appeler la police, ou bien simplement décider que ce n'était pas ses oignons ? Il était hors de question pour lui de perdre du temps en jetant un coup d'œil en arrière pour obtenir les réponses à ces questions, il continua donc à courir sans ralentir, remettant à plus tard le moment où il devrait réfléchir sérieusement à ce qu'il allait bien pouvoir faire, maintenant.

V

Pendant ce temps, Gary et Chuck se rendaient au point de rendez-vous, tous deux assis à l'arrière de la voiture du shérif. La dernière fois que Gary s'était retrouvé dans cette voiture, c'était l'année précédente, le jour de Halloween. Chuck et Jordan étaient parvenus à fuir avant de se faire attraper par Tanner, mais Gary avait eu l'imprudence de vouloir lancer les trois œufs qu'il lui restait sur la voiture dans laquelle il était assis en ce moment. Très mauvaise idée, cela n'avait pas plu du tout au shérif, qui l'avait traîné sans ménagement jusqu'au commissariat pour faire tout un tas de menaces. En y repensant, ce n'avait pas été si terrible, au contraire, c'était plutôt marrant.

Mais ils arrivaient en vue du hangar, et les farces de Halloween disparurent de l'esprit de Gary. Tanner se gara lentement devant le vieux bâtiment, et coupa le moteur.

– Il ne semble pas se passer grand-chose, ici, fit-il remarquer en lançant un regard aux garçons à travers son rétroviseur.

– Ils sont peut-être à l'intérieur, avança Gary.

– Je vais voir, dit le shérif, vous deux, vous restez dans la voiture.

Tanner ouvrit la portière et commença à descendre. Une fois à l'extérieur, il hésita une seconde, puis se pencha à nouveau pour regarder Gary et Chuck.

– Je ne plaisante pas, prévint-il à nouveau, ne bougez pas de cette voiture, c'est clair ?

Ils hochèrent tous deux docilement la tête. Tanner referma la portière, et se dirigea lentement vers le hangar. D'aussi loin que Gary se souvienne – ce qui ne faisait pas si loin que ça, en fait – tout le monde avait toujours appelé ce vieux cabanon, fait à moitié de tôle et à moitié de bois, le hangar. Il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait contenir, ou à quoi il avait pu servir à l'époque de sa construction. À ce qu'il paraissait, il n'y avait plus rien du tout, dedans, mais il existait aussi une rumeur persistante, chez les jeunes de Milford, qui disait qu'elle servait de repère à un tueur de la ville voisine, qui se servait de ce hangar à l'écart de tout pour pratiquer toutes sortes de tortures sur ses victimes. Évidemment, Gary penchait plutôt pour la première hypothèse. Les deux garçons regardèrent le shérif Tanner s'avancer vers le hangar.

– Tu crois qu'ils sont là ? demanda Chuck.

– Ils y sont forcément, répondit Gary.

– Et s'ils n'y sont pas ?

Gary ne répondit pas, il se contenta de lancer à son ami un regard sombre, où perçait une pointe d'inquiétude. Ils tournèrent tous deux la tête vers le

shérif, qui ouvrait la porte du hangar. Gary le vit porter la main au holster dans lequel se trouvait son revolver alors qu'il faisait un pas prudent à l'intérieur. Tanner regarda longuement dans le hangar, puis rabaissa lentement sa main le long de son corps. Gary sentit son estomac se contracter douloureusement.

– Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Chuck d'un ton angoissé.

Le shérif Tanner fit volte-face et sortit du hangar pour revenir dans leur direction. Arrivé devant la voiture, il ouvrit la portière arrière.

– Sors de là, ordonna-t-il à Gary.

– Mais, Shérif...

– Sors de là, répéta-t-il sans s'énerver.

Gary obéit.

– Le hangar est vide, dit le shérif, il n'y a personne là-dedans et, à mon avis, il n'y a plus eu personne depuis un bon moment. Alors maintenant, est-ce que tu peux me dire à quoi tu joues ?

– Je vous jure que c'est vrai, dit Gary, qui n'avait plus besoin de simuler son inquiétude, maintenant, Jordan est vraiment avec ce truand, et s'il n'est pas là alors...

– Alors quoi ?

Gary le regarda d'un air impuissant. Le shérif le scrutait avec attention, il tentait peut-être de déterminer s'il devait continuer à le croire ou pas.

– Vous allez rentrer chez vous, finit-il par dire.

– Mais...

– Pas de mais. Je vous ramène en ville, et tous les deux vous rentrez, vous en avez déjà assez fait comme ça.

– Et pour Jordan ?

– Si ton ami Jordan a réellement des ennuis, alors je le trouverai. Maintenant, remonte dans la voiture.

Personne ne prononça le moindre mot, durant le trajet de retour. À l'arrière, Chuck et Gary étaient tous les deux très inquiets pour Jordan. Pourquoi ne s'était-il pas montré au hangar et, surtout, où était-il maintenant ? Le shérif Tanner conduisit jusqu'au commissariat, puis fit descendre les garçons.

– Vous allez le chercher, hein ? demanda Gary au shérif.

Tanner l'observa un moment sans rien dire.

– Il y a vraiment quelque chose, n'est-ce pas ? dit-il lentement.

– Je vous jure, shérif, dit Gary, Jordan a des ennuis.

Le shérif hocha la tête.

– Laissez-moi faire mon boulot, et retournez chez vous, tous les deux, compris ?

Les deux garçons hochèrent la tête, et regardèrent le shérif monter les marches du commissariat. Lorsqu'il fut rentré, Gary attrapa Chuck par le bras.

– Viens, dit-il en commençant à traverser la route.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chuck, qu'est-ce qui est arrivé à Jordan à ton avis ?

– Il a dû y avoir un imprévu, répondit laconiquement Gary.

– Tu crois que le shérif va vraiment faire ce qu'il faut pour le retrouver ? Et nous, qu'est-ce qu'on fait, est-ce qu'on rentre vraiment chez nous ?

– Bien sûr que non, dit Gary sans ralentir, il faut qu'on aide Jordan.

– Mais on ne sait même pas où il est ! s'exclama Chuck.

– S'il est arrivé quelque chose, dit Gary, alors soit il est coincé avec Spencer, soit...

– Soit quoi ? demanda Chuck avec crainte.

Gary s'arrêta. Il avait les sourcils légèrement froncés et le regard perdu dans le vague, comme chaque fois qu'il réfléchissait intensément.

– Imagine qu’il y ait eu un problème, fit-il lentement, qu’il n’ait pas pu aller jusqu’au hangar, et qu’il ait eu des ennuis avec Spencer. Qu’est-ce que tu ferais à sa place ? Où tu irais te cacher, où tu irais chercher de l’aide ?

Chuck le dévisagea, et une lueur de compréhension finit par apparaître dans ses yeux. Il savait où il irait, il savait où chacun d’eux irait, dans la même situation. Et, s’il était en danger, c’était sans aucun doute l’endroit où Jordan s’était réfugié.

VI

– Alors ? dit la secrétaire en voyant le shérif Tanner rentrer dans le commissariat, c’était quoi, cette histoire d’enlèvement ?

– Je ne sais pas encore vraiment, répondit le shérif d’un ton pensif.

– Est-ce que c’était une autre farce de ces garnements ?

Tanner secoua lentement la tête.

– Je crois que c’est plus que ça. Il y a autre chose. Je ne sais pas encore ce que c’est, mais il y a forcément quelque chose.

Le shérif resta un instant immobile devant l’accueil, tapotant distraitement sur le comptoir. Finalement, il prit sa décision, et se dirigea vivement vers son bureau.

– Je repars, dit-il à la secrétaire, je ne serai pas tranquille tant que je n’aurai pas vérifié que ce gamin va bien.

Chapitre 11

I

Sans même y réfléchir, Jordan s'était dirigé directement vers la décharge. Il y était allé par réflexe, et c'est seulement en arrivant en vue de leur quartier général qu'il s'aperçut que, si Edward Spencer le poursuivait, il était en train de le mener directement dans leur cachette secrète. Mais que pouvait-il faire d'autre, où pouvait-il aller ? Arrivé devant la décharge, il se précipita directement vers leur passage secret, et se faufila sous le grillage, comme il en avait pris l'habitude. Au moment où il se relevait, il entendit la voix de Spencer l'interpeller, et se retourna. Le truand l'avait bel et bien poursuivi jusqu'ici, et le regardait maintenant depuis le coin de la rue où il venait d'apparaître.

– Tu crois que tu vas m'échapper comme ça ? dit Edward Spencer d'un ton menaçant, t'as même pas idée des ennuis que t'es en train de me causer !

Jordan fit volte-face et s'élança entre les déchets qui l'entouraient. *Il n'arrivera pas à entrer*, se répétait-il pour se rassurer, *il n'y arrivera pas*. Mais, au fond, il savait qu'il pourrait. S'il le voulait vraiment, il pourrait entrer et venir le chercher ici sans problème.

II

Le shérif Tanner immobilisa la voiture devant chez Ellen James, et regarda un instant la maison d'un air pensif. Puis il descendit et, sans se presser, se dirigea vers le perron.

– Bonjour, Madame James, dit-il à Ellen lorsqu'elle lui ouvrit la porte, pardonnez-moi de vous déranger...

– Est-ce que tout va bien, shérif ? demanda-t-elle.

Il vit des rides d'inquiétude se former sur son visage. Évidemment, lorsqu'on était une mère, on était toujours inquiète de voir un représentant de l'ordre frapper à sa porte.

– Tout va très bien, la rassura Tanner, je voulais juste savoir si, par hasard, il me serait possible de parler à votre fils...

Le froncement de sourcils d'Ellen s'intensifia.

– Est-ce qu'il a fait quelque chose de mal ?

– Non, non, pas lui, mais je mène une enquête sur un jeune homme en ce moment, rien de bien grave, simplement une affaire de vandalisme, et il se trouve que Jordan pourrait être le témoin qu'il me manque, à ce qu'il se dit.

– Jordan aurait été témoin... de vandalisme ? fit Ellen James.

– Comme je l'ai dit, répondit le shérif d'un ton léger, rien de bien grave.

– Est-ce qu'il s'agit de l'un de ses amis ? Votre suspect... ?

– Non, je ne crois pas qu'ils se connaissent beaucoup, c'est quelqu'un de plus âgé que Jordan.

Ellen hocha lentement la tête tout en regardant Tanner d'un air troublé. Le shérif lui adressa un sourire rassurant.

– Eh bien, finit-elle par dire, Jordan n'est pas à la maison en ce moment, il est sorti, avec ses amis.

– Ah, je vois. Vous n'auriez pas une idée d'où il pourrait se trouver, en ce moment ? Un endroit où lui et ses amis se retrouveraient, par hasard...

Il la vit qui hésitait, et comprit qu'elle suspectait l'histoire de Tanner de n'être qu'un voile destiné à dissimuler la vérité, ce qu'elle était très exactement. Mais le shérif ne voulait pas alarmer cette femme qu'il savait

déjà constamment sous pression, il ne voulait pas lui laisser penser que son fils pourrait avoir des ennuis tant qu'il n'en était pas sûr lui-même.

– Madame... Ellen, dit-il en se penchant légèrement en avant, nous nous connaissons depuis pas mal d'années maintenant, n'est-ce pas ?

– Plusieurs, oui, répondit-elle prudemment.

– Alors vous pouvez me croire lorsque je vous dis que votre fils n'aura aucun ennui. Encore une fois, il n'est pas ma cible. Pouvez-vous m'aider à le trouver ?

Ellen réfléchit encore un instant, puis prit sa décision.

– Ils croient que c'est un secret bien gardé, commença-t-elle, mais à Milford, je crois que garder un secret est mission impossible. Pas mal de gens disent que lui et ses deux amis traînent souvent du côté de la décharge. Beaucoup disent que c'est dangereux, d'ailleurs, mais...

Elle haussa vaguement les épaules.

– Je sais qu'il est heureux, où qu'il passe ses journées ; je vois ce regard comblé et sans soucis qu'il a lorsqu'il revient le soir, quel genre de mère serais-je si j'essayais de lui enlever ça, alors même que je n'ai rien d'autre à lui proposer en échange ?

– Je comprends, fit Tanner avec un hochement de tête sincère. Vous pensez qu'ils ont trouvé un moyen d'entrer dans la décharge, ou... ?

– Je ne sais pas vraiment. Je me suis toujours dit qu'ils jouaient plutôt derrière, au niveau de cette rivière asséchée, vous savez ? Je ne vois pas comment ils auraient pu trouver un moyen d'entrer dans la décharge...

– Oui, évidemment. Merci pour ces informations, Madame James, je vais faire un tour de ce côté de la ville pour voir si je peux trouver Jordan.

Il s'apprêtait à partir lorsqu'Ellen l'interpella.

– Shérif ? Est-ce que je peux vous demander de ne pas... ébruiter ce que je vous ai dit, à propos de la décharge ? C'est leur secret, vous comprenez,

l'endroit où ils se retrouvent ; ces choses-là sont importantes, pour les jeunes...

– Bien sûr. Ne vous en faites pas, Madame James, je ne vais pas aller ennuyer ces enfants. Au moins, tant qu'ils sont là-bas, ils ne traînent pas les rues et ne lancent pas de cailloux dans les vitres. Je serai muet comme une tombe.

Sous le regard encore un peu inquiet d'Ellen James, Tanner redescendit l'allée en gravier et remonta dans sa voiture. Il était temps d'aller faire un tour du côté de cette décharge. Mais avant, peut-être serait-il prudent d'aller chercher quelques outils chez lui. Car, contrairement à Ellen James, Tanner pensait qu'il était parfaitement possible que les trois garçons aient trouvé un moyen d'entrer dans la décharge. Il était shérif depuis assez longtemps pour bien connaître les enfants de Milford ; avec leur perpétuelle détermination à trouver quelque chose de nouveau pour se divertir, alliée à une inventivité sans pareille, les jeunes de cette ville étaient de loin ceux qui lui donnaient, au quotidien, le plus de fil à retordre.

III

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chuck, essoufflé.

Gary et lui s'étaient rendus en courant jusqu'à la décharge. Arrivés à destination, ils observaient leur quartier général d'un air inquiet, comme s'ils s'attendaient à tout moment à ce qu'un dragon en sorte pour les réduire en cendres.

– Tu crois que Jordan est là ? interrogea Chuck.

– Le seul moyen de savoir, c'est d'aller voir, répondit Gary.

Mais en arrivant devant l'endroit où ils avaient l'habitude de passer pour entrer dans la décharge, il leur devint tout de suite évident que quelqu'un

était entré, et à en juger par l'état dans lequel ce quelqu'un avait mis le grillage en se frayant un passage, c'était probablement un adulte.

Gary et Chuck échangèrent un regard alarmé, puis Gary se mit à scruter l'intérieur. Il ne voyait aucun mouvement parmi les divers débris éparpillés de l'autre côté.

– Allons-y, dit-il.

– Attends ! le retint Chuck, on ne devrait pas plutôt aller chercher de l'aide ? Imagine que ce type soit à l'intérieur, et imagine qu'il soit armé, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire contre lui ?

– On trouvera bien, répondit Gary d'un ton indifférent.

– C'est pas un jeu, Gary, tenta de le raisonner Chuck, c'est sérieux, et nous on est sans défense !

Gary sembla hésiter un instant, puis il haussa les épaules et se baissa, prêt à passer de l'autre côté du grillage.

– Jordan est là-dedans, dit-il, et il est tout seul. Il a besoin de nous.

Chuck ouvrait la bouche pour répliquer lorsqu'ils entendirent soudain un moteur de voiture approcher. Ils se retournèrent et virent la voiture du shérif se garer juste devant la décharge. Les deux garçons se regardèrent une seconde, puis Gary dit :

– Vas-y, vas le prévenir. Moi, j'entre rejoindre Jordan.

– Gary...

– T'inquiète, fit Gary, qui avait déjà commencé à se faufiler sous le grillage, maintenant que le shérif Tanner est là, on risque plus rien. Dépêche-toi d'aller lui dire ce qu'il se passe !

Et, sur ces mots, Gary se releva de l'autre côté et s'élança à la recherche de son ami. Chuck fit volte-face et alla rejoindre le shérif. Ce dernier était déjà sorti de sa voiture, et ses sourcils se haussèrent lorsqu'il vit Chuck apparaître à l'angle de la décharge.

- Eh bien, il n’y a plus que toi, maintenant ? lui lança-t-il.
- Gary est à l’intérieur, expliqua Chuck, et on pense que Jordan y est aussi. Et pas tout seul.
- Qu’est-ce qui vous fait penser ça ?
- Eh bien, c’est... il y a un endroit dans le grillage qui est un peu abîmé, on peut passer en dessous. Mais à la façon dont il est tout tordu, on dirait qu’un adulte est passé.
- Je vois... dit lentement le shérif, et cet adulte, ce serait le truand qui en veut à Ellen James, c’est bien ça ?

Chuck hocha la tête. Le shérif tourna le regard vers la décharge et la fixa un moment, l’air de réfléchir à la situation. Chuck aussi regardait la décharge, et se demandait ce qu’il pouvait bien se passer là-dedans. Il aurait dû y être aussi, aux côtés de ses amis. Au moment même où il songeait à cela, un cri sonore se fit entendre derrière les hautes grilles. Chuck reconnut la voix de Gary. Le cri fut très vite suivi d’un fracas lointain, venant toujours de quelque part à l’intérieur de la décharge.

Sans un mot, comme si ce cri était le signal qu’il attendait pour intervenir, le shérif se retourna vivement vers sa voiture et se pencha par la portière restée ouverte pour récupérer l’outil posé sur le siège passager. Avec surprise, Chuck s’aperçut qu’il s’agissait de cisailles.

- Qu’est-ce que... commença-t-il.
- Reste à l’écart, Chuck, ordonna le shérif d’un ton ferme.

Puis il se dirigea vers la décharge. L’entrée était fermée par une large grille en fer munie d’un gros verrou, aucune chance de la passer ; Tanner s’en éloigna donc et entreprit de se servir des cisailles pour se découper une autre entrée, sous le regard ébahi de Chuck. Une fois qu’il eut découpé le grillage de manière à se ménager un passage à sa hauteur – cela ne lui prit

pas plus de trente secondes – le shérif prit le talkie-walkie à sa ceinture et appela le commissariat.

– Mandie ? appela-t-il, j’aurais besoin de renforts du côté de West Street, à la décharge.

– Qu’est-ce qu’il se passe ? demanda la secrétaire avec curiosité.

– Fais simplement ce que je te demande, tu veux bien ? Une patrouille de deux ou trois hommes devrait être suffisante, préviens ceux qui sont de service aujourd’hui.

– Compris.

Son message passé, le shérif Tanner remit le talkie-walkie à sa ceinture, jeta les cisailles de côté et se tourna vers Chuck, qui était resté près de la voiture.

– Je veux que tu restes ici, Chuck. Lorsque les autres agents arriveront, dis-leur qu’un homme possiblement armé et menaçant se trouve à l’intérieur, en compagnie d’un adolescent dont la vie est peut-être en danger. Dis-leur que je suis déjà entré, et qu’ils doivent me rejoindre. Est-ce que je peux compter sur toi pour faire ça, jeune homme ?

– Oui, répondit aussitôt Chuck en hochant vigoureusement la tête, pas de problème, Shérif.

– Bien, fit Tanner.

Et il entra dans la décharge.

IV

Jordan avait couru jusqu’au coin aménagé au milieu de la décharge, puis s’était immobilisé, se demandant que faire. Il avait éloigné Edward Spencer de sa mère, mais maintenant il se retrouvait tout seul dans un endroit où personne ne viendrait à son secours, où aucun voisin ne

sortirait de chez lui pour lui venir en aide. Qu'était-il censé faire, maintenant ? *Peut-être qu'il ne m'a pas suivi à l'intérieur, peut-être qu'il n'a pas réussi à entrer.* Mais aussitôt que cette pensée lui eut traversé l'esprit, il se rendit compte des implications. Si Spencer ne parvenait pas à l'atteindre, il y avait des chances pour qu'il se rabatte sur sa mère, et c'était hors de question. Non, mieux valait encore qu'il se focalise sur lui.

Jordan entendit des bruits de pas derrière lui. Spencer avançait bruyamment, en se cognant à tout ce qui l'entourait. Contrairement à Jordan, il n'était pas habitué à se mouvoir dans cet environnement bien particulier, et le garçon sentit que c'était là son avantage. Après avoir jeté un coup d'œil derrière lui, il se remit à marcher. Tout ce qu'il pouvait faire pour le moment, c'était chercher une cachette, et un plan de secours.

– Où t'es, sale gamin ! entendit-il Spencer hurler derrière lui.

Il était tout près.

Alors que les bruits de pas se faisaient de plus en plus rapprochés, Jordan s'aperçut soudain qu'ils étaient sur le point de se retrouver face à face. Il eut tout juste le temps de sauter par-dessus un amas de ferrailles pour s'y cacher avant que le truand n'apparaisse sur le chemin qu'il empruntait une seconde plus tôt. Soigneusement dissimulé, Jordan observa Spencer, et vit sur son visage qu'il était furieux, hors de ses gonds, pour être exact. Les choses ne se déroulaient pas du tout comme il le voulait, et il n'aimait pas ça.

Edward Spencer jetait des regards furibonds autour de lui tout en avançant dans ce dédale d'ordures. Jordan attendit qu'il ait disparu avant de se redresser prudemment. Il allait repartir dans l'autre sens lorsque, sorti de nulle part, Spencer fut soudain sur lui : Il attaqua par-derrière, et passa un bras autour de son cou. Jordan poussa un cri étranglé alors qu'il était brutalement tiré en arrière par le truand.

– Tu croyais pouvoir m’échapper, hein ? souffla Edward Spencer à son oreille, pour qui tu me prends, gamin ?

Jordan grimaça, tentant en vain de desserrer l’étreinte du bras de Spencer contre sa gorge. Il se débattit du mieux qu’il pouvait, mais au moment où il lui semblait que Spencer était sur le point de lâcher prise, ce dernier leva son couteau devant les yeux de Jordan.

– Arrête de bouger comme ça ou je te jure que je t’arrache les yeux, crachait-il, je les enverrai à ta mère dans un paquet cadeau, peut-être que ça l’incitera à me payer, qui sait ?...

V

Pendant que Jordan et son attaquant luttèrent tous les deux, Gary était arrivé silencieusement sur les lieux. Après avoir pris la mesure de la situation, il regarda autour de lui, à la recherche d’un moyen d’aider son ami. Il ne mit pas longtemps à repérer l’amas de ferrailles au-dessous duquel se tenaient Jordan et Spencer. C’était une véritable montagne, l’une de celles, d’une hauteur impressionnante, que l’on remarquait de loin, depuis l’extérieur.

Depuis qu’ils traînaient dans cette décharge, Gary avait eu le temps d’observer avec attention toutes ces tours de fer, assez pour comprendre comment elles tenaient en place : Avec le temps, toutes ces pièces de métal, tous ces composants d’objets depuis longtemps disparus, avaient fini par se souder les uns aux autres, principalement grâce à la rouille qui les recouvrait. C’était comme des dominos, ou plutôt comme un château de cartes : Si l’on retirait de cette tour un composant assez gros, alors l’échafaudage se désagrégerait, et tout s’écroulerait.

Le plus silencieusement possible, Gary se dirigea vers sa cible, en grimpant sur les vieilles machines et voitures pour ne pas se faire repérer. Agile et souple comme un chat, Gary était dans son élément, ici, et se déplaçait avec une aisance impressionnante. Le truand venait de sortir son couteau pour l'exhiber devant Jordan lorsque Gary se retrouva derrière la montagne de fer. Il monta sur le toit d'une vieille camionnette de manière à pouvoir scruter attentivement les environs. Au bout d'une quinzaine de secondes, il finit par repérer ce qu'il cherchait : À peu près au milieu de l'amoncellement de ferrailles, assez près pour qu'il puisse l'atteindre, se trouvait un vieil évier, ou plus précisément une moitié d'évier, brisé en deux. Le fait qu'il ne soit pas en fer, contrairement à la plupart des objets qui composaient la montagne, avait évité qu'il se retrouve soudé au reste de l'échafaudage. Pourtant, il était assez large pour que l'équilibre de beaucoup d'objets repose sur lui, surtout si l'on prenait en compte le fait qu'ils étaient tous plus ou moins collés les uns aux autres. Gary était persuadé que, s'il réussissait à faire tomber l'évier, tout le reste s'écroulerait.

Le garçon s'appuya sur l'amas de rouille et tendit une main vers l'évier pour tenter de le désolidariser du reste. Il était déjà en équilibre précaire sur tous les objets sous lui, et à force de pousser et tirer dans tous les sens, en utilisant ses deux mains et en s'aidant même parfois des pieds, Gary commença à le sentir bouger. Tout le haut de l'échafaudage se mit à trembler lorsque Gary sentit soudain que, s'il le lâchait, l'évier tomberait pour de bon. Un petit frisson de triomphe et d'excitation mêlés le traversa, comme chaque fois que l'un des plans qu'il avait imaginés était sur le point de réussir. Il regarda de l'autre côté de la montagne, en contrebas, et vit que Spencer avait profité de ces quelques minutes pour retourner Jordan face à

lui. Tout en le menaçant de son couteau, il lui parlait d'une voix basse qui ressemblait à un grondement.

Sans cesser de retenir l'évier entre ses mains avec précaution, Gary prit une grande inspiration, puis hurla aussi fort qu'il le pouvait :

– Lâche-le, tout de suite !

VI

En reconnaissant la voix de Gary, Jordan leva les yeux vers l'endroit d'où elle provenait et eut la stupéfaction de le trouver grimpé sur un tas de détritrus. Spencer fut lui aussi plus que surpris par cette voix qui s'était élevée soudainement. Il se tourna en direction de Gary, et ce dernier lui adressa un sourire féroce. Malgré la gravité de la situation, il semblait ne jamais s'être autant amusé de sa vie, et cela donnait à son visage un air plutôt inquiétant.

– J'espère que tu cours vite, lança Gary à Spencer, qui le regardait avec des yeux ébahis, l'air de toujours se demander qui était cette apparition.

Gary jeta un bref coup d'œil vers Jordan, et ce dernier y lut un avertissement. Profitant que l'attention de Spencer s'était détournée de lui, il se dégagea de sa poigne, et courut. C'était la seule chose qu'attendait Gary, qui lâcha alors l'évier. Ce dernier tomba dans le vide en roulant bruyamment le long de la montagne.

Au début, le haut de la tour de fer ne fit que trembler sur ses fondations diminuées, et Gary crut bien qu'elle n'allait pas tomber, finalement. Il fronça les sourcils, puis leva une jambe et donna un violent coup de pied dans l'échafaudage. Ce fut suffisant pour décider l'amas de fer à s'affaisser sur lui-même, d'abord lentement, puis aussi irrémédiablement qu'une avalanche. Edward Spencer aurait pu mettre à profit les quelques secondes

d'hésitation de la montagne pour fuir, mais il fit l'erreur de ne pas prendre Gary et ses tentatives au sérieux. Après avoir vu que, à part la chute de l'évier, rien ne se passait, il s'était détourné de la montagne pour interpeller Jordan, lui ordonnant de revenir. Au moment même où il allait s'élancer à sa poursuite, il entendit le grondement de la tour de fer derrière lui. Il se retourna et, en voyant la marée qui s'abattait sur lui dans un fracas de tonnerre, il commença à reculer précipitamment.

Pas assez vite, cependant.

Dans un vacarme semblable à une déflagration, l'amas de fer s'abattit de toute sa masse sur le sol, et sur Edward Spencer, qui n'eut que le temps de pousser un cri bref avant d'être enseveli. Une poussière âcre et rougie par la rouille s'éleva dans l'air, forçant Gary à se protéger le visage un instant. Lorsqu'il baissa les mains et regarda en contrebas, il vit le tas de ferraille étalé sur le sol. Il n'y avait plus trace d'Edward Spencer.

Jordan s'était caché un peu plus loin, et avait vu la montagne s'écrouler sur Spencer. Après un instant de choc total, il finit par se redresser, et fit quelques pas vers le tas d'objets rouillés, la plupart non-identifiables. Il vit une main dépasser de sous le tas, et déglutit avec difficulté. Puis il leva les yeux et vit Gary, toujours debout au-dessus de sa tour dont la taille était désormais réduite de moitié. Les deux garçons se dévisagèrent en silence pendant un temps indéterminé, jusqu'à l'arrivée du Shérif Tanner sur les lieux.

Le shérif avait son arme à la main et la tenait à mi-hauteur, visiblement prêt à viser la première personne agressive qu'il rencontrerait. Il avait fini par prendre la menace au sérieux, apparemment. Lorsqu'il trouva les deux garçons, couverts d'une poussière orange et visiblement sous le choc, il baissa son arme.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il, est-ce que tout le monde va bien ?

Il s'avança vers Jordan, le plus proche de lui, et c'est alors qu'il vit la forme étendue sous les décombres face à lui, une forme humaine à peine visible, à part pour la main qui dépassait du tas de débris. Il leva les yeux vers Gary, et n'eut aucun mal à comprendre ce qu'il s'était passé.

– Il avait un couteau, dit Jordan, il m'a menacé, il a dit qu'il allait m'arracher les yeux, et...

– Jordan, dit Tanner en posant une main sur son épaule, tout va bien. Cet homme était dangereux. Vous avez fait ce qu'il fallait.

Le shérif se tourna vers Gary, et répéta en haussant la voix :

– Vous avez *tous les deux* fait ce qu'il fallait. Maintenant, sortons d'ici, d'accord ? Venez avec moi.

Jordan se laissa entraîner par le shérif Tanner, qui avait toujours une main posée sur son épaule. Il avait encore du mal à se remettre de toutes ces émotions. À ce moment précis, une seule chose semblait claire pour lui : Gary et lui avaient tué un homme.

Le shérif s'était immobilisé au bas de la camionnette sur laquelle Gary était monté, et attendait que ce dernier le rejoigne. Après un dernier regard vers l'amas de ferrailles désormais éparpillé sur le sol, Gary finit par descendre. En silence, le shérif les conduisit à l'extérieur, non pas par leur passage, mais par une ouverture qu'il avait pratiquée dans le grillage près de l'entrée. Alors qu'ils sortaient de la décharge, une voiture de police se gara à leur niveau. Tanner mena Gary et Jordan jusqu'à Chuck, qui attendait fébrilement à côté de la voiture du shérif.

– Je vais briefer mes hommes, expliqua-t-il, vous, vous restez ici, d'accord ?

Il n'y avait aucune dureté dans sa voix, au contraire, il les regardait avec une certaine compassion.

Une fois que Tanner se fut suffisamment éloigné, Chuck demanda :

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Jordan jeta un coup d'œil à Gary, qui semblait un peu secoué.

– Spencer est mort, finit-il par répondre, je crois, en tout cas.

Chuck ouvrit la bouche et fixa Jordan avec surprise, puis il se tourna vers Gary.

– Est-ce que... est-ce qu'on va avoir des ennuis ? demanda-t-il lentement.

– Non, répondit aussitôt Jordan. Spencer s'en est pris à nous, à moi.

Jordan se tourna vers Gary.

– Tu m'as sauvé la vie, Gary, dit-il.

Gary leva les yeux et tenta un sourire, mais le cœur n'y était visiblement pas.

– C'est normal, dit-il, on est toujours là l'un pour l'autre, n'est-ce pas ?
Tous les trois...

Il y eut un instant de silence, puis Gary ajouta :

– Même si j'aurais certainement pas dû aller aussi loin.

– Gary, dis pas ça, rétorqua Jordan.

– Je l'ai tué, continua cependant Gary d'un ton calme, je l'ai vraiment tué, cette fois, j'ai pas seulement failli, je l'ai fait.

Jordan attrapa son ami par les épaules et le secoua brutalement, forçant Gary à le regarder dans les yeux.

– Promets-moi de ne pas t'en vouloir, dit-il.

– Jordan je...

– Promets-le-moi !

Gary le fixa pendant plusieurs secondes, et l'espace d'un instant Jordan crut voir les yeux de son ami se mettre à briller, comme si les larmes lui montaient aux yeux. Puis Gary cilla, et hocha la tête.

– D'accord, d'accord, dit-il, je promets, Jordan. Maintenant lâche-moi, tu veux, je crois que mes bras sont à deux doigts de se décrocher.

Jordan se rendit compte à quel point il serrait fort les bras de son ami, et le lâcha. Les trois garçons se regardèrent. Chuck se mit à sourire, et les deux autres ne tardèrent pas à l'imiter.

– Les Trois Mousquetaires ont encore vaincu, hein ? dit-il.

– On est imbattables, acquiesça Gary, tant qu'on est tous les trois, personne ne peut nous atteindre.

Ils hochèrent tous trois gravement la tête. Imbattables n'était pas le mot qui définissait le mieux la façon dont ils se sentaient, ce n'était pas ce qu'ils avaient en tête. Le seul sentiment qu'ils partageaient véritablement, à cet instant, était de la sécurité.

VII

La nouvelle de ce qui était arrivé à la décharge fit le tour de la ville à une vitesse surnaturelle, et pendant plusieurs jours ce fut le sujet de conversation principal de toutes les commères de Milford. Le témoignage des trois garçons avait établi qu'Edward Spencer était menaçant et que sa mort était le résultat de légitime défense, ce qui évita à qui que ce soit d'avoir le moindre ennui. Les gens n'eurent aucun mal à condamner Spencer, un étranger à la ville doublé d'un criminel reconnu, et personne ne contredit les conclusions du Shérif Tanner. Certaines personnes, en revanche, commençaient à s'agacer de la façon dont la bande de Gary se retrouvait sans cesse au milieu de drames. D'abord l'accident d'Erik l'été précédent, et puis maintenant la mort de Spencer ; dans une ville aussi calme que Milford, cela commençait à faire beaucoup.

En apprenant ce qu'il s'était passé, Ellen James se mit d'abord dans une colère noire contre son fils, puis elle se mit à pleurer et le serra dans ses bras pendant plusieurs minutes ; elle répétait qu'il était bien trop téméraire

et qu'il devrait avoir honte de risquer sa vie ainsi, alors qu'il était tout ce qu'il lui restait, et puis elle changeait totalement de discours et se mettait à lui dire à quel point elle était fière de lui, et à quel point il était le meilleur fils que l'on puisse avoir.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

I

Après avoir traversé les rues désertes de Milford à vive allure, Gary déposa Jordan chez Coleman et lui suggéra de retourner dans sa chambre pour prendre un peu de repos.

– Je n’ai pas quitté mon lit depuis une semaine, répliqua Jordan avec un sourire, je ne crois pas qu’y retourner soit ce dont j’ai le plus besoin pour le moment.

– Ce n’était pas ton lit, c’était un hôpital, rappela Gary. Sérieusement, fais attention, d’accord ? Je resterais bien avec toi, mais il faut que j’aille au boulot...

– Il n’y a aucun problème, Gary, le rassura Jordan, j’ai pas l’intention de courir un marathon, si c’est ce qui t’inquiète.

– Bien. Jo, j’imagine que tu ne voudrais pas rester avec Jordan pour lui tenir compagnie...

Cette dernière le regarda de travers. Elle se tourna vers Jordan, toujours assis à l’arrière, et expliqua :

– J’ai réussi à forcer Gary à accepter de m’emmener avec lui à la mairie, pour que je puisse fouiller un peu dans certains dossiers. Je me dis que je pourrais bien y trouver des indices quant à l’identité de votre mystérieux ennemi.

– Je lui ai dit qu’il y avait peu de chance que ça nous mène où que ce soit, mais...

Jo haussa les épaules et sourit.

– Je suis institutrice, avec une forte préférence pour les maths, alors j’ai tendance à penser que tout a une explication logique, et qu’il y a des traces de cette logique, que l’on peut suivre.

– C’est probablement une bonne façon de voir les choses, répondit Jordan.

– Évidemment que c’en est une. C’est pour ça que tu ne dois pas m’en vouloir de ne pas pouvoir rester avec toi aujourd’hui...

– Aucun problème. On se voit plus tard, alors ?

– Si on se donnait rendez-vous ce soir chez Coleman ? proposa Jo en regardant Gary.

– D’accord, répondit celui-ci, je serai libre vers cinq heures, je pense.

Jordan descendit de voiture et regarda Gary repartir, dans un crissement de pneus, vers la mairie. Il n’avait aucune intention de rentrer dans le restaurant, ne serait-ce que parce qu’il savait que la famille Coleman se précipiterait sur lui pour, officiellement, s’assurer qu’il allait bien, et officieusement pour lui poser tout un tas de questions sur la raison pour laquelle quelqu’un avait voulu le battre à mort. Non, il avait plutôt dans l’idée de se rendre dans un autre restaurant, aujourd’hui, un qui était situé à l’autre bout de la ville, et où il pourrait avoir une petite discussion avec un vieil ami.

Il faisait déjà très chaud, en ville, et la marche réveilla pleinement la douleur dans les côtes de Jordan. Il regretta de ne pas d’abord être passé par la pharmacie pour échanger son ordonnance de l’hôpital contre des antidouleurs. Il lui fallut un quart d’heures pour traverser la ville, mais lorsqu’il poussa la porte et s’engouffra dans le restaurant, ce fut avec l’impression de revenir d’une interminable traversée du désert. Il avait les jambes flageolantes, ses côtes étaient comme parcourues d’électricité, et il avait mal à la tête. Pour ne rien arranger, il mourait de soif.

– Tiens, mais c’est notre revenant, fit quelqu’un à sa droite.

Jordan tourna la tête et reconnut Bryce Tanner, qui traversait la salle dans sa direction. Tanner posa une main sur son épaule et se pencha vers lui.

– Tu devrais t’asseoir, Jordan, tu n’as pas l’air dans ton assiette.

– Oui, j’ai peut-être un peu présumé de mes forces, admit Jordan avec un faible sourire.

Il laissa Tanner l’entraîner vers le bar, où ils prirent chacun un tabouret.

– Un grand verre d’eau, Tim, dit Tanner au barman.

Ce dernier acquiesça et alla remplir un verre. Jordan posa une main sur ses côtes douloureuses, et grimaça.

– Tu es sorti aujourd’hui ? demanda Tanner.

– Oui, il n’y a même pas une heure. Je croyais me sentir assez bien pour faire une petite balade, mais tout compte fait j’aurais peut-être dû m’abstenir.

– Peut-être, oui, mais agir de manière prudente n’a jamais été votre truc, à vous autres, n’est-ce pas ?

Tanner souriait. Jordan eut un petit rire. Il attrapa le verre que le barman venait de déposer devant lui et en avala la moitié d’une traite.

– Est-ce que tu as une idée de qui a pu faire ça ? demanda Tanner.

Jordan lui lança un regard en coin, puis sourit.

– Déformation professionnelle, j’imagine ?

– On peut dire ça. En vérité, plus j’y pense et plus je me dis que, avec Jonas Marshall aux commandes, les ordures qui t’ont fait ça ne sont pas prêtes d’être retrouvées.

– Je ne peux pas vous contredire là-dessus, dit Jordan, qui tournait lentement son verre d’eau entre ses mains.

– Est-ce qu’il est venu te voir ?

– Bien sûr. Il m’a accusé d’avoir amené les problèmes à Milford. Il pense que je devais plus ou moins le mériter, apparemment.

Tanner hocha lentement la tête.

– Ça ne m'étonne pas. J'ai toujours dit que Jonas Marshall ne serait un bon shérif que tant qu'il ne se passerait rien en ville. Aujourd'hui, les gens vont enfin pouvoir voir à quel point j'avais raison.

– Comment Jonas Marshall a-t-il pu en venir à vous remplacer ? demanda Jordan avec curiosité.

– Oh, ça n'a rien de compliqué, dit Tanner d'un ton amer, Jonas voulait entrer dans la police, mais pas comme simple agent, être sous les ordres de quelqu'un, très peu pour lui. C'est pour ça qu'il est revenu à Milford, le seul endroit où l'influence de son père pourrait l'aider. Les élections n'ont pas tardé à se transformer en une véritable mascarade et je savais, bien à l'avance, que mon temps était terminé. Avant même que ces rumeurs sur mon soi-disant alcoolisme ne commencent à se répandre.

Jordan lui lança un regard horrifié.

– Ils ont fait ça ?

Tanner haussa les épaules.

– Milford est leur ville, ils en font ce qu'ils veulent.

– Mais c'est ridicule, s'insurgea Jordan, les gens d'ici vous connaissent bien, ils vous ont connu comme shérif pendant des années, et ils savent à quel point vous faisiez du bon travail ! Comment ont-ils pu voter pour *Jonas Marshall* plutôt que vous ?

– Je soupçonne les Marshall d'être allé faire du porte à porte, et d'avoir bien fait comprendre aux gens que les maisons dans lesquelles ils vivaient étaient les leurs, et qu'ils pouvaient les reprendre à tout moment. Tout le monde ici sait de quoi les Marshall sont capables, les gens ne peuvent pas se permettre de prendre de tels risques. Je n'en veux à personne, même pas aux Marshall, à vrai dire. Au début, oui, évidemment, mais c'est du passé maintenant.

Jordan regarda l'homme qu'il avait toujours associé à la loi, à l'autorité dans cette ville, et se dit qu'il ne pouvait pas s'y être fait aussi bien qu'il le disait. Être shérif était toute sa vie, c'était ce qu'il faisait de mieux et ce pour quoi il était respecté et aimé. Aujourd'hui, que lui restait-il ?

– Je crois qu'il est temps pour moi de te laisser, dit Tanner en regardant derrière l'épaule de Jordan.

Ce dernier tourna la tête et vit qu'Erik était sorti de sa cuisine et parlait avec le barman.

– J'ai été content de parler avec vous, shérif, dit Jordan.

Tanner sourit, mais ne prit pas la peine de le reprendre, cette fois. Il se leva de son tabouret, puis fit un petit signe de tête vers Erik.

– Restez groupés, Jordan, si je peux te donner un conseil... Restez ensemble, quoi qu'il arrive. C'est ce qui a toujours fait votre force.

Sur ces mots, Bryce Tanner se détourna et se dirigea vers la sortie. Jordan se leva à son tour et fit un pas vers Erik, qui avait contourné le comptoir pour s'avancer vers lui.

– J'ai pris une pause, expliqua-t-il, viens, on va s'installer dans un coin tranquille.

Jordan le suivit jusqu'à une table contre le mur du fond, où ils s'assirent face à face.

– Tu as l'air d'aller mieux, fit remarquer Erik.

– Tu aurais dû me voir il y a cinq minutes.

– Est-ce que Gary sait que tu es ici ?

– J'ai préféré ne rien lui dire, répondit Jordan, les choses ont tendances à être un peu tendues quand Gary est dans les parages.

Erik esquissa un sourire.

– Ce que tu voulais me dire... commença Jordan, décidant d'entrer dans le vif du sujet.

– Oui, c’est à propos de l’incendie de la maison de Gary. J’ai... enfin, disons que je pense avoir vu les responsables.

– Quoi ? s’étonna Jordan, où ça ?

– Ici même, dans le restaurant. Quatre hommes, baraqués et l’air de ne pas être d’ici. Ils étaient assis à l’écart, et discutaient entre eux à voix basse.

– À quoi ils ressemblaient ? demanda doucement Jordan, qui repensait aux quatre hommes qui l’avaient attaqué.

– Je ne saurais pas dire, fit Erik en haussant vaguement les épaules, ils étaient costauds, c’est tout ce que j’ai retenu, ils avaient un peu des allures d’évadés de prison.

– Et qu’est-ce qui te fait penser qu’ils ont quoi que ce soit à voir avec l’incendie ?

– Je les ai entendus parler. En fait, j’ai plus ou moins fait exprès de passer près de leur table parce que leur présence m’intriguait. L’un d’eux a dit « les ordres sont clairs, on doit attendre qu’il soit midi. » Alors un autre a dit : « Et comment on sait si Baker sera chez lui ou pas ? » Et le premier a répondu « Il a dit que ça n’avait aucune importance. »

Erik lança à Jordan un regard sinistre.

– La simple mention du nom de Gary m’a fait suspecter que quelque chose de grave était sur le point de se produire. Peut-être que, avant, je n’y aurais pas fait attention, mais... Disons que, depuis ce qui est arrivé à Chuck et sa famille, on a un peu plus tendance à voir le mal partout, dans cette ville, si tu vois ce que je veux dire.

Jordan hocha la tête. Il réfléchissait à ce qu’Erik venait de lui raconter. C’était une information capitale ; mieux encore, c’était une preuve.

– C’est pour ça que tu étais dans la rue de Gary un peu avant l’incendie ? demanda-t-il.

– Oui, acquiesça Erik, j’ai pas mal hésité, mais j’avais vraiment l’impression que Gary pourrait être plus ou moins en danger, alors je suis allé chez lui. Au moment où j’arrivais en vue de sa maison, j’ai vu la voiture de sa petite amie quitter l’allée. La voiture de Gary n’était nulle part en vue alors j’ai pensé qu’il ne devait pas être chez lui non plus. Je me suis dit que, si ces types venaient ici, ils ne trouveraient personne, et ça m’a suffi.

Erik haussa une nouvelle fois les épaules, puis ajouta :

– À la réflexion, j’aurais peut-être dû prévenir quelqu’un, ça aurait pu éviter à Gary de perdre sa maison.

– Tu ne pouvais pas savoir ce qu’ils préparaient, répondit Jordan, et puis, de toute manière, je doute que qui que ce soit ait pu faire grand-chose.

Le silence s’étira entre eux pendant quelques secondes, chacun d’eux restant plongé dans ses pensées, puis Erik reprit la parole :

– Tu sais à quoi ils m’ont vraiment fait penser, ces types ? demanda-t-il.

Jordan secoua lentement la tête.

– À des mercenaires.

Jordan le fixa d’un air grave.

– Si c’est vrai, commença-t-il, alors ça veut dire...

– Ça veut dire que quelqu’un les a embauchés, je sais. Quelqu’un a embauché ces types pour mettre le feu à la maison de Gary, et probablement aussi pour te tabasser, et Dieu sait pour quoi d’autre encore.

Jordan se demanda si Erik aussi pensait à Chuck. N’était-il pas possible, pour quatre personnes entraînées, d’entrer chez deux femmes seules et de les tuer toutes les deux, pour ensuite placer de fausses empreintes de manière à faire porter le chapeau à quelqu’un d’autre ?

– Pourquoi ne pas avoir parlé de ça avant ? demanda doucement Jordan.

Erik secoua la tête.

– J’en sais rien, avoua-t-il. Peut-être parce que j’avais l’impression que ça ne servait plus à rien, maintenant. Ou peut-être parce que je ne savais pas à qui en parler, au juste. Je n’ai pas l’impression que notre shérif actuel soit très fan de vous.

– Ne m’en parle pas, chaque fois que je le rencontre, ça finit par virer en confrontation.

– Ça ne m’étonne pas, fit Erik en souriant. S’il y a bien une chose pour laquelle j’ai toujours admiré Gary, c’est la façon dont il refuse toujours de se plier à l’autorité des Marshall.

Un air nostalgique apparut un instant sur les traits d’Erik, puis disparut alors qu’il revenait à leur sujet principal.

– Tu n’as vraiment aucune idée de qui aurait pu embaucher ces types ? demanda-t-il.

– On n’arrête pas de me demander ça, fit Jordan d’un ton las, mais j’ai beau me creuser la tête...

– Il y a forcément quelqu’un. Et puisque ça arrive ici, à Milford, alors ça remonte probablement au temps où on était gosses. Après tout, tous les trois vous avez fait les quatre-cent coups pendant trois ans. Il y a forcément eu des dommages collatéraux, peut-être même sans que vous ne vous en rendiez compte.

Jordan réfléchit à cette théorie. C’était, en effet, une possibilité, mais il voyait mal comment quelqu’un pourrait aller jusqu’à tuer pour un mur peinturluré, des œufs sur une vitre ou l’une des autres farces qu’ils avaient organisé. Et ils n’avaient rien fait de pire que ça, il en était certain. À moins que... soudain, quelque chose d’autre lui revint en mémoire, une chose à laquelle il n’avait plus repensé depuis des années.

– Je vais en parler avec Gary, finit-il par dire d’un air absent, il aura peut-être une idée.

- Toujours à suivre le chef, hein ? fit Erik avec un sourire.
- J’imagine que c’est une vieille habitude, répondit Jordan en haussant les épaules.

Il se leva, et Erik l’imita.

- Merci de m’avoir parlé de tout ça, Erik.
- Pas de problème. Et, si jamais vous avez du nouveau, ça ne te dérangerait pas de me tenir au courant ? Je sais que ça ne me concerne pas vraiment mais...

– Aucun problème, dit Jordan, je te dois bien ça.

– Tu ne me dois rien du tout, fit Erik avec un sourire, mais l’air sérieux.

En sortant du restaurant, Jordan eut la surprise de trouver Tanner adossé à sa voiture, garée à quelques mètres de là. L’ancien shérif le regarda avancer vers lui.

– Comme la dernière fois que tu as fait de la marche à pied, tu as failli avoir une syncope, j’ai pensé que tu ne serais pas contre un trajet retour en voiture.

– Vous n’êtes pas obligé, Shé... Monsieur Tanner, je me sens mieux, je crois que je pourrais marcher.

– Peut-être, et peut-être pas. Mieux vaut ne pas tenter le diable, tu ne crois pas ?

Jordan hésita, puis prit sa décision.

– Pourquoi pas, après tout ? dit-il en se dirigeant vers la portière du passager.

Ils montèrent tous deux en voiture, et Tanner inséra la clef de contact.

– Vous avez changé de voiture, remarqua Jordan.

– La mienne m’a lâché il y a bien cinq ou six ans maintenant. Il faut dire qu’elle datait de Mathusalem.

Tanner démarra et s'engagea lentement sur la route. Après la conduite de pilote de course de Gary, cette allure d'escargot était assez troublante.

– Tu loges chez John Coleman, n'est-ce pas ? Je te dépose là-bas ?

– Oui, merci beaucoup.

– Pas de problème.

Tanner conduisait en silence, et cela laissa à Jordan l'occasion de réfléchir à ce qu'Erik lui avait dit, et à ce détail qui lui était soudain revenu en mémoire.

– Vous vous souvenez de cette histoire avec Edward Spencer ? demanda-t-il soudain.

– Si je m'en souviens ? C'est très certainement la plus grosse affaire dont j'ai eu à m'occuper, en plus de quinze ans de service, et quel bordel c'était !

– Comment s'est terminée l'enquête ? Spencer travaillait pour quelqu'un, est-ce que...

– On n'a jamais pu remonter plus loin que Spencer, dit Tanner en secouant la tête, pas que je sache en tout cas. Qu'est-ce qui te fait repenser à tout ça, Jordan ?

– Rien, répondit-il lentement, rien du tout, juste... le fait d'être de retour, j'imagine.

II

Environ deux semaines après la mort d'Edward Spencer, le shérif Tanner convoqua Gary, Jordan et Chuck dans son bureau. Ils vinrent avec leurs parents – Gary et Chuck avec leur père, et Jordan avec sa mère – mais le shérif demanda à parler aux trois garçons en privé, et les trois parents acceptèrent. Tanner leur avait assuré que leurs enfants ne risquaient rien, et ils avaient confiance en lui.

Ils se retrouvèrent tous les trois assis sur de vieilles chaises en bois, face au bureau du shérif, et jetant des regards un peu mal à l'aise autour d'eux.

– Si je vous ai fait venir, commença Tanner, qui était assis derrière son bureau et les observait avec attention, c'est pour deux choses. D'abord, l'affaire Spencer. Je voulais que vous sachiez que l'enquête a conclu à la légitime défense. Il est bien clair pour tout le monde que cet homme était dangereux, et que le courage dont vous avez fait preuve est admirable. Bien sûr, votre attitude démontre aussi une bonne dose de bêtise, mais j'imagine qu'à votre âge, c'est naturel. Ce que j'essaie de vous dire, les garçons, c'est que vous n'avez rien fait de mal.

Sa voix s'était adoucie sur la dernière phrase, et ses yeux s'étaient posés sur Gary. Ce dernier sembla sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa.

– Bon, continua finalement le shérif, ceci étant dit, j'aurais une question à vous poser. L'enquête sur Edward Spencer est remontée jusqu'à plusieurs autres villes des alentours, et les enquêteurs ayant repris l'affaire aimeraient savoir pour qui travaillait Spencer, puisqu'il n'était visiblement qu'un des maillons de la chaîne, comme souvent dans ces cas-là... Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à me dire là-dessus ?

Les trois garçons s'entre-regardèrent. En fait, les yeux se portaient surtout vers Jordan, car le garçon avait déjà raconté à ses amis dans le détail le moment qu'il avait passé avec Spencer. Jordan tourna la tête vers le shérif. Il hésitait à ouvrir la bouche devant cet homme intimidant, qui le semblait encore plus derrière son imposant bureau.

– J'ai déjà parlé à ta mère, fit alors Tanner à l'intention de Jordan, elle dit ne rien savoir des employeurs de Spencer, il est le seul à qui elle ait eu affaire. Mais peut-être que Spencer t'a dit quelque chose, à toi...

– Pas... pas vraiment, hésita Jordan, qui se décida à parler, tout ce que je sais c'est qu'il a... reçu un coup de fil.

- De son employeur ?
- Il a dit que c'était son patron. Celui à qui il devait de l'argent.
- Hum hum, fit le shérif d'un air pensif, est-ce qu'il a dit son nom ?
- Non, Monsieur.
- Est-ce que tu peux me dire quoi que ce soit de particulier sur cet homme ?
Sur la conversation qu'ils ont eue... ?
- Il n'a pas dit grand-chose, dit Jordan, choisissant ses mots, j'ai entendu ce qu'il a dit, mais...
- Mais quoi ?
- C'est assez bizarre.

Le shérif fronça légèrement les sourcils.

- Dis toujours, fit-il, intrigué.

Jordan jeta un coup d'œil à ses amis, qui le fixaient sans rien dire, puis il lâcha :

- Il savait ce qu'il se passait. Il savait tout, alors qu'il n'était pas là.
- Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il savait, exactement ?

Jordan regarda à nouveau ses amis, et plus particulièrement Gary. Selon la version que le shérif Tanner connaissait, et celle qu'ils avaient donnée à tous les autres, en fait, Jordan avait été kidnappé par Spencer, il lui fallait donc être très prudent sur sa façon de présenter les choses, s'il ne voulait pas risquer que leur mensonge soit exposé. Jordan n'osait même pas imaginer la réaction de sa mère si elle apprenait que Jordan s'était volontairement mis dans cette situation périlleuse. Et que penserait la police de la mort de Spencer s'ils apprenaient que le premier de ses crimes contre eux, à savoir le kidnapping, n'avait jamais réellement eu lieu ?

- Quand j'étais avec Spencer, expliqua-t-il, j'ai... essayé de lui faire croire que je connaissais un endroit où il y avait de l'argent. Je voulais gagner du temps, j'espérais pouvoir m'enfuir ou alerter quelqu'un... Spencer semblait

sur le point de me croire et d'accepter de me suivre, quand son patron l'a appelé. Il lui a dit que je mentais, de ne pas me croire parce que je le menais droit dans un piège.

Jordan se tut, et regarda le shérif. Il avait l'impression que le mot *menteur* brillait en lettres fluorescentes sur son front, et la façon dont Tanner le fixait n'était en rien rassurante. Pourtant, lorsque le shérif parla, il s'avéra que l'histoire bancaire de Jordan était le dernier de ses soucis.

– Tu dis que cet homme savait que tu étais en train de mentir à Spencer... sans même être dans les parages ? Sans même être à Milford ou dans ses environs, pour autant qu'on le sache ?

Jordan hocha la tête.

– Tu es bien sûr que c'est ce qu'il a dit ?

– Certain, Monsieur.

Le shérif se cala dans son fauteuil, l'air pensif.

– En effet, dit-il lentement, c'est assez bizarre.

Il sembla réfléchir encore quelques instants à tout cela, avant de faire un vague geste de la main.

– De toute manière, ce n'est plus notre problème, n'est-ce pas ? dit-il avec indifférence, je rapporterai ce que vous m'avez dit à ceux que ça intéresse, et ensuite, en ce qui nous concerne, toute cette histoire sera terminée. Vous êtes d'accord avec moi ?

Ils hochèrent tous les trois la tête. Le shérif eut un sourire absent, puis se pencha en avant et posa les coudes sur le bureau, l'air à nouveau sérieux.

– Ce que j'ai à vous dire maintenant n'est pas une bonne nouvelle, pas pour vous en tout cas, et je sais bien que ça ne va pas vous plaire, mais je pensais que vous méritiez de l'apprendre autrement que par je ne sais quelles commères dans la rue.

Il se tût un instant, l'air de chercher par où commencer. Les trois garçons le regardaient avec une certaine appréhension, maintenant.

– Le comité de la ville s'est réuni il y a trois jours, pour discuter de cette affaire. J'imagine que vous êtes au courant que Ruth Marshall en est à la tête depuis plus de six ans maintenant.

Il dit cela d'un ton neutre, mais le léger durcissement de ses traits alors qu'il prononçait le nom de Ruth suggérait qu'il n'appréciait pas vraiment le fait qu'elle soit à ce poste. Ou peut-être ne l'appréciait-il pas, *elle*, tout simplement.

– Ce que vous ne savez peut-être pas, continua le shérif Tanner, c'est que cela fait presque un an que Ruth tente de convaincre le reste du comité de voter la démolition de la décharge de Milford. Cette décharge n'a plus servi depuis presque trois ans et, maintenant, selon les propres mots de Ruth Marshall, elle n'est plus qu'un énorme tas de déchets polluant le paysage. Jusqu'ici la majorité ne l'a jamais suivie, principalement parce que faire disparaître un si gros tas de déchets coûterait une fortune à la ville. Mais, après ce qu'il s'est passé le mois dernier...

Le shérif se tût et regarda les trois garçons face à lui.

– Ils vont détruire la décharge ? fit Gary avec stupeur.

– Ce qui est arrivé a donné de nouveaux arguments à Ruth, et durant le dernier comité elle a parlé du danger que représentait la décharge, en disant que l'accident dont Edward Spencer avait été victime aurait pu arriver à n'importe quel enfant jouant à l'intérieur...

– Ce qui est arrivé à Spencer n'était pas un accident, s'insurgea Gary, c'est moi qui ai fait tomber le tas de ferrailles sur lui, il n'y a aucun risque que ces trucs tombent par accident !

Le shérif le regarda d'un air désolé.

- La décision est déjà prise, dit-il doucement, je n'ai rien pu y faire à ce moment-là, et je ne peux plus rien y faire maintenant.
 - Ils vont détruire la décharge, fit Jordan, hébété.
 - Non, rétorqua Gary d'un air buté, non, ils ne peuvent pas faire ça.
 - Gary, il ne s'agit pas d'un terrain de jeu, même si c'est ce que vous trois en avez visiblement fait. Ruth a raison sur ce point, cet endroit n'est pas sûr, et il n'est pas sain non plus. Vous trouverez un autre endroit pour jouer, Milford est plein de lieux désertés.
- Aucun d'eux ne répondit. Têtes basses, ils étaient tous trois trop consternés pour parler.
- En quelle classe êtes-vous ? finit par demander le shérif, quatrième, troisième ?
 - Troisième, dit Chuck sans lever la tête, on est en troisième.
 - Alors c'est votre dernière année ici. Ensuite, vous devrez partir au lycée, laisser Milford derrière vous. Peut-être est-il tout simplement temps pour vous de dire au revoir à certaines choses, vous voyez, d'avancer.
 - Et si on ne veut pas avancer ? fit Jordan d'une petite voix.
 - Il le faudra quand même, répondit Tanner d'une voix douce, vous n'avez pas le choix.

III

Une fois arrivé devant chez Coleman, Tanner s'arrêta, coupa le moteur et se tourna vers Jordan.

- Tu sais, commença-t-il, je n'ai jamais eu l'occasion de te le dire, mais je me sens assez fier de la façon dont tu as tourné. Dieu sait que vous n'avez pas eu une vie facile, ta pauvre mère et toi, mais aujourd'hui, tu sembles avoir réalisé tes rêves, et les siens aussi.

– Oui, fit Jordan avec un sourire, je pense que j’ai eu de la chance.

Tanner secoua lentement la tête. Il regardait Jordan d’un air songeur.

– Quand je pense que tu ne voulais pas partir de Milford, et regarde le temps que ça t’a pris avant de te décider à y revenir !

Ils rirent tous deux.

– Peut-être que, inconsciemment, j’avais peur de ne plus réussir à repartir, si je venais, finit par dire Jordan.

– Peut-être, oui.

Il y eut un instant de silence, puis Jordan demanda :

– Vous pensez que j’ai eu tort ? De revenir ?

Bryce Tanner réfléchit à la question, puis il se pencha légèrement en avant et lâcha :

– Je ne pense pas que Chuck ait commis ces meurtres.

Jordan le dévisagea avec stupéfaction.

– Marshall a orienté l’enquête sur lui. Il n’a jamais pu sentir Chuck, et il était hors de lui. Il était bien trop proche du drame, il n’aurait jamais dû avoir son mot à dire, mais il l’a eu quand même. En ce qui me concerne, je trouve hautement invraisemblable qu’une seule personne ait pu tuer deux femmes à coups de hache avant même qu’elles n’aient eu le temps de faire le moindre mouvement. Sans même parler du fait que Chuck n’aurait jamais fait une chose pareille à une femme qu’il adorait littéralement, l’enquête est pleine d’invraisemblances de ce genre.

– Comme quoi ? demanda Jordan avec curiosité.

– Comme l’arme du crime, la hache, que l’on a retrouvée sur les lieux, pleine des empreintes de Chuck, seulement personne n’a la moindre idée d’où elle peut bien provenir. Chuck n’en possédait pas, et même si les enquêteurs ont conclu qu’il avait dû en acheter une dans l’un des magasins du coin, personne n’en a la moindre trace. Officiellement, la thèse est que

Chuck a eu un coup de folie en rentrant chez lui et en trouvant sa belle-mère avec sa femme, et qu'il les a tuées toutes les deux. Mais alors que faisait Chuck avec cette hache ?

Tanner secoua lentement la tête.

– Je ne suis pas censé savoir tout cela, bien sûr, mais j'ai gardé quelques contacts...

– Comment se fait-il que Chuck ait pu être condamné si vite, et à mort qui plus est, s'il y avait de tels trous dans le dossier ?

– Les Marshall, répondit Tanner avec un sourire amer, encore et toujours les Marshall. Sais-tu quel est le métier d'Harry Marshall, Jordan ?

– Pas vraiment, je sais juste qu'il est très riche et influent, c'est ce qui se disait quand j'étais gosse...

– Officiellement, c'est un industriel, il possède des tas d'usines un peu partout dans le monde, et vend aux plus grands. Sais-tu à quel point ce genre de personne est importante, au niveau politique ? Énormément. Harry Marshall connaît des tas de gens, des gens importants, et ces gens lui doivent des choses. Alors, quand Harry Marshall a besoin qu'un procès soit mené dans les plus brefs délais pour venger la mort de sa femme et de sa fille, des gens sont là pour s'en occuper. Le problème, c'est que quand on va trop vite, on loupe forcément des choses.

Jordan écoutait Tanner, de plus en plus consterné. Un sentiment d'injustice grandissait lentement en lui ; doublé d'autre chose : L'impression d'être en prison. Comment le moindre habitant de Milford pouvait-il garder l'illusion d'être un homme libre alors que quelqu'un d'aussi puissant qu'Harry Marshall possédait tout ce qui composait sa vie ? Bien sûr, il comprenait le chagrin des Marshall et leur désir de venger la mort des leurs, mais n'auraient-ils pas dû d'abord s'assurer d'avoir le bon coupable entre les mains ?

– Tout ça pour dire, reprit Tanner, qu’à la question, est-ce que tu as bien fait de revenir, ma réponse est oui. Il se passe des choses tout sauf normales à Milford, et personne ne semble vraiment s’en rendre compte, ou bien s’y intéresser. C’est souvent comme ça, ici, on s’occupe de ses affaires et on joue les aveugles, et quand quelque chose de grave arrive, tout ce qu’on sait faire c’est en parler au coin des rues et dans les bars en murmurant, « je savais que quelque chose ne tournait pas rond... » Personne n’agit, parce que personne ne se sent le droit de le faire. Les Marshall contrôlent tout, et ça aussi, c’est mauvais. Quelque chose doit être fait, quelqu’un doit secouer cette ville pour la réveiller, et vous, Gary, toi, et même Erik, vous avez toujours été du genre à faire exactement ça, n’est-ce pas ? Secouer les rues pour les faire réagir. C’est ce dont nous avons besoin, et c’est pourquoi tu as bien fait de revenir, Jordan. Milford a besoin de gens comme vous.

IV

Après être allé chercher ses médicaments à la pharmacie – en prenant soin d’y aller en voiture, cette fois – Jordan monta dans sa chambre et y resta jusqu’au soir, savourant simplement la fraîcheur qui y régnait. À sept heures, il descendit dans le restaurant et alla commander une bière au bar, avant de se diriger vers une table libre. Moins de dix minutes plus tard, Gary et Jo poussaient la porte.

– J’ai trouvé quelque chose ! fit Jo dans un murmure surexcité, alors qu’elle s’asseyait à la table.

– Du calme, Jo, tempéra Gary, on ne sait même pas si ça a quoi que ce soit à voir avec nous.

– Tu es grognon parce que j’ai trouvé quelque chose alors que tu m’avais dis qu’il n’y avait rien à trouver, répliqua Jo en lui tirant la langue.

Gary ne répondit rien, mais Jordan le vit esquisser un sourire. Un serveur vint prendre leurs commandes, puis Jordan tourna les yeux vers Jo.

– Qu’est-ce que tu as trouvé ? demanda-t-il.

– Eh bien, commença la jeune femme, pendant que Gary gérait ses devoirs d’adjoint au maire, j’ai obtenu de lui l’autorisation d’aller fouiner dans certains papiers municipaux...

– Ce qui, soit dit en passant, est parfaitement illégal, glissa Gary.

– ... et je me suis tout particulièrement intéressée aux allées et venues en ville ces derniers temps, continua Jo en ignorant l’interruption de Gary, ça pourra te surprendre, Jordan, mais en vérité très peu de gens quittent Milford, et encore moins viennent s’y installer.

– Ça ne me surprend pas du tout.

– Bref, j’ai voulu savoir si des gens étaient venus s’installer à Milford récemment, parce que je me suis dit que la personne qui vous en voulait, à supposer bien sûr qu’elle n’opère pas à distance, devait être arrivée en ville il y a peu de temps.

– Parce que sinon elle s’en serait prise à nous bien avant, fit Jordan, c’est ce que tu penses ?

Jo eut un sourire appréciateur.

– Tu piges vite, Jordan.

– Tu es remontée jusqu’à quand ?

– Vu que le meurtre d’Olivia et Ruth a eu lieu il y a environ six mois, je suis remontée à un an, pour faire bonne mesure.

– Et tu as trouvé beaucoup de monde ?

– Seulement six personnes, fit Jo d’un air ravi, trois d’entre elles sont une famille, un couple et leur enfant de quatre ans. Les trois autres...

Jo fouilla dans la poche de sa veste, et en sortit une feuille de papier pliée en quatre.

– Tu as imprimé l'un des papiers de la mairie ? fit Gary en fronçant les sourcils.

– Du calme, personne ne le saura jamais.

– J'espère bien, parce qu'au vu de l'affection que nous porte Jonas Marshall, il risque de sauter sur l'occasion pour nous faire pendre haut et court.

– Tu t'inquiètes trop, Gary, dit Jo en posant une main sur son épaule.

Puis elle déplia son papier, et le posa à plat sur la table. Jordan et Gary se penchèrent tous deux en avant pour l'étudier. C'était une liste de noms, mais comme Jordan voyait la feuille à l'envers, il lui était difficile de les déchiffrer.

– Et en quoi cette liste d'inconnus peut-elle nous être d'aucune utilité ? demanda Gary.

– Un peu de patience, Gary, lui intima Jo, nous ne faisons que commencer. Regarde, là, c'est un homme seul, qui a emménagé dans l'immeuble où tu as grandi. Ensuite, il y a une femme qui a acheté une maison sur South Street, et puis cet homme qui a ouvert une boutique du même côté, d'après ce que j'ai pu voir.

– Il est impossible de savoir si ces personnes représentent le moindre risque, fit remarquer Jordan.

– Pas pour l'instant, mais si nous nous concentrons sur ces trois personnes, et si nous observons un peu leur mode de vie, nous pourrions peut-être déceler quelque chose...

Elle remarqua le regard dubitatif de Jordan, et s'interrompit.

– Quoi ? dit-elle, ce n'est pas une bonne idée ?

– Ça me semble... un peu tiré par les cheveux, hésita Jordan.

– Ça ne veut pas dire que ça ne peut pas marcher.

– C'est vrai, ça pourrait marcher, mais...

Jordan jeta un coup d'œil vers Gary pour voir ce qu'il en pensait, et remarqua que ce dernier avait toujours les yeux fixés sur la feuille de papier, les sourcils légèrement froncés.

– Gary ? fit-il.

– Ce nom... dit lentement Gary, c'est bizarre, mais il me dit quelque chose.

– Lequel ? fit vivement Jo.

– Celui-là.

Il tendit la main et posa un doigt sous l'un des noms repérés par Jo. Jordan se pencha en avant et déchiffra le nom.

– Alice Vance... lut-il lentement.

Il y réfléchit un instant, puis secoua la tête.

– Il ne me dit rien, à moi.

– Est-ce que tu la connais ? demanda Jo.

– J'en sais rien, répondit Gary, l'air songeur, je n'arrive pas à me souvenir.

Mais ce nom me dit définitivement quelque chose, je l'ai déjà entendu.

– Durant les six derniers mois, ou avant ?

Gary réfléchit, puis secoua la tête d'un air impuissant.

– Je ne sais pas, avoua-t-il en se mordant la lèvre.

– Si tu la connais d'avant ça... commença Jo.

– Il y a des tas des raisons pour lesquelles j'aurais pu entendre son nom, la coupa Gary, si elle vient d'emménager, elle est peut-être passée à la mairie, pour une raison ou une autre, et peut-être même que je l'ai reçue moi-même...

– Ou peut-être que c'est autre chose, s'entêta Jo, un souvenir de ton passé, par exemple.

Gary poussa un soupir et se frotta la joue d'un air pensif. Il regarda Jordan.

– Il ne te dit vraiment rien, à toi, ce nom ?

– Non, répondit Jordan, catégorique, je n’ai jamais entendu parler de cette femme.

Gary détourna la tête. Il semblait frustré de ne pas réussir à remettre ce nom dans un contexte.

– Bon, fit Jordan, désireux d’alléger un peu l’atmosphère, et si on mangeait ?

Le reste de la soirée passa dans une ambiance plus légère, principalement parce qu’ils s’efforcèrent tous de ne plus reparler de leurs hypothétiques ennemis. Cependant, en vérité, personne n’était dupe ; malgré son apparente humeur joyeuse, Jo avait toujours en tête les noms listés sur sa feuille de papier, et Gary tentait probablement encore de se souvenir où il avait entendu le nom d’Alice Vance. Jordan, de son côté, avait pris la décision de mener sa propre enquête à ce sujet, en demandant son avis au quatrième membre de leur équipe. Celui qui n’était, pour le moment qu’un fantôme.

– Tu crois qu’on devrait suivre ces pistes ? lui demanda Gary alors qu’ils s’apprêtaient à se quitter.

Jo était allée aux toilettes et ils étaient seuls, debout près de leur table.

– Je ne sais pas vraiment, répondit Jordan, l’idée de Jo n’est pas si mauvaise, après tout.

– Mais rien ne dit que celui qu’on recherche vient seulement d’emménager, pour autant qu’on sache il a très bien pu toujours être à Milford, à ruminer ses crimes.

– Ou bien il n’a jamais mis les pieds à Milford, proposa Jordan, et il orchestre tout ça de loin.

Cela lui fit penser une nouvelle fois au mystérieux patron d’Edward Spencer, celui qui, à l’époque, avait prévenu le truand par téléphone alors même qu’il se trouvait très certainement à des kilomètres de distance. Un instant, il fut sur le point d’en parler à Gary, mais il vit Jo sortir des toilettes

et s'avancer vers eux, et il garda le silence. De toute façon, il était peu probable que cette vieille histoire ait quoi que ce soit à voir avec ce qui arrivait aujourd'hui.

– De quoi vous parlez ? demanda Jo.

– Rien de très important, répondit Gary, prête à y aller ?

– Je suis prête.

Elle les regarda tour à tour, et sembla sur le point d'ajouter quelque chose, avant de finalement y renoncer. Elle se pencha en avant, déposa un baiser sur la joue de Jordan, puis dit :

– On se revoit pour la prochaine partie de notre petite investigation, n'est-ce pas ?

– Probablement, répondit Jordan en hochant la tête.

– À très bientôt, alors.

V

Comme le shérif Tanner l'avait fait remarquer, l'année de la destruction de la décharge était aussi leur dernière année au collège. Les trois garçons savaient que, dans quelques mois, ils seraient probablement séparés. Jordan avait obtenu une bourse et profitait des économies que sa mère avait faites pendant des années pour lui ; il devait partir dans un lycée privé où il lui serait possible d'étudier la littérature et le dessin, deux de ses passions. Gary, lui, irait dans un autre lycée, lui aussi réputé ; celui où sa mère était allée. De son côté, Chuck, qui n'avait eu droit à aucune bourse et comptait surtout sur le sport pour s'en sortir, irait au lycée de Marysvale, une ville voisine. C'était l'école la plus proche de Milford, celle où beaucoup de jeunes de la ville allaient, et qui permettrait à Chuck de revenir

sitôt son diplôme en poche, probablement pour reprendre l'épicerie de son père.

Toutes ces choses étaient déjà plus ou moins arrangées, et avec l'annonce officielle de la destruction de la décharge, leur quartier général et le bastion de leur amitié, tous trois prirent pleinement conscience de cette réalité à laquelle ils avaient sciemment refusé de penser jusqu'ici : Leur enfance était terminée.

La destruction de la décharge fut planifiée à la mi-juillet, peu après la fête de l'indépendance. Ce soir-là, les garçons se réunirent et arpentèrent les rues avec leurs pistolets à eau améliorés (autrement dit remplis de peinture plutôt que d'eau) et repeignirent la ville tant et si bien que certains murs en gardèrent des traces pendant plusieurs années. Lorsque les habitants commencèrent à sortir de leurs maisons pour les incendier, et que certains tentèrent même de leur courir après pour leur donner une leçon, la bande se réfugia une dernière fois dans sa base secrète, qui n'était plus si secrète que cela, maintenant. Au moment où ils se retrouvèrent tous trois au milieu de la décharge, cet endroit qu'ils s'étaient aménagés et où ils se sentaient chez eux, l'atmosphère se transforma. De riieuse et joyeuse, elle devint soudain grave, presque solennelle. Le silence s'imposa subitement, alors que chacun d'eux regardait ce qui les entourait. Alors que son regard passait du vieux canapé dépouillé à la voiture désossée qu'ils avaient transformée en décapotable, puis aux pneus qui servaient de sièges, Jordan sentit une boule amère se former dans sa gorge.

– C'est de ma faute, dit-il d'une voix étranglée, je n'aurais jamais dû mener Spencer ici.

– C'est pas ta faute, répondit Gary.

Le ton qu'il avait employé était si calme et sincère qu'il suffit à retirer à Jordan une partie de sa culpabilité.

– C’était inéluctable. C’est comme le shérif l’a dit. Il fallait bien que ça arrive un jour.

Ils gardèrent encore le silence un moment, puis Gary sortit quelque chose de sa poche : Un briquet.

– Aidez-moi, dit-il en faisant un pas en avant.

Il se pencha et commença à arracher des morceaux du tapis – cela n’avait rien de difficile, il était complètement moisi – pour les rassembler en un petit tas. Après l’avoir observé faire pendant quelques secondes, Chuck et Jordan s’abaissèrent à leur tour pour l’aider. Une fois qu’ils eurent constitué un tas à peu près consistant – les trois quarts du tapis y étaient passés – Gary alluma son briquet et enflamma les morceaux de cuir et laine mêlés. Il les fit asseoir en cercle autour du feu. Pendant un instant, personne ne dit rien. Ils se dévisageaient en silence à la lueur du feu, ressentant plus que jamais la solennité de ce moment. Pour Jordan c’était comme si le monde entier s’était arrêté de tourner, comme si tout était sur pause. Il sentait qu’il leur fallait profiter de ce calme, de cette paix et de cette immobilité, parce que cela ne durerait pas plus de quelques minutes.

– Vous devez me promettre quelque chose, dit finalement Gary.

Il était juste en face de Jordan, et les ombres des flammes qui dansaient sur son visage le faisaient paraître plus vieux et plus sérieux.

– Vous devez me promettre que, quoi qu’il arrive par la suite, quoi qu’on devienne et quelle que soit notre vie, on pourra toujours compter l’un sur l’autre comme aujourd’hui.

Ils se regardèrent un instant, puis Chuck leva sa main à plat au-dessus du feu.

– Je promets, dit-il, quoi qu’il vous arrive vous pourrez m’appeler, et je vous aiderai.

– Oui, fit Jordan en hochant la tête, moi aussi. Je promets d’aider, si l’un de vous en a besoin, que ce soit demain ou dans vingt ans.

Il leva la main et la posa sur celle de Chuck. Avec un sourire, Gary recouvrit de sa main celle de ses deux amis. Ils se regardèrent, avec l’impression de suivre un rituel ancestral, le plus important de toute leur vie.

– Je promets, dit Gary à son tour, quoi qu’il vous arrive, venez me voir et je vous aiderai.

– Les Trois Mousquetaires, fit Chuck avec un sourire.

Gary hocha la tête.

– Amis pour toujours, dit-il d’un ton grave.

– Pour toujours, répétèrent Chuck et Jordan en chœur.

Et ce moment, cet instant suspendu dans le temps, resterait gravé dans leur mémoire toute leur vie, aussi important qu’un pacte signé avec eux-mêmes.

Quelques semaines plus tard, des bulldozers vinrent retirer les monticules de déchets qui avaient composés les reliefs de leur territoire, et la décharge disparut, remplacée par un terrain vague. Début août, la mère de Gary mourut. Le temps de leur insouciance était définitivement derrière eux.

VI

Seul dans sa boutique sombre, le brocanteur était derrière le comptoir, occupé à prendre des notes sur un cahier. Le cahier était énorme, et les premières pages jaunies et écornées laissaient penser qu’il avait commencé à écrire là-dedans il y avait pas mal d’années, déjà.

Sourcils légèrement froncés, Eldred semblait profondément concentré sur ses notes. Les mots qu’il écrivait à l’encre noire auraient été parfaitement illisibles pour quiconque d’autre que lui, tellement l’écriture était

alambiquée. On aurait même pu se demander si ces lettres provenaient vraiment d'un alphabet existant, ou s'il ne l'avait pas inventé lui-même.

Soudain, Eldred s'arrêta et leva la tête. Son regard faisait face au vide, et pourtant quiconque l'observant aurait pu jurer qu'il voyait bel et bien quelque chose, qu'il le regardait attentivement, même. Au bout de quelques secondes, le brocanteur reposa son stylo, se détourna et souleva le rideau qui dissimulait l'arrière-boutique. Ici, encore plus de bric-à-brac que de l'autre côté, des objets qui avaient servis jadis, et qu'Eldred attendait désormais le moment propice pour ressortir. L'homme se dirigea droit vers le téléphone posé sur une table haute d'aspect ancien. Son ombre, longiligne et immense, dansa sur le mur du fond alors qu'il passait devant la fenêtre qui donnait directement sur le soleil couchant. Eldred décrocha le téléphone, composa un numéro, et attendit. On ne mit pas longtemps à répondre.

– Tenez-vous prêts, dit-il sans préambule.

Il écouta la réponse de son interlocuteur puis, de sa voix grave, dit :

– Je vous recontacterai lorsque la voie sera libre. Vous entrerez et agirez comme convenu.

Un nouveau bref silence, alors que l'interlocuteur émettait une remarque. Un sourire aussi fin qu'une lame de rasoir se dessina sur les traits du brocanteur.

– Je le saurai, c'est tout.

Chapitre 13

I

Il était à peine neuf heures lorsque Jordan prit sa voiture pour se rendre au *Chapeau Melon*. Il espérait que le restaurant serait encore ouvert ; il n'avait aucune idée d'où vivait Erik. À cette heure le soleil était presque entièrement descendu derrière les collines qui entouraient la ville, et l'air s'était agréablement rafraîchi.

Les lumières étaient allumées dans le restaurant, il poussa donc la porte pour y entrer. Il n'y avait plus aucun client et le barman – celui que Bryce Tanner avait appelé Tim – était occupé à mettre les chaises sur les tables.

– Désolé, on est fermé, dit-il sans relever les yeux.

– J'espérais parler à Erik, expliqua Jordan.

Tim leva les yeux, et sembla le reconnaître.

– Ah, fit-il, il est derrière, à la cuisine. Allez-y, si vous voulez.

Jordan le remercia d'un hochement de tête et s'avança jusqu'au bar, qu'il contourna pour pousser la porte de la cuisine. Il se retrouva dans une pièce assez petite et dénuée de fenêtres, d'une propreté éclatante. Erik lui tournait le dos, occupé à compter une pile de steak congelés, avant de prendre des notes sur un carnet posé sur l'élément en inox. En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna.

– Jordan ! dit-il avec surprise.

– Salut, Erik, je ne te dérange pas ?

– Pas du tout, qu'est-ce qui t'amène ici à cette heure ? Tout va bien ?

– Tout va très bien. Mais tu m'as dit que tu aimerais rester au courant des dernières avancées de notre petite enquête, et je pensais que, peut-être, tu

pourrais nous aider.

– Je t’écoute, fit Erik, laisse-moi juste ranger ça dans le congélo...

Il se retourna et prit la pile de steaks posés sur la table, puis se tourna vers une épaisse porte munie d’une large poignée. Lorsqu’il l’ouvrit et que Jordan vit de la fumée blanche s’échapper, il comprit qu’il devait s’agir de la chambre froide.

– Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Erik tout en entrant dans la pièce.

– Peut-être, fit Jordan en avançant jusqu’à l’encadrement de la porte.

La fraîcheur de la pièce lui donna des frissons, mais elle avait aussi quelque chose d’agréable, après la chaleur de four de la ville.

– Jo, la petite amie de Gary, a repéré quelques noms, et je me suis dit que certains te diraient peut-être quelque chose.

Erik était au fond de la pièce et rangeait soigneusement ses steaks dans un carton.

– Quels noms ? demanda-t-il.

– Je ne les ai pas tous en tête, expliqua Jordan, mais il y en a un qui...

À ce moment-là, Erik accrocha accidentellement avec son coude l’une des boîtes qui se trouvaient derrière lui. Celle-ci glissa de l’étagère, et tomba avec un bruit sourd, déversant au sol son contenu. Erik poussa un juron sonore et abandonna ses steaks dans un coin de l’étagère pour aller ramasser la viande qu’il avait fait tomber. Jordan s’avança dans la pièce réfrigérée pour aider son ami. Il s’agenouilla face à lui et commença à récupérer les sachets de viande pour les remettre dans le carton.

– Alors, ce nom ? demanda Erik.

– C’est Alice, dit Jordan, Alice Vance. Gary dit que le nom lui dit quelque chose, mais il n’a pas réussi à...

Jordan s'interrompit en voyant qu'Erik s'était immobilisé, sourcils légèrement froncés. Au loin, ils entendirent la porte du restaurant claquer. *Probablement le barman qui rentre chez lui*, pensa vaguement Jordan.

– Quoi ? demanda-t-il à Erik.

– Pas étonnant que le nom dise quelque chose à Gary, répondit-il en levant les yeux, cette femme a vécu dans le même immeuble que lui. Je me souviens d'elle, elle habitait au même étage que moi...

– Qu'est-ce que tu sais sur elle ? demanda Jordan.

– Pas grand-chose, dit lentement Erik, elle devait avoir une vingtaine d'années, quand j'en avais treize. Elle vivait avec son mari, ou son petit ami. Et je crois qu'elle était...

À ce moment-là, un bruit sourd se fit entendre derrière eux. Jordan tourna la tête juste à temps pour voir la lourde porte du congélateur se refermer.

– Non, fit Erik dans un murmure de stupeur.

Il se redressa et courut jusqu'à la porte. Il l'atteignit au moment où elle claquait contre le mur, et posa les paumes à plat sur le métal froid. Mais il eut beau pousser de toute ses forces, celle-ci ne bougea pas d'un pouce. Elle s'était refermée, les piégeant à l'intérieur. Erik lança un regard horrifié à Jordan, puis se mit à frapper du poing sur la porte.

– Eh ! hurla-t-il, on est là-dedans, ouvrez-nous !

– Comment ça a pu arriver ? demanda Jordan en le rejoignant.

– Pas tout seul, ça c'est sûr, lui répondit Erik, la porte est munie d'une sécurité, le seul moyen de la bloquer c'est en relevant la poignée.

Jordan observa la porte et vit qu'il n'y avait aucun moyen de l'ouvrir de l'intérieur. Un frisson le parcourut, alors qu'il comprenait à quel point leur situation était alarmante. Soudain, il crut entendre du bruit de l'autre côté, et il posa une main sur l'épaule d'Erik. Ce dernier s'immobilisa en lui lançant

un regard interrogateur. C'est alors qu'une voix s'éleva depuis l'autre côté, comme si elle avait attendu d'avoir toute leur attention pour parler.

– Ceci est le paiement de votre dette, dit la voix d'un ton caverneux.

Ils entendirent ensuite des bruits de pas qui semblaient s'éloigner, et comprirent que l'inconnu qui venait de les enfermer dans la pièce réfrigérée s'apprêtait maintenant à les y abandonner.

– Attendez ! hurla Jordan, qui êtes-vous ? De quelle dette parlez-vous ?

Il n'y eut bien évidemment aucune réponse. Ils entendirent la porte de la cuisine s'ouvrir et se refermer puis, quelques secondes plus tard, la porte d'entrée claqua de nouveau. Les yeux agrandis par la panique qui le gagnait, Erik se tourna vers Jordan.

– On est piégés ici, lâcha-t-il.

II

– Tu crois que c'est l'un des types qui t'as tabassé ? demanda Erik.

– Il y a des chances, répondit Jordan en fouillant dans sa poche.

Il en sortit son téléphone portable. PAS DE SIGNAL, disait un message envahissant tout l'écran.

– Merde, fit Jordan dans un murmure frustré.

Le téléphone à la main, il commença à se déplacer dans la pièce tout en regardant attentivement le haut de l'écran, dans l'espoir de voir apparaître quelques barres de réseau.

– Les murs sont bien trop épais, dit Erik.

Le dos contre la porte, il croisait les bras sur sa poitrine dans une tentative pour se réchauffer. Contrairement à Jordan, qui avait au moins une veste légère sur lui, Erik ne portait qu'un simple tee-shirt à manches courtes.

– J’arrive pas à croire ce qui vient d’arriver, continua-t-il en secouant la tête, comment ce type a-t-il pu entrer aussi facilement dans le restaurant ? Et qu’est-ce qu’il comptait faire, qu’est-ce qu’il aurait fait si nous n’avions pas été là-dedans ?

Jordan ne put que secouer la tête, bien incapable de fournir une réponse à son ami.

– Qu’est-ce qu’il entendait par « ceci est le paiement de votre dette » ? Quelle dette ?

Jordan s’arrêta de parcourir la chambre froide et regarda Erik.

– Je ne sais pas, fit-il lentement, ce que je me demande, c’est à qui il parlait exactement ; seulement à moi, ou bien à nous deux ?

– Ça a une importance ? demanda Erik.

– Oui, expliqua patiemment Jordan, parce que si le type qui est derrière tout ça t’en veut à toi aussi, alors ça signifie que ce n’est pas uniquement nous, notre ancienne bande.

– Sauf si l’on considère que j’en ai fait partie, proposa Erik, pendant un très court instant...

– Tu crois que...

Soudain, le téléphone de Jordan émit un petit bip dans sa main. Il baissa vivement la tête, et vit qu’une unique barre était apparue dans le coin droit. Elle clignotait, l’air de ne pas savoir si elle devait rester ou bien disparaître. Avec précaution, Jordan se rendit dans le répertoire.

– Tu as le numéro de quelqu’un de Milford, là-dedans ? demanda Erik.

– J’ai celui de Gary.

Une fois qu’il eut trouvé le nom de son ami, Jordan appuya sur le bouton d’appel, et attendit. Il y eut un moment d’attente, puis l’inscription ECHEC DE L’APPEL apparut. Jordan poussa un nouveau juron.

– Essaie de lever le bras, intervint Erik, là, vers la bouche d’aération.

Jordan suivit le regard d'Erik et vit, au-dessus de sa tête, une plaque d'aération carrée d'où sortait de l'air froid. Il s'en approcha et leva lentement le bras dans sa direction. La barre de réseau réapparut, clignota deux fois, puis sembla se stabiliser. Tout en s'efforçant de rester dans cette position, Jordan appuya à nouveau sur la touche d'appel. Après un temps qui leur parut incroyablement long, la communication sembla enfin s'établir, et en mettant le haut-parleur Jordan put entendre la sonnerie commencer à s'égrener.

– Allez, Gary, murmura-t-il, dépêche-toi de répondre.

Les bras toujours étroitement serrés sur la poitrine, Erik s'était rapproché et regardait lui aussi le téléphone portable avec espoir. De la buée sortait de leur bouche à chaque respiration, et Jordan commençait à avoir la désagréable impression que ses poumons gelaient de l'intérieur chaque fois qu'il inspirait cet air glacial. Il semblait faire soudain bien plus froid, là-dedans, et il se demandait sérieusement si, non content de les enfermer dans ce congélateur, le type n'en avait pas profité pour baisser la température au maximum.

Finalement, on décrocha enfin le téléphone. La voix de Gary se fit entendre, très faible et très lointaine.

– Allô ?

– Gary, fit Jordan, c'est moi, j'ai...

– Jordan ? fit Gary, la voix entrecoupée de grésillements, c'est bien toi ? Je t'entends à peine, où...

Il y eut soudain un gros blanc, et l'espace d'un instant ils crurent que la communication venait d'être coupée. Mais les grésillements revinrent, suivis par la fin de la phrase de Gary.

– ... se passe ?

– Gary il faut que tu viennes au *Chapeau Melon*, fit Jordan en haussant la voix pour se faire entendre, tu as compris ? Le restaurant, celui où travaille Erik, il faut que tu...

Soudain, les grésillements furent remplacés par une série de bips, suivis par le sifflement continu de la ligne coupée. Jordan appuya une nouvelle fois sur la touche d'appel, mais cette fois le message ECHEC DE L'APPEL apparut presque aussitôt. Découragé, il baissa le bras, et lança un regard à Erik.

– Tu crois qu'il a compris le message ? demanda celui-ci.

– Je ne sais pas. J'espère, parce que sinon...

Ils se regardèrent tous deux d'un air sombre, puis Erik esquissa un sourire crispé.

– Si on m'avait dit que je mourrais de froid à Milford ! s'exclama-t-il.

Jordan eut un rire sans joie.

– J'imagine qu'il n'y a pas de quoi se réchauffer, là-dedans ? fit-il en commençant à remonter l'allée.

– Non, il n'y a rien à part de la bouffe congelée.

Erik le dépassa et alla s'asseoir sur un carton, contre le mur de gauche. Il claquait des dents et était très pâle, ce qui faisait ressortir la cicatrice sur sa tempe. Jordan, quant à lui, avait l'impression d'être littéralement en train de congeler sur place. Chaque inspiration qu'il prenait lui écorchait la gorge comme des morceaux de glaçons, et l'air qui remontait dans ses narines semblait lui geler le cerveau.

– Je crois que j'ai jamais eu aussi froid de ma vie, dit Erik, au moins, toi, tu t'es un peu plus habitué, en vivant à New York...

– À New-York, quand il fait froid, je me couvre un peu plus que ça. Et puis je ne suis même pas sûr qu'il ait jamais fait si froid. Jusqu'à combien il peut descendre, ce congélateur ?

– Moins vingt-cinq degrés, répondit Erik d'un ton abattu.

Jordan vint s'asseoir à ses côtés. Il se sentait faiblir de secondes en secondes. Ses paupières semblaient avoir très envie de se fermer, ce qu'il interpréta comme un mauvais signe.

– J'imagine qu'il n'y a pas de bouton de réglage de la température, dit-il.

– Il y en a un, répondit Erik avec un sourire amer, de l'autre côté.

Il y eut un silence. Évidemment, se disait Jordan, ceux qui avaient conçu ce genre de pièces ne l'avaient pas fait pour qu'autre chose que des aliments y restent.

– J'aurais pourtant cru que passer à deux doigts de la mort une fois serait suffisant pour toute une vie, dit Erik d'un ton amusé.

Jordan lui lança un regard. Erik avait parlé d'une voix grelottante, les dents serrées, et Jordan pouvait voir clairement les frissons qui le parcouraient. Il était resté le même, en grandissant, il avait toujours cette allure frêle, cette impression que le moindre souffle de vent pouvait le faire tomber.

Parce qu'il voulait qu'Erik continue de parler, de manière à les empêcher tous deux de sombrer dans la torpeur, il demanda :

– Est-ce que c'est vrai, ce qu'ils racontent ? À propos de la grande lumière blanche, de la sensation de bien-être qui nous envahit...

Erik eut un petit rire.

– Je ne sais pas pour les autres, mais moi je n'ai rien vu de tout ça. Tout ce dont je me souviens, c'est...

Il s'interrompit, hésitant à continuer.

– Quoi ? voulut savoir Jordan.

– Je me souviens de la voix de Gary, fit Erik d'un ton lent. Juste après être tombé, tu sais ? Je n'avais plus conscience de rien, ni de l'endroit où je me trouvais, ni de mon propre corps. Je ne ressentais plus rien, et je ne voyais plus rien, je ne sais même pas comment je peux me souvenir de ces

sensations-là, parce que, selon toutes probabilités, j'étais inconscient, à ce moment-là. On n'est pas censé se souvenir de ce qu'on ressent lorsqu'on est inconscient, n'est-ce pas ?

Jordan secoua lentement la tête. Lui-même n'avait gardé aucun souvenir des quelques jours de coma dont il avait fait l'expérience. Il avait simplement eu l'impression de faire un bond, dans le temps et dans l'espace, depuis cette ruelle sombre jusqu'au lit d'hôpital où il s'était réveillé. Pas de tunnel ni de lumière blanche.

– Je me souviens avoir eu peur, vraiment peur, continuait Erik, et je me souviens de la voix de Gary. Je n'ai aucune idée de ce qu'il me racontait, soit je n'ai pas réussi à le comprendre, soit je ne m'en souviens plus. Tout ce que je sais c'est que j'entendais sa voix, quelque part, tout près de moi. Ce simple son, c'était comme... ça me replaçait dans l'espace, en quelque sorte, tu vois ce que je veux dire ? Je ne voyais rien mais je savais que Gary était là, tout près, et du même coup ça me disait où moi j'étais. Je crois que je me suis raccroché à cette voix. Je crois qu'elle m'a empêché de sombrer pour de bon.

Erik se tût un instant, puis laissa échapper un rire un peu tremblant.

– Écoute-moi parler, on dirait un de ces espèces de gourous New-age... Je ne savais pas que le froid pouvait rendre aussi délirant.

Il poussa un soupir tremblotant qui étala une buée blanche devant son visage, puis laissa aller sa tête en arrière et ferma les yeux. Jordan n'avait même plus conscience de frissonner, tout son corps s'engourdissait progressivement, devenait insensible. Il essaya de réfléchir au temps qui avait passé depuis son coup de fil à Gary. Cinq, dix minutes ? Ou peut-être était-ce quinze... Combien de temps fallait-il à Gary pour se rendre au *Chapeau Melon*, à supposer qu'il ait compris le message ? Vue l'allure à

laquelle il avait l'habitude de rouler, sûrement pas plus de cinq minutes...
S'il avait compris le message...

– Elle était enceinte, fit soudain Erik, tirant Jordan d'un assoupissement dans lequel il n'avait même pas eu conscience de sombrer.

– Qui ça ? demanda-t-il d'une voix faible.

– Cette femme, Alice Vance. Je m'en souviens, je me souviens de son ventre quand elle sortait de son appartement, quand je la croisais dans les couloirs...

Erik parlait d'un ton rêveur, comme s'il revoyait la scène derrière ses paupières closes.

– Et qu'est-ce qu'elle est devenue ? demanda Jordan.

Il se rendit compte qu'il parlait d'un ton atrocement lent, comme si sa mâchoire avait du mal à bouger.

– Je ne sais pas. Je crois qu'elle est partie. Je crois que personne n'a jamais su où elle était passée.

III

Le coup de fil passé par Jordan à Gary avait laissé ce dernier perplexe. Il n'avait quasiment rien compris à ce que son ami lui disait, mais il avait senti de la détresse et de l'urgence dans sa voix, aussi n'hésita-t-il pas longtemps avant de décider de prendre sa voiture pour tenter de comprendre de quoi il retournait. Alors qu'il montait derrière le volant, Gary se demandait encore pourquoi la ligne était si mauvaise lors de ce coup de fil. Il avait tenté de rappeler Jordan sitôt leur communication coupée, mais n'avait plus réussi à le joindre. Jordan était à Milford, probablement pas à plus de quelques centaines de mètres de lui, alors

comment expliquer l'impossibilité de le joindre au téléphone ? Pour autant qu'il le sache, ce genre de problème ne s'était jamais manifesté en ville...

Parmi les mots que Gary était parvenu à saisir, il y en avait un qui avait retenu son attention, bien qu'il ne fut pas sûr que Jordan ait dit ce qu'il avait cru comprendre. Ce mot était *melon*. À sa connaissance, cela ne pouvait se référer qu'à une seule chose, ici. Gary se rendit donc sans attendre – et quasiment sans jamais freiner avant d'être arrivé – au *Chapeau Melon*. Qu'est-ce que Jordan avait voulu lui dire à propos de ce restaurant ? Était-il ici, et, si oui, pourquoi ?

Tout en se garant, Gary jeta un coup d'œil à l'heure. Il était plus de neuf heures, et on était en pleine semaine, ce qui signifiait que le restaurant était très probablement fermé. Gary sortit de sa voiture et s'approcha de la vitre, pour constater qu'il avait vu juste ; il n'y avait aucune lumière à l'intérieur et, pour autant qu'il pût en juger, pas âme qui vive non plus. Il fit volte-face et remarqua une voiture garée non loin. Il lui semblait que c'était celle de Jordan, en tout cas la même marque, mais il ne connaissait pas assez bien la voiture de son ami pour en être certain. Gary regarda à nouveau vers le *Chapeau Melon*, hésitant.

Il observait l'intérieur du restaurant, plongé dans ses réflexions, lorsqu'une voix s'éleva derrière lui.

– Il est là-dedans.

Gary se retourna. Face à lui, son vélo de course arrêté juste devant sa voiture, se tenait le garçon aux cheveux décolorés par le soleil qui traînait souvent dans sa rue avec ses copains ; celui qui l'avait renseigné sur les allées et venues dans cette même rue au moment où sa maison avait brûlée.

– Qui ça ? demanda-t-il.

– Votre ami, répondit l'enfant, c'est lui que vous cherchez, non ?

Il parlait sur un ton d'évidence, comme s'il était parfaitement au courant de ce qu'il se passait dans la tête des gens, et cela fit sourire Gary. Son sourire s'effaça rapidement, cependant, alors qu'il prenait conscience de ce que l'enfant venait de dire.

– Tu l'as vu entrer ici ?

– Oui, acquiesça le garçon, j'étais devant chez moi.

Il fit un signe de tête vers une maison située à quelques mètres, presque en face du restaurant.

– Je l'ai reconnu, continuait-il, j'ai cru qu'il ne pourrait pas entrer, parce que le restaurant est censé être fermé à cette heure, mais il est entré quand même.

– C'était il y a combien de temps ?

Il haussa les épaules.

– Je sais pas. Peut-être vingt minutes.

– Et tu ne l'as pas vu ressortir ? voulut savoir Gary.

– Hum hum, fit le garçon en secouant la tête, il n'est pas ressorti, j'en suis certain.

Gary jeta un regard de l'autre côté de la vitre, de plus en plus perplexe.

– Quelqu'un d'autre est venu, dit alors le garçon.

Gary tourna vivement la tête vers lui. L'enfant laissa échapper un sourire, apparemment ravi de détenir autant d'informations précieuses pour son interlocuteur.

– Qui c'était ? demanda Gary.

– Je ne sais pas, je ne le connais pas. Il est entré juste après que Tim, le barman, soit parti, et il est ressorti pas plus de cinq minutes après.

Gary fronça les sourcils. Il aimait de moins en moins cette histoire.

– Ce type, continua le garçon, il était bizarre, je crois pas qu'il était d'ici. Il m'a fait penser à...

– À quoi ?

– À un rugbyman, ou un catcheur. Je sais que ça peut paraître idiot, mais c'est ce que j'ai pensé. Ce genre de types musclés qu'on ne voit qu'à la télé, d'habitude, vous voyez ?

Gary hocha la tête, puis se tourna à nouveau vers le restaurant. Il tendit la main vers la poignée de la porte, hésita, puis tenta de l'actionner. Elle n'était pas fermée à clef, et s'ouvrit sans peine. Gary resta un moment sur le seuil, puis tourna les yeux vers le garçon, qui l'observait avec beaucoup d'intérêt.

– Je te remercie, lui dit-il, tu m'as beaucoup aidé, encore une fois.

– De rien, fit l'enfant avec un large sourire empreint de fierté.

– Maintenant, continua Gary, je crois que tu ferais mieux de rentrer chez toi. Le sourire de l'enfant s'effaça.

– Vous êtes sûr ? tenta-t-il, je pourrais vous aider, peut-être...

– Je crois que ça devrait aller, à partir d'ici.

Le garçon hésita un moment. Sa curiosité le poussait certainement à traîner encore un peu dans le coin, mais il finit par hocher la tête d'un air résigné.

– Comme vous voulez, soupira-t-il, je devrais déjà être chez moi, de toute façon...

Sur ces mots, il mit les pieds sur ses pédales et opéra un demi-tour au milieu de la route pour retourner vers sa maison. Gary entra dans le restaurant, et referma la porte derrière lui. Il s'avança ensuite au milieu de la pièce principale, et regarda autour de lui.

– Jordan ? appela-t-il.

IV

Jordan ne tremblait plus, comme si son corps était trop lourd pour ça maintenant. Et c'était exactement l'impression qu'il avait, d'être *lourd*, comme recouvert d'une couche de glace, peut-être. Ce poids sur sa poitrine – *dans* sa poitrine, bloquant directement ses poumons – l'empêchait de respirer correctement. Son souffle avait quelque chose de saccadé, depuis quelques minutes, de sifflant, aussi. Ils ne disaient plus rien, ni lui ni Erik, et d'ailleurs Jordan n'était même pas sûr que son ami soit encore conscient. La première fois qu'il avait vu Erik dodeliner de la tête, il l'avait secoué pour le faire se réveiller, lui intimant de tout faire pour ne pas s'endormir... Mais maintenant, il avait déjà bien trop de mal à se maintenir lui-même éveillé pour pouvoir encore prendre soin d'Erik.

Il songea à se lever, se secouer un peu pour aider le sang à circuler dans ses membres congelés, mais sut tout de suite que ses jambes ne le supporteraient pas. Il s'écroulerait face contre terre et ne parviendrait jamais à se relever. *Elle était enceinte*, songea-t-il vaguement, tout en se sentant dériver vers le sommeil, ou vers autre chose, *elle vivait dans l'immeuble, l'immeuble...* C'est alors qu'il entendit les appels de Gary. Il prononçait son nom, et sa voix parvint finalement à percer sa conscience. Pendant un affreux moment, il crut qu'il ne parviendrait pas à lui répondre, que son corps l'avait abandonné et qu'il n'était maintenant qu'un prisonnier à l'intérieur, incapable de bouger ou d'émettre le moindre son. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à entrouvrir les yeux.

– Gary, on est là, dit-il.

Mais alors qu'il avait voulu hurler ces mots à l'adresse de son ami, il ne parvint qu'à les prononcer dans un murmure à peine audible. Il fallait qu'il reprenne ses esprits, il fallait qu'il attire Gary jusqu'ici, par n'importe quel moyen... Son regard vague parcourut la pièce. Rien que des étagères, et dessus, rien que des cartons remplis de viande, c'était en tout cas ce

qu'avait dit Erik. Mais là, juste devant lui, ce n'était pas des steaks qu'il apercevait, dépassant d'un carton ouvert. C'était des ustensiles de cuisine, toutes sortes d'ustensiles allant du couteau de cuisine à la louche. Et la plupart de ces ustensiles étaient en fer.

Jordan voulut se lever, mais ne fit d'abord que l'imaginer, alors que son corps restait désespérément immobile. Au bout de quelques secondes, ses pieds se décidèrent finalement à bouger. Après avoir patiné un instant inutilement sur le sol, il parvint à se redresser. Il tenta de se mettre debout, mais ses jambes étaient vraiment trop lourdes, c'était comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre, comme si elles n'étaient pas reliées à son cerveau. Il se laissa donc tomber en avant et, à quatre pattes, rampa jusqu'à l'étagère. Il entendait toujours Gary l'appeler, sa voix se rapprochait puis s'éloignait tandis qu'il faisait le tour du restaurant. Il n'allait pas tarder à penser qu'il n'y avait personne, et s'en aller.

Après une quinzaine de secondes qui lui parurent durer une éternité, Jordan parvint à atteindre l'étagère située à moins d'un mètre de lui. Il s'y agrippa comme un homme en train de se noyer. Il se sentait ridiculement essoufflé après ces quelques pas de bébés qu'il venait de faire. Le poids dans sa poitrine était plus que jamais présent, menaçant chaque fois de bloquer sa respiration pour de bon et de l'étouffer. Une fois qu'il eut retrouvé un semblant de souffle, Jordan leva les bras, posa les mains à plat sur le carton rempli d'ustensiles de cuisine, et se mit à pousser de toutes ses forces. Le carton n'était pas lourd du tout et il glissa sans effort de l'étagère, avant de basculer et de tomber au sol. Son contenu se répandit sur le carrelage, provoquant un tintamarre de ferraille semblable à des centaines de clochettes. Avec un gémissement de soulagement, Jordan se laissa aller contre l'étagère et ferma les yeux, épuisé.

V

Gary avait fouillé le restaurant de fond en comble, ou en tout cas c'était ce qu'il lui semblait, et il revenait au centre de la pièce lorsqu'il entendit un fracas perçant provenant de derrière la porte de la cuisine. Cela lui fit penser à des couverts qui s'éparpillaient sur le sol. Il tourna la tête en direction du bruit. Il avait déjà jeté un coup d'œil dans cette pièce lors de son inspection, sans rien voir du tout. Mais il semblait qu'il avait mal regardé...

Gary retourna dans la petite pièce, et chercha à comprendre d'où provenait le bruit qu'il venait d'entendre. La cuisine était toujours aussi immaculée que la première fois qu'il y était entré, il y avait quelques minutes, et bientôt il dû se rendre à l'évidence : ce qu'il avait entendu ne pouvait provenir que d'un seul endroit, le seul qu'il avait négligé d'inspecter jusqu'ici ; la chambre froide. Sans attendre, il s'avança vers la lourde porte en fer et actionna la poignée. Il y eut un bruit semblable à celui que fait une bouteille de boisson gazeuse lorsqu'on l'ouvre, et une épaisse buée blanche s'écoula par l'entrebâillement. Gary sentit aussitôt le froid glacial qui régnait à l'intérieur, et qui l'enveloppa comme s'il voulait l'attirer à lui. Il ouvrit la porte en grand, et poussa une exclamation stupéfaite. Jordan était là, affalé contre une étagère et l'air inconscient. Face à lui se trouvait Erik, lui aussi inconscient et d'une pâleur bleuâtre préoccupante. Gary se précipita dans la chambre froide et s'agenouilla auprès de Jordan. Ce dernier ouvrit alors les yeux.

– Te voilà enfin, articula-t-il d'une voix pâteuse.

– Je vais te sortir de là, dit Gary en passant le bras de son ami autour de ses épaules, tu peux marcher ?

– Si tu m'aides, oui.

Gary le souleva, et Jordan se remit difficilement sur ses pieds en s'appuyant de tout son poids sur Gary au point de le faire vaciller. Lorsque ce dernier eut retrouvé son équilibre, il commença à traîner à demi Jordan vers la porte. Une fois sorti de la chambre froide, il fit asseoir son ami contre le mur et retourna chercher Erik. Il le secoua, mais ne parvint pas à le réveiller, il entreprit donc de l'attraper sous les bras pour le déplacer en le traînant. Heureusement, Erik n'était pas bien lourd et cela ne prit pas très longtemps. Une fois les deux hommes sortis de la chambre froide, Gary attrapa la porte et la referma.

– Gary, Erik... marmonna Jordan, dont les sensations revenaient lentement dans sa mâchoire.

– Je m'en occupe, fit Gary en s'agenouillant auprès d'Erik.

Il passa un doigt sous son menton pour chercher son pouls, stupéfait de voir à quel point sa peau était glacée. Soudain, il fut envahi d'une très forte impression de déjà-vu : Il avait déjà fait ça, il s'était déjà trouvé dans cette exacte position.

Le cœur d'Erik battait encore, même si c'était très faiblement, et c'était le principal.

– Il est vivant, dit-il.

Il se leva et chercha dans les placards quelque chose pour le réchauffer. Il finit par tomber sur un tas de nappes épaisses, qu'il déplia vivement avant d'en lancer une à Jordan.

– Réchauffe-toi avec ça, dit-il, frotte-toi les bras pour aider le sang à circuler.

Gary s'agenouilla à nouveau auprès d'Erik, et l'enveloppa étroitement dans la nappe, avant de commencer à lui frictionner les bras et le torse dans une tentative pour ramener un peu de couleur sur son visage. Cet instant où il fixa avec nervosité le visage sans vie d'Erik le ramena à nouveau dix ans en

arrière, et il se dit que le destin possédait un humour bien particulier, parfois. Erik n'était pas mort cette fois où il avait fait une chute libre par sa faute, mais il mourrait quand même sous ses yeux, sans qu'il ne puisse rien y faire...

C'est alors que ces pensées prenaient lentement racine dans l'esprit de Gary qu'il remarqua que les lèvres d'Erik, jusqu'ici d'un blanc qui virait au bleu, commençaient à retrouver une couleur normale. Les cernes sous ses yeux semblaient moins prononcées, et sa cicatrice tranchait moins avec le reste de sa peau, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : Il reprenait enfin des couleurs. À peine quinze secondes plus tard, Erik prit une grande inspiration et ouvrit les yeux. Il fixa le plafond d'un air hébété, puis tourna légèrement la tête et vit Gary, penché sur lui. Erik ferma un instant les yeux et esquissa un sourire.

– Je crois que c'est mon destin, dit-il d'une voix pâteuse.

– Quoi, de mourir ? fit Gary en tentant de prendre un air dégagé, c'est notre destin à tous, mon vieux.

– Non, le coupa Erik en secouant la tête, d'être sauvé par toi.

VI

Il fallut moins d'une dizaine de minutes à Jordan avant de commencer à retrouver des forces. Il fallait dire qu'il faisait plutôt chaud dans la cuisine, et la technique de Gary pour aider le sang à circuler semblait assez efficace. Erik aussi ne tarda pas à se redresser en position assise, toujours enveloppé dans la nappe.

– Je vais appeler une ambulance, dit Gary en sortant son téléphone, ça vaut mieux, au cas où...

– Non.

– Laisse-tomber.

Erik et Jordan avaient parlé tous les deux en même temps, et Gary interrompit son geste pour les regarder tour à tour.

– Ça va, le rassura Jordan, je me sens déjà mieux. Je n'ai vraiment pas envie de me retrouver une nouvelle fois à l'hôpital pour je ne sais combien de temps.

– Pareil pour moi, fit Erik, je déteste les hôpitaux, il n'est pas question que j'y aille.

– Et si jamais c'est plus grave que ça en a l'air ? interrogea Gary d'un ton raisonnable qui ne lui ressemblait pas, si jamais vous crevez dans la nuit à cause de dégâts au cerveau ou de je ne sais trop quoi ?

– Je ne te connaissais pas aussi poltron, Gary, fit Erik d'un ton sarcastique. Gary ouvrit la bouche, mais, sur le moment, ne trouva rien à répondre. Erik posa les mains sur le sol et entreprit de se remettre debout. Ses jambes tremblèrent un instant sous son poids et Gary dû l'attraper par le bras pour l'aider à se maintenir en équilibre.

– Merci, dit Erik en secouant les jambes l'une après l'autre, faut juste le temps que le sang se remette à circuler.

– Vous êtes sûrs que ça va aller ? insista Gary, vous êtes sûrs, tous les deux ?

– Je t'assure que oui, fit Jordan avec un sourire.

Et, pour le prouver, il se remit lui aussi sur ses pieds en s'aidant du mur derrière lui. Ses jambes étaient parcourues de petits picotements, comme des fourmis, mais il supposa que c'était bon signe ; cela voulait dire que les sensations revenaient. D'ailleurs, signe indéniable que son corps se réveillait, ses côtes blessées commençaient à faire sentir à nouveau leur plainte sourde.

– D'accord, dit Gary, dans ce cas, si vous me disiez ce qui vous est arrivé ?

OceanofPDF.com

Chapitre 14

I

Depuis le départ de Gary, Jo tournait en rond dans la cuisine de ses parents. Ceux-ci étaient dans le salon à regarder la télé. Elle était certaine qu'ils parlaient d'elle, et qu'ils n'appréciaient pas beaucoup tous les mystères que faisait Gary en ce moment. Les parents de Jo avaient toujours vécu à Milford, et pour eux lorsque quelque chose d'anormal arrivait à quelqu'un – lorsque sa maison était incendiée, par exemple – c'était probablement parce qu'il l'avait cherché, d'une manière ou d'une autre. Jo en voulait elle aussi un peu à Gary, mais pour d'autres raisons : Il persistait à la laisser de côté et à la garder dans le noir sur ce qu'il se passait, soi-disant pour la protéger. Cela lui donnait l'impression d'être traitée comme une enfant, et elle n'aimait pas ça du tout. Cette fois encore, après que Jordan lui eut passé un coup de fil on ne peut plus étrange, il avait refusé qu'elle l'accompagne et l'aide à le retrouver. *Reste ici*, lui avait-il dit, *ici, tu es en sécurité*. En sécurité ! Comme si c'était la guerre, là dehors, comme si des forces invisibles voulaient sa mort.

Pour la dixième fois au moins, Jo leva les yeux vers l'horloge au-dessus de la porte. Il était presque dix heures, et cela faisait bien une demi-heure que Gary était parti. *Il ne me passerait même pas un coup de fil pour me dire si tout va bien*, ragea Jo. Soudain, elle prit sa décision. Puisque Gary faisait les choses dans son coin, alors elle allait faire pareil. Après tout, cela la concernait, elle aussi, c'était aussi sa maison qu'on avait brûlé.

– Où vas-tu à cette heure, Joan ? lui demanda sa mère alors qu'elle arrivait dans le couloir de l'entrée, sa veste sur le dos.

– Juste faire un petit tour, lui répondit Jo, je rentre bientôt.

Sa voiture était dans le garage et elle ne voulait pas l'en sortir ; ses parents se rendraient compte qu'elle n'était pas simplement partie prendre l'air, et elle ne voulait pas les inquiéter. Ce n'était pas bien grave, elle se rendrait à sa destination à pied ; si elle se souvenait bien de l'adresse, ce n'était pas très loin d'ici.

À bien y réfléchir, ce moment de la journée était probablement le plus opportun pour aller rendre visite aux personnes qu'elle avait repérées sur sa liste. À cette heure, elles seraient chez elles, et peut-être même pourrait-elle les observer par leurs fenêtres, si elles n'avaient pas fermé leurs volets. C'était une idée un peu voyeuse, et Jo avait un peu honte de se comporter comme une espionne au rabais. Mais il fallait bien commencer quelque part, n'est-ce pas ? Et elle se voyait mal frapper à la porte des maisons pour demander aux gens si, par hasard, ils n'avaient pas quelque chose à voir avec l'incendie de sa maison... Non, mieux valait agir discrètement, pour le moment.

Il lui fallut un peu plus de cinq minutes pour arriver devant la petite maison que louait la jeune femme nommée Alice Vance, celle dont le nom avait semblé familier à Gary. Elle s'arrêta à l'angle de la maison en prenant soin de rester dans l'ombre. Une seule lumière était allumée, à l'intérieur, celle du vestibule, que l'on voyait à travers la porte d'entrée. Moins de dix secondes après l'arrivée de Jo, la porte de la maison s'ouvrit et une jeune femme aux cheveux noir-corbeau en sortit. Jo recula de quelques pas pour être certaine de ne pas être vue, et regarda Alice Vance remonter la courte allée de sa maison, avant de s'engager dans la direction opposée à celle où se tenait Jo. Elle marchait d'un pas vif, sans regarder autour d'elle. Pas comme quelqu'un qui se promène, mais comme quelqu'un qui se rend à une destination précise. Après un instant d'hésitation, Jo prit la décision de la

suivre. Elle traversa la rue pour plus de discrétion et se mit à marcher en parallèle d'Alice Vance, conservant quelques mètres de distance prudente entre elles.

II

Alice était sur le point d'aller se coucher, lire un livre avant de dormir, quand soudain elle avait ressenti le besoin de se rendre à la boutique d'antiquités. Elle ne savait pas pourquoi, ne savait même pas s'il y avait une raison à cette envie soudaine, mais c'était quelque chose de trop fort pour qu'elle puisse y résister, comme un aimant. Alors qu'elle prenait le chemin de la boutique, parcourant la ville et ses ombres sans faire attention à ce qu'il y avait autour d'elle, elle se fit la réflexion qu'une sorte de lien semblait s'être tissé peu à peu entre elle et cet endroit. Ou peut-être était-ce simplement entre elle et Eldred ? Elle n'en était pas sûre. Il n'y avait rien de mal à cela, il n'y avait rien de mal à avoir un endroit dans le monde où l'on se sentait bien, en sécurité, n'est-ce pas ? Et cette impression d'être rattachée de plus en plus étroitement à Eldred, comme si des chaînes s'enroulaient autour d'elle, ce n'était pas grave non plus, car cela n'avait rien de désagréable pour elle. L'image d'une araignée enroulant méthodiquement sa proie dans un cocon de soie lui vint à l'esprit. Mais cela la fit sourire ; Eldred n'avait rien d'une araignée, c'était un homme charmant, qui avait déjà tant fait pour elle. Il était étrange, oui, il avait quelque chose de mystérieux, un brin inquiétant, mais il ne lui ferait jamais de mal, il ne la voyait en aucun cas comme une proie, elle en était persuadée.

Bien qu'il soit plus de dix heures, le magasin d'antiquité n'était pas fermé. Elle pouvait voir la faible lueur émaner de l'intérieur, indiquant la présence

de l'antiquaire. *Il m'attend*, pensa Alice un peu bêtement, *il sait que je viens et il m'attend*. Elle traversa la rue, poussa la porte et entra dans la boutique.

OceanofPDF.com

III

Jo crut qu'elle allait être repérée lorsque, soudainement, la femme se tourna face à la rue et commença à traverser en direction du trottoir d'en face. À quelques mètres d'elle, Jo recula prestement dans un renflement du mur, certaine que la jeune femme allait quand même la repérer. Mais Alice Vance ne regarda à aucun moment de son côté, ses yeux restaient fixés droit devant elle, sur une petite boutique d'antiquités que Jo ne tarda pas à reconnaître : Le propriétaire de cette boutique figurait lui aussi sur sa liste de « suspects », c'était l'une des personnes ayant emménagé à Milford il y avait moins de six mois. Était-ce une simple coïncidence, que ces deux-là se retrouvent, à une heure aussi tardive qui plus est ? *Impossible*, pensa Jo. Elle aurait donné beaucoup pour savoir de quoi ils allaient parler, simplement histoire de voir si cela aurait le moindre rapport avec Gary ou Jordan. Et, après tout, pourquoi pas ? C'était une boutique, un endroit public où n'importe qui avait le droit d'entrer. À moins que l'antiquaire ait pris soin de fermer le magasin sitôt sa cliente tardive arrivée, bien sûr... Jo se déplaça prudemment sur la droite dans une tentative pour voir l'écriteau accroché à la porte sans se faire repérer depuis l'intérieur. L'écriteau indiquait toujours OUVERT, et une légère lueur émanait de la boutique, comme une invitation à entrer.

IV

– Bonsoir, Mademoiselle Vance, la salua aimablement l'antiquaire une fois que la porte se fut refermée derrière elle. Il se tenait debout derrière son comptoir, l'air de ne rien faire de particulier, ce qui renforça l'impression d'Alice qu'il l'attendait.

– Bonsoir, je suis désolée de passer si tard, mais...

– Ne vous en faites pas, la coupa doucement Eldred, vous êtes la bienvenue ici, Alice, quelle que soit l'heure.

Elle esquaissa un sourire, puis s'avança vers lui.

– Est-ce que tout se passe bien pour vous, Alice ? demanda Eldred en la scrutant du regard, est-ce que tout se passe comme vous l'espériez ?

– Oui... hésita Alice, je crois, oui...

Il sourit.

– Vous êtes si aimable, Alice, mais je sais bien que vous vous interrogez souvent sur mes... méthodes.

Elle ne répondit rien. Elle savait qu'il était inutile de nier, il lisait en elle comme dans un livre ouvert.

– Approchez, lui intima Eldred.

Alice obéit, et vint jusque devant le comptoir.

– Après tout, disait Eldred à mi-voix, je vous dois une explication, n'est-ce pas ?

– Vous n'êtes pas obligé de...

– Chut, fit-il en levant une main en l'air, écoutez, Alice, écoutez-moi attentivement, car nous n'avons pas beaucoup de temps.

Elle se tût, et leva un regard un peu hébété vers lui. Eldred hocha la tête d'un air appréciateur.

– Bien. Imaginez-vous un instant dans un labyrinthe, Alice. Vous tournez en rond dans ce dédale à la recherche de la sortie. Régulièrement, vous vous trouvez face à des carrefours, et vous devez faire un choix, entre tous les chemins disponibles. C'est ainsi que chaque homme et chaque femme vit sa vie, Alice. Il avance sans savoir où il va et, très souvent, il se trouve face à des choix, qu'ils soient cornéliens ou si intuitifs qu'il les fait sans même

s'en rendre compte. Je vous ai dit, la première fois que nous nous sommes rencontrés, que j'avais un don, vous vous souvenez ?

Alice hocha la tête.

– Oui, dit-elle vous savez ce que les gens cherchent.

– Exactement, fit Eldred avec l'air ravi d'un professeur voyant que son élève a retenu sa leçon, figurez-vous que ce don provient d'un autre petit... tour, que j'ai appris à effectuer.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Alice avec curiosité, buvant chacune des paroles de l'antiquaire.

– Ces choix auxquels les gens sont soumis, ces chemins qu'ils peuvent prendre, je les vois.

Alice le regarda sans comprendre, ou en tout cas pas certaine de tout comprendre. Eldred jeta un bref coup d'œil derrière son épaule, et elle tourna la tête vers la porte, croyant que quelqu'un s'apprêtait à entrer dans la boutique. Mais non, il n'y avait personne. Elle reporta son regard sur l'antiquaire, qui l'observait avec un sourire vague, presque affectueux.

– Je ferme les yeux, et je vois toutes ces lignes, tous ces chemins possibles qui se dressent en face d'une personne. Je vois le choix évident, le choix secondaire, le choix improbable et aussi tous ceux absolument impossibles à faire. Cela me permet de savoir beaucoup de choses.

– Vous dites que... vous êtes capable de savoir ce que n'importe qui est en train de faire ? demanda Alice, fascinée.

– Avec un minimum de concentration, je le peux, en effet.

– Et... vous pouvez prédire ce qu'ils feront ensuite ?

Eldred tiqua. Apparemment, le choix de mot d'Alice ne lui plaisait pas beaucoup.

– Je ne fais pas de *prédictions*, dit-il avec une teinte de mépris, personne ne peut prédire l'avenir avec certitude, justement à cause des *choix*. Je vois les

choix, mais je ne peux connaître avec exactitude le choix de la personne avant qu'elle ne l'ait fait.

Alice hocha lentement la tête.

– Je crois que je comprends, dit-elle.

– Est-ce que cela vous effraie, Alice ? demanda Eldred en l'étudiant avec attention.

– Non, répondit-elle sans hésiter, c'est... incroyable. Vous êtes la personne la plus incroyable que j'ai jamais rencontrée.

Il lui sourit et se courba très légèrement en avant pour la remercier du compliment.

– Maintenant, Alice, j'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi. J'aimerais que vous alliez derrière, dans ma remise, et que vous attendiez un moment.

Elle le regarda avec surprise.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Parce que je m'apprête à recevoir une cliente.

Alice haussa les sourcils et regarda une nouvelle fois vers la porte, sans voir personne. De là où elle se trouvait, la rue semblait déserte.

– Quoi qu'il se passe, continuait Eldred, vous resterez bien sagement derrière, d'accord ?

Elle eut envie de lui demander qui était cette cliente, mais elle se contenta de hocher la tête.

– Très bien, Alice. Maintenant, allez-y.

Il fit un pas en arrière et écarta les pans du rideau qui séparait la boutique de la remise. D'un geste, il l'invita à passer. Alice fit le tour du comptoir et entra dans la remise, un endroit très étroit et encombré. Les objets qui s'y trouvaient étaient encore plus variés que de l'autre côté, ils allaient de l'antique tourne-disque à la pile de jeux vidéos. Alice vit même une corde à

sauter, à demie dissimulée derrière une pile de jouets anciens. Une corde à sauter rose.

À peine quinze secondes après que l'antiquaire eut laissé retomber le rideau derrière elle, la clochette tinta, annonçant un visiteur, et Alice se désintéressa des objets exposés devant elle.

V

Jo avait beaucoup hésité avant de se décider à entrer. La vérité était que cette histoire commençait à la mettre mal à l'aise. C'était un sentiment dont elle n'arrivait pas bien à s'expliquer la cause, mais c'était bel et bien là. Il faisait noir, les rues étaient désertes, et ces deux personnes se retrouvaient pour parler ensemble de Dieu savait quoi. Elle savait qu'ils parlaient, parce qu'elle avait réussi à jeter un rapide coup d'œil à l'intérieur et avait vu la jeune femme debout juste devant le comptoir, les yeux levés vers l'antiquaire. Elle hésitait à entrer parce que personne n'entrait dans un magasin à plus de dix heures du soir, en tout cas pas à Milford. S'ils avaient une conversation suspecte, ils penseraient tout de suite qu'elle était là pour les espionner. Tous les criminels étaient paranos, c'était bien connu. *Bon, alors qu'est-ce que je fais ?* Il aurait été plus sage de rentrer, d'attendre Gary bien sagement. Et pourtant, comme elle aurait aimé pouvoir lui dire qu'elle avait fait une découverte incroyable, ce soir ! Cela lui aurait permis de lui prouver qu'elle n'était pas si empotée que ça. Et puis... elle avait *envie* d'entrer là-dedans, une envie presque irrépressible, mue par sa conviction que ces deux-là mijotaient quelque chose, ou simplement par sa curiosité.

Après avoir pesé le pour et le contre pendant de longues minutes sans que cela l'avance à quoi que ce soit, Jo décida qu'il était temps d'arrêter de

réfléchir et de commencer à agir. Elle prit une grande inspiration pour se donner du courage, s'avança vers la boutique, et poussa la porte. Une clochette tinta au-dessus de sa tête, et son regard fut un instant détourné de l'endroit qui l'intéressait, à savoir le comptoir où les deux inconnus discutaient, pour aller se promener sur les divers objets entreposés ici. *Divers* était bien le mot, il y avait ici quantité de choses tout à fait éclectiques, dont la plupart n'avait rien à faire l'une avec l'autre. Et pourtant, étrangement, Jo trouva que cette façon désordonnée de placer les articles conférait à chaque objet une dimension particulière, unique.

Elle se rappela soudain la raison de sa présence ici et fit taire sa fascination pour tourner les yeux vers le fond de la pièce. L'antiquaire était toujours là, les coudes posés sur le comptoir et les yeux posés sur elle, mais la jeune femme – Alice Vance – avait disparu. *Elle n'est pas sortie, je l'aurais vue, sinon.*

– Vous cherchez quelque chose ? demanda l'antiquaire.

Jo le regarda sans trouver quoi répondre, et alors qu'elle plongeait les yeux dans ceux de l'homme, un étrange trouble l'envahit. Comme un mélange de curiosité et de... dégoût. Pourtant, cet homme n'avait rien de dégoûtant, à première vue. Il était même plutôt élégant, dans un genre démodé. Il avait un regard perçant et fixe, et Jo s'aperçut que, une fois que l'on avait plongé les yeux dedans, il était très difficile de s'en détourner.

– Je vous en prie, dit l'antiquaire, regardez autour de vous, je suis sûr que vous trouverez quelque chose qui vous intéresse.

Il lui sourit, et pendant une seconde, alors que la lumière de la lampe se reflétait sur ses dents, Jo eut l'impression qu'elles étaient *pointues*. Puis l'impression passa aussi vite qu'elle était venue, et elle vit que les dents de l'homme étaient parfaitement normales. Évidemment. Ses yeux, en revanche... ses yeux étaient proprement stupéfiants.

Sans s'en rendre compte, Jo commença à avancer vers le comptoir, son regard rivé à celui de l'antiquaire. Elle y voyait des choses tout à fait sublimes, des feux d'artifices multicolores, des oiseaux tropicaux s'envolant dans le ciel, des flammes qui dansaient, se contorsionnaient sans fin. Avant même d'avoir réellement pris conscience de s'être mise à marcher, Jo arriva devant le comptoir, à l'endroit où, un peu plus tôt, elle avait vu Alice Vance se tenir. Une vague de malaise la saisit à nouveau, mais lointaine, comme détachée d'elle-même. La seule chose qui comptait était les yeux de l'homme. Elle savait qu'elle aurait dû avoir peur, être terrifiée, même, parce que cet homme n'avait rien de normal, mais elle était comme engourdie. Fascinée.

– Je pense pouvoir vous aider, Mademoiselle, dit l'antiquaire d'une voix onctueuse, je sais ce que vous cherchez.

– Qu'est-ce que je cherche ? demanda Jo, avec l'impression que quelqu'un d'autre avait parlé avec sa voix.

– La reconnaissance. Vous voulez être vue pour ce que vous êtes, vous voulez que l'on cesse de vous sous-estimer et de vous couvrir comme un oisillon tout juste sorti du nid.

Jo hocha très légèrement la tête, parce que c'était vrai. Un oisillon, c'était exactement ce que Gary semblait penser d'elle et cela l'enrageait.

– Ils sauront que vous étiez sur la bonne voie, Jo, ils l'apprendront d'une manière qui ne pourra laisser place au doute.

L'antiquaire sourit à nouveau, et ses dents étaient pointues, et il y en avait tellement, tellement... Jo eut un mouvement de recul, mais le regard de l'homme la cloua sur place, comme si elle y était aimantée. Elle commença à se sentir somnolente, étourdie. Ses jambes flageolèrent et elle dû se retenir au comptoir pour ne pas s'effondrer. Elle poussa un gémissement, et tenta de secouer la tête pour retrouver ses esprits.

– Regardez-moi, Jo, fit l’homme, d’une voix grave et péremptoire.

Elle leva la tête. Sans cesser de sourire, l’antiquaire se pencha vers elle, si près qu’elle crut qu’il allait l’embrasser. Ou la mordre, peut-être. Elle ne voyait plus que lui, maintenant, son visage envahissait tout son champ de vision.

– N’ayez pas peur, dit l’homme d’une voix basse et grave, vous ne craignez rien. Vous n’êtes qu’un instrument ici, Jo.

– Pour...pourquoi ? balbutia Jo, alors même qu’elle se sentait glisser le long du comptoir.

Ses yeux s’étaient clos et sa tête dodelinait, sans force. Elle se retrouva bientôt assise sur le sol, dos au comptoir de bois.

– Parce que certaines dettes doivent être payées, entendit-elle l’homme entonner d’une voix claire, tranchante.

Ensuite, tout se perdit dans le brouillard. Un brouillard très, très sombre.

Chapitre 15

I

Ils étaient revenus dans la pièce principale et Erik avait fait chauffer du café. Désormais assis autour d'une table, et tout en se réchauffant les mains contre leurs tasses de café, Jordan et Erik entreprirent de raconter à Gary ce qui était arrivé.

– Payer votre dette ? répéta Gary avec incrédulité, qu'est-ce que ça veut dire ?

– Aucune idée, répondit Jordan en haussant les épaules, mais j'imagine que ça confirme notre théorie de la vengeance.

Gary hocha lentement la tête.

– Vous n'avez pas reconnu sa voix, ça ne vous a rien dit du tout ?

Ils secouèrent tous deux la tête.

– Le gamin à qui j'ai parlé, et qui m'a dit avoir vu ce type entrer et sortir, ne l'a pas reconnu non plus. D'après lui, il n'est certainement pas du coin.

– Je suis d'accord, acquiesça Jordan, ces hommes ne sont que les hommes de main de notre ennemi.

Ils gardèrent le silence un instant, durant lequel Jordan avala une gorgée de son café, puis Gary reporta son regard sur lui.

– Et qu'est-ce que tu venais faire ici, d'ailleurs ? demanda-t-il.

– Eh bien, je... bafouilla Jordan, prit par surprise.

– Alice Vance, se souvint alors Erik, c'est d'elle qu'on parlait au moment où on s'est retrouvé enfermé.

Le regard de Gary alla d'Erik à Jordan, et il fronça les sourcils.

– Tu lui as parlé de ça ? fit-il.

– J’ai pensé qu’il pourrait aider, se défendit Jordan, tu semblais connaître ce nom et, après tout, Erik aussi a grandi ici, alors j’ai pensé que...

– Peu importe, le coupa Erik, l’important c’est que tu as eu raison de venir me voir, parce que je me souviens effectivement de cette femme.

Gary lança un regard peu amène à Erik, mais finit par pousser un soupir.

– OK, dit-il, qui est Alice Vance ?

– Elle vivait dans notre immeuble, tu t’en souviens ? Elle était enceinte.

Gary réfléchit un instant, puis secoua la tête.

– Je m’en souviens peut-être, vaguement, je ne suis pas sûr... Qu’est-ce qu’elle est devenue, tu le sais ?

– Je n’en ai aucune idée, si ce n’est que j’ai l’impression qu’elle est partie soudainement, alors que je vivais encore chez mes parents.

– Elle a dû déménager.

– Et maintenant, elle est de retour.

À nouveau, le silence s’étira, alors que chacun réfléchissait à ce que tout cela voulait dire.

– Il y a un lien qui se dessine, là, finit par faire remarquer Erik.

Les deux autres le regardèrent, ils attendaient la suite.

– Imaginons une seconde que ce qui est arrivé ce soir n’était pas uniquement tourné contre Jordan mais aussi contre moi, cela voudrait dire que je suis aussi dans la ligne de mire de cette personne, donc qu’elle veut se venger de nous quatre. Hors, quel est le seul moment où nous avons été tous les quatre ? Mis à part le tout dernier, bien sûr.

Ils y réfléchirent une seconde, puis Gary lâcha :

– Dans l’immeuble. Quand on était poursuivis par les Marshall.

– Exact.

– Et Alice Vance habitait dans cet immeuble, à l’époque, ajouta Jordan, qui commençait à comprendre où Erik voulait en venir.

Ce dernier hocha la tête. Il souriait presque, emballé par la découverte qu'il venait de faire et cette impression que les portes s'ouvriraient soudain dans sa tête. Gary avait les yeux brillants, lui aussi, et regardait Erik d'un air exalté ; leurs vieilles querelles semblaient, pour un temps, complètement oubliées.

– Elle vivait là, récapitula Gary, et nous avons traversé deux étages en courant comme des dératés, sans faire attention à ce qu'on faisait...

– On aurait pu la bousculer, suggéra Jordan.

– Qu'on l'ait bousculée me semble un peu léger comme raison de se lancer dans une vendetta contre nous tous...

– Mais elle était enceinte, rappela Erik.

Gary tourna vers lui un regard emprunt de stupeur.

– Tu crois qu'on aurait pu... la blesser ? Blesser son bébé ?

– Mais on l'aurait forcément su ! rétorqua Jordan. Non ?

– J'en sais rien, dit Gary lentement.

Ils se regardèrent avec incertitude. Avaient-ils vraiment fait ça ?

– On était avec les Marshall, finit par rappeler Jordan, ils couraient juste derrière nous, pourquoi se venger de nous et pas d'eux ? Et pourquoi s'en prendre à Erik alors qu'il n'était même pas avec nous ?

Gary secoua la tête, aussi troublé que lui.

– Les Marshall aussi ont perdu quelque-chose dans cette histoire, finit-il par rappeler d'une voix morne.

– On devrait aller la voir, dit Erik après un silence, Alice Vance, on devrait aller chez elle et lui demander des explications.

– Et si jamais ce n'est pas elle ? répliqua Gary, si jamais elle n'a rien à voir là-dedans ?

– On le verra tout de suite, si c'est le cas, fit Erik d'un ton assuré, et de toute façon je suis sûr qu'elle a quelque chose à voir dans tout ça. Je le sens.

– Elle était en couple et sur le point d’avoir un enfant, dit Jordan doucement.

Erik tourna la tête vers lui.

– Oui, répondit-il.

– Et elle revient habiter ici célibataire, et visiblement sans enfant.

Il fixa Gary d’un air sombre.

– OK, fit celui-ci, on ira lui rendre visite dès demain matin. Mais avant ça, il faut qu’on décide d’autre chose : Est-ce qu’on prévient la police ?

– À propos de quoi ? demanda Erik.

– À propos de ce qui vous est arrivé. Quelqu’un a quand même tenté de vous congeler vivants, je vous rappelle.

– Oui, et quelqu’un a essayé de battre Jordan à mort, et peut-être même de te brûler vif, et le fait que la police ait été mise au courant n’a jamais semblé servir à quoi que ce soit, je me trompe ?

Erik avait parlé plus sèchement qu’il ne l’aurait voulu, et Gary le regarda un instant sans rien répondre. Puis il détourna les yeux et son regard se porta vers la fenêtre.

– J’ai juste un peu peur de ce qui arrivera si jamais on n’en fait encore qu’à notre tête, expliqua-t-il doucement, si on s’obstine à tout vouloir régler nous-mêmes. On n’est plus des gosses, maintenant, et d’ailleurs agir comme ça ne s’est jamais révélé très concluant.

Jordan observa son ami en silence. Il se demanda à quel moment de sa vie Gary était devenu aussi prudent. Peut-être était-ce après la mort d’Edward Spencer, après la destruction de la décharge, qu’il s’était aperçu que les plans géniaux qu’il concoctait finissaient toujours par mettre leurs vies en danger.

– On passe juste devant chez elle, proposa-t-il, histoire de vérifier que c’est bien l’Alice Vance à laquelle vous pensez, et pour voir si oui ou non elle a

un enfant avec elle. Ensuite, on ira parler de tout ce qu'on sait à la police et on verra bien comment ils réagiront.

– Et si jamais ils ne réagissent pas ? demanda Erik, parce qu'il y a de fortes chances pour que ce soit ce qu'il se passe...

Jordan regarda Gary, qui semblait toujours absorbé par ce qu'il se passait dehors. Finalement, il finit par tourner la tête vers eux.

– À ce moment-là, dit-il, il nous faudra nous débrouiller tout seuls.

II

Ils se séparèrent après avoir convenu de se retrouver le lendemain matin pour mettre leur plan en application. Malgré la mise en garde de Gary, aux yeux de Jordan tout cela ressemblait énormément aux vieilles stratégies élaborées en cachette alors qu'ils étaient gosses ; à ceci près que Chuck avait été remplacé par Erik. Trois semblait décidément être leur chiffre. Alors qu'Erik partait à pied dans la direction opposée, Gary et Jordan remontèrent tous deux la rue en direction de leur voiture.

– Tu n'aurais pas dû le mêler à tout ça, fit remarquer Gary alors qu'il arrivait devant sa voiture.

– Très franchement, Gary, je trouve toute cette histoire entre vous deux assez ridicule, ça fait des années que ça dure ! De l'eau a coulé sous les ponts, depuis.

Gary ne répondit rien. Tête baissée, il fixait le toit de sa voiture et son air revêche suggérait qu'il ne partageait pas le point de vue de Jordan.

– Écoute, reprit ce dernier d'une voix plus douce, tu veux savoir pourquoi je vous trouve à ce point ridicules, tous les deux ? Parce que je sais que tu ne lui en veux plus, je suis sûr que tu te souviens à peine de la raison qui t'as fait lui en vouloir au début...

Gary releva vivement les yeux, sur le point de rétorquer quelque chose, mais Jordan ne lui en laissa pas le temps.

– *Et*, continua-t-il, lui non plus ne t'en veux pas. Non seulement il ne t'en a jamais voulu le moins du monde, mais en plus je crois qu'il t'admire encore. Vous avez grandi dans la même ville et il t'a vu devenir ce que tu es devenu aujourd'hui, et je crois qu'il a vraiment du respect pour toi. Vous êtes pareils tous les deux, vous êtes faits pour vous entendre, alors pourquoi ne pas cesser cette querelle sans queue ni tête ?

La voix de Jordan avait pris un ton exaspéré, et il regardait maintenant son ami en haussant légèrement les sourcils, dans l'attente de voir ce qu'il avait à répondre. Gary lui rendit un moment son regard, l'air impassible, puis il finit par pousser un profond soupir.

– Tu dis qu'il m'admire, mais ce n'est pas ce que moi je vois, quand je le regarde. D'ailleurs, chaque fois que je le regarde, je ne vois qu'une chose : Un gamin, étendu sur le sol, désarticulé et en sang. Il me fait me sentir faible, comme s'il ouvrait un gouffre sous mes pieds. Il me rappelle à quel point je peux avoir tort, parfois, et à quel point je peux être con.

Une certaine hargne s'était emparée de Gary alors qu'il parlait, probablement plus tournée contre lui-même que contre Jordan, qui s'en voulu néanmoins d'avoir abordé ce sujet délicat avec lui.

– C'est pas la faute d'Erik, reprit Gary doucement, c'est moi, c'est moi le problème. Et je crois pas que j'arriverai à changer ça un jour.

Et, sur ces mots, il ouvrit la portière et monta dans sa voiture. Avant même que Jordan ait pu songer à lui répondre, il avait déjà démarré sur les chapeaux de roues et disparu à l'angle de la rue.

III

À une allure un peu moins précipitée, Jordan conduisit lui aussi jusque chez lui. Il repensa longtemps aux paroles de Gary, et songea que, aussi solide qu'il puisse paraître à l'extérieur, son ami était décidément bien plus cabossé qu'il n'en avait l'air.

Arrivé chez Coleman, Jordan se prépara à prendre une douche bien chaude ; il regardait déjà avec envie les draps épais de son lit. Il n'était pas entré dans sa chambre depuis dix minutes, cependant, que son téléphone sonnait. Il le sortit de sa poche et eut la surprise de voir le nom de Gary s'afficher. Ils s'étaient quittés il y avait seulement quelques minutes, que pouvait-il bien avoir à lui dire ?

– Jo n'est plus là, lui annonça Gary sans préambule dès qu'il eut décroché, et je n'arrive pas à la joindre sur son portable.

Jordan ne sut trop quoi répondre à cela. À en croire le son de sa voix, Gary était visiblement inquiet, et il était vrai que l'heure était un peu tardive pour que Jo ait décidé d'aller faire un tour, mais...

– Calme-toi, Gary, finit par répondre Jordan, elle ne doit pas être bien loin. Gary poussa un léger soupir. Il garda le silence pendant plusieurs secondes, assez pour que Jordan commence à se demander s'il était toujours au bout du fil, puis il reprit la parole :

– Traite-moi de parano si tu veux, mais je suis certain qu'elle est allée suivre sa piste. Elle est restée plongée dans ses pensées depuis qu'on en a parlé et qu'elle nous a montré cette liste de noms, et je suis certain que c'est à ça qu'elle pensait.

– T'es pas parano, dit Jordan lentement.

Mais ne l'étaient-ils pas tous devenus un peu ? Après tout ce qui leur était tombé dessus, il était normal qu'ils se mettent à s'alarmer pour un rien.

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

– Je vais aller voir Alice Vance, dit Gary calmement.

- Quoi ? Gary, il est plus de dix heures du soir et...
 - Je ne vais pas entrer chez elle, le coupa Gary, simplement faire un tour dans sa rue et vérifier si Jo n'est pas dans le coin.
- Jordan garda un instant le silence, puis il demanda :
- Et si jamais elle n'y est pas ?
 - Alors il ne me restera plus qu'à attendre, lâcha Gary.
- Mais quelque chose dans sa voix fit songer à Jordan que s'asseoir et attendre que sa petite amie refasse surface était la dernière chose que son ami avait en tête. Il s'agissait de Gary, après tout, et il n'était jamais à court d'idées. Qu'il semble ne pas vouloir les partager avec Jordan, cependant, n'était certainement pas très bon signe.
- Tu veux venir avec moi ? demanda Gary, à moins que tu ne préfères rester chez toi pour te reposer, il n'y a pas de...
 - Je t'attends en bas, le coupa Jordan.

IV

Gary arriva devant chez Coleman à peine deux minutes plus tard ; Jordan avait tout juste eu le temps de descendre de sa chambre. Il freina dans un crissement de pneus pour laisser Jordan monter, puis redémarra tout aussi brutalement. Si la conduite de Gary reflétait son état d'esprit, alors il devait être extrêmement tendu. Jordan se demanda vaguement par quel miracle il ne s'était jamais fait arrêter par Jonas Marshall, qui semblait pourtant chercher toutes les excuses pour le traiter comme un criminel.

La maison qui, d'après les notes de Jo – que Gary avait emmenées avec lui – appartenait à Alice Vance était parfaitement calme. Les volets des fenêtres étaient fermés et tout semblait sombre et sans mouvement à l'intérieur. Il n'y avait personne aux alentours, Jo n'était pas ici. Sans dire un mot mais l'air de plus en plus sombre, Gary remonta la rue en vue de faire demi-tour.

Alors qu'ils repassaient dans l'autre sens, une lumière attira le regard de Jordan, qui tourna la tête.

– Attends ! fit-il.

Gary pila net, les faisant tous deux partir en avant. La ceinture de sécurité cogna douloureusement contre les côtes de Jordan, sans qu'il y prête attention.

– Quoi ? demanda Gary, tu l'as vue ?

Jordan ne répondit pas tout de suite. Il avait beau fouiller la rue du regard, impossible de retrouver la lueur qu'il avait vue briller du coin de l'œil. En revanche, autre chose avait attiré son attention : Ils étaient arrêtés juste devant une boutique d'antiquités.

– J'ai cru voir quelque chose... commença Jordan, mais regarde ça ; c'était quoi, cette autre adresse qu'avait relevée Jo, celle d'un antiquaire, non... ?

Gary jeta un œil à la boutique face à laquelle ils étaient garés, puis prit le papier plié en quatre sur le tableau de bord pour vérifier l'adresse.

– C'est bien ça, finit-il par dire, et d'ailleurs c'est étrange, parce qu'il n'y a pas le nom de la personne qui loue cet endroit, il n'y a aucune information sur elle.

Gary étudiait le papier en fronçant les sourcils, cherchant à comprendre la raison de cet oubli. Jordan, lui, s'intéressait surtout à la boutique. Le propriétaire n'était visiblement pas le seul à ne pas avoir de nom : Le magasin d'antiquité ne comportait aucune enseigne, seuls les objets exposés en vitrine permettaient de savoir de quel genre de magasin il s'agissait. La lueur qu'il avait aperçue provenait-elle de ce magasin ? Tout semblait sombre à l'intérieur, et l'écriteau sur la porte indiquait qu'il était fermé. Rien de plus normal, à cette heure...

– Ils habitent dans la même rue, fit soudain remarquer Gary.

Jordan tourna la tête vers lui.

– Cette femme habite dans la même rue que l’antiquaire, et tous deux sont sur la liste de Jo, elle a très bien pu vouloir faire d’une pierre deux coups et venir voir jusqu’ici.

– Oui, répondit Jordan, mais... elle n’est pas là.

Gary tourna les yeux vers lui. Une certaine détresse commençait à se lire dans son regard.

– Mais alors où est-elle ?

Jordan secoua lentement la tête. Que Jo ne réponde pas à son téléphone était ce qui lui paraissait le plus préoccupant. Où qu’elle soit, elle aurait dû être capable de répondre, non ? Il se souvint de sa propre incapacité à se servir de son portable, un peu plus tôt, alors qu’il était enfermé dans une chambre froide. Était-il arrivé quelque chose de similaire à Jo ?

– Peut-être qu’on devrait prévenir la police, proposa Jordan.

– Ils ne pourront rien faire de plus que ce qu’on fait, rétorqua Gary, et ils feront certainement moins.

– Tu n’as aucune idée d’un endroit où elle aurait pu aller ? Chez des amis, n’importe qui qu’elle connaisse ici, à Milford ?

– Elle ne rend jamais visite à personne aussi tard, et de toute manière elle répondrait à son téléphone, elle m’aurait prévenu, ou bien elle aurait prévenu ses parents... – Gary poussa un soupir avant d’ajouter : Qu’est-ce que je vais dire à ses parents ?

– Calme-toi, tenta de tempérer Jordan, il n’y a pas de raisons de s’alarmer, peut-être que... Peut-être qu’on devrait simplement attendre demain matin, et voir si elle ne réapparaît pas toute seule ?

Gary ne répondit rien pendant un moment ; les mains posées sur le volant et les yeux fixés droit devant lui, il semblait perdu dans ses réflexions. Finalement, il hocha la tête.

– T’as raison, dit-il, je vais te ramener chez toi.

– Gary...

– Non, je t'assure. Il n'y a rien d'autre que l'on puisse faire pour le moment, alors...

– Je peux très bien rester si tu veux, insista Jordan.

Mais Gary avait déjà redémarré la voiture.

– Ça va aller, dit-il d'une voix soudain étrangement calme, tu viens de sortir de l'hôpital et il y a moins d'une heure tu étais en train de mourir de froid. T'as besoin de te reposer un peu.

Gary semblait déterminé, Jordan cessa donc d'insister. Il laissa son ami le déposer devant chez Coleman, puis repartir après lui avoir souhaité bonne nuit. Il était persuadé que Gary, lui, n'irait pas tranquillement se coucher sans plus se soucier de Jo, ne serait-ce que parce qu'il aurait alors à affronter les parents de la jeune femme, qui lui demanderaient pourquoi Jo ne rentrait pas.

Une fois de retour dans sa chambre, Jordan s'assit sur le bord du lit et tenta de réfléchir à la situation. Jo était-elle en danger ? Elle avait disparu juste après que leurs soupçons se soient tournés vers Alice Vance, et Gary était persuadé que c'était justement chez elle que la jeune femme s'était rendue... *Mais Alice Vance, si c'est bien elle la coupable, ne fait pas son sale boulot toute seule, elle a ses mercenaires.* Même si Jo s'était montrée à sa porte, jamais cette femme n'aurait osé tenter quoi que ce soit contre elle. N'est-ce pas ?

Après avoir retiré ses chaussures, Jordan s'étendit sur le lit et ferma les yeux. L'afflux de questions dans sa tête commençait à réveiller sa migraine. Il était persuadé qu'il n'arriverait pas à dormir, il s'inquiétait trop, se posait trop de questions sur Jo et sur l'endroit où elle pouvait bien être à ce moment précis. Mais, finalement, il sembla que Gary avait eu raison de penser que Jordan avait besoin de sommeil, car, avant même qu'il ne se

rende compte qu'il était en train de s'assoupir, il dormait déjà comme un bébé.

V

De retour chez elle, Alice Vance s'émerveillait de voir à quel point elle n'avait pas peur. Elle avait une entière confiance en Eldred, lui confiait sa vie et son âme s'il le lui demandait, et n'avait pas douté un instant que ce qu'il avait fait à cette fille soit nécessaire. Nécessaire pour elle, puisque tout ce qu'il faisait, il le faisait pour elle. Il avait dit qu'elle se sentirait mieux, et c'était vrai ; chaque fois qu'elle imaginait ces hommes à qui elle devait son malheur en train de souffrir, elle se sentait plus légère.

Elle était assise sur le canapé du salon, dans le noir complet, lorsque, par la baie vitrée, elle avait vu la voiture de Baker s'arrêter devant la maison. Pas difficile de reconnaître le véhicule hors de prix et au moteur ronronnant de l'adjoint du maire, il était très certainement le seul à avoir une voiture pareille à Milford. Et la façon dont il conduisait, mon Dieu, comme cela répugnait Alice de voir à quel point ce petit prétentieux de Gary Baker était resté le même, en grandissant, aussi inconscient, aussi dangereux pour les autres. Gary n'était pas seul dans la voiture, il était accompagné de son *ami*, Jordan James. Le célèbre Jordan James, qui avait si bien réussi sa vie et faisait aujourd'hui à Milford l'honneur d'une visite. Il suivait Gary partout comme un petit chien, depuis son retour, vraiment pathétique. Les deux hommes avaient détaillé longuement sa maison, mais, évidemment, ils ne l'avaient pas vue. Elle, en revanche, les avaient vus.

À ses yeux, ils n'avaient pas changé du tout, elle les voyait encore comme ces enfants brutaux et insolents d'il y avait dix ans. Ces gosses aux sourires

cruels qu'elle avait vu s'enfuir de l'immeuble par sa fenêtre. Elle s'en souvenait comme si c'était hier, elle se souvenait d'absolument tout.

Elle avait eu l'intention de descendre faire quelques courses, parce qu'elle venait de se rendre compte qu'il n'y avait plus de lait, et elle était accro au lait. En tout cas, elle l'était devenue, ces derniers mois. Elle ne sortait jamais de chez elle à cette heure, mais ce jour-là, il avait fallu qu'elle déroge à ses habitudes. Et elle était tombée sur les gamins. Ou, plutôt, c'était eux qui étaient tombés sur elle. Elle se souvenait à peine de leurs visages ou même de leur nombre au moment où ils avaient déboulé par l'escalier et lui étaient passés sous le nez à toute vitesse, sans même lui lancer un regard. Elle était arrivée au niveau des escaliers quand l'un d'eux, en voulant la contourner, la bouscula durement. Alice était partie en arrière, avait entendu le garçon s'excuser sans un regard pour elle. Un instant, alors que deux autres garçons passaient devant elle en courant, visiblement sans même la remarquer, Alice avait presque réussi à se rattraper à la rambarde. Et puis le talon de sa botte s'était plié, sa cheville s'était tordue douloureusement, et elle était tombée.

La chute avait été très rapide, elle n'avait même pas eu le temps de pousser le moindre cri. Avant de se rendre compte de ce qui lui arrivait, Alice s'était retrouvée assise au pied des escaliers, étourdie et hébétée. Elle avait lancé un regard autour d'elle, mais il n'y avait personne. Évidemment, ici les gens se cachaient comme des souris dans leur trou lorsqu'il semblait y avoir du grabuge.

Très lentement, Alice se remit debout. Elle avait laissé tomber son sac à main, qui gisait près de sa main droite, et elle le ramassa avant de se redresser. Un élancement sourdait dans sa cheville tordue, mais rien de plus. À cet instant, elle n'avait mal nulle part ailleurs. Elle leva les yeux vers les marches qu'elle venait de dévaler, avant de décider de remonter par

l'ascenseur. Elle craignait de se retrouver à nouveau face aux enfants, si jamais elle retransversait le couloir. Lentement – il semblait qu'elle ne soit plus capable de faire les choses autrement que lentement, pour le moment – elle se dirigea vers l'ascenseur, et y monta. Un étage plus haut, elle descendit et se dirigea vers son appartement. Aucune pensée n'avait traversé son esprit durant ce temps, c'était un peu comme s'il était sur pause.

Au moment où elle arrivait devant la porte de son appartement, Alice ressentit pour la première fois cette sensation de tiraillement. Elle posa instinctivement une main sur son ventre, et baissa les yeux. Mais il n'y avait rien d'anormal. Elle sortit ses clefs et rentra dans l'appartement. Oublié, le lait, elle agissait machinalement, sans vraiment réfléchir à ce qu'elle faisait. Cette impression d'engourdissement paralysait toujours son cerveau. Elle avait laissé tomber son sac à main sur la table basse – à ceci près que, comme elle s'en apercevrait plus tard, le sac était tombé un bon mètre à côté de la table – et s'était dirigée vers le salon.

Elle envisagea de s'asseoir sur le canapé, fronçant légèrement les sourcils parce qu'elle n'arrivait plus à se situer dans le temps, et à se souvenir de ce qu'elle était censée faire, à ce moment de la journée. C'était comme si un mur s'était soudain dressé devant elle, l'empêchant de suivre le cours de sa vie selon le schéma habituel. Elle se demanda vaguement si elle n'était pas devenue amnésique, puis le tiraillement se fit sentir de nouveau. Plus fort, cette fois, plus douloureux. Elle porta à nouveau une main à son ventre, et se courba légèrement en deux sous le choc.

Alice attendit un instant, mais rien d'autre ne se passa, alors elle se redressa et alla jusqu'à la cuisine. Elle fit couler l'eau du robinet et se servit un verre d'eau. Elle le but très, très lentement, tout en regardant par la fenêtre. Elle se demandait de manière distante si elle s'était cognée la tête en tombant, ce

qui expliquerait cette impression de flotter dans un rêve et d'être très, très loin ; elle se demanda si elle n'avait pas un traumatisme crânien. À aucun moment elle ne pensa à son bébé durant ces longues minutes. C'était comme si son esprit refusait d'y faire allusion, refusait de sous-entendre quoi que ce soit à son sujet. C'était comme si un mur s'était construit autour de lui aussi.

Un moment après – comment savoir combien de temps exactement ? – elle vit les gamins qui l'avaient bousculée traverser le terrain sous sa fenêtre en courant. Quatre garçons, deux blonds et deux bruns. L'un d'eux semblait plus grand que les autres, un autre semblait plus jeune. Elle remarqua toutes ces choses de la même manière que tout le reste depuis qu'elle était tombée : avec distance, et détachement. Un nouveau tiraillement se fit sentir dans son bas ventre, à ceci près que, cette fois, cela lui fit plutôt penser à quelque chose qui *se déchirait*. Elle se courba une nouvelle fois en deux et poussa un petit cri de douleur. Son verre explosa sur le sol avec un fracas qu'elle n'entendit pas, et Alice se raccrocha à l'évier d'une main alors que de l'autre elle agrippait son ventre.

L'un de ces gamins était le fils de l'épicier, elle l'avait déjà vu... Elle poussa un autre cri, plus fort, plus désespéré que le premier. Elle avait l'impression de s'être fait poignarder, et, lorsqu'elle baissa les yeux, elle vit qu'elle saignait bel et bien, une large tâche de sang recouvrait le haut de sa jupe et elle sentait le liquide couler sur ses jambes avant de former une flaque sur le sol, sous ses yeux.

Une nouvelle vague de douleur l'assaillit, aussi stridente que les cris d'un bébé à l'agonie, et elle ferma les yeux très fort dans un autre cri étranglé. Alice savait pertinemment ce qui était en train de lui arriver, et pourtant, alors qu'elle s'écroulait finalement sur le sol de sa cuisine, courbée en deux

par la douleur, c'était encore à ces gosses qu'elle pensait, ces gamins qui l'avaient *fait tomber*, et dont l'un, elle en était sûre, s'appelait Stall.

Les spasmes de douleurs durèrent plusieurs minutes, des minutes qui semblèrent des heures à Alice. À un moment, elle était parvenue à retrouver assez de sens pour ramper jusqu'au salon et, au prix d'intenses efforts, avait réussi à attraper le combiné du téléphone posé sur la table basse. Elle avait composé le numéro de Bill, son fiancé, et n'avait prononcé que deux phrases :

– Viens, s'il te plaît. Elle est en train de mourir.

Elle l'avait entendu demander qui, et avait voulu répondre Mary, parce que c'était le nom qu'ils avaient décidé de lui donner, mais à ce moment-là de grosses fleurs noires avaient écloses devant ses yeux, et elle avait laissé tomber le combiné avant de s'écrouler, inconsciente.

Alice s'était réveillée à l'hôpital, et lorsqu'ils lui avaient annoncé qu'elle avait perdu son bébé, elle était devenue hystérique. Pendant plus de deux semaines, elle avait refusé de se nourrir, et ils avaient dû la mettre sous perfusion. Lorsqu'elle avait tenté de les arracher, ils lui avaient administré des médicaments pour la faire dormir, et elle avait dormi. Elle avait dormi des siècles, lui semblait-il. De cette époque elle n'avait que des souvenirs flous, pâles et distants. Des gens étaient venus lui rendre visite, mais elle ne se souvenait plus de qui. À part Bill, bien sûr. Bill avait été aussi effondré qu'elle, mais il s'était remis plus vite. Comment avait-il pu ? Il avait tenté de la supporter dans cette tragédie, mais il s'était vite fatigué de l'état tantôt dépressif tantôt hystérique d'Alice, il s'était lassé de ne voir qu'amertume et ressentiment dans ses yeux chaque fois qu'elle le regardait. Elle lui en voulait de l'avoir laissée seule pour travailler ce jour-là, elle lui en voulait de n'être pas arrivé plus tôt après son coup de fil, parce que peut-être, alors,

Mary aurait-elle pu être sauvée. Elle lui en voulait, plus que tout, pour s'en être remis alors qu'elle souffrait toujours tellement.

Finalement, il avait fini par cesser de venir. Alice ne se souvenait plus vraiment comment c'était arrivé – avaient-ils réellement rompu, ou bien avait-il simplement jeté l'éponge, sans même l'en avertir ? – elle savait juste que, à un moment donné, Bill avait simplement cessé de l'aimer. Elle ne lui en voulait pas. Ce n'était pas de la faute de Bill, et ce n'était pas de la sienne non plus. Pourtant, il fallait bien que ce soit la faute de quelqu'un, n'est-ce pas ?

Durant son séjour à l'hôpital, Alice s'était plusieurs fois surprise à répéter le même nom, la plupart du temps trop droguée pour se souvenir de ce qu'il signifiait. Stall, répétait-elle, il s'appelle Stall.

Un mois environ après son admission à l'hôpital, et quelques semaines après que Bill eut abandonné la partie, ce fut au tour des médecins de jeter l'éponge. Alice fut envoyée dans un hôpital psychiatrique. Dépression, disaient les psychiatres, hystérie, perte de la réalité. Tout cela n'était que des mots sans aucun sens, pour Alice, et tout le charabia que lui débitaient les psys n'avait aucun intérêt pour elle. Elle était heureuse et avait une vie parfaite, et désormais elle n'avait plus rien. Pour cela elle n'avait que quatre personnes à blâmer, les quatre garçons qu'elle avait aperçu par sa fenêtre alors même que son bébé mourait dans son ventre.

Son esprit était devenu plus clair maintenant que les médecins de l'hôpital ne la droguaient plus en permanence, et elle se souvenait avec plus de clarté de ce qu'il s'était passé. Elle revoyait les visages des quatre enfants dans son esprit tous les soirs, pas tant parce qu'ils la hantaient mais parce qu'elle *voulait* se souvenir d'eux, elle voulait les garder précisément en mémoire. Elle souffrait trop, il lui fallait une image sur laquelle reporter toute sa peine. L'un d'eux s'appelait Stall, il était le fils des épiciers. Les autres ?

Elle les avait déjà vus, bien sûr, mais ne connaissait pas leurs noms. Cela n'avait pas d'importance, pas besoin de nom quand tout ce qu'il lui fallait était une image sur laquelle projeter sa haine.

Lorsque, dix ans plus tard, les psychiatres avaient décidé qu'il était temps pour Alice Vance de retrouver la liberté – plus parce qu'elle avait atteint la date limite que parce qu'elle était guérie, de l'avis d'Alice – elle n'avait pas beaucoup hésité avant de se décider à revenir. Parce qu'elle avait gardé la même image dans la tête pendant toutes ces années, la chérissant et la haïssant tout à la fois. Parce que cette image l'avait gardée en vie tout autant qu'elle avait versé du sel sur ses blessures, et que maintenant qu'elle était libre, elle pouvait enfin trouver un peu plus qu'une image mentale pour guérir ses plaies. Des noms, par exemple. Elle voulait savoir ce qu'il était advenu des quatre garçons, à quoi ils avaient passé ces dix années et ce qu'ils étaient devenus.

C'était tout ce qu'elle avait en tête, du moins consciemment, et jamais rien d'autre ne lui serait jamais venu à l'esprit s'il n'y avait pas eu Eldred. Il l'avait aidée à voir ce qu'elle désirait vraiment, ce qu'elle voulait sans pour autant y songer parce qu'elle savait bien que cela lui était impossible. Eldred l'avait aidée à le comprendre, et il l'avait rendu possible pour elle. Il lui avait donné les noms qu'elle cherchait, et connaître le destin des quatre garçons avait été comme lancer de l'huile sur le feu.

Jordan James était devenu un écrivain de bandes dessinées et était relativement célèbre, Gary Baker était l'adjoint du maire et tout le monde à Milford l'admirait et le respectait, Erik Pacey était cuisinier dans un restaurant de Milford. Mais le pire, le pire de tous, c'était Chuck Stall. Chuck qui était marié et avait une *fille*. Une jolie petite fille pleine de joie de vivre et d'insouciance, un peu comme l'aurait été Mary, si elle avait eu la chance de venir au monde. Chuck et ses amis avaient privé Mary de cette

chance, ils avaient privé Alice du bonheur d'être parent, et aujourd'hui *lui* l'était. C'était injuste. Et c'était ce qui l'avait décidée. Elle voulait sa vengeance, elle voulait que les garçons aient ce qu'ils méritent, elle voulait que leur bonheur leur soit enlevé, comme ils lui avaient enlevé le sien.

Assise dans la pénombre de son salon à observer les visages vieillis de Jordan et Gary, Alice sentit sa rage et son amertume remonter à la surface. *Oui, songea-t-elle, ils paieront pour Mary, et pour moi et Bill. Bientôt Chuck sera mort et, bientôt, ce sera leur tour aussi.* Elle était plus que décidée, maintenant : Pour qu'enfin sa fille repose en paix, ils devaient tous mourir. Il était temps d'arrêter les petits jeux et d'en finir une fois pour toutes.

Chapitre 16

I

La première chose que fit Jordan en se réveillant le lendemain matin fut d'appeler Gary. Il ne répondit pas, ce qu'il trouva plutôt préoccupant. Bien qu'il soit à peine huit heures, il était certain que Gary n'était pas en train de dormir. Après s'être préparé en vitesse, Jordan descendit de sa chambre avec dans l'idée de retrouver son ami. Mais alors qu'il traversait la pièce principale du restaurant, Harold Coleman l'interpella.

– Hé, Jordan ! fit-il, j'ai un message pour toi.

Jordan se retourna aussitôt, en songeant que Gary lui avait peut-être laissé un message ici pour qu'il sache où le rejoindre. Il s'approcha d'Harold, qui était occupé à passer le chiffon sur les étagères derrière le comptoir.

– De qui ? demanda-t-il.

Harold frotta une dernière fois l'étagère en verre, tentant vainement de faire disparaître une tache particulièrement tenace, puis il abandonna et se tourna vers Jordan.

– De Jonas Marshall, répondit-il, il est passé ici tôt ce matin.

– Vraiment ?

– Oui, mon père lui a dit que tu étais probablement encore couché, et qu'il était un peu tôt pour venir importuner les gens. Jonas aurait bien aimé monter te voir quand même, mais mon père lui a dit qu'à moins que tu sois accusé de meurtre, il ferait mieux de repasser plus tard. Alors Jonas nous a demandé de te délivrer un message.

– Quel message ? demanda Jordan, qui s'attendait déjà au pire.

– Il veut que tu te rendes au commissariat le plus tôt possible, expliqua Harold, et il a bien insisté sur le fait que tu devais venir seul.

Jordan réfléchit un instant à cette nouvelle complication. Comme s’il n’avait pas déjà assez à faire, il fallait en plus qu’il subisse le harcèlement des Marshall.

– Tu penses que ça a un rapport avec l’enquête sur les types qui t’ont tabassé ? demanda Harold.

– Probablement, dit Jordan d’un ton distant.

– Tu ferais mieux d’y aller, tu sais, fit Harold, Jonas Marshall n’est vraiment pas le genre de type qu’on peut se permettre de mettre en colère.

– Je sais, répondit Jordan en hochant la tête, ne t’en fais pas, je n’ai pas l’intention de me mettre le shérif à dos. Merci de m’avoir passé le message.

– De rien.

Tout en sortant du restaurant, Jordan réfléchit à ses options. Deux choix s’offraient à lui : Soit il obéissait à l’ordre de Jonas et il se précipitait au commissariat séance tenante, soit il remettait à plus tard et tentait d’abord de savoir où était passé Gary, et s’il avait retrouvé Jo.

Il ne lui fallut pas longtemps pour prendre sa décision.

II

Cette nuit là, Jonas Marshall avait fait un rêve. C’était un rêve particulièrement réaliste, et au réveil, à la différence des rêves ordinaires qui avaient tendance à s’évanouir dans le brouillard le matin venu, le rêve resta ancré dans sa mémoire avec précision. Plus que ça, il n’arrivait plus à se le sortir de la tête, son esprit ne cessait de revenir sur les images et les mots qui l’avaient composé. Il en finit même par se dire qu’il y avait là

quelque chose d'important, quelque chose que son subconscient essayait de lui dire, peut-être.

Son rêve était à propos d'Olivia. C'était la première fois qu'il rêvait d'elle depuis sa mort, peut-être même la première fois qu'il rêvait d'elle tout court, pour ce qu'il en savait. Au début, Olivia était une petite fille, elle se trouvait dans la cour de leur maison et faisait de la corde à sauter. Enfant, elle avait eu une période durant laquelle elle ne pouvait passer un après-midi sans sauter à la corde, c'en était exaspérant. Dans son rêve – comme dans ses souvenirs – Olivia chantait une comptine tout en sautant, la corde rose transformée en un laser fluorescent qui tournait autour d'elle à une vitesse folle. Le rêve se déroulait ainsi pendant encore un certain temps puis, d'un coup, il changeait. Olivia était une adulte, maintenant, et elle était assise sur un banc. Jonas était assis à ses côtés et il l'observait avec ébahissement, parce qu'elle semblait tellement réelle ; il pouvait voir tous les détails de son visage, et elle semblait belle et bien vivante. Olivia avait les bras croisés sur ses genoux, et Jonas vit qu'elle tenait toujours la corde à sauter rose dans les mains, comme si elle était encore en train d'en faire il y avait quelques secondes.

– Ils sont là, lui dit Olivia d'un ton léger, ils sont partout.

Jonas ouvrit la bouche pour demander à sa sœur ce qu'elle voulait dire par là, mais il était dans l'incapacité de parler. Olivia le regardait en souriant légèrement.

– Ils sont encore là, insistait-elle, comment peux-tu les laisser aller librement, Jonas ? Comment peux-tu, après ce qu'ils m'ont fait ?

C'est à ce moment-là que Jonas s'était réveillé, mais le rêve ne l'avait pas quitté pour autant. Il était toujours dans sa tête, *Olivia* y était toujours, et elle répétait toujours les mêmes mots. Au point qu'il finit par se demander si cela avait une signification, s'il n'y avait pas là quelque message que son

esprit chercherait à lui faire passer. Cela lui paraissait idiot, il n'avait jamais cru à toutes ces absurdités, et pourtant le rêve restait coincé dans sa tête, comme si c'était sa sœur elle-même qui le hantait.

C'est avec ce sentiment d'avoir une partie de son esprit focalisée sur ce rêve que Jonas se rendit chez Coleman pour parler à Jordan. Il fallait qu'il fasse avancer son enquête, ou plutôt ses enquêtes, si l'on considérait que le passage à tabac de cet imbécile était lié à l'incendie de la maison de son imbécile d'ami. Comme à son habitude, Coleman s'était comporté comme un emmerdeur, l'empêchant de monter interroger Jordan sous prétexte qu'il avait besoin de *repos* et qu'il n'était pas en état de subir leur *harcèlement*. Cela avait passablement énervé Jonas, qui n'était pas d'humeur à ce qu'on lui résiste. Après plusieurs minutes à tenter de convaincre Coleman de le laisser monter, il avait fini par jeter l'éponge. Il aurait pu passer outre l'interdiction du vieux et faire comme bon lui semblait, mais il avait appris à se méfier des gens comme Coleman, qui savaient très bien comment fonctionnait le système et étaient toujours prêts à retourner les lois contre d'honnêtes gens comme lui. Milford était remplie de types dans son genre, ancrés depuis si longtemps dans cette ville qu'ils étaient persuadés d'avoir leur mot à dire sur tout. Mais ce n'était pas si grave ; il finirait bien par réussir à attraper Jordan. Il passait son temps à rôder en ville comme un vautour à la recherche de chair fraîche à déchiqueter, ces temps-ci, ce qui était d'ailleurs en partie la raison pour laquelle Jonas voulait lui dire deux mots.

Après s'être assuré que Jordan serait mis au courant de son désir de le voir, Jonas était retourné au commissariat et avait entrepris de s'atteler à ses tâches habituelles. Des tâches qui, à Milford, étaient bien plus monotones et ennuyeuses que ce qu'on pourrait attendre d'un shérif. Et, comme s'il avait

toujours été plus ou moins là, tapi dans un coin de son esprit à attendre qu'il relâche son attention, le rêve revint à la charge.

Jonas s'était enfermé dans son bureau, sous prétexte de remplir des dossiers importants. En vérité, cependant, il ne remplissait pas grand-chose, il ne faisait que tourner et retourner son stylo entre ses doigts d'un air absent, le regard posé sur un dossier ouvert devant lui, mais sans le voir. Il n'arrivait tout simplement pas à se concentrer. Il revoyait l'image d'Olivia jouant à la corde à sauter, il la revoyait adulte et assise sur ce banc à poser son regard lumineux sur lui. Il entendait les paroles qu'elle avait prononcées passer en boucle dans sa tête, presque comme si elle les lui murmurait à l'oreille. Pour finir, il décida de faire ce qu'il faisait toujours lorsque quelque chose le préoccupait : Appeler son frère.

On disait que les jumeaux étaient liés par le lien le plus fort qui soit, comme si, au fond, ils ne formaient qu'une seule et même personne. Jonas ne savait pas pour les autres jumeaux, mais il savait que pour lui et son frère, cette hypothèse était très proche de la vérité. Leur relation ne pouvait être définie en termes d'affection, de complicité ou même de confiance, c'était tout simplement plus fort que tous ces mots, ils étaient chacun l'ombre de l'autre, et se regardaient comme on regarde dans un miroir. Ils se connaissaient l'un l'autre autant qu'ils se connaissaient eux-mêmes, tout simplement parce qu'il n'y avait pas la moindre différence entre eux. On ne pouvait même pas dire qu'ils avaient chacun leur vie, cela donnait plutôt l'impression d'une seule vie séparée en deux, de manière plus ou moins équilibrée. C'était comme ça que Jonas avait toujours vu les choses, et il savait sans même avoir jamais eu besoin de le lui demander que Lee pensait comme lui ; Jonas avait hérité de la réussite professionnelle, et Lee de la réussite familiale. Jonas était tombé amoureux de Robin, la femme de Lee, dès leur première rencontre, mais il acceptait le fait que Lee l'ait eue et pas

lui, il l'acceptait sans aucune jalousie. Après tout, Lee lui avait laissé la place, lorsqu'il avait brigué le poste de shérif, et pourtant Jonas savait très bien que son jumeau aurait apprécié cette position autant que lui. Les choses avaient été ainsi toute leur vie ; deux hommes, une seule vie, scindée en deux parties.

– Allô ? fit la voix de Robin après deux ou trois sonneries.

– C'est moi, Jonas, est-ce que Lee est là ?

– Oui, il est dehors avec Juliette. Je vais le chercher.

Lee était presque tout le temps chez lui ces derniers temps. Leur père l'avait nommé PDG de l'une de ses entreprises, et bien que Lee ait jusqu'alors régulièrement honoré l'entreprise de sa présence, il s'y rendait de moins en moins, depuis ce qui était arrivé. Il souffrait de l'amputation qu'avait subi leur famille. Il souffrait, plus que tout, de la brutalité avec laquelle c'était arrivé, et de cette impression qu'ils étaient totalement impuissants à arranger les choses. Jonas le savait, parce que c'était exactement ce que *lui* ressentait.

– Jonas ? fit Lee d'un ton essoufflé, après quelques secondes d'attente.

– Tu viens de courir un marathon ? demanda Jonas avec surprise.

– Non, je jouais au ballon avec Juliette. Elle est vraiment douée à ça. Tout va bien, Jonas ?

Une légère inquiétude s'était glissée dans sa voix, comme si, sans même que son frère ait eu à dire un mot, Lee avait soudain compris que quelque chose n'allait pas.

– Eh bien, c'est difficile à dire... commença Jonas.

Il se détourna du bureau, avança lentement vers la fenêtre et regarda dehors. Le soleil était déjà haut dans le ciel, et Jonas imagina la petite Juliette qui courait dans la cour de la maison de Lee, ses boucles blondes étincelant au soleil. Cela le fit immanquablement repenser à Olivia, et à son rêve.

– J’ai fait un rêve, finit-il par dire, se sentant un peu idiot de prononcer cette phrase.

Un court silence suivit ses paroles, puis Lee demanda prudemment :

– Quel genre de rêve ?

– Un rêve à propos d’Olivia.

Il entendit son frère prendre une inspiration soudaine et fronça les sourcils, saisi d’un pressentiment soudain.

– Quoi ? demanda-t-il.

– Elle faisait de la corde à sauter ? dit Lee, et ensuite elle était adulte, elle était assise sur ce banc et...

– Toi aussi, lâcha Jonas d’une voix blanche.

Nouveau silence, plus long cette fois, alors que les deux frères réfléchissaient à ce que cela pouvait bien vouloir dire. Ce n’était pas la première fois qu’ils faisaient le même rêve, étant enfants il leur était déjà arrivé deux ou trois fois de s’apercevoir, en se racontant leurs rêves, qu’ils avaient fait sensiblement le même. Mais ils n’en avaient jamais partagé d’aussi perturbant, d’aussi énigmatique.

– Tu en penses quoi ? voulut savoir Jonas.

– J’en sais trop rien. Je t’avoue que ça m’a un peu intrigué, et j’ai eu du mal à me le sortir de la tête.

– T’as de la chance, parce que moi j’ai toujours pas réussi à me le sortir de la tête.

– Tu crois qu’il pourrait vouloir dire quelque chose de spécial, ce rêve ?

– Pourquoi pas ? Si seulement je savais ce que les mots d’Olivia signifiaient...

– Ils sont encore là, et tous ces trucs ?

– Ouais, un truc comme ça. Et...

Jonas s’interrompit, sa phrase aussitôt reprise par Lee :

– ... et elle semblait me demander quelque chose. Elle parlait de gens qui lui auraient fait quelque chose.

– Elle nous demandait de la venger, dit doucement Jonas.

Il prit soudain conscience du ridicule de cette conversation. Lui et son frère parlaient d'un événement qui n'avait eu lieu qu'en rêve, et réagissaient comme si c'était réellement leur sœur qui avait prononcé ces mots, alors que de toute évidence il ne s'agissait que de leur propre subconscient, ou quel que soit le nom qu'on donnait à ce qui nous faisait rêver.

– Ça a l'air complètement dingue, dit Lee, comme en écho aux pensées de son frère.

– Tu l'as dit, soupira Jonas, mais... on sait jamais, hein ? Mieux vaut rester sur nos gardes. Si jamais tu penses à quelque chose, à propos de tout ça, dis-le-moi, d'accord ?

– Pas de problème. Pareil de ton côté.

– OK. Embrasse Robin et Juliette de ma part, d'accord ?

– D'accord, Jonas. Et une dernière chose...

– Quoi ?

– Si c'est vraiment ce que ça voulait dire, qu'Olivia attend de nous une vengeance, de qui est-ce qu'elle peut bien vouloir qu'on la venge ? Le type qui lui a fait ça est dans une cellule à attendre la mort, en ce moment, ce n'est pas suffisant, comme vengeance ?

Jonas n'en savait vraiment rien, et c'est ce qu'il répondit à son frère. Cependant, plusieurs minutes après ce coup de fil, et alors qu'il était retourné à ses dossiers, une phrase revint lui trotter dans la tête, à la fois dérangeante et révoltante : *Ils sont encore là.*

III

Il était un peu plus de neuf heures du matin lorsque, en passant en voiture dans la rue où habitaient Lee Marshall et sa femme, Gary aperçut la petite Juliette, visiblement seule dans la cour. Sans vraiment réfléchir à ce qu'il faisait, Gary se rangea non loin de la maison – mais pas en face, il ne voulait surtout pas que Lee l'aperçoive par la fenêtre de sa maison – et descendit de voiture.

Il avait passé toute la nuit à parcourir la ville de long en large et, lorsque le jour s'était levé, il était allé rendre visite à quelques-uns des amis de Jo, pour savoir s'ils n'avaient pas eu de ses nouvelles. Personne n'avait pu l'aider ; pour autant qu'il en savait Jo s'était évanouie dans l'air. Il était épuisé, et ne savait plus quoi faire. La vue de la petite Juliette assise sur la pelouse l'avait momentanément distrait de ses préoccupations, ce qui était une bénédiction.

Gary s'avança vers la grille et s'arrêta à quelques mètres pour observer la petite fille. Était-elle heureuse, ici ? Les Marshall prenaient-ils soin d'elle ? Elle semblait aller bien, en tout cas, ses jolies boucles blondes étaient coiffées en queue de cheval, et elle s'amusait à faire rouler un ballon rose devant elle. *Bien sûr qu'elle va bien, songea Gary, les Marshall ne sont pas des monstres.* À ce moment-là, la petite fille releva soudain la tête et aperçut Gary. Elle l'avait déjà rencontré deux ou trois fois, mais c'était il y avait presque un an, avant que Chuck ne se fasse arrêter. Juliette n'avait pas plus de deux ans, à l'époque, elle devait avoir oublié. Pourtant, la petite fille fronça les sourcils en le voyant, et Gary se demanda si, finalement, elle ne se souvenait pas. *Et de Chuck ? Se souvient-elle de son père ?*

– Salut, dit Gary en lui adressant un sourire.

Elle le regarda un instant sans rien dire, puis, timidement, répéta :

– Salut.

Puis, comme si Gary avait soudain perdu tout intérêt pour elle, elle baissa les yeux et recommença à jouer avec son ballon. Gary continua à l'observer un instant tout en repensant à cette autre fois, il y avait longtemps, où il s'était retrouvé à discuter avec une petite fille blonde comme les blés à travers la grille d'une cour.

– Tu connais ma Maman ? demanda Juliette en relevant soudain les yeux vers lui.

La question était arrivée de manière si inattendue que, un instant, Gary resta sans voix. Il prit conscience du fait qu'il se trouvait à moins d'un mètre de la maison de Lee, et que si jamais ce dernier le voyait parler à sa nièce, il serait probablement fou de rage. *Alors barre-toi.*

– Oui, répondit-il cependant, je connaissais ta Maman.

Elle le regarda avec un intérêt renouvelé. On lisait de l'intelligence, dans ses yeux bleus, et de la curiosité, aussi, beaucoup de curiosité. *J'ai tous les droits d'être là, songea Gary tout en souriant à Juliette, je suis l'ami de son père, je suis plus ou moins son parrain non officiel. J'ai tous les droits de parler avec elle.*

– Les méchants hommes sont venus chez nous, dit Juliette.

Elle parlait d'un ton dégagé, comme si elle venait de faire une remarque sur la météo, mais en même temps Gary voyait à ses sourcils légèrement froncés qu'elle tentait de se souvenir, comme si la vue de Gary lui avait soudain rappelé certaines choses auxquelles elle n'avait plus repensé depuis longtemps.

– Quels méchants hommes, Juliette ? demanda Gary avec intérêt.

– Les méchants, répéta-t-elle en haussant les épaules.

Elle baissa la tête et recommença à jouer avec son ballon. *Les hommes,* songeait Gary, *au pluriel. Comment peut-elle en être aussi sûre ?* Pourtant, ces paroles devaient bien s'appuyer sur quelque chose, elle ne pouvait pas

l'avoir simplement imaginé, si ? *Les hommes. A-t-elle répété ça à la police, lorsqu'ils l'ont interrogée ?* Mais Juliette n'avait que deux ans au moment des faits, qui prendrait en compte le témoignage d'une fillette de deux ans, qui n'était même pas dans la même pièce au moment du crime ? *Personne. Surtout si ce témoignage va à l'encontre des conclusions de l'enquête.* Au bout de quelques secondes, Juliette reprit :

– Tonton Lee il veut pas que je parle de ça. Il veut plus que j'y pense, alors je lui dis pas quand ça revient.

– Quand ça revient ?

Elle hocha la tête, toujours sans le regarder.

– Quand je dors, expliqua-t-elle, ça revient quand je dors.

Elle en rêvait. Juliette était dans la chambre juste au-dessus pendant que sa mère et sa grand-mère se faisaient massacrer, et il semblait qu'elle avait vu, ou entendu, quelque chose, parce que maintenant ça la hantait. Gary songea à lui demander ce dont elle se souvenait, exactement, avant de se raviser. Juliette était déjà bien assez traumatisée comme ça, pas la peine de la forcer à revivre ces instants. Il aurait dû partir, maintenant, en profiter tant que la petite fille ne faisait plus attention à lui, mais il ne put résister à l'envie de poser une dernière question :

– Dis-moi, Juliette... commença-t-il, est-ce que tu te souviens... de ton père ?

Elle leva un regard perplexe vers lui et, pendant un instant, il fut certain que la réponse était non. Puis elle répondit, presque dans un murmure.

– J'ai pas le droit d'en parler non plus. Tonton il veut pas que j'en parle. Jamais.

Cela mit Gary en colère. Ils voulaient la forcer à oublier l'existence de Chuck, ils lui avaient interdit de parler de lui, au point qu'elle avait même

peur de l'évoquer. Son propre père, et bientôt elle ne se souviendrait probablement même plus d'en avoir eu un.

– Juliette ? fit-il, tu n'as pas le droit d'en parler, mais tu peux toujours penser à lui, n'est-ce pas ?

Elle lui lança à nouveau ce regard perplexe, puis finit par hocher lentement la tête, d'un air hésitant.

– Bon. N'arrête pas de penser à lui, alors. Juste dans ta tête, tu comprends ? C'est ce que lui, il fait.

Juliette ouvrit de grands yeux. Elle était sur le point de dire quelque chose quand la porte de la maison s'ouvrit soudain. Lee apparut sur le porche. Lorsqu'il tourna les yeux vers Juliette, son visage reflétait une très forte affection, qui étonna et rassura Gary tout à la fois. Il l'aimait. Peu importait qui était son père, il aimait Juliette, et c'était l'essentiel. Alors que Lee apercevait Gary, cependant, toute trace de sympathie disparut d'un coup de son visage, comme si un nuage sombre et orageux passait au-dessus de sa tête.

– Qu'est-ce que tu fous ici, toi ? lâcha-t-il tout en s'avancant à grands pas vers Juliette.

Gary leva les mains en l'air et commença à reculer vers sa voiture.

– Je lui disais juste bonjour, Lee, je voulais juste...

– T'as pas à lui parler, cracha Lee en prenant Juliette dans ses bras, t'as pas à lui adresser la parole ni à t'approcher d'elle, c'est clair ?

– Lee... commença Gary.

– Tais-toi, le coupa ce dernier d'un ton brusque, disparais, Gary, je t'assure que ça vaudrait mieux pour toi.

Gary voyait que les yeux de Lee lançaient des éclairs, et qu'il aurait très certainement fait plus que hausser le ton si Juliette n'avait pas été là. Lui aussi aurait aimé dire ses quatre vérités à Lee. Lui dire, par exemple, qu'il

n'avait aucun ordre à lui donner, qu'il n'avait aucun droit de l'empêcher de voir la petite fille qu'il avait tenue dans ses bras à la naissance, et qu'il avait vue grandir. Mais mieux valait laisser couler, pour l'instant. Dire ces choses ne ferait rien d'autre que créer de nouveaux problèmes, et il y en avait déjà bien assez comme ça. Mieux valait laisser tomber, donc, pour le moment du moins.

Après un dernier regard à Juliette qui, dans les bras de son oncle, le regardait toujours avec curiosité, Gary se détourna de la maison et repartit vers sa voiture. Il sentait presque le regard de Lee lui brûler le dos.

IV

En sortant de chez Coleman, Jordan se rendit directement au *Chapeau Melon*. Il avait espéré croiser la voiture de Gary sur son chemin, mais il ne la vit nulle part. Il ne devait pas être bien loin, pourtant ; cette ville était trop petite pour qu'on puisse s'y cacher bien longtemps. *Sauf si quelqu'un s'en est pris à lui aussi*, susurra une voix perturbante dans sa tête. Mais Jordan refusa de l'écouter. Rien n'était arrivé, ni à Gary ni à Jo. Il se gara devant le *Chapeau Melon* et entra à l'intérieur. Il n'y avait quasiment personne ; Tim le barman passait le balai et un vieil homme buvait un café à l'une des tables près de la fenêtre.

– Bonjour, commença Jordan alors que Tim levait les yeux vers lui, est-ce que...

– Eh, Jordan !

Erik venait tout juste de sortir de sa cuisine et lui faisait signe de le rejoindre.

– T'aurais pas vu Gary ? demanda Jordan en s'approchant du comptoir.

– Pas depuis hier soir, pourquoi ?

– Parce que je ne sais pas où il est.

Et, baissant la voix, il ajouta :

– Jo a disparu depuis hier soir.

– Elle a *disparu* ? répéta Erik avec stupéfaction.

Jordan acquiesça gravement. Erik l’observait d’un air effaré.

– Tu crois que quelqu’un aurait pu...

– Je n’en ai pas la moindre idée, mais j’ai bien l’intention de le découvrir.

Tu es libre, là, tout de suite ?

– Oui, fit Erik en jetant un regard derrière lui, je pense que je peux me libérer, mais tu ne veux pas d’abord attendre de voir si Gary n’arrive pas ? On s’était donné rendez-vous ici, après tout...

– Le problème c’est que je ne suis pas sûr du tout qu’il vienne. Après ce qui est arrivé j’ai peur qu’il décide de se rendre chez cette Alice Vance tout seul pour trouver des explications, c’est pour ça que je veux m’y rendre le plus vite possible.

Erik ouvrit la bouche pour répondre, mais à ce moment-là quelqu’un poussa la porte du restaurant dans le dos de Jordan, attirant son attention. Jordan se retourna pour suivre le regard d’Erik.

– Enfin je te retrouve, Jordan, fit Jonas Marshall en s’avançant vers lui, et encore une fois, tu es en train de faire des messes basses.

Jonas semblait ravi d’avoir réussi à mettre la main sur lui, ce qui ne disait rien qui vaille à Jordan. Pourquoi voulait-il à ce point lui parler ?

– Comment se fait-il que vous ayez l’air d’avoir été pris sur le fait chaque fois que je vous rencontre, toi et ta petite bande ? demanda Marshall alors qu’il arrivait à leur hauteur.

Jordan ne répondit pas et se contenta de lui lancer un regard noir.

– Peut-être que tu confonds simplement ça avec notre immense joie de te voir, Jonas, rétorqua Erik à sa place.

Il arborait un air dur, et Jordan se rappela à quel point il détestait les Marshall. Peut-être même plus que lui et Gary. Le regard de Jonas passa de Jordan à Erik, à qui il adressa un sourire narquois.

– Qu’est-ce que vous foutez ensemble, tous les deux, pour commencer ? Comment peux-tu traîner avec l’un des types qui a failli te tuer, Erik ?

– Qu’est-ce que tu veux, Jonas ? demanda Jordan.

Mais Jonas l’ignora. Toute son attention était focalisée sur Erik, qui le regardait d’un air impassible.

– C’est vrai, non ? insista-t-il, je me souviens très bien de l’histoire, tout le monde ici s’en souvient. Et c’est pas comme si c’était la seule fois où leur bande a mis des vies en danger, c’est leur spécialité. Les problèmes semblent les suivre où qu’ils aillent ; à moins que ce ne soit eux qui les causent, à moins qu’ils ne soient tous...

Jonas s’interrompit soudain. Ses traits se figèrent, comme s’il venait d’avoir une soudaine prise de conscience. Plus que ça, son visage laissait penser qu’une véritable révélation venait de se faire jour en lui. Jordan et Erik échangèrent un regard déconcerté.

– Où est Gary ? demanda Jonas d’un air absent.

– Pourquoi ? voulut savoir Jordan.

– *Où est-il ?* répéta Jonas en élevant si soudainement la voix que Jordan eut un mouvement de recul.

- Je suis là, fit alors la voix de Gary.

Jonas se retourna d’un bloc. Gary venait de pousser la porte et d’entrer dans le restaurant. Il semblait épuisé, mais cela n’empêchait pas la fureur et la haine d’imprimer ses traits alors qu’il plongeait son regard dans celui de Jonas. *Mauvais*, pensa aussitôt Jordan. Si ces deux-là ne pouvaient s’empêcher de se sauter à la gorge lorsqu’ils étaient dans leur état normal, que se passerait-il alors qu’ils semblaient l’un comme l’autre à cran ?

– Qu'est-ce que tu me veux ? demanda Gary.

Il s'avança vers Jonas d'un pas si vif que Jordan craignit un instant qu'il ne s'arrête pas et fonce simplement tête baissée sur lui. Mais, alors qu'il était à deux pas de Jonas, Gary s'immobilisa. Pendant une seconde les deux hommes ne firent que se dévisager sans rien dire, s'évaluant et se défiant l'un l'autre.

– Je veux que tu me suives, finit par dire Jonas, j'ai des questions à te poser.

– Quelles questions ?

– Tu verras bien.

– Je vais nulle part avec toi, rétorqua Gary d'un ton brusque, j'ai autre chose à faire. Abandonne ton enquête sur ma maison si tu veux, j'en ai rien à faire...

– C'est pas à propos de ta maison, l'interrompt Jonas.

Gary fronça les sourcils, l'air troublé.

– C'est à propos de quoi, alors ? demanda-t-il.

Jonas ne répondit pas tout de suite, il prit d'abord quelques secondes pour fixer Gary d'un air proprement meurtrier. Quelque chose était différent, chez lui, son attitude avait changé du tout au tout. Il avait toujours détesté Gary, mais à cet instant il semblait y avoir encore plus que ça.

– Je crois que tu le sais, finit par répondre Jonas en détachant soigneusement chaque syllabe.

Gary secoua lentement la tête. Il ne voyait visiblement pas du tout où Jonas voulait en venir.

– Je ne sais pas ce qu'il te prend, répondit-il, mais je te le répète : Je ne vais nulle part.

– Soit tu me suis de ton plein grès soit je te traîne jusqu'au commissariat, gronda Jonas, est-ce que c'est clair ?

Gary serra les poings.

– Me *traîner* ? répéta-t-il d'un ton sarcastique, tu peux toujours essayer.

Jonas sourit, comme si c'était exactement la réponse qu'il attendait, mais alors qu'il allait visiblement se jeter lui, Erik le contourna et vint se placer aux côtés de Gary.

– T'es sûr de vouloir faire ça ? prévint-il Jonas.

– Je vous ferai tous mettre en taule, bande d'abrutis, cracha Jonas, c'est moi le shérif de cette ville, vous avez oublié ? Continuez à me tenir tête et vous le regretterez !

– On n'a pas peur de toi, Jonas, intervint Jordan, qui vint à son tour soutenir Gary.

Jonas les regarda un à un, puis sourit.

– Vous l'aurez voulu, fit-il, vous êtes fichus, les gars.

Après un dernier regard particulièrement haineux vers Gary, Jonas les contourna, traversa vivement le restaurant, et sortit en claquant la porte derrière lui. Tous trois restèrent une seconde sans faire le moindre geste, puis Erik poussa un soupir.

– Je sais pas ce que tu lui as fait, cette fois, dit-il en se tournant vers Gary, mais il a l'air de t'en vouloir à mort.

– Je ne lui ai rien fait du tout, répondit Gary d'un air interloqué, rien de nouveau en tout cas...

– Il lui est arrivé un drôle de truc, tout à l'heure, expliqua Erik, comme s'il se souvenait soudain de quelque chose...

– Ou qu'il comprenait soudain quelque chose, ajouta Jordan.

Le regard de Gary alla de l'un à l'autre.

– Mais quoi ? demanda-t-il.

Ils haussèrent tous deux les épaules.

– Comment savoir ? fit Jordan.

– Bon, vous savez quoi ? Peu importe, finit par dire Gary en secouant la tête, j'ai d'autres chats à fouetter. Je suis venu pour voir si vous étiez toujours partants pour rendre visite à Alice Vance, c'est le cas ?

Jordan et Erik échangèrent un regard, puis hochèrent tous deux la tête.

– Allons-y, fit Jordan.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

I

Jonas Marshall roulait à travers la ville à une vitesse peu digne de son rôle d'exemple pour les citoyens. Il faillit même écraser une vieille dame, à la sortie du virage, et après avoir pilé juste devant elle, il klaxonna furieusement pour l'inciter à se bouger de son chemin un peu plus vite. La vieille secoua un point rageur dans sa direction avant de dégager enfin. Jonas reprit sa route.

Après sa conversation avec Jordan, puis Gary, il était plus que furieux. Il avait l'impression qu'une brique lui était tombée sur la tête, mais qu'au lieu de l'assommer, cela l'avait rendu fou. *Ils sont tous là*, c'était bien ce qu'avait dit Olivia. Et c'était le *tous*, le plus important, évidemment, parce qu'ils étaient *toujours tous ensemble*. Toujours. Il fallait qu'il en parle à quelqu'un, et il n'y avait qu'une seule personne avec qui il pouvait en parler. Avec l'aide de Lee, il pourrait démêler le vrai du faux, et prendre une décision.

Alors qu'il roulait en direction de la maison de son frère, son regard s'égara sur sa gauche, et il vit alors quelque chose qui le fit piler net au beau milieu de la route. Il se trouvait face à une boutique dont il n'avait jamais remarqué l'existence, jusqu'alors. Dans la vitrine de cette boutique se trouvait un objet qui l'avait littéralement paralysé sur place. Une corde à sauter. À ceci près que ce n'était pas n'importe quelle corde à sauter, c'était la *sienne*, la corde à sauter rose fluo d'Olivia, celle qu'elle avait dans le rêve.

Jonas resta un instant immobile dans sa voiture à regarder la corde à sauter, comme si la vue de cet objet avait suffi à le transformer en statue. Puis il donna un brusque coup de volant et se gara le long du trottoir. Il coupa le moteur et descendit. Avant même d'avoir réellement pris conscience de ce qu'il faisait, Jonas poussait la porte de la boutique d'antiquités, et faisait un pas à l'intérieur.

II

Alice Vance ne fut pas du tout surprise de voir trois des visages qu'elle haïssait le plus au monde se diriger vers sa maison. Eldred l'avait prévenue qu'il y avait de fortes chances pour qu'ils se montrent, et elle savait, maintenant, que lorsqu'Eldred disait quelque chose, cela avait toutes les chances de se produire. Ce n'était rien, qu'ils viennent, elle était préparée à les recevoir. Et elle savait exactement ce qu'elle avait à dire, aussi. Eldred le lui avait chuchoté à l'oreille, et elle avait retenu chaque mot.

III

Alors qu'ils remontaient l'allée menant à la maison d'Alice Vance, Jordan se demanda s'ils n'étaient pas en train de faire une erreur. Après tout, ils n'avaient quasiment rien pour relier cette Alice Vance à leurs récents déboires, rien à part le fait qu'elle ait vécu à Milford durant leur enfance et qu'elle soit revenue peu avant que les incidents ne commencent. Cela semblait vraiment très mince. Pourtant il semblait être le seul à s'en rendre compte, Gary étant bien trop furieux et inquiet pour se poser encore la moindre question. Il les devança sur le chemin jusqu'à la maison, et frappa trois fois à la porte.

– Garde ton calme, Gary, murmura Jordan en le rejoignant, n'oublie pas qu'on est juste là pour poser des questions, pour l'instant.

– Et qu'est-ce que tu t'attends à ce que je fasse d'autre ? demanda Gary, tout en faisant un pas de côté pour jeter un œil par la fenêtre.

– J'en sais rien, je voulais juste m'assurer que tu te souvenais qu'on n'avait aucune preuve que cette femme ait quoi que ce soit à voir avec...

– Je sais, Jordan, le coupa sèchement Gary, je sais.

– Chut, intima Erik à côté d'eux, j'entends quelque chose.

Ils tendirent l'oreille et, en effet, des pas approchaient depuis l'autre côté. Elle était chez elle. Quelques secondes plus tard, ils l'entendirent déverrouiller la porte, puis ouvrir. Alice Vance se trouvait en face d'eux, et les dévisageait d'un air vaguement interrogateur.

– Bonjour, fit-elle.

Jordan sentit tout de suite que quelque chose clochait. Elle devait être âgée d'une trentaine d'années, pourtant les rides sur son front et les quelques mèches blanches au niveau des tempes auraient pu laisser penser qu'elle était bien plus vieille, sous une autre lumière. Ses longs cheveux noir-

corbeau encadraient magnifiquement son visage, et rendaient ses yeux d'un bleu très foncé encore plus sombres. Le problème venait justement du regard qu'elle posait sur eux. Elle ne semblait pas surprise de les voir, pas vraiment, comme si elle avait su qu'ils arrivaient. Comme si elle les attendait.

– Alice Vance ? demanda Gary.

– Oui, c'est moi. Et vous, qui êtes-vous ?

Elle les regarda tour à tour, et Jordan décela quelque chose, dans ces yeux sombres, quelque chose qui lui donna l'impression que non seulement elle les connaissait, mais qu'en plus elle les détestait. Cette légère plissure inconsciente des lèvres ressemblait fortement à une grimace de dégoût, à ses yeux. Était-il paranoïaque ? Imaginait-il toutes ces choses, ou bien les autres les voyaient-elles aussi ?

– On aimerait discuter avec vous de quelque chose, expliqua Erik d'un ton posé, c'est assez important, en fait ce pourrait-être une question de vie ou de mort.

– De vie ou de mort pour qui ? demanda-t-elle d'un ton légèrement amusé.

– Laissez-nous entrer, d'accord ? intervint Gary, d'un ton un peu trop brusque pour une simple requête.

Alice tourna ses yeux sombres vers lui et le fixa pendant plusieurs secondes sans rien dire. Gary ne cilla pas, un peu plus déterminé à chaque seconde qui passait que cette femme était la personne qu'ils recherchaient. Il y avait de la folie dans son regard. Finalement, Alice Vance recula et, retenant la porte, s'effaça pour les laisser passer.

– Entrez-donc, les invita-t-elle.

Gary ne se le fit pas dire deux fois, il s'engouffra dans la maison comme s'il s'attendait à trouver Jo assise dans le salon, pieds et poings liés. Erik le suivit, imité par Jordan. Alors que ce dernier passait devant Alice, il crut

surprendre un léger sourire sur ses lèvres, et se demanda soudain s'ils n'étaient pas en train de plonger directement dans un piège. Mais il était trop tard pour s'en soucier ; Alice referma la porte derrière eux, et dit :

– Avancez jusqu'au salon, et nous discuterons.

IV

Un homme se tenait derrière le comptoir, et il salua Jonas d'un léger signe de tête lorsqu'il entra dans la boutique. Grand, mince et les cheveux en bataille, il lui fit tout de suite penser à une espèce d'épouvantail humain. Jonas lui rendit son salut puis parcourut la boutique du regard. C'était un vrai foutoir ; les étagères croulaient sous des bibelots poussiéreux, sans âge et dont, pour la plupart, Jonas ne voyait aucune utilité. Il se tourna vers les objets exposés en vitrine. Ce n'était pas la corde à sauter d'Olivia, évidemment, celle de sa sœur devait traîner quelque part chez ses parents, rangée dans un carton avec les autres vieux jouets de la famille. N'empêche, c'était exactement la même, et quelle drôle de coïncidence qu'il tombe là-dessus juste après avoir rêvé de cette corde à sauter...

– Vous êtes le shérif Marshall, n'est-ce pas ? demanda soudain le brocanteur.

– Oui, c'est moi, répondit Jonas en tournant les yeux vers l'homme.

Évidemment, cela n'avait pas été bien difficile pour lui de deviner ça, compte tenu du fait que Jonas portait son costume et son badge. Alors qu'il plongeait son regard dans celui du brocanteur, Jonas eut soudain envie d'en savoir un peu plus sur cet homme.

– Ça fait longtemps que vous tenez cette boutique ?

– Oh, je la tiens depuis la nuit des temps, ou c’est en tout cas l’impression que cela me fait, parfois, répondit le brocanteur.

Il lui adressa un sourire qui plissa encore plus ses yeux en amandes, le faisant un instant ressembler à un chat.

– Mais si vous vous demandez si cela fait longtemps que je la tiens ici, à Milford, la réponse est non. Je suis arrivé il y a un peu plus de six mois.

Jonas hocha lentement la tête. Voilà la raison pour laquelle il n’avait jamais entendu parler de cette boutique.

– En vérité je pense que je ne vais plus rester très longtemps dans le coin, continua l’homme d’un ton songeur.

– Ah oui ? demanda Jonas, les affaires ne sont pas bonnes, ici ?

– Oh, ce n’est pas le problème. Pour tout vous dire il se trouve qu’elles ont été plutôt bonnes, j’ai conclu quelques affaires assez... prometteuses, ici. Mais je suis un voyageur, je ne reste jamais bien longtemps au même endroit. Il fut un temps où les gens de mon espèce ne faisait que se déplacer de village en village, transportant leurs produits dans une simple caravane, ou une roulotte, vivant sans cesse sur les routes. Aujourd’hui, les temps ont changé, mais peut-être pas tant que ça. Il y a d’autres endroits, d’autres personnes que j’aimerais beaucoup pouvoir faire profiter de mes produits. Je pressens simplement qu’il sera bientôt temps pour moi de reprendre la route, vous comprenez ?

– Bien sûr, répondit Jonas, bien que n’ayant pas la moindre idée de ce que cet homme était en train de lui raconter.

À vrai dire, il commençait même à se demander pourquoi il était entré dans cette fichue boutique. Il avait des choses importantes à faire, des questions à régler, alors pourquoi diable perdait-il son temps ici ?

– Elle vous rappelle des souvenirs ? demanda soudain le brocanteur.

– Pardon ?

– La corde. Je vous ai vu la regarder depuis l’extérieur. Vous sembliez... sous le choc.

– C’est... c’est une longue histoire, marmonna Jonas.

Le brocanteur hocha la tête. Son sourire ne quittait plus son visage.

– Approchez un instant, shérif, vous voulez bien ?

– En fait je dois... commença Jonas en relevant les yeux.

Mais alors que son regard croisait celui de l’homme, il s’interrompit. Une étrange torpeur le saisit soudain, comme s’il venait de recevoir une injection de morphine. Toujours souriant, le brocanteur lui fit signe d’avancer. Jonas vit sa vision vaciller étrangement, et il crut qu’il était en train de s’évanouir, avant de s’apercevoir que ses pieds s’étaient mis en mouvement et qu’il avançait en direction de l’étrange antiquaire.

V

– Vous habitiez ici avant, n’est-ce pas ? attaqua Gary sans préambule.

Ils étaient tous réunis dans le petit salon d’Alice. Il y avait un canapé bleu pâle ainsi qu’un fauteuil, mais aucun d’eux ne s’assit. Ce n’était pas le genre de conversation qu’on avait autour d’une tasse de thé.

– C’est exact, répondit calmement Alice.

Elle faisait face à Gary, et bien qu’elle ait conservé un masque d’amabilité, cette lueur mauvaise brillait toujours dans ses yeux, couvant Gary du regard comme si elle voulait le faire prendre feu. De son côté, Gary avait les bras croisés sur sa poitrine et l’observait d’un air dur. Il ressemblait à un flic interrogeant son suspect numéro un.

– Dans le même immeuble que moi, et Erik. Vous vous souvenez de nous ?

– Est-ce que *vous* vous souvenez de *moi* ? rétorqua Alice.

Gary ne trouva rien à répondre à cela. Jordan prit le relais.

– Écoutez, commença-t-il, tout ce qu'on veut savoir c'est si... nous voulons juste savoir la vérité.

Alice tourna les yeux vers lui.

– La vérité ? répéta-t-elle d'une voix hargneuse, celle que vous auriez dû connaître il y a dix ans, vous voulez dire ? Celle dont vous n'avez même pas eu conscience, parce que vous vous en fichiez ?

– Si on arrêta ce petit jeu, maintenant ? l'interrompit Gary d'une voix forte.

Comme celui d'un serpent, le regard d'Alice oscillait de l'un à l'autre, sa tête se tournant tantôt vers Jordan tantôt vers Gary. Lorsque ce dernier prit la parole, elle tourna aussitôt les yeux vers lui. Elle semblait si emplie de haine que Jordan s'attendait à tout moment à la voir cracher du venin, et pourtant elle restait tellement *calme*. Elle sourit à Gary et fit un pas vers lui. Seul le canapé les séparait désormais.

– Es-tu sûr de vouloir arrêter de jouer, Gary ? demanda-t-elle dans un murmure qui les fit tous frissonner, pourtant, tu aimes tellement les jeux...

– Je ne vois pas de quoi...

– Bien sûr que si, tu vois, le coupa-t-elle vivement, je me suis renseignée sur vous depuis mon retour. Tant de petits jeux entre vous. Comme celui où Erik a failli mourir. Ou celui où ce truand a bel et bien perdu la vie. Et combien d'autres, encore, dont vous n'avez même pas conscience ?

– Comme vous ? demanda Gary à voix basse.

Elle sourit.

– Qu'est-ce qu'on a fait ? demanda Jordan, qui n'était pas du tout sûr de vouloir le savoir.

– Ça n'a pas d'importance, répliqua Alice d'un ton haché. C'est trop tard maintenant. J'ai tout perdu à cause de vous quatre.

– Et c’est pour ça que Chuck est en prison, n’est-ce pas ? demanda Gary d’un ton dur, vous avez tout perdu, alors il a fallu que lui aussi perde tout ? Elle ne répondit pas et se contenta d’esquisser un petit sourire. Gary la dévisagea un instant sans rien dire puis, à demi-voix, il demanda :

– Et moi ?

Alice resta une nouvelle fois silencieuse, l’air amusé. N’y tenant plus, Gary fit le tour du canapé et l’attrapa violemment par les épaules.

– Où est-elle ? lui cria-t-il au visage, où est Jo ?

Alice ne se laissa pas impressionner, elle ne fit aucun effort pour se dégager de la poigne de Gary et ne cilla pas un seul instant. Par réflexe, Jordan s’était élancé vers eux au moment où Gary avait empoignée la jeune femme. Il s’arrêta à une distance prudente, prêt à intervenir si jamais les choses dégénéraient.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez, finit par répondre Alice.

– Ne me prenez pas pour un imbécile. Elle a disparu et je sais que ça a quelque chose à voir avec vous, alors dites-moi ce que vous lui avez fait !

– Si tu veux le savoir commence dont par me lâcher, ordonna Alice d’un ton sec.

Gary sembla hésiter un instant entre lui obéir ou bien serrer plus fort, jusqu’à lui faire mal et faire disparaître la lueur narquoise dans ses yeux. Mais la vie de Jo était peut-être en jeu, ce n’était pas le moment de se montrer impulsif. Il lâcha les bras d’Alice et fit un pas en arrière tout en la fixant d’un regard noir.

– Voilà qui est mieux, fit Alice.

– Où est-elle ? répéta inlassablement Gary.

– Ne t’inquiète pas, il ne lui est rien arrivé. Elle va bien, Gary, et si tu restes sage elle continuera à aller bien.

Gary serra les poings. Il respirait fort et il était évident qu'il faisait de gros efforts pour ne pas se jeter à nouveau sur Alice. Alors que Jordan observait la jeune femme, il crut la voir jeter un coup d'œil derrière l'épaule de Gary, mais avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qu'elle cherchait du regard, Erik prit la parole.

– Comment ? demanda-t-il, comment avez-vous été capable de mettre tout ça en place ?

Alice tourna les yeux vers lui. Alors qu'elle l'observait, son regard s'adoucit légèrement.

– Tu es comme moi Erik, dit-elle, tu es une victime toi aussi. Je ne l'ai appris que récemment, mais c'est le cas.

Elle fit un pas vers lui. Erik gardait un air impassible.

– J'ai cru que tu étais comme eux, expliqua-t-elle, mais maintenant que je sais, il n'y a aucune raison pour que tu restes mon ennemi.

Erik secoua lentement la tête.

– Vous êtes malade, dit-il, vous avez besoin d'aide. Dites-moi, comment avez-vous réussi à mettre tout ça en place toute seule ? Étiez-vous vraiment seule ?

Elle sourit à nouveau et une lueur rusée traversa ses yeux, mais elle ne répondit pas. Gary reprit la parole.

– Dites-moi ce que vous avez fait de Jo, demanda-t-il, si vous me le dites et que je la récupère saine et sauve, je... je témoignerai pour vous, je leur dirai que vous avez coopéré, à la fin, et que...

Il fut interrompu par un éclat de rire glacial. Alice revint vers Gary, la haine brillant à nouveau dans ses yeux.

– Je n'ai pas l'intention de me faire prendre, dit-elle dans un murmure.

– Dans ce cas, quoi ? s'exclama Gary, qui perdait patience, que voulez-vous ? Qu'attendez-vous de nous, au juste ?

Alice pencha légèrement la tête sur le côté et, à nouveau, jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Gary. Cette fois, Jordan vit ce qu'elle regardait : La petite pendule posée sur la table, à côté de la fenêtre. Elle attendait quelque chose. À nouveau, Jordan eut la désagréable impression d'avoir foncé dans un piège.

– Je vais vous dire où est Jo, finit par dire Alice.

Elle observa un instant de silence, le temps pour Jordan d'échanger un regard avec Erik. Se demandait-il aussi où était le piège, là-dedans ?

– Je vais vous le dire, reprit la jeune femme, parce que je veux que vous partiez. Tous les trois, je veux que vous fichiez le camp de ma maison, je vous ai assez vus.

– Très bien, s'empressa de répondre Gary, on va partir, dites-nous simplement...

– Ferme-la, ordonna Alice sans élever la voix.

Gary obéit, la fébrilité le disputant à la colère sur son visage. Après s'être assurée que Gary avait compris qui devait parler et qui devait écouter, Alice reprit :

– Si je vous dis directement où est la fille, rien ne vous empêchera de vous séparer, l'un d'entre vous courra la récupérer pendant que les autres iront chercher la police. L'un d'entre vous aura peut-être même l'idée de rester avec moi pour m'empêcher de m'enfuir. Vous voyez, ce n'est pas du tout ce que je veux.

Gary ouvrit la bouche, mais un regard d'Alice lui intima de rester silencieux, aussi la referma-t-il sans rien dire.

– C'est pourquoi je vais vous donner trois emplacements, continua Alice, un chacun. Jo se trouve dans l'un de ces emplacements, mais il vous faudra aller aux trois pour la retrouver. Ça devrait vous occuper un moment. Un jeu tel que vous les aimez, les garçons, ajouta-t-elle avec un sourire.

Jordan n'aimait pas sa façon de parler, comme si elle récitait un texte. La question était de savoir qui avait écrit ce texte pour elle.

– Est-ce que cette façon de faire vous convient ? demanda Alice.

Gary hocha la tête.

– Donnez-nous vos adresses, répondit-il.

– Il est possible que Jo soit au *Chapeau Melon*, le restaurant où travaille Erik.

– Où, au *Chapeau Melon* ? voulut savoir Gary.

– Ne posez pas de question, rétorqua sèchement Alice, tout ce que vous avez à savoir, c'est qu'elle sera très facile à trouver, une fois au bon endroit. Si Jo n'est pas au *Chapeau Melon*, alors elle sera peut-être dans l'autre restaurant de cette ville, communément appelé *Chez Coleman*. Ou alors...

Elle les regarda tour à tour. Le sourire sur son visage montrait à quel point elle trouvait ce petit jeu divertissant.

– Ou alors elle se trouve dans l'immeuble, finit-elle par dire, celui où tout a commencé. Celui où mon bébé est mort.

Pendant une seconde, rien ne bougea, puis tous trois s'ébranlèrent en même temps. Jordan et Erik se tournèrent vers la porte, tandis que Gary contournait Alice.

– On n'en a pas fini, tous les deux, murmura-t-il entre ses dents alors qu'il passait devant elle.

Alice les suivit du regard alors qu'ils s'engageaient dans le couloir de l'entrée, puis ouvraient la porte pour sortir de sa maison.

– J'espère bien que non, souffla-t-elle avec un léger sourire.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait Jo, ni si elle était bien à l'un des emplacements qu'elle avait donné aux trois hommes. Cela n'avait pas la moindre importance pour elle. Elle avait fait exactement ce qu'Eldred attendait d'elle, les envoyant là où il voulait qu'ils aillent à l'heure exacte

où il voulait qu'ils y soient. Elle faisait confiance à Eldred pour prendre soin du reste. *Ce soir, vous serez vengée*, lui avait-il promis. Elle avait hâte de voir ça.

VI

Une fois dehors, les trois hommes remontèrent l'allée de la maison avant de s'immobiliser devant la voiture de Gary, qu'ils avaient utilisée pour venir jusqu'ici.

– On fait quoi ? voulut savoir Erik.

– On vérifie les trois endroits qu'elle vient de nous citer, répondit Gary d'un ton décidé, et si jamais elle n'est à aucun de ces endroits, on revient et on la secoue jusqu'à ce qu'elle parle.

– Du calme, intervint Jordan, est-ce que c'est vraiment prudent de faire ce qu'elle nous dit de faire ? Et si c'était un piège ?

– Comment veux-tu que ce soit un piège ? demanda Gary, qui était visiblement pressé de se mettre en route.

– Je n'en sais rien. Mais je l'ai vue lancer des regards à l'horloge. Elle attendait quelque chose, je ne sais pas quoi, mais ça ne me dit rien qui vaille. Elle manigance quelque chose, j'en suis sûr.

– Et on sait de quoi elle est capable, ajouta Erik dans un murmure.

Mais Gary était trop inquiet pour Jo pour pouvoir les écouter. Il dansait d'un pied sur l'autre, tendu à l'extrême. À cet instant, il n'avait qu'une seule envie, avoir Jo face à lui, et pouvoir s'assurer qu'elle était bien saine et sauve comme l'avait promis Alice. Pour le moment, c'était la seule chose qui importait.

– Écoutez, dit-il, j'ai besoin de votre aide, il faut que vous vous rendiez chacun à l'un de ces emplacements. Je pourrais le faire tout seul, mais ça

prendrait trois fois plus de temps et, s'il s'avère que Jo n'est nulle part, cette folle risque d'avoir eu le temps de disparaître sans que je puisse lui faire dire où est réellement Jo. Il faut que vous m'aidiez.

Jordan et Erik échangèrent un regard hésitant, puis Erik poussa un soupir.

– Je vais au *Chapeau Melon*, dit-il, de toute façon, c'est là que je suis censé être à cette heure, alors...

– OK, dit Jordan, où veux-tu que j'aille ?

– Je vais me charger de l'immeuble, répondit Gary, tu n'as qu'à aller chez Coleman.

– Tu n'as pas l'impression que c'est exactement la répartition qu'elle s'attend à ce qu'on fasse ? demanda Jordan, mal à l'aise.

– Peu importe, répliqua Gary avec impatience. Je prends ma voiture, vous pouvez y aller à pied ?

– Je crois pas qu'on ait trop le choix, fit remarquer Erik.

– Très bien.

Erik haussa les épaules et commença à se détourner, mais Gary le retint par le bras.

– Je voulais te remercier, fit-il, d'être là, après...

– Pas de problème, répondit Erik, c'est ce que font les amis n'est-ce pas ? Gary hocha la tête.

– Le premier qui retrouve Jo appelle les autres ? demanda Jordan.

– On fait comme ça, acquiesça Gary.

– Et, les gars ? ajouta Jordan alors qu'ils étaient sur le point de se séparer, soyez prudents, d'accord ?

VII

– Je sais ce que vous cherchez, dit l'antiquaire.

Jonas se trouvait maintenant juste devant l'homme qui, les mains posées à plat sur le comptoir, se penchait vers lui comme s'il avait l'intention de l'avaler tout cru. À cet instant, il semblait à Jonas que cet homme faisait au moins deux mètres de haut.

– Vous cherchez votre revanche, vous cherchez à venger votre famille. Parce que personne n'avait jamais osé vous blesser aussi profondément jusqu'alors.

L'homme parlait d'une voix lente et grave, et cela avait quelque chose de presque hypnotique. À aucun moment Jonas ne se demanda comment cet inconnu pouvait en savoir autant sur lui, à aucun moment il ne songea à lui conseiller de se mêler de ses affaires. Il lui semblait que tout ce qui arrivait était tout à fait naturel, tout à fait normal.

– Mais j'ai déjà eu ma revanche, répliqua-t-il en fronçant les sourcils.

– Vraiment ? demanda l'homme en penchant légèrement la tête.

Le soleil se refléta dans ses yeux et la pupille se rétrécit, disparaissant presque complètement. *Ce ne sont pas des yeux humains*, pensa Jonas très calmement.

– Que vous a dit Olivia, Jonas ? demanda l'homme, que vous a dit votre sœur, dans le rêve ?

À nouveau, Jonas fronça les sourcils. C'était exactement ce qu'il avait en tête, avant d'entrer ici, mais maintenant tout semblait brumeux. L'antiquaire esquissa un sourire indulgent, puis il se pencha vers lui et murmura :

– *Ils sont encore là.*

Jonas eut un mouvement de recul, parce que sous ce murmure, comme en écho à lui, c'était la voix de sa sœur qu'il avait entendue, très distinctement. Il sentit un frisson de peur lui hérissier les poils des bras et...

– Du calme, Jonas, ordonna l'homme sans élever la voix.

Aussitôt, Jonas se sentit retomber dans cette douce torpeur, et toute inquiétude le quitta. Il regarda l'antiquaire et attendit qu'il reprenne la parole.

– Vous savez de qui elle parlait, dit l'homme.

Jonas commença à secouer la tête, mais s'interrompit en se rendant compte que ce n'était pas une question. Il baissa les yeux sur le comptoir et remarqua distraitemment que les mains de l'antiquaire n'avaient rien d'humaines, elles non plus ; les doigts étaient biens trop longs, on aurait dit de monstrueuses serres. Quelque chose affleura sa mémoire. Il savait, en effet, ou, du moins, soupçonnait, l'identité de ce « ils ».

– Chuck Stall a déjà été arrêté pour les meurtres, rappela l'homme, comme désireux de l'aider à en venir au fait.

Jonas hocha la tête, entièrement concentré dans ce que l'antiquaire disait.

– Il a été jugé coupable, doutez-vous de sa culpabilité ?

– Non, répondit aussitôt Jonas.

Cela, au moins, était parfaitement clair pour lui.

– Bien. Alors, si Chuck n'est pas l'unique coupable, à votre avis qui sont les autres ?

Jonas leva la tête vers l'homme. Ses yeux s'agrandirent, et sa bouche s'entrouvrit. Il commençait à comprendre, pourtant il ne dit rien, pas encore.

– Laissez-moi reformuler, dit l'homme de sa voix basse et onctueuse, qui, dans cette ville, aurait eu à cœur d'aider ce cher Chuck dans sa sale besogne ? Qui aurait considéré comme un devoir d'aider son ami, quelle que soit la nature de ses actes ?

Le regard plongé dans celui de l'homme qui n'en était pas tout à fait un, Jonas sentit son souffle s'accélérer, alors que sa mâchoire se crispait et ses

poings se serraient. Il comprenait, maintenant, il comprenait parfaitement. Le sourire de l'antiquaire s'élargit démesurément.

– Et si je vous disais que je sais précisément où ils se trouvent ? lâcha-t-il.

VIII

Cinq minutes après le départ – pour le moins précipité – de Jonas, Eldred se rendit dans l'arrière boutique et décrocha son téléphone. Après avoir composé le numéro, il porta le combiné à son oreille. Alice Vance répondit aussitôt.

– Oui, fit-elle.

– Tout c'est bien passé.

Ce n'était pas une question, il tenait simplement à rassurer Alice sur sa prestation auprès des trois hommes.

– Oui, répéta la jeune femme, et maintenant, qu'est-ce qu'il va se passer ?

– Tout est en place, répondit Eldred avec douceur, bientôt, vous serez vengée, Mademoiselle Vance.

Il l'entendit pousser un soupir.

– Merci, murmura-t-elle, merci beaucoup Eldred.

L'antiquaire esquaissa un sourire, révélant une rangée de dents aussi effilées que celles d'un requin.

– Tout le plaisir est pour moi, Alice, répondit-il, tout le plaisir est pour moi.

Après avoir raccroché, il revint dans sa boutique, et la parcourut des yeux. Il était temps de faire ses bagages, sa tâche serait bientôt achevée et cette ville n'aurait plus besoin de lui. Un dernier petit rendez-vous l'attendait, cependant, un rendez-vous qu'il ne voulait pas rater, tant il l'avait attendu depuis son arrivée ici. Ensuite, il pourrait partir, s'évanouir dans la nature comme s'il n'était jamais venu.

Eldred ne doutait pas une seconde que son plan visant à venger Alice Vance fonctionnerait. C'était son métier, après tout, un métier qu'il exerçait depuis très, très longtemps. Il venait en aide aux âmes damnées, oubliées de tous. Il leur apportait ce qu'elles recherchaient. Voilà des mois qu'il tissait les cordes qu'il avait maintenant passées autour du cou des trois hommes. Dans un court moment, la corde se resserrerait d'elle-même autour de leur gorge, et les étoufferait.

IX

Lee ne posa pas la moindre question à son frère, lorsque celui-ci l'appela pour lui demander de l'aide. Il sentit tout de suite que Jonas était dans tous ses états, quelque chose était visiblement arrivé qui l'avait fortement ébranlé. Mais le temps n'était pas aux questions.

– J'ai besoin de ton aide, avait dit Jonas.

Et, sans la moindre hésitation, Lee avait répondu :

– Que veux-tu que je fasse ?

Chapitre 18

I

Aidé par ses talents pour la conduite à grande vitesse, Gary arriva devant l'immeuble où il avait grandi à peine cinq minutes après avoir quitté ses amis. L'endroit n'avait pas beaucoup changé, en dix ans. Il avait toujours le même aspect décrépi, et le même genre de personnes gravitait autour. Le genre pauvre, et affairé. Le genre qui passait son temps à travailler pour nourrir sa famille, au point d'en oublier ce que c'était que de vivre. Gary avait connu ce genre de vie, il avait vu son père continuer à se tuer au travail même après que le médecin lui eut conseillé de ralentir un peu, parce qu'il avait le cœur fragile et qu'il n'était plus tout jeune. La mère de Gary était morte quand il avait seize ans, et son père quand il en avait vingt-deux. On ne vivait pas vieux, lorsqu'on habitait dans l'immeuble.

Tout en descendant de voiture, Gary se demanda vaguement si ce bâtiment avait eu un nom, un jour. Du plus loin qu'il se souvienne, tout le monde à Milford l'avait toujours appelé « l'immeuble », tout simplement parce que c'était le seul de toute la ville. Il n'était probablement pas assez important non plus pour que quelqu'un lui donne un nom.

Gary remonta l'allée jusqu'à l'entrée, puis monta les marches tout en regardant autour de lui. Où devait-il chercher, au juste ? Jo, à supposer qu'elle soit là, devait-elle se trouver dans le hall de l'immeuble, ou bien à l'un des étages ?

Il poussa la porte et se retrouva dans la fraîcheur de l'entrée. La pénombre, comparée à la lueur éclatante du jour, l'aveugla un instant, et il dû cligner des yeux plusieurs fois pour réussir à y voir quelque chose. Une fois sa vue

revenue, il commença à scruter chaque recoin du regard, à la recherche de Jo. Une femme sortait de la remise, faisant rouler un vélo à côté d'elle. Un vieil homme muni d'une canne descendait les escaliers avec précaution. Alors qu'il passait près de Gary, ce dernier s'aperçut qu'il n'était pas si vieux que ça, juste malade, probablement.

Gary tourna sur lui-même et porta une main à son front, sentant le désespoir le gagner. Elle n'était pas là. *Du calme, si elle n'est pas là, elle doit être à l'un des deux autres endroits.* Mais si elle n'y était pas non plus ? Le premier qui trouvait Jo était censé appeler les autres, hors personne ne l'avait encore appelé. *Ils ne sont pas encore arrivés. Ils sont à pied.* Gary prit une grande inspiration, tentant de ne pas céder à la panique. Il ne voulait pas imaginer ce qu'il ferait si jamais il ne retrouvait pas Jo vivante. Il ne pouvait s'imaginer avoir à nouveau du sang sur les mains ; parce que ce serait sa faute, évidemment, à nouveau, ce serait sa faute.

Il se tourna vers la porte, puis vers les escaliers menant à l'étage, hésitant. Devait-il aller rejoindre ses amis, de manière à vérifier les deux autres endroits plus vite, ou bien fallait-il qu'il monte dans les étages pour s'assurer que Jo ne s'y trouvait pas ? Alors qu'il évaluait ces deux possibilités, pesant le pour et le contre, la porte d'entrée claqua dans son dos, et une voix s'éleva, résonnant dans le hall maintenant désert.

– Te voilà, Baker.

Gary se retourna, surpris. C'était Jonas Marshall. Que diable venait-il faire ici ?

– C'est assez ironique, tu ne trouves pas ? fit Jonas en commençant à s'avancer vers lui, qu'on se retrouve ici, après toutes ces années...

Jonas écarta les bras, englobant tout l'immeuble de son geste. Gary remarqua qu'il souriait, mais de manière étrange. Il y avait quelque chose de féroce sur ses traits, de presque dément.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Gary.

– Tu sais, continua Jonas comme s'il ne l'avait pas entendu, quand j'y repense... Je crois que j'aurais mieux fait de te finir une bonne fois pour toutes, ce jour-là. Si je t'avais écrabouillé comme le sale rat que tu étais, à l'époque, rien de tout cela ne serait arrivé.

– Rien de tout quoi ?

Gary ne comprenait rien à ce que disait Jonas, mais il avait un très mauvais pressentiment. Il devait partir d'ici, il fallait qu'il retrouve Jo, il n'avait pas le temps de jouer aux petits jeux de Jonas, quels qu'ils soient.

Arrivé à deux pas de lui, Jonas s'immobilisa. Pendant une seconde Gary repensa à la mise en garde de Jordan. *C'est peut-être un piège.* C'est alors que Jonas porta la main à sa hanche et sortit le revolver qui y était accroché. Pour le pointer sur lui.

– Tu vas me suivre gentiment, expliqua Jonas avec un rictus.

– Jonas, mais qu'est-ce qui te prend ? demanda Gary.

Il avait parlé un peu plus fort que nécessaire, dans l'espoir d'être entendu par quelqu'un, mais il n'y avait personne en vue. Le sourire carnassier de Jonas s'élargit. Gary se demanda s'il n'était pas tout simplement devenu fou.

– T'es en état d'arrestation, connard, lâcha Jonas.

II

Jo n'était pas chez Coleman. Jordan alla au bar demander si personne ne l'avait vue dans les parages, mais il se faisait peu d'illusions. Il songea à repartir aussitôt pour rejoindre Gary ou Erik, mais les élancements dans ses côtes le convinquirent d'attendre quelques minutes de plus. Adossé au bar, il sortit son téléphone portable et composa le numéro de

Gary. Personne ne répondit. Jordan promena un regard distant sur la salle de restaurant devant lui. Pourquoi Gary ne répondait-il pas ? Il aurait dû se jeter sur le téléphone, espérant que l'un d'eux avait retrouvé Jo. Jordan rangea son téléphone dans sa poche puis se dirigea à grands pas vers la sortie, et sa voiture. Il aurait bien le temps de se reposer plus tard.

III

Lorsqu'Erik arriva au *Chapeau Melon*, il fut accueilli par un Tim relativement fébrile.

– Où t'étais, merde ? demanda Tim alors qu'Erik passait derrière le comptoir, ça fait presque une heure que je suis obligé de jongler entre le bar et la cuisine !

– N'exagère pas, Tim, répliqua Erik en le contournant pour ouvrir la porte de la cuisine, à cette heure personne ne veut jamais rien manger de plus compliqué qu'une gaufre à la chantilly.

– Mais...

Sans prêter attention à Tim, Erik entra dans la cuisine et se dirigea vers la chambre froide. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour voir que Jo n'était nulle part dans la petite salle de restaurant, et elle n'était pas dans la cuisine non plus. Il espérait de tout cœur ne pas la trouver dans la chambre froide, mais il était bien placé pour savoir que c'était tout à fait possible.

– Je peux savoir ce que tu fais ? demanda Tim derrière lui.

Erik ouvrit la lourde porte de la chambre froide et fit un pas à l'intérieur, scrutant chaque recoin du regard. Non, elle n'était pas là non plus. Erik poussa un soupir et referma la porte.

– T'as perdu quelque chose ? demanda Tim, mi-amusé, mi-étonné.

– Si tu allais plutôt t’occuper des clients, Tim ? rétorqua Erik en le contournant une nouvelle fois pour sortir de la cuisine.

Il avait l’intention d’aller fouiller les toilettes, au cas où, mais, alors qu’il contournait le comptoir, il se retrouva face à face avec l’ex-shérif Tanner.

– Est-ce que tout va bien, Erik ? demanda ce dernier.

Erik hésita, cherchant quoi répondre. Le visage de Bryce Tanner exprimait une inquiétude sincère, et Erik se refusait à l’envoyer simplement sur les roses.

– Vous inquiétez pas, Shérif, finit-il par répondre, j’ai la situation en main.

Cela lui sembla être une réponse particulièrement pitoyable, et à en juger par l’expression du visage de Tanner, il pensait la même chose.

– Je ne suis *plus* Shérif, répliqua-t-il d’un ton exaspéré.

IV

Ricky descendait la rue à vélo, complètement plongé dans ses pensées de collégien, lorsqu'il aperçut la fille. Il se demandait avec une certaine inquiétude quelle note il aurait à ce contrôle de math que la prof était censée rendre aujourd'hui, et réfléchissait, avec bien plus d'inquiétude, à la façon dont il dissimulerait la fameuse note à ses parents si jamais elle était mauvaise. C'est alors qu'il l'avait vue ; la fille remontait la rue dans l'autre sens, elle marchait dans le caniveau et ce fut d'abord sa démarche qui attira le regard de Ricky et lui fit ralentir l'allure pour mieux l'observer. Elle ne marchait pas droit, un peu comme si elle était saoule, et elle écartait les bras pour garder son équilibre, comme si elle marchait sur une corde. Si Ricky avait connu le mot *tituber*, c'est certainement celui qu'il aurait employé pour décrire la démarche de la fille. Elle avançait en gardant la tête baissée et ses cheveux bruns coupés au carré lui retombaient sur le visage.

Arrivé à sa hauteur, Ricky descendit de vélo et traversa la route dans sa direction. Il agissait sans réfléchir, obéissant à l'instinct qui le poussait, chaque fois qu'il voyait quelque chose d'anormal se produire, à s'en mêler. Sa mère disait qu'il était bien trop curieux pour son propre bien, et son père disait qu'il fourrait toujours son nez partout. Ricky pensait simplement qu'il avait un naturel à aller vers les autres lorsqu'ils avaient besoin d'aide. Qu'y avait-il de mal à cela ?

Alors qu'il arrivait devant elle, la fille s'arrêta de marcher et lança un regard perdu autour d'elle. Ricky put alors voir son visage, et il s'aperçut qu'il la connaissait. Elle ressemblait très fortement à la jeune institutrice qui habitait dans la rue où lui et ses copains se planquaient à l'heure du midi. Celle dont la maison avait brûlé.

– Madame ? l'appela timidement Ricky, est-ce que tout va bien madame ?

Pendant un instant ce fut comme si elle ne l'avait pas entendu. Elle continuait de regarder la route devant elle d'un air distant, presque rêveur. *Peut-être qu'elle est somnambule*, songea soudain Ricky. Oui, c'était exactement l'effet que ça lui faisait. Il avait toujours entendu dire qu'il ne fallait pas réveiller les somnambules, et hésita à l'appeler à nouveau. Mais, à ce moment-là, la jeune femme tourna finalement les yeux vers lui.

– Je dois aller au *Chapeau Melon*, dit-elle d'une voix lente et hachée, je dois...

Elle s'interrompit et fronça les sourcils, comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait dire.

– Le *Chapeau Melon* ? répéta Ricky, le restaurant ?

Elle se contenta de le regarder comme si elle ne voyait pas du tout de quoi il parlait.

– Je peux vous y conduire, dit Ricky, c'est à deux pas d'ici...

Il se retourna et pointa le doigt en direction du restaurant, trois ou quatre mètres plus haut.

– Vous voulez que je vous y conduise ?

Elle le regarda encore un instant d'un air vaguement interloqué, puis hocha légèrement la tête.

– Oui, souffla-t-elle.

– OK, fit Ricky d'un ton décidé.

Oubliées les notes et oubliées les maths. Ses cours pourraient attendre un peu. Le garçon prit la main de la femme et la posa sur le guidon de son vélo. Elle se laissa faire sans opposer la moindre résistance, exactement comme si elle dormait.

– Suivez-moi, dit-il en commençant à faire rouler doucement le vélo.

Gary se trouvait assis à l'arrière de sa propre voiture, menotté. Au volant, Jonas Marshall se dirigeait à vive allure vers la sortie de la ville, son arme de service posée sur le siège passager, à portée de main. Alors qu'il regardait le reflet de Jonas dans le rétroviseur, Gary se demanda comment les choses avaient pu dégénérer aussi vite. Lui et Jonas ne s'étaient jamais appréciés, mais de là à ce que l'un d'eux en vienne à pointer une arme sur l'autre...

Au début, Gary avait cru que Jonas était réellement en train de l'arrêter, qu'il avait l'intention de l'accuser d'il ne savait trop quoi. Mais, alors que Jonas le faisait sortir de l'immeuble, il devint évident que tout cela n'avait rien d'une arrestation officielle.

– Tu marches normalement jusqu'à ta voiture, avait soufflé Jonas à l'oreille de Gary juste avant que celui-ci ne passe la porte d'entrée, je serai juste derrière toi alors ne t'avise pas de t'écarter de ta route, même d'un millimètre, sinon...

Le canon du revolver vint appuyer contre le bas de son dos, rendant inutile à Jonas de terminer sa phrase.

– Allez, avance.

Gary avait poussé la porte et était sorti, Jonas sur ses talons. Sur la gauche, deux femmes étaient occupées à discuter. Elles jetèrent un bref regard à Gary alors qu'il sortait de l'immeuble, puis reprirent leur conversation. Elles n'avaient pas vu le revolver, Jonas avait dû le dissimuler sous quelque chose... Tout en continuant à avancer d'un pas lent, Gary jeta des regards autour de lui, cherchant une issue. Se retrouver sous les verrous était une chose, mais que Jonas ait complètement perdu les pédales et ait décidé de l'emmener il ne savait où pour lui faire il ne savait quoi, ça, c'était autrement plus préoccupant.

Une voiture passa sur la route, le conducteur ne leur jeta pas même un regard. Sur le trottoir d'en face, un homme sortait ses poubelles. Gary s'imagina se mettre soudain à courir, traverser la rue et trouver un abri où se cacher le temps d'appeler du secours. Jonas n'oserait certainement pas lui tirer dessus en pleine rue... n'est-ce pas ?

Avant qu'il ait pu se décider à faire quoi que ce soit, il arriva devant sa voiture. Après avoir vérifié que personne ne faisait attention à eux, Jonas retourna Gary face à lui. Le revolver se retrouva pressé contre son estomac. Comme il l'avait supposé, Jonas l'avait dissimulé sous sa veste, qu'il avait posée sur son bras, de sorte que seul le canon émergeait. *Il pourrait me tuer là, tout de suite, et je ne suis même pas sûr que quiconque se rendrait compte de ce qu'il se passe*, pensa Gary avec effroi.

– Clefs, ordonna Jonas.

– Pourquoi ? demanda Gary, pour qui il semblait soudain primordial de gagner du temps, pourquoi ma voiture et pas la tienne ? Qu'est-ce que tu...

– Ferme-la, cracha Jonas entre ses dents.

Le revolver appuya plus fort sur le ventre de Gary, qui se tût aussitôt. Il baissa les yeux et vit le doigt de Jonas trembler légèrement sur la gâchette. Saisi d'un léger vertige, il plongea la main dans sa poche et en sortit ses clefs, qu'il tendit à Jonas. Ce dernier les attrapa d'un geste brusque, et déverrouilla la voiture.

– Monte à l'arrière, ordonna Jonas.

Gary ouvrait la bouche pour répliquer – quoi, au juste ? – quand son téléphone se mit soudain à vibrer dans la poche de son jean. Il eut un léger sursaut de surprise, que Jonas remarqua. Il tendit l'oreille et ne mit pas longtemps à capter le son des vibrations du portable. Un sourire acerbe se dessina sur ses traits, et il tendit la main.

– Donne, fit-il.

Gary hésita un instant, puis poussa un soupir et sortit le téléphone de sa poche. Il eut le temps de voir la provenance de l'appel avant que Jonas ne lui arrache le portable. Jordan avait-il trouvé Jo ? En dépit de la situation dans laquelle il se trouvait, l'espoir gonfla sa poitrine. Si seulement il pouvait répondre à cet appel... Mais, après un bref coup d'œil au téléphone, Jonas rejeta l'appel et mit le téléphone dans sa poche.

– Une bonne chose de faite, marmonna-t-il avant de fixer à nouveau son regard enflammé sur Gary, maintenant, monte.

Et Gary avait été forcé d'obéir. Que pouvait-il faire d'autre ? Jonas avait visiblement totalement perdu la boule, et la dernière chose à faire était de le contrarier. Gary était donc monté dans la voiture. Après avoir refermé la portière derrière lui, Jonas était monté à la place du conducteur et s'était tourné vers lui, l'arme pointée sur son visage. *Maintenant il va le faire*, pensa Gary, paralysé, *il a attendu qu'on soit à l'abri des regards et maintenant il va me tirer une balle dans la tête et je ne saurai jamais si Jo va bien...* Mais, au lieu d'appuyer sur la détente, Jonas porta une main à sa ceinture et détacha les menottes qui y pendaient.

– Tends les mains, ordonna-t-il à Gary.

Il obéit sans broncher, soulagé de voir que sa fin n'était pas encore arrivée, finalement.

– Est-ce que je peux savoir pourquoi tu fais tout ça ? demanda Gary du ton le plus neutre possible.

Il ne voulait pas que Jonas sente le moindre reproche ou la moindre colère dans sa voix, de crainte que cela ne l'énerve encore plus qu'il ne l'était déjà. Il ne voulait pas non plus lui faire sentir sa peur.

– Si tu sais pas pourquoi, rétorqua Jonas en refermant les menottes sur les poignets de Gary, c'est que t'es encore plus dégénéré que je le croyais.

Et, sur ces paroles absolument irréalistes aux oreilles de Gary, Jonas s'était retourné et avait démarré la voiture.

Cela faisait maintenant environ cinq minutes qu'ils roulaient, mais Jonas avait adopté la même conduite agressive que Gary et ils ne tardèrent pas à arriver en vue de la sortie de la ville. Pas la sortie Sud, celle que tout le monde prenait habituellement, mais la sortie Nord. Vers Tali Road, cette fameuse route étroite et en pente, flanquée à sa droite d'un vide sidéral. Gary aurait aimé pouvoir faire signe à quelqu'un par la fenêtre, mais à cette heure de la matinée les rues étaient quasiment vides, et puis à la vitesse où ils allaient, personne n'aurait eu le temps de capter ses signes.

– Où va-t-on, Jonas ? demanda-t-il, tu peux au moins me dire ça, non ?

Jonas secoua frénétiquement la tête.

– Tu poses pas les questions, répliqua-t-il, non, c'est pas toi qu'a l'avantage, cette fois.

Gary baissa les yeux, et son regard tomba sur le revolver posé sur le siège avant. Peut-être que s'il se décalait légèrement sur la gauche il pourrait ensuite essayer de l'attraper. C'était possible, en plongeant vers l'avant suffisamment rapidement ; Jonas n'aurait très certainement pas le temps de réagir...

– Tu sais, j'aurais dû m'en douter, fit soudain Jonas.

Gary releva vivement les yeux, craignant un instant que Jonas ait compris à quoi il pensait. Mais son regard était toujours tourné vers la route, Gary pouvait le voir à travers le rétroviseur. Après quelques secondes de silence, Jonas reprit la parole :

– C'est vrai, après tout, vous êtes si *amis*, c'était évident que t'avais quelque chose à voir là-dedans. Et toutes les fois où on nous a rétorqué que le massacre était trop important pour que ce soit l'œuvre d'une seule

personne ! Comment j'ai pu être assez idiot pour ne pas voir la vérité, à ce moment-là ?

Stupéfait, Gary finit par comprendre que Jonas lui parlait du meurtre de sa mère et de sa sœur. Était-il en train d'insinuer que c'était *lui* le coupable ?

– J'ai aussi repensé à autre chose, continuait Jonas, dans votre petite bande, c'était toi le chef, n'est-ce pas ? C'était toi le petit malin qui trouvait les idées géniales, et les deux autres te suivaient comme des moutons. Alors j'ai une question pour toi, Gary : est-ce que c'est toi qui as eu l'idée, cette fois aussi ? Est-ce que Chuck est venu te voir pour te parler de ses problèmes de couple, comment il avait perdu Olivia et comment il se sentait frustré et en colère ? Est-ce que c'est à ce moment-là que tu as eu l'une de tes légendaires idées géniales, Gary ?

Gary fixait le rétroviseur d'un air effaré. Que quelqu'un, qui que ce soit, puisse le croire capable de telles horreurs avait quelque chose de profondément blessant, et il sut soudain quel calvaire devait endurer Chuck, lui que tout le monde croyait coupable.

– Qu'est-ce qui a pu te pousser à penser une chose pareille ? demanda Gary dans un souffle.

– Quoi, tu croyais que j'étais trop stupide pour comprendre, c'est ça ? s'exclama Jonas, tu croyais que je ne voyais rien ? Comme, par exemple, la façon dont toi et Jordan courez partout en ce moment, pour quoi faire, Gary ? Pour tenter de coller les meurtres sur le dos de quelqu'un d'autre et faire libérer Chuck ?

– Jonas, c'est ridicule...

– Réunir la bande à nouveau, c'est ça ? le coupa Jonas, dont la voix prenait des accents hystériques, je suis sûr que tous ces coups montés n'avaient que ce but-là, faire croire que quelqu'un avait piégé Chuck, quelqu'un qui vous en voulait. Alors comment ça c'est passé, dis-moi, est-ce que Jordan a mis

le feu à ta maison, et qu'ensuite c'est toi qui l'as tabassé dans cette fichue ruelle ?

Gary secoua lentement la tête. Jonas avait-il vraiment tissé cette histoire abracadabrante tout seul, ou bien quelqu'un la lui avait-il soufflée ?
Quelqu'un comme Alice Vance.

– Jonas, fit-il, Jordan n'était même pas en ville à ce moment-là, comment tu peux croire qu'il ait quoi que ce soit à voir là-dedans ?

– Peut-être ou peut-être pas, dit Jonas d'un ton léger, après tout comment je peux savoir où était Jordan James cette nuit là, moi, hein ? Il a très bien pu revenir pour vous aider. Il est bien revenu, en ce moment, n'est-ce pas ?

– Jonas je t'assure que tu te trompes, je n'ai pas fait de mal à ta famille, aucun de nous n'a fait ça.

– menteur, rétorqua Jonas, d'un ton presque jovial.

Gary poussa un soupir consterné. À nouveau, son regard fut attiré par le revolver, dont la crosse dépassait légèrement du dossier du siège. Si seulement il pouvait rassembler assez de courage pour simplement se pencher en avant et attraper l'arme...

Ils venaient de sortir de la ville, il n'y avait désormais plus rien d'autre que des hautes herbes desséchées autour d'eux. Tali Road s'étalait devant eux, la voiture entamait sa montée de la route, et Gary sentait que son temps commençait à être compté.

– Est-ce que c'est Alice Vance qui t'a mis toutes ces idées dans la tête ? demanda-t-il, tentant le tout pour le tout.

Jonas lui lança un regard interloqué à travers le rétroviseur. Un regard qui semblait tout à fait sincère.

– Alice Vance ? répéta-t-il, qui c'est, celle-là ?

Ce fut au tour de Gary d'être étonné. Finalement, ce ne serait qu'une coïncidence ? La crise de folie de Jonas n'aurait rien à voir avec les plans de

la jeune femme ? *Ou bien ils ont tous raison, et j'attire les ennuis.*

– Où est-ce qu'on va, Jonas ? demanda-t-il à nouveau.

Jonas se mit à rire. Un rire caquetant, démentiel qui lui fit froid dans le dos.

– T'as pas encore deviné ? demanda-t-il une fois qu'il eut fini de rire, cet endroit, tu le connais bien, pourtant.

Gary jeta un coup d'œil par la fenêtre. En effet, il connaissait cet endroit, c'était là qu'Erik avait failli mourir, sauf qu'ils avaient dépassé le point où il était tombé. Ils étaient plus haut sur la route, et le précipice à leur droite était bien plus profond.

– Tout le monde en ville sait que tu conduis comme un dingue, reprit Jonas, alors ça n'étonnera personne d'apprendre que tu t'es jeté dans un ravin au détour d'un virage un peu trop serré. Ils seront tristes pour toi, c'est sûr, mais pas étonnés.

Il éclata à nouveau de rire. Gary avait soudain la bouche très sèche.

– J'imagine déjà ce qu'ils diront tous, pas toi ? continuait Jonas, ce pauvre Gary, c'est bien triste pour lui, mais en même temps, il l'a bien cherché, non ?

Gary se rendit compte que la voiture était en train de ralentir. *C'est le moment ou jamais*, pensa-t-il en fixant le revolver.

VI

Erik fixait Tanner, hésitant sur la réponse à lui fournir, lorsque quelqu'un poussa la porte du restaurant. Il regarda par-dessus l'épaule de Tanner et vit d'abord un jeune garçon qu'il avait déjà aperçu dans le quartier, puis, derrière lui...

– Jo ! s'exclama-t-il.

Tanner se retourna. En fait, tous les clients regardaient les nouveaux arrivants désormais. Il y eut quelques chuchotements alors que l'enfant traversait la salle, entraînant la jeune femme avec lui. Jo semblait complètement déboussolée, elle se laissait guider par le garçon sans réagir, la tête baissée et les épaules basses. Erik contourna Bryce Tanner et se précipita à leur rencontre.

– Jo, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda-t-il.

– Je l'ai trouvée comme ça dans la rue, expliqua le garçon, elle disait qu'elle devait aller au *Chapeau Melon*.

Le regard d'Erik se tourna vers l'enfant, puis revint à Jo. Elle avait levé les yeux et regardait Erik d'un air troublé.

– Je vous connais ? demanda-t-elle d'une voix lente.

– Oui, enfin non, mais moi je vous connais. Je suis un ami de Gary.

– Gary... répéta Jo.

Elle fronça légèrement les sourcils et, durant un horrible instant, il crut qu'elle ne se souvenait pas de lui, qu'elle ne se souvenait plus de rien. Puis une lueur s'alluma dans son regard, et elle regarda à nouveau Erik, d'un air plus réveillé cette fois.

– Où est-il ? demanda-t-elle.

– Il vous cherche, expliqua Erik, je vais l'appeler tout de suite pour lui dire que...

– Non, l'arrêta Jo en attrapant les poignets d'Erik, non, il faut le retrouver ! Elle semblait soudain très agitée, au bord de la panique. *Elle a l'air d'être devenue complètement folle*, pensa Erik, effaré.

– Pourquoi ? demanda-t-il, que se passe-t-il ?

– Il va arriver quelque chose, expliqua-t-elle, ils lui veulent du mal, ils vont s'en prendre à lui, ils vont... ils vont...

Jo sembla soudain perdre le fil, et porta une main tremblante à son front. Des larmes de frustration brillaient dans ses yeux alors qu'elle se trouvait incapable d'expliquer ce qu'elle savait. Erik la fixa un moment, puis il se tourna vers Bryce Tanner.

– Vous pouvez rester avec elle le temps que j'appelle les autres ? demanda-t-il.

– Bien sûr. Mais après, il va falloir que vous m'expliquiez ce qu'il se passe.

– Marché conclu.

– Et moi ? demanda alors l'enfant qui avait amené Jo jusqu'ici.

Erik se tourna vers lui.

– Comment tu t'appelles ?

– Ricky.

– Tu nous a beaucoup aidé, Ricky, si tu pouvais rester avec Jo aussi, ce serait vraiment gentil. Elle a l'air de bien t'aimer.

En effet Jo, l'air toujours aussi confuse et littéralement perdue dans ses pensées, avait posé une main sur l'épaule du garçon qui lui avait servi de guide jusqu'ici. En entendant la demande d'Erik, Ricky eut un large sourire.

– Bien sûr, répondit-il, avec plaisir, monsieur !

– Merci, Ricky, fit Erik, qui commença à s'éloigner puis ajouta : commandez tout ce que vous voulez au comptoir, c'est moi qui offre.

Il se détourna ensuite du trio et sortit son téléphone portable de sa poche pour composer le numéro de Jordan. Il aurait bien appelé Gary, mais il venait de s'apercevoir qu'il n'avait pas son numéro. *Ce n'est pas bien grave, Jordan le préviendra pour moi.* Mais, alors qu'il portait le téléphone à son oreille, les mots de Jo lui revinrent à l'esprit, et un sentiment d'urgence s'empara de lui. *Ils lui veulent du mal*, avait-elle dit. Qui était ce « ils » ? Il n'était pas bien difficile de le deviner.

VII

En arrivant devant l'immeuble, Jordan sut tout de suite que Gary n'était pas là, tout simplement parce que sa voiture n'était nulle part en vue. Il alla tout de même jeter un œil à l'intérieur, mais ne fut pas surpris de constater que Gary n'y était pas. *Où est-il ?* Il était censé vérifier cet endroit, avait-il décidé de se rendre à un autre emplacement en constatant que Jo n'était pas ici ? C'était tout à fait plausible, après tout c'était ce que *lui* avait fait. Mais cela ajouté au fait que Gary ne répondait plus à son téléphone avait de quoi l'inquiéter sérieusement. C'est à ce moment-là que son téléphone vibra dans sa poche, coupant court à ses réflexions. Contrairement à ce qu'il avait espéré, ce ne fut pas le nom de Gary mais celui d'Erik qui s'afficha.

– Oui ? fit-il en décrochant.

– Jo est ici, au restaurant.

Une onde de soulagement traversa Jordan lorsqu'il entendit cette nouvelle.

– Comment elle va ?

– Eh bien, physiquement, elle a l'air d'aller bien, mais elle semble un peu... déboussolée.

– Déboussolée ? répéta Jordan en fronçant les sourcils.

– Oui, tu ferais mieux de venir me rejoindre. Et appelle Gary pour le prévenir, moi j'ai pas son numéro.

Jordan sentit une boule se former dans son ventre alors que son inquiétude pour Gary grandissait encore.

– Alors il n'est pas avec toi, fit-il.

– Qui ça, Gary ? Non, pourquoi ?

– Il ne répond pas au téléphone. Et il n'est pas à l'immeuble, j'y suis en ce moment.

– Attends, dit lentement Erik, t’es en train de me dire que...

– Que c’est au tour de Gary d’avoir disparu, oui.

Il y eu un instant de silence total à l’autre bout du fil, comme si Erik retenait son souffle, puis il lâcha :

– Ramène-toi ici, Jordan. Il fait pas bon rester tout seul, ces temps-ci.

OceanofPDF.com

VIII

Cinq minutes plus tard, Jordan se garait devant le *Chapeau Melon*. Une fois n'est pas coutume, il avait adopté les techniques de conduite de Gary, ce qui lui avait permis de traverser la ville en un temps record. Il descendit de voiture et entra précipitamment dans le restaurant. Il y avait quelques clients assis à des tables, et tous faisaient semblant de s'occuper de leurs oignons tout en jetant de fréquents coups d'œil en direction du coin de la salle. Jordan suivit leur regard et aperçut Jo, assise sur une chaise, la tête baissée et l'air distant. À ses côtés se trouvaient trois personnes : Erik, Bryce Tanner et – au grand étonnement de Jordan – l'enfant qui les avait renseignés, lui et Gary, après l'incendie. Alors que Jordan se dirigeait vers eux, il entendit Tanner demander à Erik :

– Pourquoi est-elle dans cet état ? Qu'est-ce qui vous arrive à tous, bon sang ?

Alors qu'il cherchait quoi répondre, Erik vit Jordan arriver vers eux. Il se tourna vivement vers lui, échappant du même coup aux questions de Tanner.

– Tu as fait vite, fit-il remarquer.

– Aussi vite que j'ai pu.

Jordan se tourna vers Jo et plia les genoux pour se retrouver à sa hauteur. Elle leva les yeux vers lui, et il eut du mal à croire qu'il s'agissait là de la femme si pleine d'entrain qu'il avait appris à connaître ces derniers jours. Le regard de Jo était comme voilé, et terne. L'inquiétude et l'égarement assombrissaient son visage.

– Jo, dit Jordan doucement, tu me reconnais ?

Elle le fixa pendant plusieurs secondes, les sourcils froncés par l'effort qu'elle faisait pour se souvenir, puis elle hocha légèrement la tête.

– Jordan, dit-elle dans un souffle, avant d’ajouter : Où est Gary ?

– Il va bientôt arriver, dit-il, cherchant à la rassurer, il t’a cherchée partout, tu sais ?

Il esquaissa un sourire encourageant, mais cela ne sembla pas avoir beaucoup d’effet sur Jo. Elle baissa les yeux et regarda ses mains.

– J’ai peur, dit-elle, j’ai peur qu’ils lui fassent du mal.

Jordan tourna la tête vers Erik et lui lança un regard interrogateur.

– Elle n’arrête pas de répéter ça, expliqua celui-ci d’un ton nerveux, que quelqu’un veut lui faire du mal.

– Où étais-tu, Jo ? demanda Jordan en reportant son regard sur elle, où étais-tu cette nuit ?

Elle le fixa, l’air plus perdue que jamais, puis baissa à nouveau les yeux pour fouiller dans sa mémoire.

– Je me souviens avoir voulu vous aider, dit-elle d’un ton lent, je me souviens avoir voulu montrer à Gary... que j’en étais capable.

– Où es-tu allée ? demanda doucement Jordan.

Il avait vaguement conscience que, par-dessus son épaule, Erik et Bryce Tanner étaient tous deux pendus aux lèvres de Jo. Cette dernière avait porté une main à sa tempe, comme si le fait de tenter de rassembler ses souvenirs avait provoqué une migraine. *Qu’est-ce qu’ils t’ont fait, Jo ?* pensa Jordan avec colère.

– Chez elle, finit pas lâcher Jo, chez Alice Vance.

Jordan frissonna. Il allait poser une autre question, mais Jo continua d’elle-même :

– Je l’ai suivie, expliqua-t-elle, l’air de se souvenir des choses à mesure qu’elle les racontait, Alice sortait de chez elle au moment où je suis arrivée, alors je l’ai suivie jusque... jusque...

– Jusqu’où ?

Jo déglutit, et un éclair de terreur passa dans son regard.

– Jusque chez *lui*, dit-elle dans un murmure à peine audible.

Jordan la regarda sans comprendre. Elle semblait terrifiée rien que par le souvenir de cet endroit. *S'ils l'ont séquestrée pendant toute une nuit, cela n'a rien d'étonnant*, songea-t-il. Mais qu'avaient-ils pu lui faire d'autre pour la mettre dans un tel état ?

– Chez qui ? demanda finalement Jordan.

– L'antiquaire.

Elle releva vers lui des yeux hantés, terrorisés.

– Ce n'est pas un antiquaire, souffla-t-elle, c'est le Diable.

Ce fut tout ce qu'ils purent tirer d'elle. Malgré tout ses efforts, Jo semblait incapable de se souvenir de la nuit passée. Elle se souvenait très clairement de la boutique de l'antiquaire, pensait y être entrée et pensait aussi avoir rencontré le propriétaire. Chaque fois qu'elle évoquait cet homme, tout son visage revêtait un masque d'une terreur telle que Jordan préféra ne pas trop insister. Après son entrée dans la boutique, les souvenirs de Jo passaient directement au moment où elle s'était retrouvée errant dans la rue.

Finalement, Jordan se redressa et considéra la jeune femme d'un air pensif. Erik posa une main sur son épaule et lui fit signe de le suivre. Ils s'éloignèrent de quelques pas et Erik demanda :

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je pense que tout ça ne me dit rien qui vaille.

– Pourquoi est-ce qu'elle ne se souvient pas de ce qu'il lui est arrivé ? Tu crois qu'ils l'ont droguée, ou un truc comme ça... ?

Jordan ouvrit la bouche pour répondre mais, derrière lui, Bryce Tanner le prit de vitesse.

– Son esprit l'a peut-être refoulé, dit-il de sa voix bourrue.

Ils lui jetèrent tous deux un regard surpris.

– Oui, d'accord, je ne suis pas de votre bande, fit Tanner impatiemment en réponse à leur regard, mais cela ne m'empêche pas de m'inquiéter pour cette jeune femme, et j'ai bien l'impression que vous êtes dans les ennuis jusqu'au cou, encore une fois. Ça ne devrait pas m'étonner.

Jordan échangea un regard avec Erik, puis haussa les épaules. Ils n'avaient pas le temps de jouer à faire des mystères.

– Il faut retrouver Gary, dit-il, il ne répond plus au téléphone et ce n'est pas normal.

– Où pensez-vous qu'il soit ? demanda Tanner.

– Pas la moindre idée, mais j'ai bien envie de suivre la piste laissée par Jo.

– À savoir... ?

– Aller faire un tour dans cette boutique d'antiquités.

Tanner hocha la tête. De nouveau au cœur de l'action, il avait perdu son air apathique et faisait dix ans de moins que lorsque Jordan l'avait trouvé, quelques jours plus tôt, assis à ce bar en train de boire.

– Je vais aller au commissariat, si vous me le permettez, dit-il, après tout, il est censé exister des gens pour gérer les problèmes auxquels vous faites face. Je ne sais pas où est cet imbécile de Marshall, mais je vais le forcer à faire son foutu boulot, pour une fois.

– OK, acquiesça Jordan, Erik...

– Je viens avec toi, répondit celui-ci d'un ton sans appel.

– Et Jo ? demanda Tanner.

Jordan jeta un coup d'œil à la jeune femme et ressentit à nouveau un coup au cœur en la voyant aussi amorphe.

– On l'emmène avec nous, finit-il par répondre, pas question de la perdre une deuxième fois.

Chapitre 19

I

Alors que Jonas venait juste de s'arrêter sur le bord de la route, son portable se mit à sonner. Il ouvrit la portière et passa une jambe dehors tout en décrochant. Gary ne pouvait détacher son regard du revolver, auquel Jonas tournait désormais le dos.

– Ouais ? fit Jonas à son interlocuteur.

Sûrement Lee, pensa distraitement Gary, en des moments aussi cruciaux que celui-là, il était rare de les voir l'un sans l'autre.

– Où t'es, là ? demanda Jonas.

Le plus silencieusement possible, Gary se déplaça sur la banquette de manière à se trouver juste en face de l'arme. Il jetait de fréquents coups d'œil à Jonas, mais celui-ci était entièrement concentré dans sa conversation et ne faisait plus attention à lui.

– Je sais, disait Jonas, t'en occupes pas et fais-moi confiance, OK ?...

Gary prit une grande inspiration, puis se jeta soudain en avant, les mains tendues vers le revolver. Jonas se retourna d'un coup et tendit lui aussi la main, mais il avait réagi trop tard : Gary referma ses doigts sur l'arme et la ramena vivement à lui.

De part et d'autre du siège conducteur, Jonas et Gary se faisaient face. Jonas avait toujours son téléphone collé à l'oreille.

– Dégage de ma voiture, ordonna Gary en pointant le canon de l'arme sur Jonas.

Jonas parut abasourdi pendant un instant, puis un sourire narquois lui barra le visage.

– Sinon quoi ? fit-il, tu vas me tirer dessus, Gary ?

– Me tente pas, gronda ce dernier.

Jonas eut un petit rire et secoua la tête. D'un geste lent, il posa son téléphone portable sur le siège passager. Avait-il raccroché, ou bien Lee entendait-il tout ce qu'il se passait ?

– Tu le feras pas, fit Jonas d'un ton confiant, t'es trop lâche pour le faire.

– Tu m'accuses d'avoir massacré ta famille et tu me crois incapable de te tirer dessus ? s'exclama Gary, qui sentait toute la tension nerveuse sur le point de se rompre en lui et de le submerger.

– Je t'accuse d'avoir proposé l'idée à cette brute de Chuck, rétorqua Jonas avec fureur, je t'accuse d'avoir fait ce que tu fais tout le temps, à savoir *pousser les autres, Baker !*

Tous deux se fixaient tels deux serpents prêts à mordre. Les doigts de Gary tremblaient, et il s'aperçut que Jonas avait probablement raison ; jamais il ne pourrait le tuer de sang froid. Sans cesser de pointer le revolver sur Jonas, il ouvrit alors sa portière.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Jonas d'un ton moqueur.

Sans répondre, Gary descendit de voiture. Aussitôt, Jonas le rejoignit.

– On est à un kilomètre de la ville, Gary, rappela-t-il comme s'il parlait à un enfant, et personne ne passe jamais sur cette route. Qu'est-ce que tu crois faire, hein ?

Gary n'avait pas la moindre idée de ce qu'il voulait faire, une seule chose était sûre : Il devait s'éloigner le plus possible de Jonas. Si seulement il ne lui avait pas pris son portable, il aurait au moins pu appeler de l'aide. *Le téléphone, voilà ce qu'il aurait été utile de voler, plutôt que ce stupide flingue.*

Le revolver toujours pointé sur Jonas, Gary commença à reculer. Il s'attendait à ce que Jonas le suive, mais celui-ci ne bougea pas. Il se

contentait de l'observer avec calme, l'air amusé. *Quelque chose ne va pas*, songea Gary. C'est alors qu'il entendit le moteur derrière lui. Il fit alors la chose la plus stupide qu'il ait jamais faite de sa vie : Il se retourna. Peut-être espérait-il voir arriver de l'aide, peut-être pensait-il que Jonas ne tenterait rien devant un possible témoin. Plus vraisemblablement, il avait simplement agi machinalement, comme toute personne entendant une voiture arriver à grande vitesse dans son dos.

Gary se rendit compte de son erreur presque aussitôt, mais Jonas ne perdit pas de temps ; une seconde après qu'il lui ait tourné le dos, un bras se plaqua contre sa gorge. Hoquetant, Gary tenta de se dégager, mais il avait toujours les mains menottées et cela réduisait grandement ses mouvements. L'autre main de Jonas se tendit devant lui alors qu'il cherchait à récupérer le revolver.

Se tordant et se débattant, Gary finit par réussir à donner un coup de pied dans le tibia de Jonas, qui poussa un cri de douleur et de colère mêlées. Il fit pivoter Gary vers la voiture et le projeta violemment contre elle. Gary heurta le coffre, se courba en deux et se cogna la tête contre la vitre arrière. Laissant le revolver lui échapper.

Avec un cri de frustration, il tenta de se jeter en avant pour le récupérer, mais cette fois Jonas fut le plus rapide. Il se pencha vivement vers le sol et attrapa le revolver puis, d'un même mouvement, se servit de la crosse pour frapper Gary en plein visage. Gary poussa un cri et s'écroula contre sa voiture. La vision brouillée, étourdi par le choc, il remarqua alors que la voiture qu'il avait entendue arriver était désormais garée juste en face de la sienne.

Respirant fort, luttant pour ne pas s'évanouir, Gary vit la portière du conducteur s'ouvrir, et quelqu'un en sortit. Il vit les jambes du nouvel arrivant contourner la voiture et avancer dans sa direction. Il leva les yeux

et crut un instant qu'il voyait double, avant de comprendre. Tous deux debout face à lui, l'air gigantesques de son point de vue, Jonas et Lee Marshall étaient penchés en avant et le regardaient. Le même sourire triomphant étirait leurs lèvres.

II

Laissant derrière eux le jeune Ricky, qui aurait des tas de choses à raconter à ses copains, Jordan et Erik roulèrent jusqu'à la boutique d'antiquités. Erik avait argué qu'il aurait été plus utile d'aller d'abord voir Alice Vance, mais Jordan avait le pressentiment qu'il se tramait quelque chose, dans cette boutique. Les paroles de Jo, bien que confuses, désignaient très clairement le commerçant comme plus que suspect.

– Tu veux que je vienne avec toi ? demanda Erik alors qu'ils se garaient non loin du magasin.

– Non, fit Jordan en secouant la tête, quelqu'un doit rester surveiller Jo.

Cette dernière était assise à l'arrière, contre la vitre de droite, et regardait dehors d'un air absent. Erik lui jeta un coup d'œil, puis acquiesça.

– Ne sois pas trop long, je te préviens que si t'es pas sorti de là dans dix minutes tout au plus, je fonce dans la vitrine avec la voiture.

Jordan sourit.

– Merci pour ton engagement, répondit-il en ouvrant sa portière, je ne serai pas long.

Alors qu'Erik regardait Jordan se diriger vers la petite boutique – remarquant au passage que, fait étrange, l'endroit n'avait même pas de nom, aucune enseigne – Jo prit la parole derrière lui.

– Est-ce qu'on va retrouver Gary ? demanda-t-elle.

Erik se retourna. Elle avait les yeux baissés, et il n'était pas sûr qu'elle s'adressât à lui.

– Je suis sûr qu'on va le retrouver, répondit-il néanmoins, ne t'inquiète pas, Jo, Gary en a vu d'autres.

Elle hocha lentement la tête, puis reprit :

– C'est de ma faute. Il ne se serait jamais fait prendre s'il ne s'était pas lancé à ma recherche.

Erik ouvrit la bouche pour répondre, puis se figea. Elle avait raison, dans un sens. Et si le kidnapping de Jo avait été destiné à attirer Gary dans un piège, qu'en était-il de son retour, et du fait que ses dires les avaient attirés tout droit à cette boutique ? Erik jeta un regard anxieux vers le magasin, soudain très pressé de voir Jordan sortir de là.

III

La boutique était minuscule et encombrée, et un simple coup d'œil suffit à Jordan pour voir qu'il n'y avait rien de très grande valeur, ici. Juste un bric-à-brac hétéroclite, des tas d'objets pour la plupart anciens et abîmés.

– Je peux vous aider ? fit une voix sur sa gauche.

Jordan tourna vivement la tête. Derrière le comptoir se tenait un homme grand et mince qui, un instant, lui fit penser à un squelette. Probablement parce que son visage était à moitié dans l'ombre, et que cela en faisait ressortir les angles.

– Vous êtes le propriétaire de ce magasin ? demanda-t-il.

– C'est exact, répondit l'homme.

Cette voix... elle lui disait quelque chose. Il l'avait déjà entendue. Jordan fit deux pas en avant, intrigué. Il put alors voir le visage de l'homme face à lui, et devant l'éclat de ces yeux verts et la blancheur éblouissante de ces dents,

il eut soudain un mouvement de recul. Pour il ne savait quelle raison, la lueur au fond du regard de l'homme lui semblait malsaine, dangereuse. *Tu accordes trop de crédit à ce que t'as raconté Jo*, tenta-t-il de se rassurer. Mais n'était-ce vraiment que ça ?

Jordan s'éclaircit la gorge, et s'efforça de remettre de l'ordre dans ses pensées. Ce qu'il devait dire et demander à l'antiquaire lui avait semblé clair, avant qu'il n'entre dans la boutique, mais maintenant tout était un peu embrouillé.

– Je cherche mon ami, commença-t-il finalement, il s'appelle Gary Baker, vous ne l'auriez pas vu ici, par hasard ?

L'homme secoua lentement la tête. Son visage exprimait un léger trouble mais ses yeux, eux, riaient toujours.

– Désolé, fit-il, ce nom ne me dit rien, je ne crois pas l'avoir vu dans ma boutique.

Et soudain, alors que l'homme parlait, le déclic se fit. Cette voix grave, ce ton dégagé comme si rien n'importait vraiment, et cette façon de s'exprimer en prononçant chaque syllabe à la perfection, que Jordan associait aux personnes ayant eu un accent, il y a très longtemps. Il savait où il avait déjà entendu cette voix. Soudain, tout en lui cria d'être sur le qui-vive, de se méfier de cet homme. Pourtant, il fallait qu'il en sache plus, il fallait qu'il comprenne.

– Avez-vous toujours été antiquaire ? demanda-t-il brusquement.

L'homme ne parut pas surpris par la question. Son sourire revint danser au coin de ses lèvres.

– Mon métier a eu beaucoup de noms, répondit-il, mais il a toujours été le même.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? voulut savoir Jordan, qui fit un pas de plus vers le comptoir.

– Je crois que vous savez ce que ça veut dire, Jordan.

La bouche de Jordan s'ouvrit de stupéfaction. Comment connaissait-il son nom ?

– Il est vrai qu'il m'est arrivé, parfois, de prêter de l'argent à certaines personnes, parce que, vous voyez, c'était de ça dont elles avaient désespérément besoin, et je vis pour fournir aux gens ce qu'ils recherchent. Force est d'avouer que, de nos jours, tout en revient presque toujours à l'argent, malheureusement. Il m'est arrivé, aussi, de devoir presser un peu certaines personnes, qui traînaient à rembourser leurs dettes. À mon humble avis, on finit toujours par rembourser nos dettes tôt ou tard, ne croyez-vous pas, Jordan James ?

Jordan déglutit. Tout en cet homme le glaçait d'effroi, et il se remémora soudain ce que Jo avait dit de lui : *Ce n'est pas un homme*. Comme il voyait ce qu'elle avait voulu dire, à présent !

– Où est Gary ? demanda-t-il.

L'homme se mit à secouer lentement la tête, sans cesser de fixer Jordan comme une araignée qui fixe la proie prise dans sa toile.

– Jordan, Jordan, Jordan, fit-il d'un ton mi-amusé mi-consterné, toujours si prompt à jouer les chevaliers servants. Tu as accordé à ta mère de nombreuses années paisibles de plus, par le passé, grâce à tes actes si... imprévisibles. Toi et tes amis m'avez épaté, à l'époque. J'ai connu très peu de gens capables de contrecarrer mes prévisions. J'avoue que c'est en partie pour ça que je me suis souvenu de Milford, après tout ce temps. Ça, et la sensation que certains torts devaient être redressés.

– Où est Gary ? répéta Jordan, de plus en plus écœuré par cet homme à mesure qu'il parlait.

L'antiquaire se pencha en avant par-dessus son comptoir, et plongea son regard dans celui de Jordan.

– Vous le retrouverez bientôt, n’ayez crainte, dit-il lentement, peut-être pas de la manière dont vous l’espérez, mais...

Son sourire s’élargit sur des dents effilées. Tandis que cet homme, cette chose le fixait de son regard hypnotique, une terreur sans nom envahit brusquement Jordan. Il sentait qu’on pouvait mourir d’une telle peur.

– Sortez, maintenant. Si vous voulez retrouver votre ami, sortez avant que je ne vous dévore tout cru.

Jordan recula précipitamment vers la porte, conscient du ton moqueur de l’homme, conscient du fait qu’il se fichait de lui. Mais il avait vu ses dents, il avait vu la lueur inhumaine, immortelle, au fond de ses yeux, et il savait que le danger qui émanait de cette entité, quelle qu’elle soit, était tout sauf une plaisanterie.

– Ce fut un plaisir de vous rencontrer enfin, Jordan ! lança l’antiquaire derrière lui alors qu’il ouvrait la porte et se hâtait de sortir.

Alors que la porte de la boutique se refermait dans son dos, il fut assailli par la chaleur de plomb de cet après-midi, ce qui lui fit s’apercevoir que, à l’intérieur, il faisait une fraîcheur inhabituelle. Pas le genre de fraîcheur que vous apporterait un climatiseur, non, c’était plutôt comme... comme dans une chambre froide. *Ou une morgue*, songea sombrement Jordan. Alors qu’il arrivait près de la voiture – qu’il avait garée un peu plus bas pour éviter à Jo d’avoir à revoir cette boutique qui l’effrayait tant – Erik en sortit, l’air inquiet.

– Ça va ? demanda-t-il en contournant la voiture, t’as l’air d’avoir vu un fantôme.

– Pas un fantôme, non, mais pas loin, répondit Jordan, ce type est tout sauf ordinaire.

– Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

– Pas grand-chose de bien utile, fit Jordan en se retournant pour jeter un coup d’œil à la boutique, il ne m’a pas dit où était Gary, mais je suis sûr qu’il le sait. Il est impliqué là-dedans jusqu’au cou, c’est évident.

– OK, alors on fait quoi, maintenant ?

– On suit la seule piste qu’on puisse encore suivre, répondit Jordan, celle d’Alice Vance.

Erik hocha la tête.

– Allons-y.

IV

– Tu crois que c’est la meilleure solution ?

– C’est la plus propre, la plus rapide et la plus sûre.

– Ouais, mais si ce que tu dis est vrai, alors ce type a massacré Maman et Olivia à coups de hache. Il mérite pas une mort aussi rapide. On a déjà été privé de notre vengeance avec Chuck...

– Écoute, Lee, je suis d’accord avec toi, mais...

Gary entendait ces deux voix au-dessus de sa tête, qui argumentaient sur son destin tandis qu’il gisait, assis sur le béton et à moitié dans les vapes. Il s’était même bel et bien évanoui, pendant quelques secondes, avant de revenir très lentement à lui. Il n’arrivait pas à lever la tête pour regarder les jumeaux Marshall, sans parler d’émettre le moindre mot. Il sentait le goût du sang dans sa bouche, et croyait bien avoir une dent cassée. Tout le côté gauche de son visage, là où Jonas l’avait frappé, n’était qu’un océan de souffrance. Il sentait un sang chaud lui recouvrir la joue.

Jonas voulait en finir vite fait bien fait de manière à ne laisser aucune trace et ne prendre aucun risque de se faire prendre. Lee, lui, voulait faire durer les choses. Au début, Gary avait écouté cette conversation de manière

distante, comme incapable de réaliser que c'était de lui qu'on parlait. Ces voix ne ressemblaient à rien de plus que celles de personnages de films, sortant d'une télévision. Mais, à mesure qu'il reprenait connaissance, il commença à prendre la mesure de ce qu'il se passait. Une onde de panique le traversa de la tête aux pieds ; son cerveau lui hurlait de faire quelque chose, *n'importe quoi*, avant qu'il ne soit trop tard.

Gary fit un effort pour se redresser et poussa un grognement sourd. Il parvint à lever les yeux vers les jumeaux, et vit qu'ils le regardaient. L'indifférence dédaigneuse qui se lisait sur leur visage était saisissante – il n'était rien de plus qu'un insecte qu'il fallait écraser sous sa botte, pour eux. – Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda Lee sans cesser de le fixer.

– Commençons par le mettre dans la voiture. T'as amené un bidon d'essence ?

– Ouais. J'espère que personne n'ira se demander pourquoi j'ai acheté un truc pareil...

– C'est moi le flic ici, rappela Jonas, il n'y aura aucune enquête concernant l'accident de ce salopard, tu peux me croire.

Lee hocha la tête. Toujours assis sur le sol, Gary se sentait apathique ; il était incapable de bouger, et pour quoi faire, de toute façon ? Il était toujours menotté, ils étaient deux contre lui, Jonas était armé et ils étaient à des centaines de mètres de la civilisation. À moins d'un miracle, il était fichu.

Tandis que ces pensées désespérantes envahissaient la tête de Gary, Lee repartit à sa voiture, ouvrit le coffre et en sortit un bidon d'essence. Cela força Gary à réfléchir. Qu'avait dit Jonas, déjà ? Qu'il aurait un accident, qu'il quitterait la route au détour d'un virage... *Et ma voiture va exploser*, termina mentalement Gary, *elle va exploser, et moi avec*. Jonas se baissa vers lui et l'attrapa par le bras.

– Allez, debout, ordonna-t-il, c’est l’heure.

Gary s'appuya sur la voiture derrière lui et parvint difficilement à se remettre sur ses pieds. Jonas le tira en avant, et Gary remarqua qu’il avait glissé son arme à sa ceinture. À sa portée. Le croyait-il trop étourdi pour lui donner du fil à retordre ? Ou bien était-ce seulement la présence de son frère qui lui donnait de l’assurance ?

– Ouvrez la portière, Lee, fit Jonas en continuant de maintenir Gary debout contre la voiture.

– On devrait pas le mettre au volant ? fit remarquer Lee en s’exécutant.

– T’inquiète pas pour ça, une fois que tout aura cramé ça aura plus la moindre importance.

En entendant cette phrase, Gary sentit un courant électrique le traverser, et il tenta de repousser Jonas. Ce qu’il ferait ensuite, l’endroit où il irait, tout cela n’avait plus aucune importance. La seule chose qui importait était d’échapper à ces deux hommes.

Jonas le maîtrisa sans aucun mal et le plaqua à nouveau contre la voiture. Pour faire bonne mesure, Lee lui envoya un coup de poing dans les côtes. Gary se courba en deux, la respiration bloquée et tout son corps agité de spasmes douloureux. Lorsqu’enfin il put reprendre son souffle, il cracha un long filet de sang qui lui parut d’un rouge surnaturel.

– Ça te rappelle rien, sale rat ? railla Lee dans son oreille.

Puis deux mains le saisirent brusquement par les bras, et il se retrouva projeté sur la banquette arrière de sa voiture. Pendant une seconde ou deux il resta simplement étendu sur le dos à regarder le toit de la voiture, puis il imagina tout l’habitacle se remplissant de flammes et de fumée, et il roula vivement sur le côté, avant de se redresser sur un coude.

– Attendez ! cria-t-il, vous vous trompez, je n’ai tué personne, vous n’avez pas le bon coupable.

Sans lui prêter la moindre attention, Jonas referma la portière sur lui et utilisa les clefs pour l'enfermer à l'intérieur. Le petit bip-bip que fit la voiture en se verrouillant sembla résonner aux oreilles de Gary, comme s'il annonçait sa fin.

Il respirait difficilement, et ses côtes et son visage le faisaient souffrir, mais il ne s'en redressa pas moins dans la voiture pour regarder autour de lui de ses yeux agrandis par la panique. Il s'aperçut très vite avec effroi que rien ne pourrait l'aider, là-dedans. Il ne pouvait démarrer la voiture sans les clefs, et comme elle était entièrement automatisée il ne pouvait pas non plus ouvrir les portières ou les vitres sans mettre le moteur en route.

À l'extérieur, Jonas et Lee s'étaient un peu éloignés et discutaient de la suite des événements. Gary distinguait leurs voix mais n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils se disaient. Entre leurs pieds se trouvait le jerrican d'essence apporté par Lee. Pas besoin d'être un génie pour deviner ce qu'ils allaient faire : D'abord ils pousseraient la voiture dans le ravin – avec lui à bord, et ensuite ils descendraient mettre le feu. Avec l'essence et un briquet, ce serait rapide, et une fois la voiture réduite à l'état de cendres, personne ne pourrait plus vérifier quoi que ce soit. Ou peut-être que quelqu'un le pourrait, mais cela ne ferait plus la moindre différence pour lui, n'est-ce pas ? Gary fut prit d'une irrépressible envie de rire.

Que faisaient Jordan et Erik, en ce moment ? Avaient-ils retrouvé Jo ? *Mon Dieu, faites qu'elle aille bien, pria-t-il, faites que personne ne lui ait réservé le même sort qu'à moi.* Il tentait de se rassurer en se disant qu'elle n'avait rien à voir dans cette histoire, qu'Alice n'avait aucune raison de tourner sa vengeance contre Jo. Jordan et Erik, par contre... Ses deux amis étaient autant en danger que lui ; faisaient-ils face au même genre de situation que lui, en ce moment même ?

V

Alors que Jordan se garait devant chez Alice Vance, il se demanda ce qu'ils feraient s'ils s'apercevaient qu'elle n'était pas chez elle. Elle avait très bien pu profiter du temps qui avait passé depuis leur première visite pour fuir la ville, et éviter ainsi d'être arrêtée pour ses crimes. Si elle n'était pas là, où devraient-ils aller, vers qui se tourner ? Ils n'avaient aucun indice leur permettant de deviner l'endroit où se trouvait Gary en ce moment ; tout ce qu'ils avaient, c'était Jo et sa certitude que leur ami était en grand danger.

Erik et Jordan descendirent tous deux de voiture, laissant la jeune femme à l'intérieur, et remontèrent l'allée de petits cailloux qui menait à la maison. Alors qu'ils étaient à mi-chemin, la porte s'ouvrit et Alice sortit sur le perron. Elle n'avait pas pris la fuite, finalement.

Ils s'immobilisèrent. Elle ne paraissait pas le moins du monde surprise de les voir, au contraire, cela semblait plutôt la ravir.

– Jordan, Erik ! lança-t-elle.

Il n'y avait plus aucun doute ; elle exultait.

– Quelque chose ne va p... commença Jordan à l'adresse d'Erik.

Mais avant qu'il ait pu terminer sa mise en garde, deux hommes apparurent à l'angle de la maison. De véritables gorilles aux visages durs et fermés, que Jordan ne mit pas longtemps à reconnaître. Ces deux hommes faisaient partie du groupe qui avait tenté de le tuer. Les hommes de mains d'Alice vinrent se placer devant elle, comme s'ils avaient été ses gardes du corps. Derrière eux, la jeune femme émit un petit rire.

– Allons-nous-en, fit Jordan en lançant des regards autour de lui.

Évidemment, il n'y avait personne en vue, dans la rue. Et même si quelqu'un apercevait le spectacle par sa fenêtre, interviendrait-il ? Il en

doutait sérieusement. Peut-être appellerait-il la police, avec un peu de chance. Peut-être. Jordan avait déjà fait un pas en arrière, mais il se rendit compte qu'Erik, lui, n'était pas encore prêt à partir.

– C'est vous qui avez tué les deux femmes Marshall ? interrogea-t-il les deux mercenaires, quel genre de tarés vous êtes ?

Impassibles, les intéressés s'avancèrent alors vers eux. Ils ne semblaient pas se presser, et pourtant la distance entre eux et les deux hommes se réduisit très vite.

– Erik ! le pressa Jordan.

Il attrapa Erik par le bras et, cette fois, avec réticence, Erik consentit à bouger.

– Ne les laissez pas s'enfuir ! hurla Alice d'une voix éraillée de sorcière alors qu'ils commençaient à reculer vers leur voiture, attrapez-les !

Les deux hommes ne lui prêtèrent pas attention. Une lueur sauvage s'était mise à briller dans leurs yeux fixés sur Jordan et Erik. Alors qu'ils arrivaient au niveau du trottoir, ces derniers firent demi-tour dans l'intention de se précipiter dans la voiture. C'était ce qu'avaient attendus les deux hommes : Qu'ils leur tournent le dos. Presque aussitôt après s'être tourné vers la route, et alors qu'il avait parcouru à peine un mètre, Jordan sentit deux bras énormes l'enserrer, l'un autour de la taille et l'un autour du cou. Le souffle coupé, Jordan tenta de se dégager, mais l'homme serra plus fort, lui comprimant la trachée en même temps qu'il faisait hurler ses côtes, déjà endolories, de souffrance. Jordan jeta un coup d'œil sur la gauche et vit qu'Erik était sensiblement dans la même position que lui ; le deuxième gorille le maintenait fermement immobile.

– On va rentrer dans la maison, murmura l'homme qui tenait Jordan à son oreille, on sera plus au calme.

Du coin de l'œil, Jordan vit Erik commencer à se débattre, mais il était loin de faire le poids face à son adversaire.

– Si vous voulez qu'*elle* n'ait pas d'ennuis, continua l'homme en les faisant regarder en direction de la voiture, suivez-nous sans faire d'histoire.

Jo leur tournait le dos. Toujours adossée à la vitre, elle ne bougeait pas et semblait endormie. Si jamais elle les entendait et qu'elle sortait de la voiture, que lui feraient ces deux types ? Les deux hommes se retournèrent vers la maison, forçant leurs prisonniers à faire de même. De nouveau face à Alice Vance, Jordan vit un sourire radieux étalé sur son visage. Cela la rajeunissait de dix ans, et elle aurait pu être somptueuse sans cet éclat de folie pure dans son regard.

– Vite, vite, faites-les entrer ! pressa-t-elle les mercenaires.

Ils vont nous tuer, pensa Jordan, *une fois à l'intérieur, où personne ne pourra rien voir, ils nous tueront comme ils ont tué Olivia et Ruth*. Mais, alors même que cette pensée pour le moins accablante lui traversait l'esprit, il entendit le son le plus inattendu et bienvenu qu'il ait probablement jamais entendu de sa vie : Des sirènes de police. Son attention détournée, l'homme qui le retenait prisonnier desserra légèrement son étreinte, ce qui permit à Jordan de respirer un peu plus que de minces filets d'air. Sans le lâcher, l'homme se retourna. Jordan vit alors une voiture de police déboucher au coin de la rue et s'approcher à toute vitesse, avant de piler au beau milieu de la route. Trois hommes en sortirent. Deux d'entre eux portaient des uniformes de police, le troisième n'était autre que Bryce Tanner.

– Lâchez ces hommes ! cria Tanner en se précipitant en avant.

Prenant la mesure de la situation les deux autres flics – des agents assez âgés et provenant probablement de l'ère du Shérif Tanner – sortirent vivement leurs armes et les pointèrent en direction des deux assassins. Ces derniers échangèrent un regard. Ils semblaient conscients de l'impasse dans

laquelle ils se trouvaient acculés. D'un commun accord, ils relâchèrent Jordan et Erik pour lever les bras en l'air.

– Non ! hurla aussitôt Alice, non vous ne pouvez pas, *vous ne pouvez pas !*

– C'est fini, Madame, dit celui qui tenait Jordan, on n'a pas été payés pour se faire descendre.

Alice les regarda tour à tour et serra les poings de rage.

Sitôt libérés, Jordan et Erik se mirent à l'abri sur le côté et laissèrent les deux policiers s'avancer vers les mercenaires pour leur passer les menottes.

– Ça va, vous deux ? demanda Tanner, qui, planté au milieu de l'allée, ne quittait pas Alice Vance des yeux.

– À merveille, répondit Jordan tout en se massant la gorge.

– Vous êtes arrivé juste à temps, Shérif, fit remarquer Erik, vous nous avez sauvé la peau.

– Et c'est pas la première fois, renchérit Jordan.

– Je ne suis pas le shérif, dit Tanner avec un rictus.

VI

Alors que Jordan et Erik discutaient avec l'ex-shérif Tanner, et que les deux hommes engagés pour elle par Eldred se faisaient passer les menottes d'un air résigné, Alice Vance trépignait en silence sur le perron de sa maison. Cela ne pouvait pas se terminer comme ça, oh non, pas après tout ce qu'elle avait fait pour se venger, pas si près du but ! Eldred avait bien dit que tout se terminait aujourd'hui, et elle avait parfaitement compris ce que cela voulait dire : Après ça, c'était fini, elle n'aurait plus aucune aide à espérer de sa part. Autrement dit, c'était sa seule et unique chance d'obtenir la vengeance qu'elle attendait depuis dix ans.

Elle jeta un coup d'œil aux trois flics, qui étaient tous accaparés ailleurs, puis passa un bras dans son dos. Heureusement, elle avait paré à toutes les éventualités ; heureusement, elle s'était préparée à ce que les choses ne se passent pas aussi bien que prévu.

VII

– Comment nous avez-vous trouvés ? demanda Jordan à Tanner.

– Facile, je vous avais entendu prononcer le nom de cette Alice Vance, alors que vous vous prépariez à partir. Il m'a suffi de quelques petites minutes pour retrouver son adresse. Ensuite je n'ai plus eu qu'à convaincre ces deux hommes – des anciens, qui se souviennent encore de ce que c'est que d'être un bon flic – de m'accompagner jusqu'ici.

– Et comment saviez-vous que nous avions besoin d'aide ? voulut savoir Erik.

– Eh bien, commença Tanner en baissant la voix, j'ai appris des choses un peu étranges au commissariat...

Mais avant qu'il ait pu terminer sa phrase, un hurlement de rage se fit entendre. Tous trois se retournèrent, pour voir Alice Vance se précipiter dans leur direction, un long couteau de cuisine dressé devant elle.

– Je ne vous laisserai pas vous en sortir ! hurlait-elle, je ne vous laisserai pas...

C'est alors qu'un coup de feu retentit. Alice Vance s'immobilisa d'un coup, ses paroles s'étranglant dans sa gorge. Elle baissa les yeux sur sa poitrine, où une fleur rouge s'épanouissait lentement, puis les releva et les posa sur Jordan et Erik, son regard emplí d'étonnement et de haine mêlés. Elle laissa tomber son couteau et, une seconde plus tard, s'écroula dans l'herbe, face contre terre.

Jordan resta un instant sous le choc, à fixer le corps sans vie d'Alice Vance, étendu à moins de deux mètres de lui. Puis il se retourna lentement vers Bryce Tanner qui, son revolver toujours pointé devant lui, semblait aussi surpris que lui. Tanner regarda son arme comme s'il se demandait ce qu'elle faisait dans sa main, puis il regarda tour à tour Jordan et Erik, qui l'observaient d'un air interdit. Enfin, il tourna les yeux vers les deux flics qui, eux non plus, ne cachaient pas leur étonnement. Le geste d'Alice Vance avait été si rapide qu'aucun d'eux n'avait eu le temps de faire le moindre mouvement.

– Mon ancienne arme de service, finit par expliquer Tanner, je n'ai jamais pu m'en séparer. Et quand j'ai vu cette folle avec son couteau – il haussa les épaules avant de conclure – un vieux réflexe, j'imagine, je n'ai même pas eu le temps de me rendre compte de ce que je faisais.

– Bénis soient vos réflexes, dit Erik d'un ton admiratif.

VIII

Les deux hommes de mains furent installés à l'arrière de la voiture de police, et on recouvrit le corps d'Alice Vance d'un drap trouvé chez elle. Alors que Jordan regardait une dernière fois le visage de la jeune femme, il ressentit une certaine compassion pour elle. Ce qu'il lui était arrivé était affreux, vraiment, et il se demandait encore si elle était réellement responsable des derniers événements ou bien si elle n'avait été qu'un pion de plus sur l'échiquier d'un seul homme. On paye tous nos dettes, tôt ou tard, n'était-ce pas ce que le brocanteur avait dit ? Il semblait, en tout cas, qu'Alice Vance venait de payer les siennes, et au prix fort.

– Viens, Jordan, fit Tanner en le prenant par le coude, on a encore du pain sur la planche.

Jordan se détourna de la jeune femme et suivit l'ancien shérif. Ils rejoignirent Erik, qui se tenait près de sa voiture et vérifiait que Jo allait bien. Une fois qu'ils furent réunis, Tanner entreprit de leur raconter ce qu'il avait appris au commissariat.

– Pour commencer, Jonas Marshall n'était pas là-bas, expliqua-t-il, c'est à lui que je voulais parler, mais il semble que personne ne sache où il peut bien être depuis sa prise de bec avec vous au *Chapeau Melon*.

Jordan et Erik échangèrent un regard. Jonas comptait-il parmi leurs ennemis ? Si Alice Vance avait été encore en vie, peut-être aurait-elle pu les éclairer sur le sujet.

– Et il y a autre chose, dit alors Tanner, si personne ne semblait savoir où était Jonas, plusieurs personnes ont aperçu Gary, ou plutôt sa voiture, un peu plus tôt dans la journée.

– Vraiment ? fit aussitôt Jordan, où ça ?

– Eh bien, c'est cette commère de Luna Caine qui m'en a parlé, la standardiste du commissariat. Elle m'a dit qu'elle était dehors à fumer sa cigarette avec deux amies lorsqu'elles ont vu la voiture de Gary passer devant elles à toute vitesse. Elle a dit qu'elle s'en souvenait bien, vu qu'elle et les autres se sont offusquées de l'allure ultra dangereuse adoptée par Gary dans une rue proche des écoles.

– Il allait vers où ? demanda Jordan, que les grands airs de la standardiste n'intéressaient guère.

– Toujours d'après Luna, il s'est dirigé vers la sortie de la ville. La sortie Nord.

Jordan dévisagea Tanner. Un instant, il fut certain que cette Luna avait fait une erreur, ce ne pouvait pas être Gary qu'elle avait vu sortir de la ville. Pourquoi s'en irait-il alors qu'il n'était même pas au courant que Jo avait été retrouvée ? Et puis...

– Ce ne devait pas être lui, fit Erik, en écho à ses pensées, pourquoi serait-il parti ?

– Surtout en utilisant cette route, renchérit Jordan, il déteste la vue de cet endroit.

– Oui, acquiesça Erik, s’il y a bien une personne qui n’emprunterait jamais Tali Road, c’est lui.

– Et pourtant c’était sa voiture, fit Tanner, elle est suffisamment singulière, à Milford, pour qu’il ait été impossible de s’y tromper.

Jordan lança un regard indécis à Erik. Avait-il lui aussi l’impression grandissante que quelque chose d’anormal était en train de se passer ? *Cela fait des jours que des choses anormales se passent coup sur coup*, songea-t-il.

– On va y aller, décida-t-il, rendons-nous sur cette route.

Tanner acquiesça.

– Ça me paraît une bonne idée, fit-il avant de se retourner.

Une deuxième voiture de police était arrivée sur les lieux et les nouveaux arrivants étaient en pleine discussion avec les deux agents déjà présents.

– Eh ! Vous quatre ! les interpella Tanner.

Ils se retournèrent aussitôt.

– Que deux d’entre vous ramènent les prisonniers au commissariat, et les deux autres, montez dans cette voiture et dirigez-vous vers Tali Road. Allumez vos sirènes.

Les quatre policiers ne se concertèrent même pas avant de hocher fermement la tête. L’autorité naturelle qui émanait de Bryce Tanner rendait ridicule toute idée de lui faire remarquer qu’il n’était plus shérif. Sans hésiter, les hommes se mirent en branle pour obéir aux ordres de Tanner. Ce dernier se tourna vers Jordan et Erik.

– On va les suivre avec votre voiture, expliqua-t-il, s’il se passe quelque chose d’anormal là-haut, alors espérons que la sirène de police fera peur à nos éventuels ennemis.

Il se tourna vers Jo, qui était adossée à la voiture de Jordan et regardait toute l’agitation devant elle d’un air vaguement intéressé. Jordan ne savait même pas depuis quand elle était descendue, son attention avait été focalisée ailleurs, ces dernières minutes.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de l’emmener, fit remarquer Tanner avec un signe de tête vers la jeune femme.

– On n’a pas vraiment le choix, répondit Jordan, on ne peut quand même pas la laisser ici, elle est bien trop chamboulée pour retrouver toute seule le chemin de sa maison.

– Si on la déposait chez ses parents en passant ? proposa Erik.

Tanner ouvrait la bouche pour répondre lorsque la voix de Jo se fit entendre derrière eux.

– Non, fit-elle d’un ton tranchant.

Ils se tournèrent vers elle. Elle avait fait un pas dans leur direction et les regardait avec plus d’énergie et d’intensité qu’elle ne l’avait fait depuis sa réapparition. Son air buté donna envie de sourire à Jordan, car il était caractéristique de la Jo qu’il connaissait, et qu’il avait eu peur d’avoir perdu.

– Non, répéta Jo, je veux venir avec vous. Si vous allez retrouver Gary, alors je viens aussi.

Jordan regarda Tanner, qui sembla y réfléchir un instant, avant de capituler.

– OK, dit-il, de toute manière on n’a pas le temps de discuter. On est déjà en retard.

Il se tourna vers les deux agents qui attendaient son ordre à côté de leur voiture – ceux qui transportaient les prisonniers avaient déjà quitté les lieux

– et leur fit un geste de la main.

– C’est parti, les gars, tous en selle !

Imitant les deux agents de police, Jordan, Erik et Bryce Tanner se hâtèrent vers leur voiture. *Direction Tali Road* songea Jordan en démarrant, *en espérant que cela se termine mieux que la dernière fois.*

IX

Après avoir discuté pendant environ cinq minutes, les jumeaux Marshall se séparèrent. Lee remonta dans sa voiture, tandis que Jonas se dirigeait vers celle de Gary. Il ouvrit la portière et s’assit derrière le volant. Aussitôt, Gary se pencha en avant et s’appuya de ses mains menottées sur le siège passager. Il avait abandonné l’idée de s’attaquer aux jumeaux pour leur échapper, mais pas celle de leur faire retrouver un semblant de bon sens. Après tout, les Marshall n’avaient jamais été cinglés, et il ne pensait pas non plus qu’ils soient des tueurs. Ils étaient prétentieux, parfois méprisants et souvent cruels, mais ils n’étaient pas fous. Quelqu’un leur avait tourné la tête, et il devait y avoir un moyen de les faire s’en rendre compte.

– Je n’ai jamais tué personne, commença Gary, cherchant à attirer l’attention de Jonas.

Ce dernier ricana tout en mettant le moteur en route.

– Allons, Gary, c’est certainement le pire des mensonges que t’aies jamais proféré. Ce truand que tu as écrabouillé comme une crêpe sous une tonne de décombres doit se retourner dans sa tombe.

Gary marqua un temps de silence.

– OK, concéda-t-il finalement, alors laisse-moi reformuler : Je n’ai jamais tué personne *d’innocent*. Je n’ai jamais tué ta mère ni ta sœur, Jonas, tu le

sais très bien !

Jonas attendait que Lee ait déplacé sa voiture de manière à lui laisser suffisamment de marge de manœuvre. Lorsque Lee eut garée sa voiture un peu plus haut, il commença à déplacer celle de Gary pour la placer en travers de la route, face au vide.

– Tu veux dire que tu n’as pas agi toi-même, c’est ça ? demanda Jonas tout en manœuvrant, que tu as simplement délivré le plan à ton ami Chuck, et que tu l’as laissé faire le sale boulot ensuite ?

– *Non !* rétorqua Gary, consterné par l’entêtement de Jonas, ce que je veux dire c’est que *je n’ai rien à voir là-dedans.*

Jonas émit un claquement de langue avant de lâcher :

– Je te crois pas.

Gary poussa un profond soupir. À travers le pare-brise, il voyait la ville en contrebas, et, s’il baissait les yeux, la brusque coupure opérée dans le sol alors qu’il descendait soudainement à pic. Ils étaient trop hauts pour que les murets de pierre placés ici par la défunte mère des jumeaux ne soient encore là pour le protéger du vide. En effet, ils n’étaient plus à Milford, et les murets de protection si controversés ne couvraient que le tronçon de route qui faisait partie de la ville proprement dite. Gary n’aurait jamais cru qu’il approuverait un jour quoi que ce soit d’initié par Ruth Marshall du temps où elle travaillait à la mairie, mais cette idée de murets lui semblait désormais la meilleure au monde. Domage, cependant, qu’elle n’ait pas protégé ainsi la route entière. Question de budget, peut-être. *Si je me sors de ce borborygme,* pensa Gary, *je jure que je m’occuperai de sécuriser cette fichue route correctement.*

Alors que, laissant tourner le moteur, Jonas ouvrait sa portière, Gary lança sa dernière carte.

– Je sais qui est réellement coupable, Jonas.

Ce dernier s'immobilisa et lui lança un regard soupçonneux.

– Qu'est-ce que c'est encore que ces conneries ? lança-t-il.

– Écoute-moi, se hâta de dire Gary tant qu'il avait l'attention de Jonas, tout ce qui arrive découle du fait que tu ne croies pas qu'un homme ait pu à lui tout seul causer le carnage qui a eu lieu chez ta sœur ce soir-là. Et tu as raison, il n'y avait pas un seul homme, il y en avait plusieurs, et aucun d'eux n'était Chuck.

– Conneries, cracha Jonas.

– Je t'assure que c'est vrai. Ces hommes, ce sont ceux qui ont incendié ma maison, et qui ont tabassé Jordan.

Jonas secoua lentement la tête.

– Et tu trouvais que *ma* version était abracadabrante ? fit-il.

Il lâcha un rire incrédule et sortit de la voiture.

– Jonas, attends ! tenta de le rappeler Gary.

Mais Jonas n'écoutait plus. Il avait cherché pendant des mois une personne sur qui porter sa colère, et maintenant qu'il l'avait trouvée, il n'était pas question qu'il la lâche. Il se tourna vers son frère, qui lui tendit le bidon d'essence.

– Mets-en bien partout, conseilla Lee, plus la bagnole sera brûlée moins il y aura de risque qu'on trouve quoi que ce soit d'anormal.

Jonas hocha la tête et dévissa le bouchon. Une odeur d'essence s'échappa aussitôt du bidon et parvint jusqu'à Gary. Jonas se pencha par la portière et commença à arroser généreusement le tableau de bord et les sièges.

– Ferme-les yeux, Gary, dit-il en se tournant finalement vers lui, ça risque de piquer.

Gary recula vivement, mais ne put empêcher la gerbe d'essence d'asperger son jean. Une odeur âcre lui envahit les narines, et une vague de nausée le

saisit. Après avoir lancé encore quelques gerbes d'essence à l'arrière, Jonas se redressa.

– Et maintenant ? demanda Lee en reprenant le bidon.

– Facile, répondit Jonas.

Il se pencha à nouveau dans la voiture, prit le volant, et commença à la pousser vers le vide. Gary regarda devant lui et se sentit envahi par une soudaine torpeur, qu'il associa à de la résignation. Il avait tenté de fuir, il avait tenté de les raisonner, que pouvait-il faire d'autre, à présent ? Rien ne les empêcherait de faire ce qu'ils avaient prévu de faire, et lui-même ne pouvait rien contre ça.

Immobile à l'arrière de la voiture, il regarda la pente abrupte approcher de plus en plus, comme s'il vivait un accident au ralenti. La chute seule risquait de le tuer en le projetant contre le pare-brise ; la voiture avait beau rouler très lentement, une fois qu'elle aurait amorcé sa chute cela ne ferait plus grande différence. *Et dire que c'est ici, un peu plus bas, que j'ai failli tuer Erik*, pensa Gary, *tout se paye, finalement*. Oui, peut-être méritait-il ça, après tout le mal qu'il avait causé autour de lui.

La voiture cahota un peu lorsque les roues avant quittèrent la route pour s'engager sur la bande de terre caillouteuse, puis les roues se retrouvèrent dans le vide et la voiture partit brusquement en avant. Par le pare-brise, Gary pouvait désormais voir le tapis de roches et de hautes herbes, au-dessous, là où il finirait bientôt sa course.

Alors qu'il se demandait s'il valait mieux mourir pendant la chute ou au moment où Jonas et Lee balanceraient une allumette sur lui, il entendit quelque chose qui lui fit tourner brusquement la tête. Était-ce vraiment ce qu'il croyait, ou bien son esprit à bout de nerf lui jouait-il des tours ? Le bruit se rapprochait vite, et devenait de plus en plus strident. *Des sirènes. Des sirènes de police, bon sang !* Comment était-ce possible ? Il n'en savait

rien et n'avait pas le temps de s'en soucier. Gary tourna la tête vers les jumeaux Marshall et, en voyant leurs regards préoccupés fixés en direction de la ville, il sut qu'il n'imaginait pas ce son.

– Jonas... commença Lee.

– Dépêchons-nous, fit Jonas en allant à l'arrière de la voiture, on a encore le temps.

– Mais les flics...

– Je me fous des flics ! cracha brusquement Jonas, je *suis* les flics !

Il a perdu l'esprit, pensa Gary avec effroi. Il se pencha en avant et regarda Lee par la portière avant restée ouverte.

– Vous n'aurez pas le temps de fuir, Lee, lança-t-il, si tu suis ton frère, ou si tu le laisses faire, vous finirez en prison.

– Ferme-la, répliqua Lee, mais il semblait avoir perdu de son assurance.

– Fuyez tant que vous le pouvez, insista Gary.

– Lee, réfléchis un peu ! s'impatienta Jonas, qui avait recommencé à pousser difficilement la voiture dans le vide.

Lee fit ce que lui conseillait son frère, et releva bientôt les yeux sur Gary.

– Tu nous dénonceras, dit-il, si tu restes en vie, on va en taule de toute manière.

– Ce sera pire si vous me tuez.

– Ce sera mieux si on ne va pas en prison du tout. Lee, aide-moi !

Après un dernier regard vers Gary, Lee rejoignit son frère. Gary jeta un regard désespéré vers la route. Il ne voyait rien, le bruit des sirènes avait beau se rapprocher, aucune voiture n'était encore en vue. *Ils vont arriver trop tard*, pensa-t-il soudain avec certitude. Il se jeta sur la portière ouverte, mais Jonas le vit venir et, en deux pas, il était devant lui à le fixer de son regard dément.

– Tu restes là-dedans, ordonna-t-il en lui envoyant un coup de pied.

Gary esquiva à temps pour recevoir le coup dans l'épaule plutôt qu'en plein visage, mais partit tout de même en arrière pour aller s'étaler sur le siège passager. Jonas referma la portière et verrouilla les portes. Il alla ensuite rejoindre son frère qui, les mains posées à plat sur le coffre de la voiture, la poussait du mieux qu'il pouvait. La voiture commençait à basculer, il le sentait maintenant.

Gary se redressa sur le siège et regarda devant lui. Il était désormais aux premières loges pour assister à sa chute, et il n'aimait pas ça du tout. La pente était si raide qu'elle descendait quasiment à angle droit, en tout cas c'était l'impression qu'il en avait, vu d'ici. Il imagina, avec une netteté surnaturelle, la voiture partir vers l'avant, toutes ses roues quittant le sol pendant un instant, comme si elle allait s'envoler. Puis la chute, à la verticale, vers le sol dix mètres plus bas. Le nez de la voiture s'écraserait comme une boîte de conserve, puis la voiture tomberait sur le dos. Il n'y avait aucun moyen pour lui de survivre à ça.

Les sirènes se rapprochaient, mais elles semblaient aller bien trop lentement, et Gary sentait son espoir fondre comme neige au soleil. Ironie du sort, les secours arriveraient probablement à temps pour prendre Jonas et Lee sur le fait, mais pas pour le sauver.

Alors que la voiture était à deux doigts de basculer, Gary les vit enfin : D'abord la lumière rouge des gyrophares, puis la voiture de police, qui arrivait à toute vitesse dans leur direction. Un sourire de soulagement apparut sur ses lèvres.

C'est alors que la voiture bascula.

Chapitre 20

I

La vision qu'eut Jordan au moment où, au détour du virage, ils arrivèrent sur les lieux, était des plus cauchemardesques : La voiture de Gary se trouvait en travers de la route, face au vide. Sauf qu'il aurait été plus exact de dire qu'elle était *dans* le vide, pratiquement pour moitié. Derrière la voiture, poussant de toutes leurs forces, se trouvaient Jonas et Lee.

Jordan avait suivi la voiture de police sur Tali Road. Ils roulaient à une vitesse défiant l'entendement, surtout sur une route aussi dangereuse. Une ou deux fois, il avait craint de tous les tuer en quittant la route, avant même d'avoir pu savoir où se trouvait Gary.

Mais ils n'avaient pas quitté la route, et ils avaient retrouvé Gary. Jordan pouvait désormais l'apercevoir, assis à l'avant de la voiture, blanc comme un linge alors qu'il fixait le vide sous lui. Alors qu'ils arrivaient à hauteur de la scène, et à la plus grande horreur de toutes les personnes présentes dans la voiture de Jordan, celle de Gary commença à se soulever, ses roues arrière quittant le macadam alors qu'elle partait à la verticale.

II

Jonas et Lee cessèrent de pousser lorsqu'ils virent la voiture de police leur foncer dessus. Ils étaient fichus, songea Lee, pris en flagrant délit. Peut-être bénéficieraient-ils de circonstances atténuantes lorsqu'ils expliqueraient qu'ils avaient voulu venger leur mère et leur sœur. Jonas, lui,

était plus optimiste : Ces hommes travaillaient pour lui, après tout, il y avait encore une chance pour qu'il puisse les faire taire.

Songeant tous deux à ce qu'ils diraient pour expliquer leur situation, s'écartèrent de la voiture de Gary. Il n'y avait plus rien à faire, de toute façon ; le véhicule avait visiblement amorcé sa chute, et rien ne pourrait le retenir. Avec un grincement sonore, la voiture commença à se soulever. *Dans moins de cinq secondes, elle va basculer dans le vide*, songea Jonas avec satisfaction, *et nous seront débarrassés une bonne fois pour toutes de Gary Baker*. Avant cela, il n'aurait jamais cru qu'on puisse devenir littéralement fou de rage, mais c'était exactement ce qu'il ressentait à cet instant ; plus rien n'importait pour lui, même pas sa propre vie ou celle de son frère, plus rien n'importait à part faire payer Gary.

III

En voyant la voiture à deux doigts de tomber dans le vide en emportant Gary avec elle, Jordan fit la seule chose qui lui vint à l'esprit : Il accéléra.

– Gary ! hurla Jo à l'arrière.

– Jordan, tu fais quoi là ? demanda Erik d'un ton peu assuré.

Bryce Tanner, lui aussi à l'arrière, avait pour sa part déjà compris ce que Jordan comptait faire.

– Attachez vos ceintures, conseilla-t-il en forçant Jo à se rasseoir correctement le temps de lui boucler la sienne.

Sans ralentir, Jordan contourna le véhicule de police, qui s'était garée sur le côté, et fonça droit sur l'arrière de la voiture en train de chuter. Jonas et Lee le fixèrent un moment d'un air stupéfait alors qu'il leur fonçait dessus. Ils finirent par comprendre qu'il n'avait pas l'intention de s'arrêter et se précipitèrent vers le bas côté, évitant de justesse de se faire écraser. La voiture de Jordan frappa de plein fouet l'arrière de celle de Gary qui, sous le choc, décrivit un arc de cercle sur la route. Jordan pila et regarda la voiture de Gary se replacer face à la route, craignant qu'elle ne continue à glisser jusqu'à tomber dans l'autre sens. Mais après la poussée exercée par Jordan, la voiture ralentit rapidement. Lorsqu'elle finit par s'immobiliser, son coffre n'était qu'à une dizaine de centimètres du vide dans lequel elle avait failli tomber. Erik se tourna vers Jordan, les yeux ronds.

– J'arrive pas à croire que t'aies fait ça, fit-il d'un ton stupéfait.

– Fallait bien faire quelque chose, rétorqua Jordan en se massant les côtes.

Durant le choc, elles étaient entrées en collision avec le volant de la voiture, et lui faisaient maintenant un mal de chien. Il entendit une portière s'ouvrir

et tourna la tête. Jo sortait précipitamment de la voiture, suivie de Bryce Tanner, qui donna une tape sur l'épaule de Jordan en passant.

– Bien joué, gamin.

Jonas et Lee se tenaient toujours sur le bas côté et regardaient tout autour d'eux comme s'ils avaient du mal à comprendre ce qu'il venait de se passer. Les deux agents de police semblaient eux aussi un peu dépassés par les événements et se demandaient s'ils devaient arrêter quelqu'un.

Jo passa devant les jumeaux sans leur accorder un regard, alors qu'elle se précipitait vers la voiture de Gary. Elle essaya d'ouvrir la portière avant, mais la voiture était verrouillée. Elle s'aperçut alors que la portière arrière, celle qui s'était prise la voiture de Jordan de plein fouet, s'était ouverte sous le choc. Aussitôt, elle s'engouffra à l'intérieur. Gary était à l'avant, l'air un peu secoué après le tour de manège improvisé qu'il venait de vivre. Du sang coulait d'une blessure qu'il s'était faite à la tête, probablement en se cognant quelque part au moment du choc. Il se retourna et, lorsqu'il vit Jo, tout son visage s'illumina de soulagement.

– Jo, fit-il, tu vas bien ?

– C'est plutôt à moi de te demander ça, rétorqua Jo, qui le prit dans ses bras. Tanner avait suivi Jo jusqu'à la voiture. Après avoir vérifié que Gary allait bien, il se tourna vers les deux policiers.

– Messieurs, fit-il, arrêtez ces deux hommes.

– Tu rêves ! s'exclama aussitôt Jonas en faisant un pas en avant.

Tanner se tourna vers lui et lui lança un regard froid.

– Je ne suis pas au faîte de toutes les lois en vigueur, dit-il, mais je pense qu'une tentative de meurtre est un motif suffisant pour te démettre de tes fonctions de shérif.

– Tu rêves, répéta Jonas, t'es qui, exactement, pour donner des ordres à *mes* hommes ?

Jordan et Erik avaient rejoint tout le monde au milieu de la route. Jo et Gary, eux, étaient assis sur la banquette arrière de la voiture. Tout en serrant la main de Jo dans les siennes, Gary fixait sur Jonas un regard noir.

– T’es fini, Jonas, intervint Erik, quand est-ce que tu vas l’admettre ?

– Toi, la-ferme ! cracha Jonas en pointant un doigt rageur sur lui.

Et alors même que les deux agents décidaient qu’il était plus qu’évident que leur chef avait perdu les pédales et sortaient leurs armes, Jonas sortit la sienne et la pointa en direction de Gary. Les deux flics mirent aussitôt Jonas en joue, imités par Tanner.

– Il a tué ma mère et ma sœur ! s’exclama Jonas, c’est si difficile de comprendre que je veuille le descendre, bon sang ?

– Lâche cette arme, Jonas, fit Tanner.

– Tu me donnes pas d’ordre, rétorqua Jonas d’un ton un peu puéril, j’aurai ma vengeance, même si je dois pourrir en prison pour ça.

– Jonas, pourquoi penses-tu que *Gary* a tué Olivia et Ruth ? demanda Jordan avec étonnement.

– Il en est persuadé, expliqua Gary, qui s’était levé pour se placer devant Jo, et il n’y a pas moyen de le lui retirer de la tête.

– Je sais ce que je dis, fit Jonas d’un ton buté, il a aidé Chuck, et même *toi*, tu les as aidé, peut-être, ajouta-t-il en jetant un regard à Jordan.

– Mais *pourquoi* est-ce que tu penses ça ? répéta Jordan.

– On sait bien que vous faites tout ensemble, tous les trois, fit Lee, on sait que vous vous *entraidez* toujours.

– Je saurai la vérité, gronda Jonas, je saurai ce qui est vraiment arrivé ou bien je tuerai tous ceux qui sont susceptibles d’avoir quoi que ce soit à voir là-dedans.

– Jonas, on connaît déjà les coupables du meurtre de ta famille, lâcha alors Tanner d’un ton calme.

Pour la première fois depuis qu'il avait sorti son arme, Jonas détacha complètement son regard de Gary, pour fixer Tanner avec étonnement.

– Quoi ?

– Nous les avons arrêtés il y a moins d'une heure. Deux types, et il y en a vraisemblablement deux autres dans la nature, qu'on va tout faire pour attraper. Les mêmes types qui ont incendié la maison de Gary et qui ont failli tuer Jordan.

– Ces types... hésita Jonas, ces types-là existent ?

– Évidemment, puisque je te dis qu'on en a deux sous les verrous à l'heure où je te parle. Ils ont avoué, Jonas, ils ont tout avoué, y compris être entrés chez Olivia ce fameux soir, et les avoir tuées, elle et ta mère.

– Pourquoi ? demanda Lee, pourquoi faire ça ? Qui sont ces hommes ?

Tanner haussa les épaules.

– Ça, dit-il, on le découvrira au procès. Une seule chose est certaine, ils ont voulu faire porter le chapeau à Chuck, qui n'avait rien à voir là-dedans. Tout comme Gary et Jordan, évidemment.

Jonas reporta son regard sur Gary. Sa rage avait disparu, remplacée par un léger trouble.

– Ils... ils ont avoué ? demanda-t-il, ils ont avoué pour Olivia et ma mère ?

– Oui, acquiesça Tanner sans une hésitation.

Jonas se mordit les lèvres. L'arme trembla dans sa main, puis il la baissa enfin. Aussitôt, les deux policiers se précipitèrent sur lui et lui prirent l'arme des mains, sans que Jonas ne fasse un geste pour les en empêcher. Ils entreprirent ensuite de passer les menottes à leur chef, ainsi qu'à son frère. Les jumeaux ne bronchèrent pas, bien conscients, cette fois, que la partie était terminée.

– Bien joué, shérif, fit Erik avec une admiration non dissimulée.

Lui et Jordan se dirigèrent vers Tanner, qui s'était tourné vers Gary et Jo.

– Ça va, vous deux ? demanda-t-il.

– Beaucoup mieux, d'un seul coup, répondit Gary.

– Ils ont vraiment avoué ? voulut savoir Jordan, les deux mercenaires...

Tanner tourna vers lui un regard pétillant.

– Je n'en sais rien, répondit-il, mais si ce n'est pas déjà le cas, cela ne saurait tarder, n'est-ce pas ?

Jordan eut un sourire épaté.

– Eh, Jordan, tu me dois une voiture, fit remarquer Gary.

– Et la mienne, alors ?

– Bon, intervint Erik, si on descendait de cette route de malheur et qu'on retournait chez nous ? Je vous invite tous à déjeuner.

Ils acquiescèrent tous en chœur. Derrière eux, les deux policiers avaient fait entrer Jonas et Lee à l'arrière de leur voiture et attendaient de nouveaux ordres.

– Cette fois j'espère que c'est bien la dernière fois que je prends cette fichue route, fit Gary.

– Il vaut mieux laisser ta voiture là, Gary, fit remarquer Tanner, c'est une pièce à conviction.

– Vous en faites pas pour ça, même si je m'étais senti en état de conduire, j'en aurais été incapable, vu que c'est Jonas qui a gardé les clefs.

– On va tous prendre ma voiture, dit Jordan.

– Shérif ? Vous venez ? demanda Erik, l'invitation tient aussi pour vous...

– C'est très gentil, Erik, mais j'ai du boulot qui m'attend. Le commissariat de Milford n'a jamais accueilli autant de criminels en même temps, et avec l'un d'eux étant le shérif lui-même, je sens que ça va être le bazar.

– Je suis certain que vous parviendrez à mettre tout ça en ordre, répondit Erik avec un sourire.

Tandis que Bryce Tanner rejoignait ceux qui se considéraient déjà à nouveau comme ses hommes près de la voiture de police, Erik, Jordan, Gary et Jo se dirigèrent vers la voiture de Jordan. Elle était salement amochée à l'avant, l'une des ailes complètement écrasée, mais elle roulait encore, c'était le principal. Ils redescendirent la route et se rendirent au *Chapeau Melon* pour y fêter le fait d'être toujours tous en vie. Chacun d'eux avait au fond de lui la sensation diffuse d'avoir triomphé de quelque chose, d'avoir vaincu le destin lui-même, peut-être.

Seul Jordan pouvait réellement mettre un visage sur cette entité qui avait joué contre eux depuis des mois. L'antiquaire, bien sûr, l'antiquaire qui n'en était pas un. Il avait pour la première fois entendu sa voix il y avait dix ans de cela, alors qu'il se trouvait dans une posture des plus délicates, et aujourd'hui, il lui avait fait face pour de bon. Les deux fois, cet homme avait failli causer sa mort. Et alors que la nuit était bien avancée et qu'il était étendu dans son lit, cherchant le sommeil, il se prit à prier intérieurement pour que cette fois soit la dernière ; pour que cet homme, qui qu'il soit, ne s'approche plus jamais de lui.

Épilogue

Malgré la bizarrerie de toute cette situation, les nouvelles successives qui arrivèrent à Milford passèrent plutôt bien chez les habitants de la ville. D'abord, ils apprirent que Jonas Marshall, leur shérif depuis presque cinq ans maintenant, avait été arrêté, ainsi que son frère, pour tentative de meurtre sur la personne de l'adjoint du maire. Les gens, en apprenant la nouvelle, ouvraient de grands yeux étonnés, puis se mettaient à hocher la tête d'un air entendu. Évidemment, se disaient-ils, Gary Baker et Jonas Marshall se détestaient quasiment depuis qu'ils étaient nés, il fallait bien qu'un truc de ce genre finisse par arriver. Et puis, comme chacun le savait aussi, les Marshall se croyaient tout permis à Milford, et à force de se croire supérieurs aux autres il n'était pas non plus bien étonnant qu'un truc comme ça ait fini par se produire. Personne à Milford n'avait jamais porté les jumeaux dans son cœur, et peu de gens appréciaient le fait que l'un d'eux soit shérif, c'est donc avec un calme acquiescement qu'ils accueillirent Bryce Tanner, lorsqu'il annonça qu'à moins que quelqu'un ne s'y oppose, il reprendrait le poste. Tanner était fait pour ce job, disait-on, c'était l'évidence même.

La deuxième nouvelle à tomber sur la ville fit un peu plus de remous, parce que bien plus incroyable : Chuck Stall, condamné pour le meurtre de sa femme et de sa belle-mère, et que tout le monde avait copieusement arrosé d'insultes pendant des mois, était finalement innocent.

Les deux hommes arrêtés chez Alice Vance, qui étaient bel et bien des tueurs à gages, anciens militaires et recherchés dans des tas d'autres endroits, ne s'étaient pas fait beaucoup prier avant d'avouer leurs méfaits. L'incendie de la maison de Gary, le tabassage en règle de Jordan et, surtout,

les meurtres d'Olivia et de Ruth. Ils donnèrent des détails cruciaux sur la façon dont cela s'était passé, et cela fut suffisant pour faire innocenter Chuck. Les deux tueurs expliquèrent avoir été embauchés par Alice Vance pour exercer une sorte de vengeance dont ils n'avaient pas les détails.

En revanche, s'ils se montraient bavards sur certaines choses, il y en avait d'autres pour lesquelles ils restaient obstinément muets. Comme, par exemple, leurs deux complices, puisqu'ils avaient été quatre à manquer de tuer Jordan à coups de poings. Tanner était persuadé qu'ils étaient aussi quatre lorsqu'ils avaient tué les deux femmes Marshall. Mais, quoi qu'on leur dise, les tueurs s'obstinèrent à protéger leurs deux collègues, ne délivrant aucune information à leur sujet.

Plus important encore, ils refusèrent de dire un seul mot à propos de l'antiquaire. Ce dernier était introuvable, sa boutique avait été entièrement vidée en un temps record. Pire, l'appartement du dessus, où cet homme était censé avoir vécu pendant six mois, et qui fut fouillé par Tanner, laissa à ce dernier la très nette impression que l'endroit était resté totalement inoccupé pendant tout ce temps, comme si l'antiquaire n'avait jamais mis les pieds ici, comme s'il n'y avait jamais vécu. Personne ne l'avait vu partir, il s'était tout bonnement évaporé dans l'air, semblait-il. Chaque fois que Tanner avait tenté, en vain, de questionner les mercenaires au sujet de cet homme mystérieux, il avait remarqué une lueur de crainte dans leurs yeux, une sorte de terreur superstitieuse, comme les enfants qui ont peur du croque-mitaine. Il comprit qu'il n'avait aucune chance de tirer quoi que ce soit d'eux concernant l'antiquaire, ils étaient trop effrayés pour parler.

On chargea les deux tueurs à gages des meurtres, eux-mêmes commandités par Alice Vance. Lorsque le procès se mit en branle, il devint le sujet à scandale du moment, celui dont tout le monde parlait. Alors que les avocats de la défense plaidaient la peine de mort, il restait encore la possibilité que

les deux hommes n'écopent que d'une peine de prison à vie, en plaissant coupable. Il se pouvait aussi qu'ils parviennent à un compromis intéressant s'ils se décidaient à dévoiler l'identité de leurs complices. L'affaire tourna court, cependant : Tandis que les délibérations du procès battaient encore leur plein, les deux mercenaires furent tués d'un coup de couteau par un autre détenu de la prison où ils attendaient le verdict.

Jordan était de plus en plus persuadé que ces hommes avaient été engagés par l'antiquaire, et non par Alice Vance ; en fait, il était persuadé que tout, du début à la fin, avait été orchestré par cet homme étrange, et qu'Alice Vance, comme tous les autres, n'avait été qu'un pion dans son jeu. Lorsqu'il apprit la mort des deux assassins, un frisson le parcourut. L'antiquaire couvrait ses traces, et maintenant plus personne ne pouvait remonter jusqu'à lui.

Chuck fut libéré de prison deux mois après l'arrestation des véritables assassins. De façon assez amusante, si le processus visant à faire condamner un coupable prenait parfois des années, celui ayant pour but de relâcher un innocent était relativement court. Comme si le système judiciaire en comprenant qu'il avait commis une erreur, s'empressait d'éjecter l'élément encombrant de ses rouages pour retrouver équilibre et harmonie. Et si, pendant tout le temps qui précéda la libération de Chuck, tout le monde fit des gorges chaudes de cet incroyable retournement de situation, au moment où le sujet de toutes les conversations arriva en ville les racontars se calmèrent subitement. Bien sûr, Chuck eut droit à son lot de regards en coin et de chuchotements sur son passage, mais personne ne lui fit la moindre remarque. C'était comme ça, à Milford, on ne se mêlait pas des affaires des autres, en tout cas pas ouvertement.

Pour le plus grand bonheur de tous, les Marshall quittèrent définitivement la ville durant le procès des jumeaux. Harry Marshall, le patriarche, mit sa maison en vente avant de prendre le large, emportant dans ses bagages sa belle-fille, Robin, désormais seul membre restant de sa famille. Il tenta bien de récupérer aussi sa petite-fille, mais le retentissement du procès de ses fils, ainsi que le statut de victime d'injustice de Chuck l'en dissuada rapidement, et il finit par partir sans un regard en arrière. Une grande partie de la ville lui appartenait toujours, mais il y avait tout à parier qu'il gérerait désormais ces affaires-là de loin en loin, et de manière indirecte, ce qui ravissait tout le monde. Dans l'esprit des gens, c'était un peu comme si le geôlier prenait le large en laissant à ses prisonniers les clefs de la prison, et le soin d'en faire ce qu'ils voulaient.

Un soir, environ une semaine après le retour de Chuck, le trio se retrouva en bordure de la ville, dans ce terrain vague qui avait été, autrefois, une décharge. Jordan arriva le premier et, alors qu'il soulevait la terre de ses bottes, les mains enfoncées dans les poches, des phares balayèrent le terrain vague. C'était Gary. Il avait fait réparer sa voiture, mais il n'avait échappé à personne qu'il conduisait de manière plus prudente, maintenant. Pas *beaucoup* plus, mais un peu. Il se gara derrière Jordan, et le rejoignit.

– Où est...

C'est alors qu'ils entendirent un bruit de conversation, au loin. Plus précisément, la voix d'un homme et les babillages joyeux d'un enfant. Quelques secondes plus tard, Chuck débouchait d'une ruelle transversale, accompagné de sa fille, assise dans une poussette. Chuck sourit en les voyant, et leur fit un petit signe de la main. Juliette imita son père tout en regardant les deux hommes avec curiosité.

Tous trois se saluèrent chaleureusement, puis s'écartèrent l'un de l'autre pour mieux s'observer. Chuck n'avait pas bien changé, depuis la dernière fois que Jordan l'avait vu. Il avait toujours une tête ronde et sympathique au-dessus d'épaules larges. Des rides étaient apparues, soulignant ses yeux et lui creusant le front, probablement les traces indélébiles de toute l'horreur qu'il avait dû traverser, de l'assassinat de sa femme à son séjour dans le couloir de la mort.

– Merci, fit Chuck, qui avait attendu de revoir ses amis au calme pour enfin pouvoir le leur dire, merci beaucoup, les gars. Vous m'avez sauvé la vie, et c'est rien de le dire.

– Hé, on avait un pacte, non ? rétorqua Gary en lui donnant une tape sur l'épaule.

– Ouais, renchérit Jordan avec un sourire, c'est ce que font les amis.

Chuck avait les yeux brillants. Un large sourire, le même qu'il y avait dix ans, illumina ses traits.

– Et on s'en est sortis ! s'exclama-t-il, encore une fois, on s'en sort tous les trois, pour finir.

Les deux autres hochèrent la tête. Ils savaient que Chuck pensait à Olivia, et que les larmes qu'il versait étaient pour elle. Juliette s'agitait dans sa poussette, elle tentait de décrocher sa ceinture pour descendre. Chuck essuya ses larmes et se baissa pour la détacher.

– Comment vous allez ? demanda-t-il, pour vous non plus, ces dernières semaines n'ont pas été de tout repos...

– Tu peux le dire, fit Gary en souriant.

– On va tous bien, dit Jordan, on va tous très bien.

Et c'était vrai, même Jo s'était complètement remise de sa troublante mésaventure. Elle ne se rappelait toujours pas de cette fameuse nuit où elle avait disparu des radars et, d'après Gary, il lui arrivait de se réveiller dans

son lit, terrorisée par un cauchemar dont elle n'avait aucun souvenir. Mais même cela arrivait de moins en moins souvent, et elle était redevenue la Jo que tous connaissaient, ce qui était un grand soulagement.

– Je veux aller jouer là-bas, Papa, disait Juliette en tentant d'échapper à son père, je veux aller jouer dans le sable...

Elle pointait du doigt un petit monticule de terre, un peu plus loin.

– Ce n'est pas du sable, chérie, répondit patiemment Chuck, c'est de la terre, c'est sale.

– Mais...

– Tu ne veux pas salir ta nouvelle robe, n'est-ce pas ?

Juliette parut réfléchir, baissa les yeux sur sa robe jaune citron puis, les relevant sur son père, secoua la tête.

– Bien, fit Chuck.

Il la prit dans ses bras et se redressa. Juliette regarda à nouveau les deux hommes avec qui discutait son père. Elle reconnaissait Gary, qu'elle avait vu il n'y avait pas si longtemps, mais Jordan était un total inconnu pour elle.

– C'est qui, Papa ? demanda Juliette, avec un culot que seuls les enfants de moins de cinq ans possèdent aussi naturellement.

– Ça, répondit Chuck avec un sourire, c'est Jordan James, chérie. Il est très, très célèbre.

– Ah bon ?

– Oh, oui, c'est la vedette de la ville. D'ailleurs, il va falloir que tu me dédicaces mes BD avant de partir. Je les ai toutes, tu sais.

– Ça me fait plaisir de l'entendre, répondit Jordan en le remerciant d'un hochement de tête.

– Tu pars quand, au fait ? demanda Gary.

– La semaine prochaine, je pense. Je n'ai pas encore de date précise.

– T’as un truc sur le feu, dis-nous ? fit Chuck.

Jordan eut un sourire énigmatique. Une nouvelle histoire commençait en effet à prendre forme sur le bureau de sa chambre, chez Coleman. Les images sans aucun lien qu’il avait griffonnées depuis son retour à Milford avaient fini par lui sembler revêtir un sens, assemblées dans le bon ordre. Une histoire qui avait un goût de nostalgie, un goût d’enfance, et qu’il trouvait bien propre à l’atmosphère qu’il sentait régner ici, à Milford.

– Tu reviendras nous voir, n’est-ce pas ? demanda Gary en souriant.

– Évidemment, répondit aussitôt Jordan.

– Les Trois Mousquetaires, fit remarquer Chuck, souriant mais néanmoins l’air sérieux.

Jordan acquiesça gravement. À vrai dire, il avait même songé, pendant un moment, à rester vivre à Milford. Qu’avait-il de si important à retrouver chez lui, après tout ? Mais il avait le sentiment diffus que la ville de son enfance devait *rester* la ville de son enfance, que s’il emménageait définitivement ici, elle perdrait ce côté précieux qu’elle avait, cette magie qui faisait qu’il avait l’impression de plonger dans un autre monde, lorsqu’il revenait ici. Ce n’était pas quelque chose qu’il pouvait expliquer à Gary et à Chuck, il avait déjà assez de mal comme ça à se l’expliquer à lui-même. Mais il reviendrait, oh ça oui, il n’était pas prêt à laisser cette ville derrière lui.

– Cet endroit, il mérite mieux, dit soudain Chuck en regardant tout autour de lui.

Gary hocha la tête.

– Je suis content que tu en parles, parce que j’ai décidé d’entamer des démarches pour faire construire un parc pour enfants, ici.

– Super ! Qu’est-ce que t’en dis, Juliette, ça te plairait, un parc pour enfants ?

– Avec des toboggans ?

– Des tas de toboggans, acquiesça Gary, de toutes les couleurs.

La petite fille eut un large sourire, qui n'était pas sans rappeler celui de son père. Un silence s'installa entre eux alors que chacun appréciait ce moment de calme retrouvé.

– Très bien, reprit finalement Gary, va et fais fortune, Jordan, pendant qu'on te regarde et t'encourage d'en bas !

Le ton inhabituellement – et peut-être involontairement – poétique de Gary les surprit tous, si bien qu'avant de pouvoir s'en empêcher Chuck éclata soudain de rire. Toujours aussi contagieux qu'il y avait dix ans, ce rire provoqua bientôt celui des deux autres. Les trois hommes s'esclaffèrent en chœur comme pour mieux exorciser les moments difficiles qu'ils venaient de vivre, formant un cercle au milieu de ce terrain vague qui, pour une fois encore, sembla retrouver toute sa magie.